This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

FRÉDÉRIC-LE-GRAND,

OU

MES SOUVENIRS

DE VINGT ANS DE SÉJOUR A BERLIN.

T. V.

DE L'IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,
RUE DU COLOMBIER, N. 30, A PARIS.

FRÉDÉRIC-LE-GRAND,

SA FAMILLE, SA COUR, SON GOUVERNEMENT,
SON ACADÉMIE, SES ÉCOLES,
ET SES AMIS, GÉNÉRAUX, PHILOSOPHES ET LITTÉRATEURS,

OU

MES SOUVENIRS

DE

VINGT ANS DE SÉJOUR A BERLIN;

PAR DIEUDONNÉ THIÉBAULT,
De l'Académie de Berlin, etc., etc., etc.

1804.

« Par bonheur ou par malheur, j'appartiens à l'histoire. »
LE PRINCE HENRI DE PRUSSE.

QUATRIÈME ÉDITION,
Ornée du portrait de Frédéric II et de celui de l'auteur,
revue avec le plus grand soin,

ET PUBLIÉE PAR SON FILS

LE BARON THIÉBAULT,
Lieutenant-Général au Corps royal de l'État-Major.

TOME CINQUIÈME.

PARIS,
ADOLPHE BOSSANGE, LIBRAIRE,
RUE CASSETTE, N. 22.
1826.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

CINQUIÈME PARTIE.

FRÉDÉRIC-LE-GRAND.

SON ACADÉMIE, SES ÉCOLES ET SES AMIS PHILOSOPHES ET LITTÉRATEURS.

Le titre de ce volume en indique le plan : il indique de même les objets qu'il renferme. J'ai cherché en effet à y réunir, 1° les faits les plus propres à compléter le tableau de ce dont l'académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin a été redevable à Frédéric, et de ce que cette académie a été sous son règne; 2° quelques détails sur les moyens par lesquels il a cherché à multiplier et à perfectionner les écoles, en quoi j'ai cru devoir particulièrement m'étendre sur son école civile et militaire; 3° et, en autant d'articles séparés, les anecdotes qui m'ont paru les plus piquantes, sur les philosophes et littérateurs célèbres qu'il a successivement attachés à sa personne et admis dans son intimité.

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES DE BERLIN.

J'ai dit que c'était à la reine Charlotte, seconde épouse de Frédéric Ier, que cette académie était redevable de son existence, et que c'était le savant et illustre Leibnitz, son premier président, qui en avait déterminé la forme et les règlements. J'ai dit aussi combien elle avait été négligée et presque avilie sous Guillaume Ier; et, en effet, lorsque Frédéric-le-Grand monta sur le trône, elle n'avait plus de séances; elle ne produisait plus aucun ouvrage, et pour empêcher qu'elle ne tombât de l'oubli dans le néant, il était temps qu'un souverain ami des sciences, des arts et des lettres vînt la rétablir, ou plutôt la recréer. Maupertuis, qui était allé au fond de la Laponie mesurer la figure de la terre, jouissait alors de la plus grande célébrité : il était renommé comme érudit, comme philosophe, et même comme homme

de génie. Lié d'une amitié plus apparente que solide avec madame du Châtelet et Voltaire, il ne tarda pas à devenir l'un des correspondants de Frédéric : il en gagna l'estime et l'amitié ; et enfin ce fut lui que ce roi chargea de dresser un nouveau plan pour assurer la restauration de cette académie. Maupertuis s'écarta peu des bases établies par Leibnitz, mais il y ajouta plusieurs articles importants. Ce corps littéraire et savant continua d'être divisé en quatre classes, celle de mathématiques, celle de physique expérimentale, celle de philosophie spéculative, et celle de littérature. On exclut toutes les discussions théologiques et politiques ; ce qui rappelle cet article réglémentaire plaisamment attribué à une académie de France : « Ici on ne parlera de Dieu ni en bien » ni en mal. »

Chaque classe eut un directeur pris dans la classe même, et fut composée de six membres résidants, ce qui portait le nombre des académiciens ordinaires à vingt-quatre, sans compter le secrétaire perpétuel et le président. Le bibliothécaire se prenait, pour l'ordinaire, dans la classe de littérature ; l'astronome, chargé de l'observatoire, appartenait à la classe de ma-

thématiques, et le chimiste, l'anatomiste, le botaniste et le minéralogiste étaient pris dans la classe de physique. Outre la bibliothèque et l'observatoire, il y avait un laboratoire de chimie, un théâtre d'anatomie très fréquenté, un jardin des plantes, un cabinet d'histoire naturelle, et, de plus, un cabinet de machines antiques. Comme il fut décidé que les mémoires seraient tous imprimés en français, on établit un traducteur pour tout ce qui serait lu en latin ou en allemand.

Une création de cette nature nécessitait des fonds considérables. L'entretien du jardin des plantes, de la bibliothèque, du cabinet de chimie, de l'observatoire et du théâtre anatomique, obligeait à des dépenses annuelles assez fortes. Il fallait de plus une somme particulière pour les jetons, pour la gravure des dessins ou planches que les mémoires pouvaient requérir, pour les impressions, pour le bois de chauffage, etc. Il fallait payer les pensions fixées pour le président, le secrétaire, le traducteur et les quatre directeurs; pour le chimiste, l'astronome, le bibliothécaire, le botaniste et l'anatomiste; il fallait enfin suffire à d'autres pensions accordées par le roi à la plu-

part des académiciens; pensions qui étaient de deux cents à quinze cents reisdallers.

Pour subvenir à ces dépenses, le roi confirma les dons faits à son académie par feu son père, c'est-à-dire qu'il lui attribua de nouveau, outre le terrain et les bâtiments convenables, 1° d'assez vastes plantations de mûriers dont on espérait beaucoup, mais qui ont rapporté peu de chose; 2° le privilége exclusif de la publication des lois et des cartes géographiques, qui n'ont guère donné plus de produit; et 3° le privilége exclusif de la composition et de la vente des almanachs, article qui, le plus futile en apparence, fait néanmoins la véritable richesse de l'académie. Mais comme tous ces objets avaient eu peu de valeur jusque là, et qu'il devenait important d'en tirer plus d'avantages à l'avenir, Frédéric, persuadé d'ailleurs que des hommes uniquement dévoués à l'étude, ne pouvaient guère soigner des affaires d'intérêt, et même y étaient rarement propres, nomma, parmi les académiciens honoraires, quatre seigneurs auxquels il donna le titre de *curateurs de l'académie*, et les chargea de maintenir ses droits, et de surveiller et diriger ce qui tenait à sa comptabilité.

On ne peut pas dire que ces messieurs n'aient rien fait pour l'académie, puisqu'ils en ont porté le revenu à près de quatorze mille écus du pays; il paraît cependant qu'ils ont moins fait qu'ils n'auraient pu faire; et que, peu à peu, ils ont négligé ou même abandonné leurs fonctions. Je n'ai plus trouvé que deux de ces quatre curateurs, savoir, M. le comte de Roëderer et M. de Hertzberg; et ces messieurs ont été remplacés, quelques années après la guerre de sept ans, par une commission économique de cinq membres pris dans le sein de l'académie, et auxquels, vers 1764, le roi ordonna de lui proposer les meilleurs moyens d'améliorer les revenus de ce corps de savants, et d'en déterminer l'emploi. Ceux qu'il choisit pour cette commission furent MM. Euler, Lambert, Sulzer, Mérian, et de Beausobre. De Beausobre et Sulzer furent ceux qui mirent le plus de zèle à remplir les intentions de sa majesté. Ils dressèrent un mémoire que Lambert et Mérian approuvèrent, mais auquel Euler s'opposa autant qu'il le put, c'est-à-dire beaucoup plus qu'il ne le fallait. Là, on proposait surtout, quant au premier objet, d'affermer, non la composition des almanachs,

laquelle serait toujours spécialement dirigée par l'académie elle-même, mais la vente qui pouvait en être faite; on annonçait au roi que ce moyen accroîtrait les revenus de l'académie de plus d'un quart, puisque le caissier de l'académie, qui, seul, avait eu ce détail jusqu'alors, n'en rendait guère plus de treize mille reisdallers, et que l'on avait déjà une première soumission de plus de dix-sept mille.

Pourquoi le respectable Euler voulait-il faire rejeter ce projet d'amélioration? C'est qu'un nommé Kœller, caissier de l'académie, avait été secrétaire de M. le chancelier de Jarriges, dans le temps où celui-ci, n'étant encore que conseiller de justice et secrétaire de l'académie, avait travaillé à la formation du code prussien, sous M. de Coccéi; que c'était M. de Jarriges qui avait procuré cette place de caissier, comme récompense, à son très dévoué secrétaire; que cette caisse était si bonne à gérer, que ce dernier, avec 500 reisdallers d'appointements, avait fini par prendre carrosse, et par donner 30 mille reisdallers en mariage à chacune de ses filles; que le plan de Sulzer et de Beausobre allait réduire à zéro les scandaleux profits de cet homme, qui était venu pleurer

aux genoux de son excellence *son bon maître ;* que M. de Jarriges, déjà vieux, et par conséquent plus faible, avait été touché de l'affliction de son protégé, toujours si souple, si révérencieux et si reconnaissant; qu'en conséquence, ce chancelier timide, comme tous les ministres de Frédéric, voulant néanmoins faire quelques efforts ponr maintenir toutes choses dans leur état précédent, avait invité M. Euler à dîner, l'avait comblé de politesses et d'honnêtetés, et lui avait recommandé son pauvre Kœller de la manière la plus pressante et la plus vive; et qu'enfin, M. Euler, ayant été toute sa vie plus touché des caresses des grands qu'on ne l'imaginerait, n'avait pu résister à tant d'instances, et avait promis d'employer son zèle et son crédit en faveur de celui que son excellence honorait de sa protection.

M. Euler, dans les conférences des commissaires et durant la discussion du projet, avait lutté seul contre tous avec une constance qui étonna ceux qui ne savaient pas les engagements qu'il avait pris ; mais sa résistance ne produisit point l'effet qu'il en avait espéré : les autres décidèrent que le plan serait envoyé au

roi avec une lettre qui fut signée d'eux tous, et qu'ils firent remettre à M. Euler, afin qu'il pût la signer lui-même, ou y consigner son refus motivé. M. Euler garda la lettre et le mémoire deux jours pleins, et cependant adressa à sa majesté une longue lettre, où, tout en donnant une courte notice du plan conçu par ses confrères, il entassait, pour le faire rejeter, toutes les objections qu'il avait pu imaginer. Le roi, plus fin que lui, attendit que le mémoire lui fût parvenu; de sorte qu'Euler, n'ayant pas de réponse, fut contraint de rendre enfin le paquet à la commission, qui de suite l'expédia. Le roi vit en cette manière d'agir une sorte de détour qui lui parut un subterfuge ou un piége : il était loin d'approuver des procédés semblables, bien moins admissibles encore envers un souverain qu'envers tout autre, et convenables ou même délicats vis-à-vis de personne : sa lettre à Euler se ressentit de l'impression que ces pensées avaient faite sur lui : il ne voulut pas à la vérité prendre le ton de l'indignation, mais le ton de sarcasme qu'il y substitua n'était guère moins propre à humilier et à blesser un homme sensible. Cette réponse si mémorable par ses suites, débutait

en effet par cette phrase : « Quoique je n'aie » pas appris à calculer les courbes, je sais » pourtant, mon cher Euler, que pour mon » académie, dix-sept mille reisdallers valent » mieux que treize. » Il ajoutait qu'il avait approuvé le projet de la commission, d'autant plus que les droits accordés par le souverain à son académie devaient servir à récompenser des savants, et non à *engraisser un vil caissier*, qui n'était déjà que trop bien payé sans cela.

Cette lettre mortifia tellement M. Euler, qu'il ne voulut plus rester en Prusse. Il offrit ses services à Catherine II, qui les accepta, et lui fit de très belles conditions, tant pour lui que pour ses fils. Il vendit la maison qu'il avait à Berlin et la campagne qu'il possédait près de Charlottenbourg : ensuite il demanda un congé, que le roi eut beaucoup de peine à lui accorder. Le marquis d'Argens, les amis et surtout les Suisses, les ministres et même les princes, entre autres le margraff Henri, tous ceux qui semblaient avoir du crédit sur l'esprit de ce savant, employèrent en vain, pour le fléchir, les caresses, les prières et les remontrances. le roi posa en question s'il n'avait pas le droit de le retenir de force; et, sur ce qu'on lui ob-

jecta que M. Euler était Suisse, et que les Suisses avaient des titres qui garantissaient leur liberté, et qui étaient respectés par tous les souverains de l'Europe : « Eh bien, répli-»qua-t-il, quelques uns de ses enfants sont »nés mes sujets, et je puis au moins les gar-»der. » On ne parvint pas sans peine à le forcer dans ce dernier retranchement ; et l'on peut croire que la crainte d'offenser l'impératrice de Russie contribua peut-être autant à le fléchir que les principes de justice : mais au moins l'un des fils d'Euler, officier dans l'artillerie, et qui avait été mis en prison pour avoir soupé en société avec un habit bourgeois (chez le margraff Henri) avant d'avoir son congé, fut retenu pendant près d'un an après le départ de ses parents, et peut-être n'aurait-il jamais eu son congé, si Catherine II ne l'avait sollicité elle-même.

M. Euler partit avec sa femme et ses autres enfants, pour retourner à Pétersbourg, qu'il avait quitté pour Berlin, il y avait dix-huit ans [1]. Dès qu'il entra en Pologne, il ne voyagea plus qu'aux frais du roi Poniatousky, qui le logea à

[1] Vers 1747.

Warsovie, et lui fit procurer tous les agrements possibles. Quand Euler voulut se remettre en route, on le reconduisit jusqu'aux frontières de la Russie, où les ordres de l'impératrice l'attendaient pour le faire défrayer jusqu'à Pétersbourg. Arrivé en cette capitale, il y trouva une maison meublée, dont on lui faisait présent, et qui pouvait suffire pour le loger, lui et tous ses enfants, et de plus un des cuisiniers de l'impératrice fut chargé de leur cuisine pendant huit jours, toujours aux frais de cette souveraine, et en attendant qu'ils eussent pu établir leur ménage. M. Euler fut nommé directeur de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg; son fils aîné, avec lequel je m'étais particulièrement lié d'amitié, et de qui j'ai reçu quelques lettres depuis notre séparation, fut nommé membre et secrétaire de cette même académie; un autre fils, médecin, fut employé et pensionné; et enfin le lieutenant d'artillerie fut, dès son arrivée, promu au grade de capitaine dans la même arme.

Il ne paraît pas que l'on puisse traiter un savant d'une manière plus honorable et plus encourageante; et il faut ajouter que M. Euler et ses fils le méritaient. De l'aveu de tous ceux qui

ont couru la même carrière que lui, nul peut-être n'a montré un génie plus heureux, plus lucide, plus facile et plus fécond. Il a fait faire aux mathématiques des pas de géant; et ses immenses travaux ne lui coûtaient rien : c'est au milieu de sa famille, et du bruit que des enfants peuvent faire; c'est en jouant lui-même avec celui qu'il prenait sur ses genoux, et ayant habituellement un gros chat angora monté sur son épaule, qu'il a composé quelques uns de ces mémoires que l'Europe a admirés et admirera toujours. Son caractère moral rehaussait encore ses talents : ce grand mathématicien était simple et naïf, toujours naturel, doux, honnête et même gai, de cette gaieté qui naît du bon esprit et de la bonne conscience : il était tout à la fois homme plaisant et bon homme. Mais en lui rendant cette justice, je ne veux ni ne dois dissimuler ses faiblesses; il eut des préjugés : on vient de voir dans quelle faute M. de Jarriges l'avait entraîné, et je suis convaincu qu'il n'a été si sensible à la phrase du roi, sur le calcul des courbes, que parcequ'il sentait, d'une part, que personne n'était moralement plus éloigné de mériter de pareils sarcasmes que lui, et de l'autre

part, qu'il y avait néanmoins donné lieu par trop de condescendance.

Je citerai deux faits propres à donner une idée des préjugés qu'il avait. La commission économique de l'académie fut d'avis que l'une des dépenses les plus convenables et les plus urgentes était d'achever le mur qui entourait le jardin botanique, et qui n'était fait qu'à moitié, et en même temps de fournir au jardinier quelques bestiaux aussi nécessaires pour la culture que pour les engrais. M. Euler s'y opposa tant qu'il put; et comme ses confrères lui objectaient l'importance de ce jardin, il leur répondit que rien n'était moins important que la botanique; que tout cela n'était qu'enfantillage, et qu'en un mot il n'y avait qu'une seule science qui méritât de l'attention et des soins, la science des mathématiques.

Le second fait est que M. de Castillon le père, académicien de la classe de mathématiques, aimant à travailler à divers instruments, surtout à la suite de ses repas, et ayant entrepris de fabriquer un télescope, vint demander à M. Euler, son directeur, s'il ferait bien de suivre les calculs contenus dans un mémoire que M. Euler avait donné l'année

précédente sur le *maximum* de la concavité ou convexité des verres.... « Gardez-vous-en bien ! » lui répondit son directeur : ces calculs ne vous » conduiraient qu'à de faux résultats; mais at- » tendez jusqu'à l'année prochaine : alors on » imprimera un autre mémoire, auquel je tra- » vaille à présent, et où vous trouverez les vé- » ritables règles à suivre dans ce travail.— Mon » cher directeur, reprit M. de Castillon, per- » mettez-moi de vous demander pourquoi vous » avez fait imprimer votre premier mémoire, » puisque vous saviez qu'il conduisait à de faux » résultats, et que vous aviez l'intention d'en » donner un second, qui seul remplirait votre » objet ? — Vous êtes dans l'erreur, mon ami, » si vous croyez que mon premier mémoire soit » inutile : il est au contraire très précieux, parce- » que, indépendamment de son objet, il contient » des calculs qui, par leur marche et leur ap- » plication, deviennent autant de modèles, au- » tant de formules neuves; en un mot, songez » bien que ce sont toujours des calculs, et des » calculs d'un mode nouveau. Non, non, ce » mémoire n'est pas inutile; il s'en faut bien ! »

Lorsque l'académie reçut la lettre qui me nommait académicien, M. Euler fut effrayé

de la pension qui m'était accordée : il requit la garantie de la sienne; on rit de sa frayeur. A la fin de la séance publique où je fus reçu, il vint à moi d'un air amical et très satisfait, et me dit : « Je ne savais pas que vous » étiez des nôtres ! Je suis maintenant charmé » de vous avoir pour confrère ! » Ce qui avait ainsi converti M. Euler, c'est que mon discours de réception contenait un assez grand nombre d'expressions puisées dans la science des mathématiques ; d'où il avait conclu que l'étude de cette science avait au moins occupé quelques années de ma jeunesse. Aussi me témoigna-t-il toujours beaucoup d'amitié.

A l'époque de ma réception (le 5 avril 1765), l'académie n'avait point de président, M. d'Alembert ayant refusé de succéder à M. de Maupertuis, et le roi n'ayant offert cette place à personne depuis ce refus. M. Formey était le secrétaire perpétuel de cette académie, M. d'Argens directeur de la classe des belles-lettres, M. Euler directeur de celle des mathématiques, comme M. Hénius de celle de philosophie spéculative, et M. Margraff de celle de physique. La nomination de ce dernier à la place de directeur avait fait perdre à l'académie un ancien

et très illustre membre, M. Potte. Ce chimiste fut indigné que l'on donnât la préférence sur lui à un homme célèbre sans doute, mais qui avait été son élève. Non seulement il se retira, et ne voulut plus entendre parler de l'académie, mais, dans la crainte qu'elle ne profitât de ses travaux après sa mort, il brûla tous ses manuscrits. Cet acte de colère priva le public d'un travail très précieux, fruit de plus de trente ans de recherches et d'application. Cet ouvrage était une histoire de la chimie, histoire faite sur un plan qu'il est utile de faire connaître. M. Potte avait revu, la plume à la main, tous les ouvrages qui avaient paru sur la chimie; il les avait rangés par ordre chronologique, et en avait extrait tout ce qui était découverte, invention, ou perfectionnement, ayant grand soin de conserver dans toute son intégrite le texte des auteurs originaux, sauf à y joindre, autant qu'il en était besoin, la traduction de ce texte, ou les notes qui pouvaient être utiles. C'est de cette sorte qu'il était parvenu à réduire à fort peu de volumes tout ce qu'il y avait d'instructif dans plusieurs milliers d'ouvrages différents; à faire connaître les auteurs importants, par tout ce qu'ils avaient

fait pour les progrès de la science, et à rendre la science elle-même plus agréable à apprendre, en lui donnant à la fois une forme historique et didactique.

M. Potte avait poussé fort loin ses recherches sur quelques objets particuliers. Je ne citerai que les porcelaines, dont il prétendait avoir découvert plus de cinquante espèces, et dont quelques unes étaient beaucoup plus précieuses que celles que nous avons. Quoi qu'il en soit de la vérité de ses assertions, il n'a absolument rien laissé de ses travaux, excepté ce qui avait paru avant l'époque de sa brouillerie; et l'on est d'autant plus fondé à en concevoir des regrets, que l'on sait que lui et M. Margraff avaient été et méritaient d'être considérés et reconnus, durant bien des années, comme les deux premiers chimistes de l'Europe. Depuis sa brouillerie avec l'académie, arrivée fort peu de temps avant que je vinsse en ce pays, M. Potte a encore vécu très long-temps, mais il n'a plus rien fait que se promener matin et soir sous les arcades de la place du château, avec sa perruque ronde et son vieux manteau rouge.

Je vais reprendre les quatre classes de l'a-

cadémie, et faire connaître les hommes distingués ou célèbres qui, de mon temps, les ont composées.

CLASSE DE PHYSIQUE.

Observer que l'académie préféra M. Margraff à M. Potte, pour la place de directeur de la classe de physique, c'est établir le mérite de ce dernier. Sa réputation d'ailleurs est fondée sur des ouvrages assez importants pour ne laisser aucun doute. Je me contenterai donc de remarquer qu'il était d'un caractère si modéré et si honnête, que je n'ai vu aucun de ses confrères qui n'eût pour lui plus d'attachement encore que de considération. M. Margraff est mort dans un âge très avancé, et bien des années après mon arrivée à Berlin [1].

M. Gleditsch a aussi l'avantage de n'avoir pas besoin de mes éloges; sa célébrité, fort grande parmi les botanistes, porte sur des travaux estimés et nombreux. On cite, en particulier, ses recherches sur les mousses, dont il a, pour

[1] M. Margraff est le premier qui ait tiré du sucre de la betterave, et découvert que l'on pouvait en extraire de diverses plantes européennes. Bon THIÉBAULT.

ainsi dire, créé l'histoire. Il a constamment eu un grand nombre d'élèves qui tous lui étaient fort dévoués.

Peu de temps après la mort de M. de Maupertuis, M. Gleditsch, qui était obligé de traverser la salle des séances de l'académie pour aller au cabinet d'histoire naturelle dont il avait la garde, ayant quelques arrangements à faire en ce cabinet, et voulant s'en occuper un jeudi avant la séance, aperçut, en entrant dans la salle, M. de Maupertuis debout et immobile dans le premier angle à sa gauche, et ayant les yeux fixés sur lui. Il était environ trois heures après midi. Le professeur d'histoire naturelle était trop bon physicien pour imaginer que son président, qui était mort à Bâle, chez les MM. Bernouilly, se retrouvât à Berlin. Il ne regarda donc cette apparition que comme un dérangement dans ses propres organes, et alla à son objet sans s'arrêter à ce phénomène plus qu'il ne le fallait pour le bien constater; mais il raconta cette vision à ses confrères, et assura qu'elle avait été aussi nette et parfaite que si la personne eût été présente. M. Gleditsch a vécu au moins autant que M. Margraff, son directeur.

M. Mekel (ou Mékélius) était le médecin du quart des habitants de Berlin : on le regardait comme le plus habile après M. Mussel-Stoss (ou Mussélius), célèbre élève de Boerhaave. Pour suffire à toutes ses courses, il avait toujours six chevaux des meilleurs qu'il pût trouver, encore les usait-il en peu d'années. M. Mekel laissait chez lui la liste des visites qu'il avait à faire, afin qu'on pût toujours savoir où le trouver. C'était l'homme qui perdait le moins de temps. Toujours hors d'haleine, il entrait chez son malade en riant, écoutait pendant une minute ou deux ce qu'on avait à lui dire, examinait le malade, écrivait sa recette, et partait en riant. Je n'ai pas connu de plus grand droguiste, aussi a-t-on prétendu qu'il avait une part dans les profits des apothicaires qu'il recommandait. Il est mort encore assez jeune, et a laissé une belle fortune à ses enfants, deux fils et une fille. Il était ennemi juré de M. Mussélius, et néanmoins ce fut M. Mussélius qu'il fit appeler lorsqu'il se jugea lui-même assez mal pour avoir besoin de secours étrangers. M. Mussélius espérait le sauver; mais ce malade peu docile s'obstina à prendre un remède que son confrère lui déconseilla tant qu'il put, et

il expira un jour ou deux après. M. Mekel ira à la postérité, non comme médecin, mais comme anatomiste. Il a été l'homme de son temps qui a fait le plus de découvertes, surtout en ce qui tient au cerveau, à la poitrine, etc. Ce furent les rêves de Maupertuis qui l'engagèrent à pousser ses recherches si loin sur l'organisation du cerveau : il voulait s'assurer s'il était possible de découvrir par cette voie l'origine des idées obscures, objet sur lequel M. de Beausobre, son ami, nous donna quelques mémoires qui ne nous ont pas rendus plus savants que nous ne l'étions.

M. Mekel voulut un jour me prouver que le sable du Brandebourg était très favorable à la poitrine, parceque les grains, vus au microscope le plus parfait, en sont reconnus si sphériques et si polis, qu'ils ne peuvent que balayer les poumons, sans y occasioner aucune plaie. Je lui répondis, en riant, qu'il y avait au moins une chose qu'il me prouvait très bien, c'est qu'il était fort zélé patriote.

Il semblait se soucier peu de traiter les maladies des enfants; aussi négligeait-il les miens, d'où il arriva que, malgré mon attachement pour lui, je l'abandonnai pour prendre le bon

et honnête M. Fritz, qui, sans avoir autant de célébrité, était, à mon sens, meilleur praticien que lui.

L'aîné de ses fils a suivi la même carrière que son père, et s'y est fait une réputation honorable dès sa jeunesse. Quant au père, nous lui donnâmes pour successeur à l'académie M. Walter, qui avait été son démonstrateur, auquel même on a prétendu qu'il avait été redevable d'une partie de ses découvertes. Ce qu'il y a de bien constaté aujourd'hui, et depuis long-temps, c'est que M. Walter, qui a un fils très capable et très digne de le remplacer, est un des anatomistes vivants les plus renommés; c'est, de plus, un excellent confrère. Son cabinet est un des plus curieux et des plus riches qu'il y ait en Europe. Je ne dirai rien de ses travaux, ils sont connus et justement estimés des savants.

M. Lambert était aussi digne d'occuper une place dans la classe de mathématiques ou de philosophie spéculative, que dans celle de physique : c'est ce que prouvent ses ouvrages. Fils d'un pauvre tailleur de Mulhausen, ville libre en Alsace, il fut occupé, dans sa première jeunesse, à aider, de grand matin, sa

mère dans les soins du ménage, et à travailler avec son père durant le reste du jour. Cependant son génie se manifestait de manière à frapper tout le monde. Le pasteur de Mulhausen, homme instruit, et zélé à faire le bien, obtint enfin que ce jeune homme lui fût remis, et voulut être son précepteur.

Avant même de quitter son père, Lambert avait déjà acquis quelques connaissances ; car, dès qu'il pouvait jouir d'un moment de liberté, il l'employait à faire de petites images, qu'il vendait un ou deux liards à d'autres enfants ; et, dès qu'il avait quelques sous, il achetait une chandelle, et passait, en grand secret, les nuits entières à dévorer les livres qu'il trouvait à emprunter. Il fit chez son pasteur de plus grands progrès encore qu'on ne s'y était attendu ; et il était déjà très savant, lorsqu'un marquis de Salis, du pays des Grisons, s'adressa à ce pasteur pour avoir un jeune homme à qui il pût confier l'instruction de ses enfants. Lambert fut proposé et accepté : il se rendit chez M. de Salis, et s'y livra tout entier à ses devoirs et à l'étude. Au bout de quelques années, il voyagea avec ses élèves, en Italie, en France et en Allemagne.

Ce fut à Munich qu'ils sortirent de ses mains. Il donna au public un ouvrage de philosophie, intitulé *Novum Organum*, et qui lui fit une très grande réputation, par l'ordre qui y règne et les idées neuves qu'il renferme. Il fut chargé de proposer des statuts pour l'académie de Munich, et nommé directeur de cette académie : mais la jalousie et la rivalité ne tardèrent pas à lui susciter des tracasseries qui, au bout de quelques années, lui firent prendre le parti de quitter cette ville, et d'aller tenter fortune en Russie. Dès son arrivée à Berlin, en 1764, on résolut de l'arrêter, et de l'y fixer, si l'on pouvait. Ce fut M. Sulzer, bon Suisse, et homme de mérite, qui conçut ce dessein, et le fit adopter à ses confrères. On présenta donc M. Lambert aux savants, et l'on écrivit à Potsdam, à milord Marschal, au marquis d'Argens, à le Catt, à Quintus, à tout ce qui entourait le roi : ce fut une vraie conspiration. Frédéric, sur tout ce qu'on lui dit de merveilleux de cet homme, répondit qu'il voulait le voir. Ce mot fut un coup de foudre : cependant il fallait ou obéir, ou tout perdre : Lambert partit donc de Berlin pour Potsdam, chargé de lettres dont il ignorait le contenu, mais où

l'on disait qu'il fallait absolument, et à tout prix, écarter cette entrevue; la figure, la mine, la taille, et surtout l'air, les manières, le ton et le maintien de cet homme ne pouvant que le perdre sans ressource dans l'esprit du roi; ce fut toutefois à quoi l'on ne put réussir. « Sire, dit-on à Frédéric, M. Lambert ne peut » être présenté à votre majesté, parcequ'il n'a » pas encore sa malle, et qu'il n'est qu'en » simple voyageur. — Vous vous moquez de » moi, messieurs; et depuis quand s'imagine- » t-on que ce sont les habits que je veux voir, » et non les hommes? — Eh bien, sire, il faut » tout dire à votre majesté : cet homme, qui » a un mérite si rare, est loin d'avoir un exté- » rieur qui l'annonce; d'autant plus qu'étant » né fort pauvre, il n'a pas eu cette première » éducation qui corrige un peu le fond par les » formes. — Messieurs, ceci est une sorte de » persécution; mais je vais vous donner le » moyen d'accorder ma juste demande avec » tous vos scrupules : vous m'amènerez ce » M. Lambert quand il sera nuit; nous ôterons » les bougies; je ne le verrai pas, et je l'enten- » drai : êtes-vous contents? » Il fallut se rendre; Lambert vint; on n'ôta point les bougies; le

roi le vit et l'entendit. « Bonsoir, monsieur, » lui dit-il, faites-moi le plaisir de me dire quelle » est la science que vous avez plus particulièrement étudiée?—Toutes, sire.—Vous êtes donc » aussi savant mathématicien ? — Oui, sire. — » Et quel est le professeur qui vous a enseigné » les mathématiques ? — Moi-même, sire. — » Vous êtes donc un second Pascal ? — Oui, » sire. ». A ce dernier mot, le roi tourna le dos, et rentra dans son cabinet, ayant une peine infinie à s'empêcher de rire. Il dit à ses convives, quand il fut à souper : « Imaginez, » messieurs, que mes amis ont voulu, ce soir, » me faire nommer à mon académie le plus » grand imbécile que j'aie vu de ma vie. ». On lui répliqua que cet imbécile n'en était pas moins un homme de génie : mais il fallut bien du temps, de la persévérance et du courage, pour le vaincre à cet égard. Pendant cet intervalle, les amis de M. Lambert craignaient surtout qu'il ne leur échappât, et ne partît pour la Russie. « Monsieur, lui disait le pasteur » Achard, il ne faut pas vous impatienter, le » roi vous nommera certainement à son aca- » démie ; mais en ce moment il est fort occupé. » — Oh, monsieur! je n'en suis pas inquiet :

» il y va de sa gloire; et s'il ne m'y nommait » pas, ce serait une tache dans son histoire. » Frédéric céda enfin aux sollicitations unanimes de tout le monde, et donna à M. Lambert une pension de cinq cents reisdallers.

Le nouvel académicien, que d'ailleurs le roi ne revit jamais, s'occupa d'abord de son discours de réception, et décida d'y résoudre une question importante sur la réflexion de la lumière; mais il lui restait à faire quelques expériences, pour lesquelles il avait besoin d'une grande glace, et il n'avait, dans tout son mobilier, qu'un très petit miroir de poche, qui suffisait à peine pour mettre sa perruque. Il prit donc le parti de se rendre, par un temps clair, à un café, le premier de la ville, placé en face du château, au coin de la grande rue. En entrant dans la salle, au premier étage, il salua cinq ou six officiers et quelques bourgeois qui jouaient au taroc, mais les salua à sa manière, sans les regarder, et en jetant diagonalement sa tête de gauche à droite. Après cette espèce de salut, il se plaça devant une glace assez grande et bien exposée: là, il tira son épée, dirigea la pointe de cette arme vers la glace, la porta en avant et en arrière; recula, se rap-

procha; menaçant cette glace, tantôt par une tierce, tantôt par une quarte; s'arrêtant, méditant profondément, et recommençant le même jeu pendant une bonne demi-heure, sans s'apercevoir que tous ces messieurs, qui, ne le connaissant pas, et ne sachant que penser de cet exercice, l'avaient pris pour un fou et l'entouraient, disposés à le saisir et à le désarmer s'il en était besoin. Quand il eut bien fait ses essais et ses réflexions, il remit tranquillement son épée dans le fourreau, jeta un coup d'œil indifférent sur ceux qui l'environnaient, leur fit le même salut qu'à son arrivée, et s'en alla rédiger un mémoire digne de l'admiration des savants.

Ce que je viens de dire indique le caractère simple, naïf et ingénu de M. Lambert; on y trouvera aussi de quoi soupçonner qu'il devait avoir des tics particuliers: aussi n'en manquait-il pas. Lorsque je me trouvais en société avec lui, ou que je le rencontrais à la promenade, je ne manquais guère de lui proposer quelque question qui pût m'intéresser, car, lorsqu'une fois il avait entamé une discussion, quelle qu'elle fût, il n'était plus possible de l'arrêter ou de l'interrompre: on était sûr que dès le

début il voyait si bien le plan qu'il avait à suivre, et y était si fidèle, que rien ne pouvait l'en détourner. L'ordre de ses idées était toujours régulier. Si on lui faisait quelques objections, il ne s'arrêtait qu'autant qu'il fallait pour laisser dire ce que l'on voulait, mais jamais il n'y répondait; il reprenait la suite de son raisonnement, comme si on ne l'eût pas interrompu, parceque l'objection qu'on lui avait faite devait se retrouver dans un moment et dans un ordre plus convenables, et que la discussion n'aurait eu qu'à perdre à s'écarter du plan qu'il s'était tracé d'abord. Je l'ai mis cent fois à l'épreuve à cet égard, et jamais je n'y ai été trompé. C'était vraiment une machine à dissertations, mais une machine parfaite. Je le priai un jour de me classer, selon son idée, les plus célèbres géomètres vivants. « Le pre-
» mier géomètre vivant, me répondit-il, c'est
» M. Euler et M. d'Alembert, ou M. d'Alembert
» et M. Euler : je les place au même rang, et
» n'en fais pour ainsi dire qu'un seul de tous les
» deux, non pas qu'ils se ressemblent en tout,
» mais parceque chacun d'eux a des qualités
» éminentes qui compensent celles de l'autre :
» M. Euler a plus de naïveté et de facilité, peut-

» être même plus d'abondance; M. d'Alembert
» a plus de finesse, de sagacité et d'élégance.
» Tous deux sont féconds et profonds au même
» degré : il n'est pas possible de préférer l'un à
» l'autre, et il faut, comme je le fais, dire de
» chacun d'eux qu'il est, sans contredit, le pre-
» mier des géomètres vivants. M. de la Grange
» est aujourd'hui le second : j'ajoute ici le mot
» *dujourd'hui*, parcequ'il y a tout lieu de s'as-
» surer qu'il tardera peu à les atteindre. Le troi-
» sième, c'est moi : je ne porte pas cette classi-
» fication plus loin, vu que je n'en vois aucun
» autre qui mérite d'être cité avec nous. »

Un jeune homme, professeur de mathématiques des élèves de l'artillerie, ayant rencontré M. Lambert, voulut aussi résoudre la même question, et se plaça lui-même au troisième rang, comme avait fait M. Lambert : celui-ci, à ce mot, s'avance devant lui comme pour lui barrer le chemin, le regarde bien fixement en face, puis éclate de rire et le quitte.

Les ouvrages de M. Lambert ayant enfin convaincu le roi que, malgré tous les ridicules qu'il pouvait avoir, c'était un homme d'un mérite très rare, sa majesté le nomma conseiller au grand directoire, dans la partie des bâ-

timents, avec une nouvelle pension de cinq cents reisdallers. Cette nomination annoncée dans les gazettes, j'en fis, dès le jour même, mon compliment à mon confrère. « Mais, me » dit-il, il est fort singulier que le roi publie » une semblable nouvelle sans me consulter. » Au bout du compte, cela me regarde, et l'on » devait avant tout s'informer si je voudrais ou » non de cette place : il n'est pas sûr que je » l'accepte, vu surtout que je n'en ai pas be- » soin. » Il fallut en effet toutes les exhortations de ses amis pour la lui faire accepter. Lorsqu'il s'y fut décidé, il se rendit au directoire pour s'y faire installer, et dit aux ministres d'état : « Messieurs, il ne faut pas que vos » excellences s'attendent à me voir vérifier des » calculs ordinaires de bâtisse : c'est un travail » que vous pouvez faire faire par des commis, » si vous n'aimez mieux le faire vous-mêmes : » pour moi, je ne me mêlerai pas des choses qui » sont à la portée de tout le monde, et qui, » par conséquent, seraient une perte de temps. » Mais lorsque vous aurez à vaincre des dif- » ficultés de ce genre qui vous embarrasse- » ront, vous n'aurez qu'à m'adresser les pièces, » je m'en chargerai volontiers. Ce que j'ai voulu

» vous dire en ce moment, c'est que je n'ac-
» cepterais jamais une place dont les fonc-
» tions me rabaisseraient au niveau de vos com-
» mis. »

Je consultai M. Lambert sur le plan de mon *Traité du Style;* j'ai encore sa réponse écrite de sa main. Je lui avais proposé quatre manières différentes de diviser et sous-diviser ce sujet, et ce fut celle que j'avais indiquée la première qu'il me conseilla de suivre, en m'avouant qu'il n'en imaginait lui-même aucune qui dût être préférée.

Cet homme avait en général autant de sagacité que de jugement; cependant il s'est trompé en deux circonstances, et l'une de ces erreurs lui est devenue funeste.

Il engagea l'académie à proposer pour prix de la classe de physique, la question de savoir quelle était la meilleure théorie des transplantations. Ceux même qui n'étaient pas physiciens lui annoncèrent que ce sujet vaste et si peu connu ne ferait faire aucun mémoire digne d'être couronné. Il s'obstina à maintenir cette question, qui fut en vain proposée trois ans de suite, et qu'il fallut abandonner.

Sa seconde erreur lui coûta la vie : il eut un

rhume considérable qu'il voulut traiter à sa manière : par malheur ce physicien si habile n'était point médecin : sa poitrine se remplit d'abcès, et il continua son régime. Il n'avait plus, selon son propre compte, qu'environ huit mille petits abcès à expectorer, et par conséquent il se portait beaucoup mieux qu'auparavant, lorsqu'il mourut victime de sa confiance en lui-même, et n'ayant environ que cinquante ans.

Frédéric en agit très bien envers ses parents, à qui l'on fit passer toute sa succession sans aucune retenue : elle leur devint d'autant plus précieuse, qu'ils étaient fort pauvres, et qu'il avait toujours très peu dépensé. Je me rappelle lui avoir vu une joie d'enfant, si je peux me servir de cette expression, dans une occasion où des voleurs avaient pénétré chez lui, et n'avaient trouvé que peu de chose à lui dérober même en forçant ses serrures. « Ah! » disait-il du ton d'un homme qui triomphe, » ils n'ont pas trouvé cent louis en or que j'a- » vais dans ma chambre! C'est que j'avais bien » deviné l'endroit où ils n'iraient pas fouiller. » Je les avais simplement mis sur une tablette, » derrière mes livres, bien convaincu que ce

» n'est pas aux livres que les voleurs s'arrêtent. » Il n'y a rien de commun entre les livres et les » voleurs. »

La classe de physique avait acquis M. Lambert quatre ou cinq mois avant mon arrivée. Depuis cette époque, elle a également reçu, outre M. Walter dont j'ai parlé, M. Guérhard et M. Achard; celui-là très habile minéralogiste, et celui-ci chimiste célèbre très connu en Europe. Je n'ai aucune anecdote particulière à citer sur le premier, toujours et uniquement adonné à ses devoirs. Le second m'offre une mine beaucoup plus riche à exploiter : mais qui ne devinera la manière de vivre d'un homme qui a tant entrepris de travaux? Je l'ai vu passer neuf fois vingt-quatre heures de suite sans quitter son laboratoire, pour suivre une même expérience[1]: je l'ai vu braver toutes les intempéries des saisons, et passer les journées entières à suivre ses procédés pour perfectionner la culture du tabac, et former ainsi, au milieu des champs, vingt-trois mille règles de trois sur les résultats qu'il obtenait : je l'ai vu nous

[1] Pour faire éclore des poulets à l'aide de la chaleur d'un four. Bon THIÉBAULT.

offrir un plan de quarante mille expériences à faire pour parvenir à décomposer et recomposer à volonté toutes les sortes de pierres connues : je l'ai vu enfin présenter à l'académie beaucoup de machines aussi ingénieuses et aussi soigneusement travaillées qu'utiles.

CLASSE DE MATHÉMATIQUES.

Frédéric n'ayant pu réussir à retenir Euler, pria M. d'Alembert de lui indiquer un savant qui fût digne de le remplacer. « Je ne puis proposer à votre majesté, répondit d'Alembert, » qu'un seul homme, parceque je n'en connais » qu'un qui soit capable de remplir le vide immense que M. Euler laisse dans votre académie. Celui que je vous propose, avec la plus » grande confiance, sire, c'est M. de la Grange, » académicien à Turin. Il est encore bien jeune, » car il n'a pas trente ans; et néanmoins il est » déjà au moins mon égal dans la haute géométrie : ce langage n'est, de ma part, ni une » vaine modestie, ni un compliment que je » veuille faire à M. de la Grange; c'est une justice que je lui dois, et je ne crains pas de prédire que, par la suite, il ira plus loin que ses » devanciers. »

Ce fut en conséquence de cette lettre honorable que M. de la Grange fut nommé directeur de la classe de mathématiques, à la place de M. Euler : il passa de Turin à Paris, de

Paris à Londres, et ensuite arriva à Berlin par Hambourg.

Le rang de M. de la Grange est fixé et pour nous, et pour la postérité. Mais, en m'abstenant de juger l'homme de génie, et même le législateur, ou l'homme d'état[1], je puis néanmoins parler du sage, du confrère et du citoyen; et en cela je ne serai point arrêté par les preuves si constantes de son attachement.

M. de la Grange épousa à Berlin une de ses parentes, à l'amitié de laquelle ma femme eut une véritable part, et qui avait un esprit excellent et une aménité parfaite. Ce ménage était aussi édifiant que tranquille: l'un et l'autre de ces deux époux aimaient également le calme d'une société choisie et bornée. Au précieux avantage d'avoir la paix au dedans, M. de la Grange joignit celui d'avoir toujours la paix au dehors. Jamais il n'a été accessible à aucune sorte d'intrigue ou d'esprit de parti; et si quelquefois il y a eu de légères divisions dans l'académie, il a su y rester étranger, et même il a paru les ignorer. Ce n'est pas qu'on pût l'intimider. Je me souviens que M. le ministre de Sch***, homme d'esprit, mais vif

[1] Il est membre du sénat conservateur

et accusé de fierté, ayant fait adopter au roi un projet de caisse pour les veuves, M. de la Grange lut, à l'académie, un mémoire où il démontrait que cette caisse finirait nécessairement par une banqueroute assez prompte. Le ministre fit dire à l'académicien, qu'au lieu de publier ce mémoire, il aurait dû le remettre au gouvernement: sur quoi ce dernier répondit, qu'il n'avait point publié son mémoire; qu'il s'était contenté de remplir un devoir d'amitié, en avertissant ses confrères du danger qu'il y aurait pour eux à s'intéresser à ce projet; que n'ayant pas été engagé pour être aux ordres des ministres, il ne se croyait point tenu d'aller faire antichambre chez eux, ou de leur offrir des lumières qu'ils ne lui demandaient pas; que c'était à eux à mieux choisir les personnes auxquelles ils s'en rapportaient pour les calculs dont ils avaient besoin; et qu'enfin il n'y avait aucun reproche à lui faire, tant qu'on n'avait pas eu recours à lui. Cette réponse modérée, autant que ferme et juste, réduisit M. de Sch*** au silence.

Les journées de M. de la Grange étaient réglées et remplies sur un plan très uniforme Ses matinées étaient consacrées à sa correspondance et à la lecture; occupations qu'il

plaçait aux heures où l'on peut être distrait, parcequ'elles peuvent être interrompues sans de graves inconvénients. Immédiatement après son dîner, il donnait quelques heures aux visites qu'il avait à faire, et à une promenade qu'il faisait seul, parceque, d'une part, il croyait devoir marcher vite pour que cet exercice lui fût plus salutaire; et que, de l'autre, le temps de ses promenades était en partie consacré à ses méditations. A six heures du soir, il rentrait dans son cabinet, et s'y renfermait jusqu'à minuit, de manière à n'y pas être troublé, et à cette heure il prenait quelques tasses de thé au lait et se couchait. C'est dans ces six heures de solitude qu'il a fait les immenses travaux dont les Mémoires de l'académie sont remplis, et qui lui assurent une si glorieuse réputation. Que dirai-je de plus? philosophe toujours égal, toujours sage et toujours tolérant; réunissant à son génie pour les mathématiques, des connaissances aussi étendues que variées sur les diverses branches de la littérature; ayant dans le caractère une aménité douce et naturelle, il a été chéri et respecté par ceux qui l'ont connu, et vivement regretté par ceux dont la destinée l'a séparé.

La classe de mathématiques a compté pendant assez long-temps pour second membre, M. de Castillon le père, homme simple, droit et très loyal, ayant d'ailleurs une véritable et précieuse érudition dans presque tous les genres. Il était arrivé à Berlin environ un an avant moi. Italien d'origine, il avait passé une partie de sa jeunesse en Suisse, et avait ensuite été pendant de longues années professeur à l'université de Leyde. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages estimés, comme une réfutation du *Système de la Nature*, une traduction des *Académiques* de Cicéron, etc. Il a eu une part principale à la rédaction des vingt-quatre volumes qui ont paru d'un *Journal littéraire* dédié au roi par une société d'académiciens. M. de Castillon est mort fort âgé, il a laissé un fils qui est aujourd'hui l'un des directeurs de l'académie, et qui, à vingt-trois ans, a mérité d'être nommé professeur de mathématiques à l'école militaire, lors de la création de cette école, où il est encore.

Après MM. de Castillon, je trouve M. Bernouilly, héritier des savants de ce nom, qui ont tant ajouté à la gloire de la ville de Bâle. Il a eu une épouse qui partageait ses travaux,

et une fille très aimable qui a épousé un officier d'artillerie. Le nom et le mérite de M. Bernouilly lui valurent beaucoup d'invitations dans de grandes maisons de Londres, durant un voyage que de mon temps il fit en Angleterre; mais l'usage où étaient dans cette ville les laquais de faire payer très chèrement aux convives les politesses du maître déplut à notre académicien, qui finit par répondre à ces invitations par un billet, où il déclarait ne pas être assez riche pour profiter de l'honneur qu'on daignait lui faire. Cette épigramme ne fit point changer l'usage : c'est tout au plus si elle en fit rougir.

La classe de mathématiques compte encore parmi ses membres un astronome célèbre et très connu, M. Bode, qui a été reçu avant mon départ ; homme simple dans ses mœurs, très laborieux, et digne de sa réputation.

Parlerai-je de M. Achard, conseiller de justice, qui, jusqu'à sa mort, a été très assidu à nos séances, mais qui, dans toute sa vie, n'a fourni qu'un mémoire sur les *infiniment petits*, dans lesquels il s'est si bien perdu, que depuis il n'a plus été question ni de lui, ni de ses œuvres ?

Depuis mon départ, cette classe a fait une acquisition précieuse en la personne de M. de Temploff, que j'ai connu officier d'artillerie. M. de Temploff joint à un mérite réel celui de n'en être, en grande partie, redevable qu'à lui-même.

PHILOSOPHIE SPÉCULATIVE.

Cette classe a eu avant mon arrivée, et encore bien des années après, des directeurs dont je ne parle pas, parcequ'ils ne fréquentaient pas nos séances, et que je ne les ai point connus. Ceux des membres de cette classe qui de mon temps ont acquis une honorable réputation, sont :

M. de Béguelin, ancien précepteur de Guillaume II, philosophe infiniment respectable, d'un caractère toujours égal, ferme, réfléchi et modéré, fidèle à tous ses devoirs, bon époux, père tendre, véritable ami, esprit fin, sagace et très cultivé, métaphysicien profond ; homme, en un mot, à qui l'on n'aurait aucun reproche fondé à faire, s'il n'avait eu la faiblesse inconcevable de cacher son âge à tout le monde. « Il y a trente que nous » sommes amis, et même amis intimes, me » disait à ce sujet M. Sulzer ; mais je suis » sûr qu'il ne me dirait son âge pour rien au

» monde, et que je lui ferais une peine infinie » si je le lui demandais : sa femme même et ses » enfants ne le savent pas. » On apprit à la mort de M. de Béguelin qu'il avait vécu plus de quatre-vingts ans.

Je me souviens de lui avoir entendu lire deux mémoires, l'un sur les probabilités de la loterie de Gênes, et l'autre sur l'instinct. Le premier de ces deux mémoires me fournit une anecdote assez singulière; savoir, que, dans la même année, Euler et Bernouilly traitèrent la même question; et que de ces trois mémoires le premier portait la probabilité à cent, le second à cent moins un, et le troisième à cent plus un.

Dans le second mémoire, M. Béguelin cherchait à rendre vraisemblable une opinion neuve; savoir, que dans toutes les classes d'êtres, la raison et l'instinct sont toujours en raison inverse l'un de l'autre. Ce mémoire, que l'auteur refusa de faire imprimer, était de sa part un jeu d'esprit très ingénieux, où l'on apercevait à chaque page autant d'adresse que de sagacité.

Le roi lui refusa la place de directeur de sa classe, quoiqu'il eût pour lui le vœu bien pro-

noncé de l'académie, et plus de titres qu'aucun autre. Cet acte de rancune royale fit prendre à ce savant le parti de demander la vétérance, et de ne plus paraître à nos séances. Il continua cependant de faire pour l'académie les observations météorologiques; observations qu'il a suivies pendant de longues années, avec une attention et une régularité précieuses, et qu'il a rédigées d'après un plan si heureux, que ce plan a servi de modèle à ceux qui se sont ensuite occupés du même objet.

Je reviens à l'académie, pour parler de M. Sulzer, l'ami de M. de Béguelin, Suisse comme lui, et, comme lui, fixé à Berlin depuis plus de trente ans, homme de mérite, et placé au rang des auteurs allemands qui écrivaient le mieux en prose; d'ailleurs très robuste et d'un caractère ferme et prononcé. M. Sulzer a, sur différents sujets, un très grand nombre de dissertations dans les Mémoires de l'académie, et toutes remarquables par la justesse des vues et la solidité des raisonnements; mais, de plus, il a donné deux ouvrages importants : l'un, sur l'état des sciences et des arts en Europe; et l'autre, un dictionnaire général des beaux-arts.

Le premier de ces ouvrages forme un volume in-12, que lui-même avait traduit en français : il me remit cette traduction, lorsqu'en 1776 je me rendis en France pour y passer quelques mois, et elle fut perdue par celui à qui je la confiai pour la faire imprimer.

Le Dictionnaire général des beaux-arts forme deux bons volumes in-4° : c'est le fruit de trente ans de recherches et de travail. M. Sulzer me pria, dans le temps, de le faire traduire, mais selon le plan qu'il me traça. « J'ai écrit, me dit-il, pour les Allemands, qui, » sur plusieurs points, ne sont pas aussi » avancés que les Français : ainsi je suis quel- » quefois entré dans des détails qui seraient » superflus et ennuyeux pour vos compatriotes : » il faudra donc abréger cet ouvrage : peut-être » aussi y a-t-il plusieurs passages où j'ai sup- » posé comme suffisamment connus des prin- » cipes qui vous sont moins familiers qu'à nous, » et que le traducteur sera obligé de développer » plus que je ne l'ai fait. Enfin le génie d'une » langue n'étant pas le génie de l'autre, il est » nécessaire souvent de couper ou fondre en- » semble des phrases qui, dans l'original, » sont tout autrement tournées; et c'est pour

» quoi il importe infiniment que le traduc-
» teur ait autant de goût que de facilité. »

En conformité de ces vues, nous convînmes que nous choisirions les traducteurs à nous deux, et que nous reverrions ensemble tous les articles, lui pour le fond, et moi pour le style. M. Réclam et un M. Bourdais y travaillèrent : ils m'en remirent un certain nombre d'articles, que j'envoyai à Paris ; mais le libraire manqua de fonds. D'un autre côté, je me brouillai avec M. Sulzer, qui tomba malade, et mourut ; et la traduction ne fut pas poussée plus loin. Je ne sais ce que sont devenus les articles envoyés au libraire de Paris ; cependant il y en a quelques uns qui se trouvent employés dans le Dictionnaire encyclopédique par ordre de matières : comment Marmontel, qui ne cite point l'auteur, et qui les donne comme de lui, se les est-il procurés ?

M. Sulzer avait épousé une femme de Magdebourg, qui était morte jeune, et dont on m'a dit beaucoup de bien : elle a laissé deux filles, dont l'aînée a épousé M. Graff, peintre estimé, de Dresde ; la seconde s'est mariée à Chevalier fils, vernisseur à Berlin ;

celle-ci n'a pas été heureuse : elle m
néanmoins de l'être. Elle est morte d
plusieurs années ; l'aînée vit encore.

Je citerai une anecdote qui prouve co
M. Graff était bon peintre. J'allai un
causer avec M. Sulzer, dont l'apparte
était contigu au mien : je le trouvai
dant, avec M. Béguelin, un portrait qui
d'être achevé. Ce tableau me frappa : me
s'y reportaient malgré moi. « Voilà, m
» M. Béguelin, un morceau de peintur
» paraît vous occuper beaucoup : dites
» ce que vous en pensez. — Je parie, lui
» que ce n'est pas un portrait de fantais
» que, de plus, il est très ressemblant.
» sur quoi en jugez-vous ainsi ? — Sur ce
» me semble y découvrir la vérité de la n
» plutôt que les compartiments ou les ca
» de l'art. — En ce cas, dites-nous l'idée
» ce portrait vous donne de l'original. — I
» ginal doit être un homme de beaucoup
» prit, mais d'un esprit vif et ardent ; son
» ractère participe à ces mêmes qualités et
» plus une fermeté remarquable et une g
» très naturelle. Il est bon enfant, ami des
» sirs, et loyal; quoique, d'une autre part

s dizaines,
atrième les
it la canne
t d'un cran:
son cadran
pas, et ainsi
t avec régu-
nple, sur la
s, on voyait,
avait fait de

il ne s'écar-
n, il prenait
ures, déjeu-
n revenait à
demi-heure
restait deux
naction, re-
ne bouteille
ires du soir.
ou gens de

te sorte: 10,999
s de deux pieds
3,996 pas, ou
ieues de poste;
an.

où les neiges le surprirent, et où il fut obligé de faire une partie de la route à pied. Les fatigues et le froid lui rendirent tous ses maux, et ce ne fut que pour y mourir peu de temps après qu'il revint à Berlin. Il comprit bien qu'il n'y avait plus de guérison à espérer pour lui; et comme ses quintes de toux le fatiguaient extrêmement, et qu'il était peu accoutumé à souffrir, il désirait véritablement la mort. « Je » ne ferai rien pour la hâter, disait-il, parce» que cela est contraire à mes principes de » morale; mais je vous avoue que je suis si » pressé de savoir ce qu'il y a de vrai dans ce » que nous disons ou imaginons de l'autre » monde, que ce sera pour moi une grande » jouissance que de quitter celui-ci. »

Telles sont les dispositions dans lesquelles il attendit et reçut la mort. A sa vente j'achetai une canne, dont, en acquittement de quelques soins donnés à ma fille, je fis cadeau à M. Rast, médecin à Lyon, homme de mérite, et qui ayant vu ce meuble dans les mains de M. Sulzer, le désirait vivement. Il avait, en effet, cela de particulier, que dans le pommeau se trouvait une machine à rouages, mettant en mouvement les aiguilles de quatre petits cadrans, mar-

quant l'une les unités, la seconde les dizaines, la troisième les centaines, et la quatrième les milliers : chaque fois que l'on posait la canne à terre, la première aiguille avançait d'un cran : lorsque celle-ci avait fait le tour de son cadran divisé en dix, la seconde faisait un pas, et ainsi de suite ; de sorte qu'en marchant avec régularité, et en s'appuyant, par exemple, sur la canne, de quatre pas en quatre pas, on voyait, en revenant chez soi, combien on avait fait de pas dans sa promenade[1].

M. Sulzer avait un régime dont il ne s'écartait pas : à quatre heures du matin, il prenait du café, travaillait jusqu'à neuf heures, déjeunait alors, allait à sa campagne, en revenait à une heure et demie, prenait une demi-heure de repos, dînait à deux heures, restait deux ou trois heures dans une sorte d'inaction, recevait ses amis, fumait, buvait une bouteille de bière, et se couchait à huit heures du soir.

Il était l'ami de tous les artistes ou gens de

[1] Les quatre cadrans marquaient de cette sorte : 10,999 mouvements qui, multipliés par quatre pas de deux pieds chacun, mettaient à même de compter 43,996 pas, ou 87,992 pieds, c'est-à-dire plus de six lieues de poste, dans une seule des révolutions de ce cadran.

métier qui avaient du génie ou du talent; on était sûr d'en trouver presque tous les soirs quelques uns chez lui, et il n'épargnait rien de ce qui pouvait les éclairer ou les encourager.

C'est par un ouvrier semblable et sous la direction de M. Kürnberg, maître de la chapelle de la princesse Amélie et savant théoricien dans l'art de la musique, qu'il fit construire un clavecin dans lequel tous les morceaux se trouvaient notés à mesure qu'on les jouait. Cet instrument, dont on fit l'essai en présence du feu roi de Suède, lors de son retour de Paris à Stockholm, produisit l'effet dont je parle, au moyen d'un crayon placé à l'extrémité postérieure de chaque touche, et qui, sous la pression du doigt, appuyait sur un papier blanc, lequel déroulait d'un cylindre sur un second. Le porte-crayon était une partie additionnelle de la touche : la place où tombait le trait de crayon sur le papier suffisait pour désigner la note, dont la longueur du trait marquait la durée.

Le même artiste imagina des réverbères, dont j'ai vu faire l'épreuve, et qui étaient aussi bons et plus économiques que ceux de M. de Sartine. Enfin j'ai encore vu de lui un éteignoir très utile à ceux qui lisent au lit, en ce

qu'il tombe de lui-même, et éteint la bougie lorsqu'elle a brûlé jusqu'au point qu'on a fixé d'avance.

J'aurai encore à parler de M. Sulzer, lorsque je traiterai de l'école civile et militaire, où il était professeur.

M. Prévost de Genève lui succéda, tant à cette école qu'à l'académie; mais il ne resta avec nous que peu d'années : il retourna dans sa patrie, où il est aujourd'hui professeur de philosophie. Les mémoires qu'il nous a lus, et les ouvrages dont il s'est occupé depuis, ont prouvé, ainsi que ses qualités personnelles, combien l'école militaire a perdu par sa retraite.

Je retrouve à la suite de ces messieurs, dans la classe de philosophie, M. de Beausobre, fils du savant pasteur que dans la colonie française de Berlin on appelait le *grand Beausobre*. Celui-ci avait plus de soixante-dix ans lorsque ce fils vint au monde; Frédéric fut son parrain, prit une part très honorable à son éducation, et le fit voyager en France. Ce filleul du roi mérita les bontés de sa majesté par son zèle et par des qualités personnelles qui le rendaient aimable et bon confrère ; mais du côté des ta-

lents, il ne fut qu'un académicien très ordinaire. « Votre père valait beaucoup mieux que » vous, » dit-il un jour en riant à M. Fouaste, banquier. « Oh! je le crois bien, répondit ce » dernier : rien n'est si commun que de voir » des fils qui ne valent pas leurs pères. »

M. de Beausobre fut nommé censeur des gazettes de Berlin; et ce genre de travail insignifiant lui allait à merveille, car c'était un Ardélion infatigable, qui, pour être de quelque importance, se faisait de fête partout.

L'usage immodéré du café (il en prenait jusqu'à neuf tasses dans la soirée) conduisit M. de Beausobre à une demi-paralysie, qui l'enleva bien avant l'âge de la vieillesse.

M. le pasteur Achard, le plus célèbre des prédicateurs de Berlin, était aussi attaché à la même classe; mais je ne sache pas qu'il ait jamais lu aucun mémoire à l'académie, quoiqu'il y fût très assidu. Je n'ai jamais vu mettre une affaire en délibération, qu'il n'ait débuté, avant de dire son avis, par observer qu'il fallait préliminairement considérer deux ou trois questions qui étaient inutiles ou étrangères à la chose dont il s'agissait. Quant à sa réputation

de grand prédicateur, il la devait surtout à sa figure, à sa voix et à sa déclamation : il était en effet grand et bien fait; il avait une fort belle tête, et une physionomie remarquable par autant de décence que de dignité : sa voix était pleine et sonore : il avait pris dans sa jeunesse des leçons du célèbre Baron, et en avait profité, car tous ses mouvements et gestes étaient nobles, justes et expressifs. Il avait une huitaine de sermons que l'on citait; il voulut les faire imprimer, et, ainsi que je le prédis, cette édition fut l'écueil de sa réputation.

Il avait épousé une personne fort riche et très laide. « Je ne vous appellerai jamais ma belle Marion, lui disait-il; mais j'espère pouvoir vous appeler toute ma vie ma bonne Marion. »

Le dernier académicien de cette classe avec qui je me sois trouvé, était M. le pasteur Moulines : Frédéric-Guillaume l'a ennobli, et, en vérité, il m'est impossible de deviner pourquoi, si ce n'est parcequ'il s'était fait l'ami d'un intrigant nommé *Wöllner*, et des autres alentours de la favorite de ce prince. Je me rappelle de lui deux traits qui sont ce qu'il y a de moins noble aux monde. Le premier ne prouve qu'une

ambition tracassière, et toute concentrée dans le commérage et les petites intrigues. Voici ce fait : Lorsque M. Moulines sut que le prince Henri me donnait des marques non douteuses d'estime et de bonté, il vint chez moi me demander un entretien particulier; et là, il me raconta longuement, et en grand secret, comment il avait été si bien auprès de ce prince durant plusieurs années, et comment il n'avait plus la liberté d'en approcher, quoiqu'il ne pût deviner la cause d'une si cruelle digrâce : il se répandit en plaintes et en gémissements avec un si grand air de désolation! Il était si attaché à ce prince! Il était si innocent! A la fin, je m'impatientai, et lui dis : « Monsieur, ce qui » vous est arrivé m'arrivera peut-être de même : » mais je prends avec vous l'engagement sacré » de ne m'en plaindre à personne. Vous n'avez » point mérité d'être ainsi négligé : j'espère bien » ne pas le mériter non plus; et c'est pour cela » que je ne m'en affecterai point. Laissons les » grands être ce qu'ils veulent, et ne nous oc- » cupons que de ce que nous devons être nous- » mêmes. Si la fortune nous confine dans la » classe des simples citoyens, prouvons au » moins que son pouvoir ne s'étend pas jusque

» sur notre âme et nos sentiments. Ils sont » grands! hé bien, soyons fiers, surtout lors- » que nous n'avons point de reproches à nous » faire. Et qu'est-ce donc, au fond, que leur » faveur, sinon une chaîne très pénible à por- » ter? » Le résultat fut que j'estimai beaucoup moins M. Moulines; et que, dans la suite, il ne lui est plus arrivé de me prendre pour confident.

La seconde anecdote est beaucoup plus grave: ce n'est plus de la petitesse; c'est un fait contraire à l'humanité et à la probité. Le récit en sera un peu long; mais elle a une physionomie de roman qui peut la rendre intéressante. Le seul inconvénient qu'il y ait, si c'en est un, c'est que l'article de M. Moulines va embrasser un autre article, celui de M. de Prémontval, qu'au surplus je n'aurais pu omettre.

M. de Prémontval, fils d'un bourgeois aisé de Paris, ayant fait, avec succès, les études ordinaires, refusa d'embrasser l'état ecclésiastique ou la profession d'avocat, ainsi que son père le voulait : de cette opposition résultèrent de grandes querelles : le fils quitta la maison paternelle, et le père le déshérita. M. de Pré-

montval se fit un état à lui-même par les leçons de mathématiques qu'il donna dans Paris. Il eut des écoliers, et même une écolière, mademoiselle Pigeon, fille aînée d'un très habile machiniste, que le duc d'Orléans, l'époux de madame de Montesson, protégeait: Pigeon mourut, laissant plusieurs enfants et point de fortune: on dit au prince que la fille aînée de cet homme apprenait les mathématiques, y faisait de grands progrès, et même paraissait être très reconnaissante des leçons de son jeune professeur, dont on dit aussi beaucoup de bien. D'après ce rapport, le duc fit offrir à M. de Prémontval le titre de son secrétaire, avec une pension de douze cents francs, s'il voulait épouser la demoiselle Pigeon; et le professeur, qui aimait son élève, fut indigné d'une offre qui mettait à prix d'argent son mariage, et refusa. Peu de temps après, il partit de Paris pour courir le monde, ayant avec lui son écolière transformée en jockey. Ils arrivèrent à Fribourg en Suisse, et furent très bien accueillis dans un château où leurs leçons firent plaisir à tout le monde: mais, par malheur, le maître du château et son fils devinèrent le secret de mademoiselle Pigeon, de-

vinrent amoureux de ce prétendu petit garçon, et se livrèrent à une rivalité qu'ils poussèrent si loin, que nos deux voyageurs ne purent se retirer trop vite. Après quelques autres courses, ils vinrent à Bâle ; ils y changèrent de religion et s'y marièrent, dans l'espérance d'y obtenir une chaire, qui leur fut refusée. Ce refus les détermina à passer en Hollande, en suivant la rive droite du Rhin : le nouvel époux y fit quelque temps le métier de correcteur d'impressions chez les libraires, et s'attira la protection de madame la comtesse douairière de Golowkin, née comtesse de Dohna, veuve de l'ambassadeur dont j'ai parlé, et dévote protestante très zélée. La comtesse regarda ces nouveaux venus comme des nouveaux convertis, souffrant persécution pour la bonne cause. Dans ces circonstances, madame la comtesse de Kameke, fille de madame de Golowkin, vint en Hollande passer quelque temps auprès de madame sa mère, qui n'eut rien de plus pressé que de lui présenter ses protégés, et de les lui recommander avec autant de chaleur qu'il lui fut possible. Madame de Kameke, ne pouvant rien refuser à une mère respectée et chérie, pria M. de Maupertuis, au moment de son re-

tour à Berlin, de nommer M. de Prémontval à l'académie; ce que le président fit de bonne grâce, en ajoutant au titre une pension de deux mille francs. Le nouvel académicien, dès son arrivée à Berlin, éleva une pension : peu après il se brouilla avec M. Formey; de sorte que bientôt il n'eut plus à entretenir l'académie que des prodiges de ses élèves, et le public que des balivernes du secrétaire perpétuel. Sa femme, qui avait aussi ses écoliers, faisait moins de bruit et plus de besogne : elle donna pendant quelque temps des leçons de mathématiques à un libraire nommé M. *Zacharie*, lequel y prit tant de goût, que souvent il s'en occupait avec elle jusque bien avant dans la nuit, et que la savante maîtresse en fut à la fin incommodée : un jour, elle eut des coliques très violentes, qui néanmoins se calmèrent, tant monsieur son mari mit de zèle à lui chauffer des serviettes dans une pièce voisine. Il en résulta une petite fille, qui fut baptisée comme fille de M. *Zacharie*, et de madame *Daube*, traduction allemande du mot français *Pigeon*. Cet enfant avait près de sept ans quand M. de Prémontval fut emporté en deux jours par une fièvre chaude, suite d'une révolution que lui

occasiona le célèbre Euler, cinq ou six mois avant mon arrivée à Berlin. Ces deux messieurs avaient très bien dîné chez l'envoyé de Russie; et, au sortir de ce repas, le géomètre bâlois eut la malice d'annoncer au philosophe français la vocation et prochaine arrivée de Panage ou Toussaint, qui, dans son supplément au *Livre des Mœurs*, avait fort maltraité M. de Prémontval, persuadé que celui-ci était un des anonymes qui l'avaient le plus critiqué. « Préparez-vous à de nouveaux combats, lui avait » dit M. Euler : vous allez avoir pour confrère » un antagoniste qui ne vous fera grâce sur rien: » philosophie, style, grammaire, il vous chica- » nera sur tout ; et il a toute l'Encyclopédie pour » lui. » La conscience de M. de Prémontval fut bouleversée à cette nouvelle. Il s'en retourna chez lui, disant à ceux qu'il rencontrait : *Est-il vrai que Toussaint nous arrive ?* Son agitation était extrême : à peine fut-il rentré, qu'il fallut le mettre au lit; le délire survint, et il expira le surlendemain. Comme il ne se connaissait point de progéniture, il ne fit point de testament : sa femme hérita de tout, et profita peu de son héritage, car elle mourut six mois après lui, ayant oublié et M. Zacharie et son enfant,

ou bien les sacrifiant à M. Moulines, auquel elle légua tout ce qu'elle avait. M. Zacharie eut plus de mémoire qu'elle; il attaqua le testament, et présenta la petite fille âgée alors d'environ huit ans. M. Moulines se récria contre la calomnie, et protesta hautement qu'il soutiendrait le procès, non pour la succession, quoique la bibliothèque fût un objet assez propre à tenter, mais pour venger la mémoire de la femme la plus vertueuse qui eût existé à Berlin. Ainsi le procès fut suivi dans toutes les formes; et il fut démontré que ce modèle de sagesse avait eu un enfant à l'insu de son mari, qui chauffait encore des serviettes après que cet enfant eut disparu par un escalier dérobé. Mais il avait été confié à sept ou huit personnes différentes et successives, toujours aux dépens de M. Zacharie; et de toutes ces maisons, il s'en trouva une où tout le monde était mort avant le décès de madame de Prémontval. Ainsi la chaîne était rompue, et il fut impossible de prouver que la petite fille présentée par son protecteur fût bien certainement celle qu'on avait emportée par le petit escalier. Il fut donc démontré que M. Moulines avait eu tort de se déclarer le chevalier de la

vertu de madame de Prémontval : il n'avait plus de motifs pour en défendre la cause; il était évident que la succession appartenait à la petite que l'on avait présentée; et, dans le doute, monsieur le pasteur ne pouvait, sans scandale, profiter du bénéfice de la sentence. Il en profita cependant; et dès lors il ne fut plus à mes yeux, et aux yeux de tous les gens honnêtes, qu'un odieux hypocrite. Et voilà l'homme à qui je ne sais quel manége a valu des titres de noblesse! Mais en pareil cas, que produit l'abus de la faveur? Les titres sont souillés, et la tache, loin d'en être effacée, n'en devient que plus sensible. M. Moulines avait d'ailleurs de l'esprit aussi bien que de l'adresse; cependant je ne connais de lui que sa traduction d'Ammien Marcellin. Il y a un autre sujet qu'il aurait pu traiter avec succès, je veux dire l'Examen de la doctrine et des systèmes des philosophes grecs : il m'a paru les avoir étudiés avec soin. Cet homme est devenu et est mort fou : est-ce l'ambition, sont-ce les remords? Je l'ignore.

Je reviens à Prémontval et à ses ouvrages. Il a occupé beaucoup de monde de lui de son vivant, et il n'a rien laissé qui, après sa mort,

pût le rappeler. Son âme ardente, son caractère exagéré et violent, son esprit inquiet et fougueux, le précipitaient sans cesse vers les idées qui s'offraient à lui, pour les tourmenter, sans jamais les agrandir. Dans les sociétés où allait cet Aristarque, personne à la fin n'osait plus parler. A la moindre négligence contre la langue, on l'entendait se dire à lui-même : *Je proteste contre*, et ces protestations coupaient la parole à tout le monde. Il entreprit un journal critique sous le titre de *Préservatif contre la corruption de la langue française ;* un nommé M. *Mauvillon*, maître de langue en Allemagne, avait fait un ouvrage en deux volumes fort épais, sous le même titre. Mauvillon avait vu toute l'étendue de sa matière, et avait fait un livre estimé : Prémontval n'eut que M. Formey en vue, et ne fit qu'une satire. Il poursuivit sa victime avec si peu de ménagement, que le chancelier et le fiscal-général défendirent de continuer l'impression de ce journal ; et M. Prémontval voulant encore publier un septième ou huitième numéro, fut obligé de le faire graver, ce qui lui coûta trop cher pour qu'il eût le courage d'aller plus loin. C'est dans ces numéros que l'on retrouve

tout le scandale des propos les plus indécents que M. Formey se soit jamais permis, surtout en chaire et dans ses écrits.

Ces deux hommes si différents l'un de l'autre se sont accolés dans leur histoire, comme ils l'étaient à l'académie : il est donc naturel que je les rapproche dans mes *Souvenirs*. M. Formey a prodigieusement écrit : on compte près de six cents volumes dont il a gratifié le public, sans même y comprendre les Mémoires de l'Académie, dont il était le secrétaire, le traducteur et l'éditeur ; mais il n'a jamais travaillé pour la gloire : aussi n'a-t-il pas un seul ouvrage qui doive lui survivre. Les protestants ont vanté dans un temps son *Philosophe chrétien*, dont on ne parle plus, et qui ne vaut guère mieux que le reste. « Si j'en avais eu le » dessein, » me disait-il un jour où nous nous promenions seuls, après un dîner qui lui avait donné plus de franchise qu'à l'ordinaire, « j'au- » rais bien pu comme d'autres composer un » ouvrage ou deux qui m'eussent survécu d'un » siècle; mais cela aurait emporté tout mon » temps, et je n'ai pas cru que la gloire en va- » lût la peine : je n'ai donc travaillé que pour » donner un peu d'aisance à mes enfants. » Il

y a très bien réussi, puisque sa succession est montée à cent mille écus de France. On disait qu'il gagnait régulièrement cinq ducats par jour : un au jeu le soir, car il jouait parfaitement et heureusement tous les jeux de société; un à ses compositions littéraires, faisant au moins sa feuille dans sa matinée, et ne la vendant pas moins d'un ducat; deux par ses appointements à l'académie; et un comme professeur de philosophie au collége français de Berlin. Je ne compte pas ce qu'avait pu lui valoir la place de pasteur, qu'il abandonna bientôt.

La reine de Suède eut la malice de lui demander un jour s'il était vrai que le jeu lui valût chaque jour un ducat. « Madame, répondit-» il, on exagère toujours : personne ne sait ce » que je gagne, et je ne le compte pas moi-même; » je conviens néanmoins qu'en général je gagne » plus que je ne perds. » Il a laissé sept enfants, cinq filles et deux fils, dont l'un est médecin, et l'autre employé dans les affaires étrangères. Un de mes compatriotes et amis me chargea de lui demander une de ses filles en mariage. « M. N*, me répondit M. Formey, fait beaucoup » d'honneur à ma fille, et je suis persuadé qu'il

» la rendrait heureuse ; mais il est catholique, » et dès lors la religion met entre lui et moi » un fossé qu'il ne franchira pas ni moi non » plus. »

Nous avons fort bien vécu ensemble ; cependant, lorsque l'on vit les bontés que Frédéric avait pour moi, il ne sut pas d'abord résister à la jalousie que tant d'autres en conçurent, et se permit à ce sujet quelques propos qui furent si vertement relevés, qu'il se contint dans la suite.

J'ai dit qu'il n'avait travaillé que pour de l'argent, et en effet c'était son véritable objet. Il s'emparait volontiers des ouvrages les plus estimés, et les faisait réimprimer, ne manquant pas d'y ajouter quelques mots, et une épître dédicatoire qui lui valait, pour l'ordinaire, un présent. Quand il apprit que l'on s'occupait à Paris de la première édition de l'Encyclopédie, il écrivit aux éditeurs de cette grande entreprise qu'il avait conçu le même projet, et déjà réuni beaucoup de matériaux ; et qu'il allait faire publier ses annonces si l'on ne le dédommageait : de cette sorte, il sut tirer parti d'une affaire qui lui était tout-à-fait étrangère.

Au surplus, il faut lui rendre justice : non seulement il était vraiment érudit, mais il avait une facilité peu ordinaire. Lorsque M. Wéguelin fut nommé à l'académie, M. Formey le pria de lui envoyer, deux jours d'avance, son discours de réception, afin de pouvoir préparer la réponse qu'il aurait à y faire. M. Wéguelin ne lui envoya son discours que la veille assez tard. Le lendemain M. Formey eut à faire sa classe de philosophie, et quelques visites qui lui prirent le reste de son temps; lorsqu'après dîner il voulut lire le cahier de son nouveau confrère, il ne put en déchiffrer l'écriture, qui en effet était très peu lisible. Il vint donc à la séance publique, ne sachant ni ce qu'on allait nous dire ni ce qu'il pourrait répondre; et ce fut à mesure que M. Wéguelin parlait, que, sur quelques notes prises pendant la séance même, il composa une réponse agréable, très convenable et même ingénieuse, en un mot, une des meilleures qu'il ait faites.

On était d'autant plus empressé de l'entendre, qu'il ne manquait guère de semer ses discours de quelques traits singuliers, inattendus, et plus que hardis. A notre première assemblée publique, après la mort de Louis XV, il ouvrit

la séance par cette phrase : « Louis XV est mort, » messieurs, et Frédéric est à la brèche. » On sait que l'un était né en 1710, et l'autre en 1711.

Si on oublie le mauvais ton que M. Formey s'était fait, et la teinte de cynisme qu'il avait prise, on n'aura pas de peine à concevoir comment il était parvenu à se faire aimer; en effet, il était doux, modéré et tolérant. « Je » vous comparerais volontiers à Fontenelle, » lui dis-je un jour. — Je vous avoue, me ré- » pondit-il, que le rôle de Fontenelle est le seul » que j'aie ambitionné; et le compliment que » vous me faites est celui qui peut me flatter » le plus. » Ainsi que Fontenelle, il est parvenu à un âge fort avancé. Il n'est mort que longtemps après mon retour en France.

Parmi les acquisitions que l'académie a faites depuis mon départ, je nommerai ici deux nouveaux académiciens, ou plutôt trois : M. Erman, homme de mérite, dont je parle ailleurs; et messieurs Ancillon, père et fils; le premier connu à Berlin comme profond métaphysicien, et plus encore comme l'un des plus estimables hommes que l'on puisse rencontrer; le second, très digne de son père, du côté des

mœurs, supérieur à lui par les connaissances et les talents, mais dont les premiers essais sur l'histoire et la politique sont assez remarquables pour faire regretter qu'il ne se défie pas davantage d'opinions qui, en partie, peuvent n'être que des préjugés, et de raisonnements qui ne sont pas toujours exempts de sophismes.

CLASSE DE BELLES-LETTRES.

Comme le marquis d'Argens, directeur de la classe de belles-lettres, a dans cet ouvrage un article particulier et même assez long, je me bornerai à dire ici qu'il a eu pour successeur M. Mérian, qui, du vivant de son prédécesseur, était déjà notre bibliothécaire, et qui de plus a succédé à M. Formey dans la place de secrétaire perpétuel. M. Mérian est de Bâle, où sa famille est aussi estimée que connue. Il vint jeune à Berlin; M. de Maupertuis fit en lui une excellente acquisition pour l'académie, et l'y attacha par une pension qui s'est toujours accrue. Cet académicien a plus que rempli les espérances de ce président, du public et du roi. C'est aujourd'hui, et depuis long-temps, un des plus savants littérateurs de l'Europe. Mais, s'il n'a eu à se plaindre ni de la fortune qui ne l'a jamais maltraité, ni de la nature qui lui avait donné une constitution saine et robuste et les dispositions les plus heureuses, il faut avouer

aussi qu'il a su toute sa vie profiter et jouir de ses avantages, sans jamais abuser d'aucun [1]. Il a eu des mœurs douces et agréables, une marche sage et égale, des procédés honnêtes, et de l'empressement à rendre justice à tout le monde : aussi a-t-il été généralement aimé et estimé, particulièrement dans sa famille et parmi ses confrères. Il a beaucoup étudié : dès sa jeunesse il a également su et cultivé l'hébreu, le grec, le latin, l'anglais, l'italien, le français et l'allemand. « Si le monde savant ve-» nait à perdre les poëmes estimés que l'on pos-» sède dans les plus célèbres de ces langues, » disait avec vérité l'abbé Michélessi, « M. Mérian » seul nous les rendrait. » Je ne parlerai pas de tous ses ouvrages. Il a traduit en français les œuvres philosophiques de David Hume et le poëme de Claudien, avec des remarques aussi

[1] Son goût pour la pipe forme à cet égard une sorte d'exception, quoiqu'il ne paraisse pas que sa santé en ait souffert. Il fumait jusqu'à trente-deux pipes par jour, c'est-à-dire qu'il fumait presque continuellement. Ses dents étaient devenues noires comme du charbon, et ses lèvres, alors même qu'il ne fumait pas, conservaient le mouvement d'un homme qui fume.

Bon THIÉBAULT.

judicieuses qu'instructives; il a aussi traduit différents ouvrages allemands, et il a donné à l'académie, outre plusieurs dissertations, deux suites de mémoires qui sont également précieux, les uns sur le problème de Molineux, et les autres sur la question de savoir si la philosophie est utile ou nuisible à la poésie. Cette double série de mémoires forme deux ouvrages complets, dont le premier présente, avec autant de clarté que d'ordre, les opinions des philosophes modernes sur l'une des questions les plus curieuses et les plus abstraites qui soient du domaine de la métaphysique. Dans le dernier, l'auteur parcourt les sciences et la littérature chez tous les peuples et dans tous les siècles où on les a cultivées. A chacune de leurs époques il débute par faire connaître ce que le génie poétique a produit; ensuite il trace la route que la philosophie a suivie : c'est une galerie d'analyses exactes et critiques, et de parallèles variés, piquants et très instructifs. Cet ouvrage convenait à M. Mérian plus qu'à personne, vu qu'il serait difficile de trouver un homme qui réunît au même degré que lui la totalité des connaissances indispensables pour bien traiter ce su-

jet, et la sorte de talent nécessaire pour les bien employer. On pourrait comparer ces mémoires aux parallèles du P. Rapin; mais le résultat de la comparaison serait tout à l'avantage de l'académicien de Berlin.

M. de Francheville, dont j'ai déjà parlé, nous a donné un grand nombre de dissertations sur je ne sais combien de sujets absolument différents; mais il faut convenir qu'il y a peu de profit à en tirer, parceque M. de Francheville, fort savant d'ailleurs, avait beaucoup trop de bonhomie pour que l'on pût avoir une véritable confiance dans tout ce qu'il rapportait ou affirmait. M. de Francheville est parvenu à un assez grand âge. Il a eu beaucoup d'enfants. J'ai parlé de son fils aîné; je ne dirai rien des autres, que je n'ai pas connus, si toutefois j'en excepte sa fille aînée, morte à Potsdam, lectrice de madame la princesse de Prusse, aujourd'hui reine-douairière. M. de Francheville est mort pauvre; il avait entrepris une gazette littéraire peu estimée, et qui par conséquent ne lui était pas d'un grand secours.

Un autre membre de la même classe, que j'ai trouvé à Berlin, et qui datait encore des vieux temps, était M. Sussmilch, pasteur d'une

église allemande, et alors attaqué d'une paralysie dont il est mort un an ou deux après. Je ne connais de lui qu'un assez long ouvrage sur les probabilités de la vie moyenne des hommes, ouvrage fait avec beaucoup de soins, après une infinité de recherches, et assez estimé pour être encore aujourd'hui cité par les auteurs qui traitent de ces matières. M. Sussmilch était, à ce qu'il m'a paru, un bon confrère et très brave homme.

C'est ici que se représente M. Toussaint. Je serai encore fort court sur son article, parceque j'en ai déjà parlé ailleurs, et que j'aurai à y revenir, lorsque j'en serai à l'école civile et militaire. Nous avions vécu plus politiquement que confidemment ensemble; mais au moins nous n'avions point eu de querelles. Lorsqu'il eut la fièvre lente et continue qui nous l'enleva après sept à huit mois de remèdes inutiles et de souffrances, je lui offris, et à sa famille, les secours qui pouvaient dépendre de moi. La veille de sa mort, son fils vint, de sa part, nous prier, ma femme et moi, de vouloir bien nous rendre le lendemain à dix heures du matin chez lui, pour assister, comme témoins, à une cérémonie religieuse. Le lende-

main, nous trouvâmes chez lui le curé catholique ; nous les laissâmes seuls durant quelques minutes, après quoi nous rentrâmes ainsi que sa femme et ses enfants : nous nous mîmes tous à genoux, et le curé se disposa à lui administrer les sacrements. En ce moment, M. Toussaint, ayant fait relever ses coussins, de manière à être presque assis dans son lit, pria M. le curé d'attendre un moment, et dit à son fils, alors âgé de quinze à seize ans, d'approcher, et de se placer sous ses yeux. « Mon fils, » lui dit-il ensuite, écoutez bien, et retenez ce » que je vais vous dire. Je suis prêt à paraître » devant Dieu, et à lui rendre compte de ma » vie! Je l'ai beaucoup offensé, et j'ai grand be- » soin de sa miséricorde. Pour cela, mon fils, » est-ce assez de mon repentir et de ma con- » fiance? Ah! sans doute, ce serait assez, tant » la bonté de Dieu est infinie, si je n'avais à » me reprocher que mes propres faiblesses et » mes fautes! Mais si j'ai scandalisé, mais si j'ai » offensé d'autres personnes, ne faut-il pas en- » core que ces personnes intercèdent en quel- » que sorte pour moi auprès de Dieu, en me » pardonnant elles-mêmes? Eh bien! je compte » encore sur cet acte de charité de la part de

» ceux qui peuvent avoir eu à se plaindre de
» moi! J'ai eu des torts envers votre mère; et sa
» piété, qui m'est connue, me répond qu'elle
» me les pardonne, comme je l'en supplie! Je
» suis coupable de bien des négligences envers
» vos sœurs; second article sur lequel j'aurais
» des regrets désespérants, si je ne considérais
» qu'à leur âge les impressions sont encore
» faibles et que votre mère saura et voudra
» réparer ce mal, par l'éducation solide et
» chrétienne qu'elle leur donnera. Il n'y a donc
» que vous, mon fils, qui, au moment où j'ex-
» pire, soyez pour moi le sujet des plus affreuses
» inquiétudes! Je vous ai scandalisé par ma
» conduite trop peu religieuse, et par mes
» maximes beaucoup trop mondaines; me le
» pardonnerez-vous? Ferez-vous ce qu'il faut
» pour que Dieu me le pardonne? Arriverez-
» vous de vous-même à d'autres principes que
» ceux que je vous ai donnés? Par malheur,
» vous atteignez à un âge où l'on est trop en-
» clin à oublier les leçons les plus sages : puis-je
» me flatter que vous n'oublierez que celles
» qu'il est si désolant pour moi de vous avoir
» données? Écoutez bien, mon fils, les vérités
» tardives que je vous déclare en ce moment.

» J'atteste le Dieu que je vais recevoir, et de-
» vant qui je vais paraître, que si j'ai paru peu
» chrétien dans mes actions, dans mes discours
» et dans mes écrits, ce n'a jamais été par con-
» viction; que ce n'a été que par respect hu-
» main, par vanité, et pour plaire à telles ou tel-
» les personnes. Si donc vous avez quelque con-
» fiance en votre père, ne vous servez de cette
» confiance que pour rendre plus respectable
» à vos yeux tout ce que je vous dis en ce mo-
» ment. Puissiez-vous graver dans votre âme
» et vous rappeler toujours plus vivement cette
» dernière scène de la vie de votre père! Met-
» tez-vous à genoux, mon fils; joignez vos
» prières à celles des personnes qui m'enten-
» dent et qui vous voient; promettez à Dieu
» que vous profiterez de mes dernières leçons;
» et conjurez-le de me pardonner! »

Ce discours m'étonna singulièrement : je ne m'y attendais pas du tout; et j'admirai avec quelle force, quelle présence d'esprit, cet homme mourant et si affaibli le débita. Après que le curé l'eut administré, nous nous retirâmes, ma femme et moi, en convenant que nous ne parlerions à personne de ce que nous venions de voir et d'entendre, attendu que

c'était aux parents à le dire, si cela pouvait leur convenir : je le dis aujourd'hui, parceque les circonstances et les intérêts ne sont plus les mêmes. Je conçois néanmoins que je serai blâmé par les anti-chrétiens de l'avoir dit, et surtout d'avoir mis à ce récit toute la fidélité dont ma mémoire est capable, et toute la simplicité que peut comporter un tel sujet; de même que je serai blâmé par les chrétiens de ne l'avoir pas dit plus tôt. Je viens d'indiquer la réponse que je puis faire à ceux-ci : je recule autant qu'il le faut, ou que je le puis, la publication des vérités utiles, mais qui peuvent déplaire à ceux qu'elles concernent; j'écris à présent les détails de la mort de M. Toussaint, parceque ce n'est plus qu'une anecdote littéraire, sinon étrangère, du moins indifférente à sa famille; et que, d'autre part, ces détails appartiennent à l'histoire de l'esprit humain. Je répondrai aux anti-chrétiens, que, bien décidément ennemi de tout esprit de parti, et invariablement ami de la vérité, je ne crois jamais pouvoir mettre trop de fidélité et de simplicité dans mes récits.

Le prince Henri prit le jeune Toussaint pour lecteur : il s'attacha de même la mère et

les filles, quand leur éducation fut finie. Il y a quelques années que la mère est morte : les filles se sont successivement établies, et le fils, qui s'était aussi marié, et qui est veuf, est resté au service du prince jusqu'à la mort de ce dernier, et du reste toujours aimé, estimé, et bien venu de toute cette cour.

Celui qui fut reçu immédiatement après moi, dans la classe de littérature, fut M. Bitaubé, aujourd'hui membre de l'institut de France, et qui, alors, venait de publier à Paris sa première traduction d'Homère. Neveu, par sa mère, du conseiller Jordan, qui voulut en diriger les études et l'éducation, il épousa une de ses cousines, la plus digne femme, parente et amie que l'on puisse désirer; chérie et respectée de tous ceux qui l'ont connue, et ayant l'esprit juste, naturel et ingénu, le caractère doux, égal et indulgent, et toutes les vertus qui tiennent à la bienfaisance, à l'aménité et à l'honnêteté. M. d'Alembert me fit faire leur connaissance à Paris, dans les derniers jours de 1764; et lorsqu'ils revinrent à Berlin, près d'un an après que j'y étais arrivé, je retrouvai en M. Bitaubé un nouveau et honorable confrère et un ami précieux, qui, peu d'années

après, contracta avec moi une liaison plus étroite, en devenant l'un des parrains de mon fils, et qui depuis quarante ans m'est toujours devenu plus cher.

M. Bitaubé, né de parents français, ne s'est jamais regardé que comme Français lui-même; un penchant invincible dirigeait toutes ses pensées vers la France, et l'y ramenait lui-même aussi souvent et pour aussi long-temps qu'il le pouvait; enfin, après plusieurs voyages semblables, il y est revenu encore, et s'y est fixé en 1785, peu après mon retour. Je ne détaillerai pas tout ce qu'il a souffert de notre révolution. A l'aurore de cette révolution, il s'était déclaré avec loyauté pour des principes que tant d'hommes de bien professaient; et ce n'était qu'avec la joie la plus franche qu'il en voyait les progrès. Qui pouvait s'imaginer que ce bel horizon se chargerait sitôt de nuages sinistres, et qu'à des espérances si flatteuses succèderaient les désastres les plus cruels? Qui pouvait s'imaginer que tous les crimes fussent si près de se déchaîner, à la suite des cris de prospérité publique? Bientôt la déclaration des droits fut suivie de la violation de tous les principes de justice et

d'humanité ; la France devint la proie de tigres altérés de sang ; et la démence, substituée à la philosophie, ne rêva plus, ne souffrit plus que bouleversements, destructions et victimes humaines ! M. Bitaubé était de ceux qui auraient dû échapper le plus aux regards des tyrans : n'ayant occupé aucune place, ami de tout ce qui est bien, naturellement modéré et tranquille, aussi bien que sage et bienfaisant, il ne pouvait causer d'inquiétude à personne. Je me trompe : le crime ne peut souffrir aucune sorte de vertu ; et lorsqu'il ne faut plus qu'un prétexte au scélérat tout-puissant pour perdre l'honnête homme, le prétexte est bientôt trouvé. Un Français, en dînant chez M. Bitaubé, dit que Robespierre était un monstre : une demoiselle, toute dévouée à Robespierre, entendit ce mot, en fut indignée, se leva de table, et s'en alla, malgré tout ce qu'on put faire et dire pour la calmer et la retenir. Elle fit son rapport ; et M. et Mme Bitaubé furent enlevés au milieu de la nuit suivante, et conduits au Luxembourg, où ils passèrent neuf mois à attendre la guillotine. Je rédigeai, de concert avec M. Loyseau, avocat, et quelques autres amis, une pétition que je fis copier par leur

vieux domestique, nommé Leclerc, lequel alla, fondant en larmes, la présenter en son propre nom à la section assemblée. Ce spectacle toucha tous les cœurs : ce fut un mouvement d'enthousiasme plus facile à concevoir qu'à décrire. Trois députations furent successivement nommées pour aller au comité de la convention demander l'élargissement de M. et Mme Bitaubé, et répondre d'eux au nom du peuple. On ne leur accorda rien, et l'on finit par imposer silence à leur honnête serviteur. Vingt personnes eurent le courage de s'adresser pour le même objet à Robespierre lui-même, qui les écouta d'un air fatigué et sévère, et ne leur répondit pas un mot. Je me trompe encore : il répondit à l'un par un mouvement de tête, et par un geste de la main, qui exprimaient énergiquement la sentence de mort. M. et Mme Bitaubé furent en effet inscrits sur les listes de proscription; et ils n'étaient plus qu'à trois jours du terme qui leur était assigné, lorsque Robespierre lui-même et ses principaux suppôts subirent le sort de leurs propres victimes, et consolèrent par leur supplice l'humanité trop long-temps immolée à leur férocité.

Depuis cette époque, M. et Mme Bitaubé ont

été rendus à l'amitié, et lui-même s'est de nouveau livré à ses études accoutumées. Quant aux ouvrages dont il a enrichi notre langue, qui ne connaît son *Histoire de Joseph*, tableau si frais et si naïf des mœurs patriarchales; sa *Fondation de la liberté des Bataves*, ouvrage d'un genre plus moderne, et non moins noble ou naturel; son *Homère*, ouvrage qui, jusqu'à lui, était resté à traduire en français, et qu'il a, pour ainsi dire, naturalisé chez nous; ses dissertations insérées dans les Mémoires de l'académie de Berlin, et de l'institut de France; son *Analyse* si bien conçue et si bien exécutée *de la Politique d'Aristote;* et sa traduction d'un poëme intitulé *Dorothée*, composé par un des premiers poëtes allemands de notre époque?

Frédéric avait lu dans sa jeunesse les *Lettres sur les physionomies*, imprimées sous le nom de M. l'abbé Pernety; et il en avait été assez content, pour n'oublier ni l'ouvrage ni celui qui, à tort, se donnait pour en être l'auteur, du moins d'après ce que m'a bien positivement affirmé l'abbé Mat. Cet ex-jésuite, chargé dans sa jeunesse de l'éducation de M. le marquis de Pons-Saint-Maurice; qui, avec son élève, avait résidé à Louis-le-Grand, et y

avait connu le P. Bougeant, déjà vieux, et l'abbé Pernety, alors gouverneur de M. de Boulogne, m'a, en effet, raconté que le P. Bougeant, ayant fait les trois *Lettres sur les physionomies*, n'avait pas osé les faire imprimer sous son nom, de peur d'être encore exilé par ses supérieurs à la triste maison de la Flèche, comme cela lui était arrivé pour son petit et ingénieux ouvrage sur le *Langage des bêtes;* et que cependant, ne voulant pas renoncer au plaisir de voir ce que le public dirait de ses lettres, il s'était adressé à ce jeune abbé Pernety, en qui il avait remarqué autant de modération et de discrétion que d'honnêteté, et avait conclu avec lui un marché d'honneur et de confiance, dont les conditions furent que le manuscrit serait remis au jeune abbé, et que celui-ci le ferait imprimer sous son propre nom, et s'en dirait l'auteur; les deux contractants se promettant d'ailleurs l'un à l'autre de garder le secret nécessaire en pareil cas. Ce qui achève de rendre cette anecdote vraisemblable, c'est qu'il est difficile de concevoir qu'un homme capable de faire dans sa jeunesse une brochure aussi ingénieuse que les *Lettres sur les physionomies*, ait vécu dans

le repos et la tranquillité jusqu'à plus de quatre-vingts ans, sans avoir produit aucun autre ouvrage ; car cet abbé Pernety n'est mort chez M. de Boulogne, son élève, que vers la fin de 1776, et il avait alors bien plus que l'âge que j'indique ici. D'ailleurs, la sorte d'esprit et le style de ces Lettres portent tout-à-fait le cachet de l'auteur du *Langage des bêtes.*

Frédéric, trouvant un M. Pernety parmi les financiers que M. Helvétius lui avait envoyés, et se ressouvenant des *Lettres sur les physionomies*, lui demanda s'il était parent de M. l'abbé Pernety ; à quoi le financier répondit, C'est mon frère, faisant ainsi, de bonne foi et sans le savoir, un véritable *quiproquo :* car le roi n'avait en vue que l'abbé, soi-disant auteur des Lettres ; et le financier ne parlait que de dom Pernety, qui avait donné au public les *Antiquités Égyptiennes*, et la *Relation du Voyage de M. de Bougainville aux îles Malouines.* Ce second abbé Pernety était cousin du premier, et beaucoup plus jeune. Le monarque ainsi trompé chargea M. Pernety de proposer de sa part, à son frère, la place de premier bibliothécaire de la blibliothèque publique et royale de Berlin, avec le titre d'académicien, et douze

cents reisdallers d'appointements. Le bénédictin accepta, et devint ainsi notre confrère.

Quand il fut arrivé à Potsdam, M. le Catt, qui, comme le roi, et d'après lui, le prenait pour l'auteur des Lettres, ne lui parla que de la science physionomique, et lui proposa d'examiner à fond si cette science devait être considérée comme réelle ou non : il fut convenu entre eux que le secrétaire et lecteur du roi soutiendrait la négative, et que le bibliothécaire lui répondrait. Cet accord produisit une lutte qui nous valut plusieurs mémoires de ces messieurs, mais sans procurer aucune idée neuve. L'ennemi de la science physionomique s'enfonça dans une métaphysique vague et sèche où il se perdit. Le défenseur de cette même science se noya dans les détails anatomiques et moraux qui ne nous donnèrent ni moins de sécheresse ni plus de lumières. Comme l'un et l'autre ne disaient que ce que l'on savait déjà, il arriva qu'ils ne se convertirent ni l'un ni l'autre, et qu'en terminant enfin cette lutte, ils laissèrent la question aussi indécise qu'elle l'avait été avant eux. Il n'en résulta qu'une épigramme contre l'un et contre l'autre : on jugea que M. le Catt devait cher-

cher à répandre du doute sur la science dont il s'agissait, ayant une physionomie qui n'était ni bonne ni belle [1], et que l'abbé, qui avait au contraire une très bonne physionomie, devait plaider en faveur d'une thèse qui lui était favorable, et qui, de plus, était devenue une opinion de famille pour lui et pour les siens. Il est en effet assez singulier, ou du moins très remarquable, que le cadeau fait par le P. Bougeant à un jeune homme ait, en quelque sorte, infusé le goût des observations physionomiques à toute la famille de ce dernier : le financier lui-même m'a paru s'en être sérieusement occupé. Je me rappelle qu'à propos des dissertations de son frère et de M. le Catt, il me disait un jour que l'on devrait, au lieu de raisonnement, ne s'attacher qu'à observer; que, de cette sorte, on arriverait à la science par une voie plus utile, plus sûre et moins pénible; que, par exemple, il

[1] A propos de cette assertion, M. le comte de Horst, qui, sans le savoir, était dans le même cas, soutint un jour que M. le Catt avait une excellente physionomie, et répondit à ceux qui contestèrent ce fait : *Mais elle est fausse, perfide et basse, et par conséquent excellente, puisqu'elle ne trompe personne.*

avait observé que ceux qui ont le nez petit et retroussé sont orgueilleux et insolents; que ceux qui ont des lèvres grosses, et surtout celles d'en bas, sont bavards; que ceux qui ont le menton de galoche, ont peu d'esprit, et sont indiscrets, etc. « Que tout le monde, » ajoutait-il, vérifie ces observations, il arrivera » qu'au bout de quelque temps, elles seront » démontrées vraies, ou démenties et démon- » trées fausses. »

Notre abbé Pernety ne se borna pas à nous parler de physionomies : il réfuta M. l'abbé de Paw, qui prétendait que les Américains étaient une race dégénérée; réfutation ennuyeuse par le style, mais assez solide pour que l'abbé de Paw, qui ne doutait de rien, n'ait pu y répondre. Cette même réfutation fut suivie de deux autres ouvrages : 1° une Traduction des *Rêveries* de M. Swedenbourg sur l'autre monde; et 2° un traité fort long, intitulé *De la connaissance de l'homme moral par celle de l'homme physique.*

Ceux même qui ont bien connu dom Pernety, ne conçoivent pas qu'il ait sérieusement regardé comme importantes les absurdités et le délire de Swedenbourg, sur la manière dont

les hommes existent dans l'autre monde après leur mort : cependant c'est ce dont on est convaincu quand on lit son livre.

L'ouvrage sur la connaissance de l'homme eut un débit très prompt : bonne fortune qu'il ne faut attribuer qu'au titre. Ce titre est en effet heureux et piquant ; mais c'est tout ce qu'il y a de bon dans les trois volumes consacrés à le remplir.

En général l'abbé Pernety, mon confrère, était très savant (je parle de la science qui tient à la mémoire); mais sa science n'était que *rudis indigestaque moles;* du reste, c'était un excellent homme, ayant un caractère de modération et de bonhomie tel que jamais il ne se brouillait avec personne; que même il obligeait quand il le pouvait ; qu'il était habituellement d'une complaisance précieuse dans la société, et qu'enfin il croyait tout ce qu'on voulait, et ne disputait jamais sur rien. « Pensez-vous que » votre abbé Pernety croie en Dieu? » me demanda un soir, en riant, M. Hainchelain. « Non, lui répondis-je, il est trop crédule » pour cela. »

Il est vrai que ce savant croyait à toutes les rêveries des temps passés : il croyait à la pierre

philosophale, à la cabale, aux revenants, aux Patagons, aux sortiléges et enchantements, aux races des géants, etc. Et à quoi ne croyait-il pas? Mais, malgré cette faiblesse inconcevable et ridicule, tout le monde l'aimait, d'autant plus qu'à ses autres qualités sociales il joignait une discrétion à toute épreuve : jamais un mot de sa bouche n'a donné lieu à la moindre explication ou brouillerie. On lui reprochait seulement une dose assez forte d'avarice; mais c'était une occasion de rire à ses dépens, et non un titre pour lui en vouloir. Quand Paul Ier fit son entrée à Berlin comme grand-duc de Russie, les dames de notre société française annoncèrent à cet abbé que ce serait chez lui qu'elles se réuniraient pour voir cette pompe extraordinaire, vu que son logement était très heureusement placé pour cela; et, comme la chaleur alors était excessive, on lui notifia que l'on comptait y trouver en abondance de la limonade et des fruits choisis. L'abbé offrit en effet tout ce qu'on lui avait demandé : mais par économie il fit sa limonade avec de la crème de tartre; et il fit son marché avec la fruitière, de manière qu'il n'eut à payer que les fruits que l'on

mangea, et qu'elle fut obligée de reprendre les autres.

Il revint en France en 1783, un an avant moi. Plusieurs de nos amis communs avaient déjà quitté la Prusse : Berlin devenait un peu désert pour nous. D'ailleurs M. Stoss, second bibliothécaire, attirait à l'abbé toutes les tracasseries ou mortifications qui dépendaient de lui.

Tous les jours dom Pernety venait après son dîner me prendre pour la promenade, ou passer la soirée chez moi ; à dix heures, après mon souper, il se retirait : voilà comment s'est écoulée la dernière année de son séjour à Berlin. Quand il partit, il me laissa beaucoup d'effets à vendre et surtout des tableaux que le public estimait bien moins que lui : je fis de mon mieux, et lui rapportai moi-même les objets que je n'avais pu vendre et le prix de ceux que j'avais vendus.

Après avoir vécu quelque temps chez son frère, directeur des fermes à Valence, l'abbé Pernety s'est retiré dans la ville d'Avignon, où il a traversé la révolution comme il a pu, ne se mêlant de rien, ne disant rien, ne se montrant pas, et cependant mis et retenu je ne sais com-

bien de mois en prison, toujours et plus que jamais occupé de la pierre philosophale, et bien assuré qu'il vivrait des siècles entiers. Je suis persuadé qu'au moment où il a expiré de vieillesse en cette ville, en l'an VIII ou IX (1800 ou 1801), il ne s'est point cru du tout en danger : en mourant, il n'aura cru faire autre chose que s'endormir.

Un homme extraordinaire, connu dans le monde sous le nom du *comte de Saint-Germain*, vint à Berlin, où il resta plus d'un an. L'abbé Pernety se hâta de le voir en qualité d'adepte, et vint nous en dire des merveilles. M. le comte était un vieillard dont on ignorait l'âge et la patrie; mais il était encore très vigoureux, quoique peu chargé d'embonpoint. Il avait disait-on, le secret de faire de l'or, et même des diamants; il vivait, ce qui est bien plus précieux, depuis je ne sais combien de siècles : c'était le juif errant; c'était tout ce que l'on imaginait de plus merveilleux, d'autant plus qu'il parlait très bien toutes les langues de l'Europe. M. le comte de Saint-Germain prit un petit appartement dans une des premières auberges de Berlin : il y vécut fort retiré, avec deux domestiques, ayant à sa porte une voiture

de remise qui y passait la journée tout entière, qu'il payait bien, mais dont il ne se servait jamais. Le vieux baron de Knyphausen s'empressa de le venir voir, comme ancienne connaissance, et l'invita instamment à dîner chez lui. « Je le veux bien, répondit M. de Saint-» Germain, mais à condition que vous m'en-» verrez votre voiture. Je ne puis me servir des » remises : ce sont des voitures trop mal sus-» pendues. » Il faut remarquer que cet inconnu ne donnait au baron d'autre titre que celui de *mon fils*. La princesse Amélie voulut le voir, et il fut exact au rendez-vous. « Monsieur, lui » dit-elle, de quel pays êtes-vous? — Je suis, » madame, d'un pays qui, pour souverains, n'a » jamais eu d'hommes d'une origine étrangère.» Ce fut avec cette adresse, et de cette manière énigmatique, qu'il répondit à toutes les questions que lui fit son altesse royale, qui en fut à la fin interdite, et le renvoya sans en avoir rien appris. Madame du Troussel voulut aussi le voir : l'abbé Pernety négocia cette grande affaire; et le comte vint un soir chez elle, et y soupa avec nous. On hasarda de lui parler de la pierre philosophale : il se contenta d'observer que ceux qui s'en occupaient faisaient,

pour l'ordinaire, une gaucherie bien étonnante, en ce qu'ils n'employaient guère d'autre agent que le feu, ne songeant pas que le feu divise et décompose, et qu'il est par conséquent absurde d'y recourir quand on cherche à former une composition nouvelle : il insista beaucoup et assez longuement sur cette idée, après quoi on parla de choses indifférentes. Cet homme, que j'examinai pendant toute cette soirée, avait la physionomie fine et spirituelle; on voyait en lui l'homme bien né et de bonne société. Il a été, dit-on, le maître du fameux Cagliostro, si connu pour avoir mystifié à Paris le cardinal de Rohan et tant d'autres: mais jamais le disciple n'a valu le maître. En effet, celui-ci s'est maintenu jusqu'à la mort, sans aucune fâcheuse aventure; au lieu que Cagliostro, plus téméraire, a souvent tout hasardé, et a terminé sa carrière dans les prisons de l'inquisition à Rome; destinée triste, sans doute, mais plus douce encore que celle qu'il avait méritée. Dans l'histoire du comte de Saint-Germain, on voit un charlatan plus prudent et plus sage; elle n'offre aucun trait qui blesse directement l'honneur; rien n'y est contraire à la probité; il y a partout du merveil-

leux, mais il n'y a ni bassesse ni scandale. S'il est vrai qu'il ait dit à des dames qui pleuraient à la tragédie de *Marianne*, « Et que serait-ce » donc, mesdames, si vous l'aviez connue comme » moi, et si vous aviez vu combien elle était ai- » mable, intéressante et belle! » s'il est vrai qu'il ait dit, en parlant de la Passion de Jésus-Christ, « C'est bien de sa faute; et je l'avais averti qu'il » finirait mal, à moins qu'il ne changeât de » plan; » ce sont là des propos ridicules, mais, dans l'ordre social, ce ne sont pas des crimes.

Dans le temps que cet homme singulier était à Berlin, je hasardai un jour de parler de lui à l'envoyé de France, M. le marquis de Pons Saint-Maurice. Je lui témoignai être en particulier fort surpris que cet homme ait eu des liaisons particulières et étroites avec des personnes de haut rang, telles que le cardinal de Bernis, dont il avait, disait-on, des lettres confidentielles, écrites à l'époque où ce cardinal avait le portefeuille des affaires étrangères, etc. M. de Pons ne me répondit rien sur ce dernier article, mais il me fit une suite de suppositions dont l'application était facile et sensible. « Je suppose, me dit-il, qu'un homme » vraiment original résolve de se créer et de

» jouer dans le monde un rôle extraordinaire,
» un rôle qui étonne les esprits et fasse une sen-
» sation générale; je suppose que cet homme,
» uniquement occupé de cette idée, et s'y livrant
» tout entier, ait de l'esprit, des connaissances,
» et autant d'attention aux moindres circon-
» stances, que de persévérance à suivre son
» plan; je suppose surtout qu'il sache habile-
» ment donner le change sur tout ce qui le
» concerne, et que jamais la présence d'esprit
» et la souplesse ne lui manquent; enfin, je sup-
» pose qu'il ait acquis ou reçu une fortune aisée,
» vingt-cinq mille livres de rentes, par exemple,
» voyons la conduite que cet homme pourra
» tenir. Il ne parlera, du moins avec franchise,
» ni de son âge, ni de son pays, ni de sa per-
» sonne, et étendra le voile le plus épais sur
» tout ce qui le concerne. Il aura épargné quel-
» ques années de ses revenus; disposant de cette
» sorte d'un capital qu'il confiera à des ban-
» quiers sûrs et bien connus, il arrivera à Berlin,
» ayant ses fonds à Leipsic, par exemple; un
» banquier de Berlin aura ordre de lui payer
» vingt mille francs ou plus : il les recevra, les
» renverra de suite à un banquier de Ham-
» bourg, qui les lui fera repasser sans délai. Il

» aura le même jeu à faire jouer par des ban-
» quiers de Francfort et de quelques autres
» villes; ce sera toujours le même argent, sur
» lequel il ne perdra que quelques *pour cent*,
» et il aura rempli son objet; car on saura que
» chaque semaine il reçoit des sommes considé-
» rables, et l'on ne concevra pas l'emploi qu'il
» en fait, vu que d'ailleurs il fera très peu de dé-
» penses, et ne se mêlera d'aucune affaire. Tous
» les autres faits merveilleux que l'on cite de ces
» hommes inconnus et extraordinaires peuvent
» aussi facilement être ramenés à des explications
» naturelles, que celui des sommes que le comte
» de Saint-Germain reçoit continuellement. »

Vers le même temps où nous arriva dom Pernety, qui, par la protection du cardinal de Bernis, avait été nommé abbé de l'abbaye de Burgel *in partibus infidelium*, la classe de littérature fit une autre acquisition en la personne de M. Wéguelin, ci-devant pasteur à Saint-Gall en Suisse, et devenu professeur d'histoire et de géographie à l'école civile et militaire de Berlin.

M. Sulzer, qui le connaissait, l'avait proposé au roi, et le roi l'avait agréé pour la chaire qu'il occupait chez nous. Le premier ouvrage que ce nouveau professeur donna au public

fut une brochure assez peu volumineuse, ayant pour titre : *Observations sur les différentes formes de gouvernement.* Cet écrit donna au roi une très haute idée de l'auteur, et valut à celui-ci l'entrée de l'académie. « Je vous félicite, me dit à ce sujet ce monarque, d'avoir » en M. Wéguelin un collègue d'un très rare » mérite. Cet homme m'a envoyé un petit » ouvrage qu'il a composé sur les gouverne- » ments. En le recevant je l'ai laissé dans un » coin, sans même l'ouvrir, persuadé que ce » n'était qu'une de ces productions de collége, » qui ne peuvent guère intéresser que des pé- » dants. Je vous demande bien pardon, mon- » sieur, de juger si mal les œuvres de messieurs » les professeurs : c'est un tort impardonnable, » je le sens et je le confesse; mais le préjugé est » contre vous. J'oubliai donc la brochure de » votre collègue : cependant le hasard la repro- » duisit devant moi, dans un moment où je » n'avais rien à faire; je l'ouvris, et la lus tout » entière. Ma conclusion est, monsieur, que, » malgré le style dur, serré et incorrect de cet » homme, et tout ce qu'il faut de courage pour » le lire, sa brochure est un grand et bon ou- » vrage, qui m'en a plus appris que beaucoup

» de livres très volumineux. M. Wéguelin est un » homme de génie : je n'exagère point, c'est un » second Montesquieu. »

Cet auteur tarda peu à nous donner un ouvrage plus volumineux que ses *Observations sur les gouvernements* : ce furent les *Caractères des douze premiers Césars*, en 2 volumes in-8° fort épais. Toujours des vues profondes, mais aussi toujours un style barbare et presque inintelligible. Il nous a donné un grand nombre de mémoires insérés dans la collection de l'académie, et qui sont tous marqués au même cachet : il y en a plusieurs qui concernent le grand schisme d'Orient.

Après la mort de M. Toussaint, M. d'Alembert nous envoya, pour lui succéder à l'académie des sciences, et à l'école civile et militaire, M. Borrelly, qui n'est revenu en France qu'environ sept ans après moi. Comme il est fait mention de lui en plusieurs endroits de *mes Souvenirs*, et que l'on y voit quelle étroite amitié il y a eu entre nous, je me contenterai de dire ici qu'il a enrichi les Mémoires de l'académie de plusieurs dissertations, aussi utiles que bien écrites, sur l'art oratoire, et autres branches de la littérature, sans compter une

Correspondance littéraire qu'il a continuée durant plusieurs années; un *Journal d'instruction publique* imprimé en France; un autre *Journal* relatif à l'économie en général; une *Logique* aussi sage que bien adaptée aux écoles; et une *Introduction à la connaissance et au perfectionnement de l'homme physique et moral*, l'un des ouvrages les plus méthodiques, les plus complets et les plus dignes d'être étudiés par tous ceux qui ont à s'occuper de l'éducation de la jeunesse.

Je n'ai plus à citer qu'un membre acquis de mon temps par la classe des belles-lettres, c'est M. l'abbé Denina. Frédéric l'engagea sur la réputation que cet abbé s'était faite par ses deux ouvrages historiques, l'un sur les révolutions d'Italie, et l'autre sur l'histoire de la littérature italienne. Comme je l'ai peu vu, j'en dirai peu de chose. Il débuta en abbé sémillant, élégant, aimable, et ne cherchant qu'à se répandre dans toutes les sociétés. Peu à peu il quitta l'équipage, et reprit le ton plus simple de ses confrères. Je n'ai rien appris de ses travaux littéraires à l'académie, sinon qu'il a fait, il y a peu d'années, un discours dont l'objet est de réduire la littérature française à rien, c'est-

à-dire de la mettre infiniment au-dessous de celle des Espagnols, et surtout des Italiens. Il ne tient pas à lui que nous ne soyons pour jamais rabaissés à la classe des perroquets les plus vains et les plus ineptes; mais il ne faut ni s'en scandaliser ni s'en alarmer : celui qui, dans ses *Révolutions d'Italie*, avance et soutient, par exemple, que Charles-Quint a été un brave plus franc et plus loyal, un chevalier plus digne de confiance que François Ier, ne devait-il pas nous refuser les talents ainsi qu'il avait refusé les vertus à nos héros? Ce qui doit au reste nous consoler, c'est que demain quelques circonstances nouvelles peuvent le porter à remettre à nos pieds ceux qu'il a tant élevés au-dessus de nos têtes. Je ne serais pas même surpris qu'il en vînt jusqu'à nous déclarer la première nation du monde, sous tous les points de vue qu'on peut réputer honorables[1].

Depuis mon départ, plusieurs hommes très estimables, célèbres même, ont été nommés

[1] Si l'on incriminait cet article, je répondrais que je n'ai fait que venger M. Denina, Français, de M. l'abbé Denina, Italien. Je ne puis donc attendre que des remerciements de sa part, aujourd'hui qu'il se glorifie d'appartenir à la grande nation.

à l'académie. N'ayant pas eu de relations avec ces messieurs, je ne parlerais d'aucun d'eux, si je n'avais à citer, sur M. Ramler, deux anecdotes qui trouvent ici leur place.

J'étais encore nouveau venu à Berlin, lorsque M. le comte de Reichenbach, officier dans le corps des gendarmes, m'invita à un souper où j'eus pour compagnie une douzaine des officiers les plus instruits et les plus considérés du même corps. On ne parla que de littérature : quelques uns des convives vantèrent extrêmement ce M. Ramler, qui déjà passait pour un des plus grand poëtes de toute l'Allemagne. M. de Reichenbach se leva de table, alla prendre un volume d'odes composées par ce poëte, et en le présentant à la compagnie, il pria ses convives de vouloir bien lui expliquer la première strophe d'une de ces odes. Le volume passa par les mains de tous ces messieurs : on discuta beaucoup et long-temps, et l'on finit par convenir unanimement qu'il n'y avait ni construction, ni sens; et que la première loi de quiconque veut écrire, étant d'avoir quelque chose à dire, et de savoir l'exprimer de manière à être entendu, il était juste de rayer cette ode de la liste des productions admissibles.

Dans une autre occasion, un Allemand me cita, avec une sorte d'orgueil national, le talent que M. Ramler avait eu de traduire Horace vers pour vers, et toujours dans la même mesure. Je répondis que nous avions eu, il y avait à la vérité long-temps, de ces tours de force en assez grand nombre, et sous différents noms; mais qu'heureusement le siècle de Louis XIV et le bon goût en avaient fait justice.

Il reste deux classes d'académiciens dont je ne crois pas devoir m'occuper; savoir, les associés ou membres étrangers, et quelques personnes de la cour ou de l'entourage de Frédéric, qui, tels que Quintus-Icilius, ne paraissaient jamais à l'académie, et ne lui appartenaient que par le titre. On peut néanmoins excepter de cette dernière classe M. le Catt, qui parfois est venu à nos séances, et qui, indépendamment de ses mémoires sur la science physionomique, nous a fourni sur *le beau* des dissertations, à la vérité abstraites, décharnées, et sans agrément comme sans utilité. Le comte de Hertzberg, qui a publié divers ouvrages; et le marquis de Luchesini, président actuel de cette académie.

Après avoir, pour ainsi dire, esquissé la par-

tie anatomique de ce corps de savants, si l'on me demande comment vivaient entre eux les académiciens qui composaient véritablement l'académie, je répondrai que c'était fort pacifiquement. J'ai remarqué cependant quelques nuances assez curieuses à observer. On pouvait diviser de mon temps l'académie de Berlin en trois classes : celle des Allemands, celle des Suisses, et celle des Français, contenant chacune sept, huit ou neuf personnes. Les Allemands, plus flegmatiques et accoutumés à un gouvernement absolu, ne demandaient qu'à être traités avec justice et politesse : que l'on eût pour eux les égards convenables, ils étaient contents, ne se mêlaient de rien, et laissaient faire aux autres. Les Français ne différaient des Allemands qu'en un point, savoir, qu'ils ne voulaient pas être dominés. Quant aux Suisses, ils étaient généralement dominateurs, et se mettaient à la tête de toutes les affaires, ou plutôt voulaient les conduire seuls. Je sais qu'il y a des exceptions à tout : Lambert, par exemple, et Mérian, agissaient bien plus comme les Français que comme les Suisses. Beausobre était Suisse à cet égard, et non Français; mais ma distinction reste généralement vraie. J'ai vu

Sulzer, Béguelin, Wéguelin, etc., gouverner toute l'académie; j'ai vu les Allemands ne pas songer à s'en plaindre, et les Français ne faire qu'en rire, pourvu que le joug ne pesât pas sur eux. Ne dira-t-on pas avec moi que l'Allemand, fait à un gouvernement sévère, n'aspire qu'à être traité avec de justes ménagements; que le Français, né sous un régime où ces ménagements avaient lieu, recherchait l'égalité; et que le Suisse, ayant joui de cette égalité dès son enfance, voulait dominer; et tout cela, parceque l'homme, à quelque cran qu'il soit placé, a toujours besoin de monter à un cran plus élevé? Ainsi, l'Allemand tend à jouir des droits de la nature; le Français, des priviléges de la liberté; et le Suisse, de l'autorité absolue.

Avant de quitter l'académie, j'aurai encore à citer quelques anecdotes qui appartiennent au corps entier. La première a pour objet la question sur l'universalité de la langue française. Je m'opposai d'abord à ce qu'elle fût admise; mais M. Mérian, qui l'avait proposée, l'emporta, d'autant plus que je ne voulais pas indiquer le motif qui me déterminait à la rejeter: ce motif résultait de la crainte que cette question ne donnât lieu à quelque satire désa-

gréable contre notre langue, contre notre littérature, et même contre notre nation. Je ne fus tranquille, à cet égard, que lorsque l'évènement prouva que j'avais eu tort. Entre vingt-une pièces qui nous vinrent, il y en eut deux qui fixèrent d'abord tous les suffrages : une française, qui n'avait guère que vingt-cinq pages in-4° ; et l'autre allemande, qui contenait cent une pages in-folio. Les Allemands s'accordèrent entre eux pour donner la préférence à celle-ci ; ils formaient le plus grand nombre. Le prince Henri, qui voulut lire les pièces, déclara que l'académie se déshonorerait si elle ne couronnait pas la française. Dans l'assemblée où nous eûmes à donner nos voix, je me trouvai le premier à opiner, vu que M. Mérian, mon ancien, ne devait opiner que le dernier, ayant, en sa qualité de directeur, à recueillir les suffrages : je me bornai à lire mon avis que j'avais écrit et motivé, déclarant que je ne répondrais à aucune objection, et requérant le directeur de déposer aux archives cet avis que j'avais daté et signé. Cette marche extraordinaire et imprévue intimida quelques uns de mes confrères, et le prix fut partagé entre les deux pièces. J'avais dit que, selon

moi, la pièce française, riche d'idées brillantes, prouvait que l'auteur n'avait voulu s'arrêter qu'à ce qui était neuf et saillant; que l'auteur allemand, au contraire, semblait avoir voulu épuiser la matière, et que, d'après cette distinction, je comparais l'un à Tacite, et l'autre à Tite-Live. Le jour de la séance publique, nous apprîmes que la pièce française était de M. de Rivarol, que nul de nous ne connaissait alors, et que la pièce allemande était de M. Schwabbe, professeur de philosophie à l'université de Stuttgard. La traduction de cette pièce avait été faite par mon fils, en 1785, mais elle ne fut pas imprimée, je ne sais comment. Une nouvelle traduction de cette dissertation vient d'être publiée par M. Robelot, et, malgré un si grand retard, elle est reçue avec l'intérêt que mérite le sujet, et le talent de M. Schwabbe, aussi impartial dans cette question qu'un étranger puisse l'être.

A la suite de cette anecdote je vais en rapporter une qui concerne la classe philosophique. L'académie n'a qu'un prix à décerner par an; ce n'est donc que successivement que les quatre classes qui la composent choisissent les questions qui, chaque année, sont an-

noncées dans le programme de cette académie, comme sujets des prix à distribuer deux ans après. Le tour de la classe de philosophie spéculative étant venu, Sulzer et Béguelin, qui en étaient membres. firent adopter une de ces questions métaphysiques que l'on a reléguées dans le nord de l'Europe, vers lesquelles Leibnitz et Wolff ont tourné les esprits en Allemagne, et qui maintenant forment le domaine particulier de Kanth et de ses partisans. D'Alembert eut le courage de dire à Frédéric que son académie avait tort de s'arrêter à des questions qui ne tiennent qu'à une science futile et inaccessible, que l'on ne peut traiter qu'en s'égarant dans des conceptions plus raffinées que transcendantes, et qu'en finissant toujours par tomber dans le galimatias ou la battologie. Ce fut avec franchise, et même avec humeur, qu'il blâma les académiciens de chercher ainsi à maintenir un travers national peu honorable, et de paraître dédaigner des questions qui feraient honneur à leur sagesse, en même temps qu'elles contribueraient directement à l'amélioration de l'ordre social. Pour donner un exemple de ces questions vraiment dignes d'être adressées au monde savant par

une académie que protège un roi philosophe, d'Alembert proposa de demander *s'il peut jamais être permis de tromper le peuple.* Frédéric, frappé des raisons alléguées par le philosophe parisien, et désirant faire tomber dans le discrédit une sorte de métaphysique qui n'était propre qu'à jeter du ridicule sur les savants de son pays, ordonna à son académie d'annoncer pour sujet du prix de philosophie la question indiquée ci-dessus; et l'académie se hâta de se conformer à des intentions qui lui étaient manifestées par une lettre fort sèche, où l'on retrouvait en partie l'humeur que d'Alembert avait mise dans la sienne.

Lorsque l'académie eut à prononcer entre les concurrents, elle prouva, du moins pour cette fois, qu'elle se connaissait en politique pratique aussi bien que d'Alembert en politique morale. Après avoir déclaré que les académies, quand elles couronnent des discours ou mémoires, ne couronnent que les recherches et les talents, et qu'elles n'épousent point les opinions des auteurs, elle partagea le prix entre les deux pièces qui prouvaient le mieux, l'une, que l'on pouvait quelquefois tromper le peuple, et l'autre qu'on ne le pouvait jamais.

Il n'en fut pas de même dans la circonstance dont je vais parler.

Catherine II avait-elle désiré de se voir comptée parmi les membres de cette académie, ou Frédéric avait-il deviné qu'elle en serait flattée, et avait-il voulu, par galanterie, lui en faire la surprise? Ce que je sais, c'est que nous reçûmes ordre de la nommer notre confrère par acclamation, et de la placer sur notre liste, hors de tout rang, en grosses lettres, et avant toute indication d'autres académiciens, soit honoraires, ordinaires, associés ou étrangers. Nous procédâmes à cette nomination : nous fîmes réimprimer notre liste de la manière indiquée ci-dessus. On fit faire un magnifique diplôme bien respectueux pour sa majesté impériale; et l'on joignit à ces différentes pièces une lettre toute en admiration pour elle, pour son gouvernement, et pour le projet de code de lois que son génie lui avait dicté, en conformité de son zèle pour le bonheur de ses peuples. On y joignit de plus un exemplaire complet de nos Mémoires, magnifiquement relié, et à ses armes. Le tout fut ensuite envoyé au ministre de Prusse résidant à Saint-Pétersbourg, pour être humblement

offert à sa majesté. Une seule chose causa de cruels embarras : il y a six ou sept volumes des Mémoires de l'académie de Berlin, depuis 1748 jusqu'en 1754 ou 1755, qui manquent dans la librairie; on ne les trouve absolument dans aucun magasin ; aucun de nous ne les avait ; et l'envoi était prêt à manquer, si la princesse Amélie, sœur de Frédéric, ne les avait eus, et n'avait bien voulu nous les donner à condition de les lui rendre aussitôt que nous le pourrions.

L'impératrice reçut gracieusement notre hommage, et nous envoya en retour une carte de la mer Caspienne, levée sous ses yeux, et vérifiée par elle, tant en ce qui concerne la forme, la position et l'étendue de cette mer, qu'en ce qui tient à la profondeur des eaux, dans tout son pourtour, et même dans un grand nombre de points éloignés du rivage, tous sondés en sa présence. L'académie, dont les revenus se composent du produit des almanachs et de celui des cartes géographiques, ne songea d'abord qu'à ses intérêts. On calcula combien cette carte bien gravée pourrait rapporter, et l'on décida qu'il fallait se hâter d'en profiter, si pourtant la politique n'y opposait

aucun obstacle. Pour lever les doutes que cette dernière clause pouvait donner, on écrivit au roi, dont la réponse fut qu'il voyait bien que son académie savait mieux juger de ses intérêts que des convenances; que c'était, non son propre agrément, mais celui de sa majesté impériale, qu'il faudrait avoir pour publier la carte dont il s'agissait, et qu'il était impossible de solliciter une semblable permission; d'où il concluait qu'il fallait précieusement conserver ce cadeau, comme très honorable pour l'académie, et n'en faire d'ailleurs aucun usage.

Peu de temps après cette illustre association, il y eut une place vacante dans la classe de philosophie spéculative: le roi demanda une liste de trois candidats, parmi lesquels il nommerait celui qui lui paraîtrait le plus digne d'être élu. Les membres de la classe formèrent cette liste, qui fut envoyée à Potsdam: mais le roi n'y répondit que par une lettre dure, dans laquelle il recommandait de mettre plus de soin aux listes qu'on lui adressait, et ordonnait d'en former une nouvelle. La seconde liste fut presque semblable à la première: il n'y eut qu'un nom de changé; et le roi nomma le dernier qu'on avait proposé, sans d'ailleurs

faire l'honneur à son académie de lui écrire. Ce qui, en cette occasion, causait la mauvaise humeur du roi, c'est qu'on avait mis à la tête des candidats, dans l'une et l'autre liste, le juif Mosès Mindleson, et que cette nomination était la première qu'on ait eu à faire depuis celle de l'impératrice de Russie. Frédéric était révolté de l'idée que le premier académicien admis depuis l'acceptation de sa majesté impériale, pût être un juif : il était même fâché qu'on le lui eût proposé, non pas qu'il n'estimât Mosès Mindleson comme philosophe, ou qu'il fût lui-même esclave des préjugés, mais parcequ'il craignait qu'une accolade de cette sorte ne fût regardée comme un sarcasme, ou au moins comme une très grande irrévérence en Russie, et même dans les autres cours de l'Europe. La classe de philosophie ne voulut pas s'arrêter à ces considérations politiques, qui m'avaient fait dire que l'impératrice fermerait notre porte à ce juif : ainsi mes collègues, surtout M. Béguelin, persistèrent à le présenter le premier, même dans la seconde liste, ce qui ne servit qu'à irriter encore plus le roi. On alla presque jusqu'à me regarder comme homme à préjugés, parcequ'en cette occasion

j'avais deviné que Frédéric aurait égard à ceux du public. M. Béguelin se permit même de me demander si je rougirais d'avoir pour collègue un juif respectable par sa moralité, ainsi que par ses connaissances et ses talents : ce que mon confrère gagna à la chaleur qu'il montra dans cette affaire, c'est que le directeur de la classe de philosophie étant mort, il n'obtint pas sa place, qu'il méritait à tous les titres, et que, par une suite du ressentiment qu'il en eut, il cessa de venir à nos séances.

Je dois dire ici ce que je sais du juif Mosès Mindleson, petit homme très contrefait, né fort pauvre, chargé d'une nombreuse famille, et ne devant rien qu'à lui-même. Recueilli dès sa jeunesse par MM. Bernard, famille juive, riche, et faisant un assez grand commerce à Berlin, il s'était toujours si bien conduit et s'était formé de lui-même, au point qu'il s'était acquis une estime générale, et que, chez ces MM. Bernard, il avait successivement passé de l'état de balayeur du magasin, à ceux de commissionnaire, d'employé aux registres, et enfin de chef de la caisse et de presque tout le commerce des Bernard. Il avait en même temps été l'instituteur de tous

les enfants de la maison. Sa réputation s'était étendue parmi ceux de sa nation, et peu à peu parmi les chrétiens. On l'avait chargé de faire des règlements pour l'école juive de Berlin : il avait de plus composé pour cette école, dont on lui avait confié l'inspection, une sorte de catéchisme dont on vantait beaucoup la sagesse. Quant à ses ouvrages littéraires, je n'ai connu que son *Phédon*, ou *Dialogue de Socrate sur l'immortalité de l'âme*, petit volume in-12, dans lequel on trouve moins encore la forme des dialogues de Platon, et le fond de la doctrine de cet ancien philosophe, que des développements et une force de raison qui n'appartiennent qu'à l'imitateur, et qui, dans le temps, lui ont fait une grande réputation. C'est en se prévalant de cet ouvrage qu'un pasteur protestant, Lawater (si je ne me trompe, ou quelqu'un sous son nom), fit imprimer et lui adressa une assez longue lettre où il le sommait d'embrasser le christianisme, ou de prouver que la religion juive valait mieux. Mosès Mindleson y répondit par un écrit assez court, auquel tous les sages applaudirent, et où il observait que le gouvernement sous lequel il vivait, tolérant la religion dans laquelle

il était né, personne n'avait le droit de lui demander compte des motifs qui l'engageaient à y persister; que, dans cette hypothèse, sa persévérance était un point dont il n'était comptable qu'à Dieu; que ce ne serait qu'autant qu'il s'attacherait à un autre culte qu'il pourrait se croire obligé, par respect pour la société, de faire connaître les raisons qui auraient déterminé sa préférence; et que si l'on n'avait pas le droit de l'interroger sur ses principes, tant qu'il restait tel qu'il était né, il espérait qu'on le dispenserait de répondre à ceux qui s'arrogeraient mal à propos le droit de le sommer publiquement de satisfaire à leur indiscrète curiosité.

Pour montrer quelle était l'honnêteté et la délicatesse de ses sentiments, il suffira de citer le trait suivant. Un juif nommé Ephraïm, qui, dans la guerre de sept ans, avait gagné dix millions de bien, lui dit un jour : « Messieurs » Bernard ne vous donnent que quinze cents » écus par an; vous avez une famille nom- » breuse, pour l'établissement de laquelle cette » somme ne peut être que d'un faible secours : » venez remplir chez moi les fonctions que vous » remplissez chez eux, et je vous donnerai le

» double. » Mindleson lui répondit : « Messieurs » Bernard ont eu soin de moi lorsque je ne » leur avais encore rendu aucun service, et » qu'il était douteux si je leur en rendrais ja- » mais; leurs bontés ne se sont point démen- » ties; ils ont toujours plus fait que je n'ai mé- » rité. Aujourd'hui, qu'il y a dans cette famille » beaucoup de mineurs, il me semble que je » leur suis nécessaire. Je ne les quitterai donc » pas : ils me donnent assez pour moi et les » miens; s'ils m'en croyaient, ils me donneraient » moins. Quant à mes enfants, il faudrait qu'ils » valussent bien peu si cette famille les aban- » donnait. »

Je terminerai cette notice par un autre trait, moins honorable sans doute, puisqu'il servira à prouver que les philosophes les plus sages ont encore des préjugés et des faiblesses. Un Français, philosophe et savant, devint amoureux d'une demoiselle juive, et parvint à lui plaire. Il se détermina à demander sa main, sous la condition qu'ils continueraient à suivre chacun la religion de ses pères. Mais sachant quel était le crédit de Mosès Mindleson parmi les juifs, et ne doutant pas qu'on ne le consultât en cette circonstance, il vint le trouver

avant de faire d'autres démarches, et lui demanda s'il lui serait favorable ou contraire. Mosès Mindleson donna sa parole d'honneur qu'il ne dirait rien qui pût détourner les parents de consentir à ce mariage. Le Français forma donc sa demande, qui d'abord fut fort bien reçue, et qui, quelques jours après, fut rejetée avec emportement, injures et menaces, par le père de la demoiselle. « Vous voudriez, lui dit le » Français, que je m'échauffasse jusqu'à vous » frapper, pour pouvoir rompre vos engage- » ments : eh bien, je n'en ferai rien ! »

Dans le cours de cette dispute, le père avoua que toute la nation juive, et surtout le sage Mosès Mindleson, blâmaient hautement cette alliance ; sur quoi notre philosophe amoureux alla revoir cet oracle de la synagogue, et après lui avoir rappelé leur premier entretien, et reproché le peu de bonne foi que lui Mosès avait montré en cette affaire, il lui dit : « Le » public m'avait persuadé que vous étiez un » philosophe, mais votre conduite me prouve » que vous n'êtes qu'un juif. — Cela est vrai, » répondit humblement Mindleson. C'est ainsi que le mariage fut rompu, et que l'on put se convaincre qu'il y avait autant d'exagération

dans l'enthousiasme des partisans de ce juif, qu'il y aurait eu d'injustice à lui refuser un mérite rare, et à lui contester plusieurs traits d'une vertu plus rare encore.

Un autre Français, qui n'a pas été de l'académie, non plus que le précédent, mais qui a vivement désiré d'en être, et s'est vengé par toutes sortes d'injures de l'inutilité de ses efforts; un Français, venu de je ne sais quelle province, non philosophe ni savant comme l'amoureux dont nous venons de parler, mais s'annonçant pour être l'un et l'autre, nous arrive, avec son épouse, de Bâle en Suisse, muni de plusieurs lettres de recommandation, et particulièrement pour M. Mérian, qui, de très bonne foi, le prône et le protège. Ce nouveau venu forme dans Berlin, comme feu Prémontval, une pension de jeunes gens. Peu de temps après, il tire par les oreilles et renvoie à coups de pied, pour cause de négligence et de paresse, un fils de son hôte, reçoit en conséquence ordre de quitter son appartement, et compose, pour s'en venger, sous la forme d'un roman, une historiette qui n'est qu'un ramassis de tout ce que la médisance ou la calomnie a pu débiter sur le compte de sa propriétaire,

femme jolie ou belle, très aimable, et d'une société douce, honnête et sûre. Ce roman, à peine imprimé, est d'abord adressé au roi, comme destiné à détourner les jeunes demoiselles des désordres qui produisent le déshonneur et tous les désastres qui en sont la suite : aussi le roi le trouve-t-il excellent, d'autant plus que, de vieille date, il n'aime ni la femme prise pour héroïne, ni son mari. Ce résultat déplaît singulièrement aux amis de cette famille, parmi lesquels on compte quelques officiers des gendarmes; ceux-ci, et surtout un capitaine, nommé M. de Platen, annoncent hautement qu'ils guetteront monsieur le maître de pension, et qu'au premier soir où ils le rencontreront, ils le roueront de coups de canne. Monsieur le philosophe en ayant été averti, va faire sa déclaration à la police, et répand un petit avis imprimé où il déclare que les lois ne pouvant pas prévenir le guet-apens dont il sait être menacé, il avertit le public qu'il ne sortira, à l'avenir, que muni de bons pistolets, dont il fera usage contre quiconque l'attaquera. Cette déclaration le sauva des coups de canne dont on l'avait menacé.

Ce champion publia chaque année quelques

brochures écrites dans la double intention de se faire valoir par une critique très mordante, et par un étalage de science grammaticale, où il s'annonçait comme le seul homme sachant sa langue et capable de l'enseigner aux autres. Un jour madame la comtesse de Sacke, chez laquelle je dînais, parla de cet homme avec éloge, et ensuite m'interpella pour me faire convenir que c'était, sans contredit, un des premiers grammairiens de notre siècle. « Je ne » sais, madame, lui répondis-je, jusqu'à quel » point il poussera ses études sur cette partie, » mais je sais bien, à le juger d'après ses pro- » pres écrits, qu'il ne connaissait, il y a deux » ans, que la chétive grammaire de Restaut; » qu'il apprit à connaître l'année dernière, la » grammaire de Wailly; et qu'en ce moment il » vient d'étudier celle de Condillac. Il faut es- » pérer qu'il n'en restera pas là. — Monsieur, » me répondit cette dame un peu embarrassée, » je sens que j'ai eu tort de parler de ces choses » devant vous. »

Dans la partie critique de ses brochures, ce monsieur n'épargnait personne, pas même les académiciens qui lui avaient voulu ou fait le plus de bien; mais il attaquait et poursuivait

avec bien plus d'acharnement encore les prédicateurs français de Berlin. A une sévérité outrée, il joignait le sarcasme le plus mordant. Il semblait que le succès qu'avait eu l'annonce de ses pistolets lui eût donné un goût tout particulier pour la réputation d'homme redoutable.

Peu après son arrivée à Berlin, à l'époque où ses protecteurs, et surtout Mérian, avaient inspiré au public une sorte d'engouement pour lui, on me dit que le nom qu'il portait n'était pas son véritable nom; qu'il était originaire de la même province que moi; que son vrai nom était le même que le mien; qu'il appartenait à une famille de petite noblesse et pauvre, etc.; et que s'étant enfui avec une femme dont il était parvenu à se faire aimer, il était venu à Bâle, où tous deux avaient abjuré le papisme, s'étaient mariés, et avaient obtenu, des personnes dévotes, de belles lettres de recommandation pour Berlin. Mais on ne put me donner aucune garantie de ces faits, que je dus par conséquent laisser sur les limites qui séparent les romans de l'histoire.

On peut croire que ce savant grammairien ne négligea rien pour se dédommager du refroidissement des protecteurs qu'il avait d'abord

eus parmi les académiciens, et que sa réputation un peu bruyante lui faisait perdre. A cet égard il prit le moyen le plus sûr, celui de faire passer à Frédéric toutes les brochures dont il nous enrichissait. Cette exactitude eut d'abord un plein succès; car ce monarque, toujours empressé à encourager les progrès des sciences et de la littérature, n'avait besoin d'aucun stimulant étranger pour accueillir un homme qui, par son activité, lui paraissait propre à réveiller les esprits, et à exciter une sorte de rivalité ou de lutte en général utile. Aussi ne manquait-il pas de répondre très gracieusement à tous les envois de ce laborieux chrysologue. Il fit plus encore; il eut envie de le voir, de lui parler, en un mot, de le connaître. Il annonça cette flatteuse disposition à un de ses dîners. « Demain, dit-il, je verrai ce M. N....; je suis » curieux de le juger par moi-même. »

Cependant, rentré dans son cabinet, le roi retomba bientôt dans son état habituel de méfiance : il crut qu'il ferait bien, avant tout, de me faire appeler, et de savoir de moi ce que je pensais de cet homme. Il débuta, dans cet entretien, par me demander s'il y avait à Berlin quelques étrangers de ma connaissance : sur

ma réponse, qui ne contenait que l'aveu d'une ignorance absolue, il me dit que c'était donc à lui à m'apprendre les nouvelles de la ville. « Vous avez ici, continua-t-il, un Français qui, » depuis deux ou trois ans, y a élevé une pen- » sion, et a fait imprimer plusieurs brochures : » il se nomme N. Mais vous le connaissez né- » cessairement; il est homme de lettres, et votre » compatriote. — Sire, je l'ai entendu nommer, » mais jamais nous ne nous sommes vus. — Cela » n'est pas possible; ou bien il faut que vous » ayez eu des raisons pour ne pas le voir. — Mon » ignorance à son égard est telle, que je serais » embarrassé de justifier l'éloignement où je me » suis tenu, s'il n'était pas conforme au plan que » je me suis tracé, de ne pas étendre le cercle » de mes relations. Mes habitudes, mon genre » de vie et mes occupations ne comportent » qu'un petit nombre d'amis, près de qui je » puisse trouver les délassements qui nous sont » nécessaires. Si j'allais au-delà, ce ne serait » pour moi que dissipation, tourment et fa- » tigue. — Je conçois cette manière de vivre ré- » gulière et tranquille; mais les étrangers ne » peuvent y faire qu'une exception trop légère » pour y nuire, surtout dans ce pays où ils ne

» sont pas en grand nombre. — En arrivant,
» sire, dans les états de votre majesté, j'ai dé-
» siré obtenir l'amitié de ceux de vos sujets
» dont la vocation sympathisait le plus avec la
» mienne, et qui, d'ailleurs, méritaient l'estime
» publique : j'ai été assez heureux pour atteindre
» à ce but; et je ne désire que de pouvoir m'y
» maintenir. Aucune considération ne me rap-
» proche des étrangers : à peine en peut-on at-
» tendre pour l'avenir le froid souvenir de l'in-
» différence. Il est rare qu'on les connaisse assez
» bien pour ne pas devoir les craindre. Ils ont
» souvent tant de besoins ou de projets, qu'ils
» deviennent nécessairement dangereux, ou im-
» portuns et indiscrets : tout ce que l'on gagne à
» les voir, c'est d'en être bientôt embarrassés
» ou compromis, et de perdre son temps pour
» des hommes qui ne courent guère le monde
» que par inquiétude de caractère ou par es-
» prit d'intrigue. Le nombre des exceptions est
» si petit, que cela ne me paraît point devoir
» influer sur ma détermination. — Vous avez
» beau dire : un compatriote, homme de lettres,
» qui est ici depuis deux ou trois ans, et qui se
» consacre à l'instruction de la jeunesse, vous
» le connaissez nécessairement. — J'ai dit à

» votre majesté tout ce que j'en savais : ce n'est » pas qu'on ne m'ait donné sur son compte quel- » ques détails ; mais on n'a pu m'en garantir ou » m'en prouver aucun ; ainsi j'ai dû les ranger » tous dans la catégorie des choses fausses ou » hasardées. — Et que vous en a-t-on dit? — On » m'a dit, par exemple, qu'il était de mon pays ; » que le nom de sa famille était le même que le » mien, et que, de cette sorte, il pourrait fort » bien être de mes parents ; mais on a ajouté qu'il » appartenait à la petite noblesse, si commune » dans ma province, ce qui m'a fait répliquer » que, dès lors, il n'y avait plus aucune parenté » entre lui et moi ; car, sire, *j'ai l'honneur d'être roturier* de père et de mère. »

A ces derniers mots, Frédéric fixa ses regards sur moi avec une attention particulière. Protecteur de sa noblesse, il n'aurait pas souffert qu'on parût la mépriser en lui parlant : mais il vit que le sentiment qui m'animait décelait l'homme qui répugne à être dégradé, et non l'homme qui méprise. Personne ne distinguait mieux que lui les deux sortes de fierté dont je parle ; et s'il était ennemi de la seconde, il honorait la première. Aussi reprit-il tout de suite son air et son ton ordinaires.

« Laissez là, me dit-il, cette idée de parenté, » à la bonne heure ; ne recherchez pas les étran- » gers, je le veux bien encore; il n'y a que votre » sévérité à étendre l'exclusion jusque sur vos » compatriotes que je ne comprends pas. — » Sire, oserai-je présenter à votre majesté une » maxime que l'expérience et la réflexion m'ont » fait adopter? C'est une règle générale, qui » sans doute admet d'honorables exceptions, » mais qui n'en reste pas moins incontestable- » ment vraie dans sa généralité ; c'est à ceux » qui me connaissent à décider si je mérite, ou » non, d'être compris dans les exceptions; mais, » dût-on me rejeter dans la foule de ceux qui » sont soumis à la règle, mon amour pour la vé- » rité, cet amour dont mon intérêt personnel ne » m'écartera jamais, ne me fera pas moins pu- » blier ce principe, que *ce n'est point la crème* » *qui sort de mon pays.* » Ici, nouveau coup d'œil très fixe de la part de Frédéric ; coup d'œil assez prolongé, et qui décelait diverses réflexions qu'il gardait pour lui. Cela produisit un silence de quelques instants, après lesquels il revint à l'objet de notre conversation, en me disant : « Vous ne voyez donc aucun de » vos compatriotes voyageurs? — Sire, je vois

» ceux qui me sont particulièrement recomman-
» dés, et qui me sont bien connus. J'en vois, par
» occasion, d'autres que je rencontre en maisons
» tierces, et que je sais y être justement consi-
» dérés. Je rends aux uns et aux autres les petits
» services qui dépendent de moi, et dont les
» voyageurs ont toujours besoin; mais il n'en
» résulte aucune véritable liaison entre eux
» et moi. — Si vous ne connaissez pas M. N.,
» vous connaissez au moins ses écrits? Est-ce
» que vous n'avez pas lu ce qu'il a fait impri-
» mer?—Je crois, sire, avoir lu toutes ses bro-
» chures. — Eh bien, est-ce que vous n'en êtes
» pas content? N'a-t-il pas raison dans la criti-
» que qu'il fait du style de plusieurs de vos
» confrères, et principalement des sermons de
» la plupart de nos prédicateurs français? —
» Je ne dirai rien, sire, des académiciens qui
» traitent des matières de littérature, et qui font
» des fautes contre la langue; si ce n'est que les
» fautes de ce genre sont un léger sujet de repro-
» che contre ceux qui cultivent les sciences exac-
» tes, à moins qu'ils ne soient barbares, plutôt
» qu'incorrects : quant aux prédicateurs, j'a-
» vouerai que ceux de Berlin m'étonnent bien
» plus qu'ils ne me scandalisent. J'en parle avec

» d'autant plus d'impartialité, que je n'ai point
» de liaison particulière avec eux, et que *leur*
» *religion n'est point la mienne.* » (Ici, un nouveau regard examinateur de la part de ce roi.)
« Que nous ayons en France des prédicateurs
» vraiment célèbres, cela n'est point surpre-
» nant, sire; un homme qui a du talent et de
» l'ambition consacre douze à quinze heures
» d'études par jour, pendant au moins dix ans
» de suite, à composer cinquante ou soixante
» sermons, qu'il va ensuite débiter de cathé-
» drale en cathédrale; il y aurait bien du mal-
» heur, et cet homme serait bien inepte ou bien
» froid, s'il restait au-dessous du médiocre:
» mais ici, je vois que les pasteurs ont régu-
» lièrement à prêcher deux ou trois fois par
» semaine, et toujours dans la même église;
» d'où il suit qu'ils ne peuvent pas se répéter, et
» qu'il leur faut un nombre infini de sermons.
» Je vois que ces mêmes hommes sont occupés
» sans cesse à visiter les malades, à consoler les
» pauvres, à surveiller les écoles et maisons
» d'orphelins; si bien que je me demande en
» vain quel temps il leur reste pour composer
» ou seulement pour apprendre leurs sermons.
» En ce cas, si ces sermons sont mauvais, faibles

» et pleins de fautes, je le leur pardonne d'au-
» tant plus volontiers, que je suis très assuré
» que votre majesté est bien plus satisfaite de
» leur zèle à remplir leurs devoirs de charité au
» dehors, qu'elle ne le serait de l'élégance de
» leur style. — Oh! oui, monsieur, vous avez rai-
» son : j'aime bien mieux qu'ils soignent et con-
» solent les malheureux, et qu'ils dirigent l'édu-
» cation des enfants, que s'ils me faisaient de
» belles phrases dont je me soucie fort peu.
» Qu'ils ne fassent à ce prix que de pitoyables
» sermons; qu'ils ennuient ou endorment leur
» auditoire, je leur pardonne de tout mon cœur:
» mais qui leur a dit de faire imprimer leurs ser-
» mons? — Sire, les dévots, et surtout les dévo-
» tes en sont si édifiés! ils sont si persuadés, ils
» répètent si souvent que ces sermons impri-
» més feront la consolation des fidèles! Que di-
» rai-je de plus à votre majesté? Sire, l'amour-
» propre survient déguisé en amour du bien, et
» fait le reste. — Je vous entends, monsieur; vous
» demandez l'indulgence pour des torts peu
» nuisibles, pourvu que, d'un autre côté, on les
» compense par des œuvres plus essentielles.
» Par là vous justifiez M. N., qui me paraît
» avoir fait un excellent petit roman, très bon à

» faire lire et méditer aux jeunes personnes, pour
» qui il devient un tableau fidèle des désordres
» où les passions peuvent nous conduire, et de
» la honte qui les suit. — Sire, si une femme mé-
» prise ses devoirs, dédaigne les principes de
» vertu, affiche le scandale, et porte le désordre
» dans sa famille et le trouble dans la société,
» quelle idée dois-je me faire de l'homme qui
» retrace la vie de cette femme dans un écrit où
» tout le monde la reconnaît? Je ne verrai dans
» son ouvrage qu'une juste punition; j'applaudi-
» rai à l'auteur, et je me réjouirai de voir l'ordre
» social vengé, et le vice couvert de la tache
» ineffaçable de l'opprobre. Mais si cette femme
» est mère de famille, si elle a plusieurs filles qui
» ne sont point complices de ses fautes, alors je
» ne vois plus dans le tableau que je viens de
» supposer, que l'injustice qui fait retomber la
» punition d'une mère coupable sur des enfants
» innocents. Lorsque l'inconduite d'une femme
» n'est qu'un sujet de conversation, ceux à qui
» ses filles peuvent plaire ne se détermineront
» pas moins à les épouser, parcequ'alors on peut
» ignorer les faits ou les regarder comme dou-
» teux, et qu'en tout cas on est assuré qu'ils tom-
» beront peu à peu dans l'oubli: mais si les torts

» de la mère sont consignés dans un écrit qui en » perpétue la mémoire ; si l'on voit cet écrit placé » et conservé dans toutes les bibliothèques, la » honte alors est publique et ineffaçable, et quel » homme honnête voudra s'exposer à la parta- » ger en épousant la fille ? Cette considération, » sire, me paraît mériter la plus grande atten- » tion : je doute que ceux à qui la bonne mo- » rale est chère donnent encore, dans ce der- » nier cas, à l'écrit que je suppose, la même » approbation qu'il me semblait mériter dans » ma première hypothèse. Au reste, je ne sais » jusqu'à quel point tout ce que je viens de dire » est applicable au roman dont il s'agit : je ne me » fonde, à cet égard, que sur l'opinion publi- » que, qui est rarement un guide bien sûr. »

Tels furent les détails de cet entretien. On en apprit le résultat au dîner du lendemain. Le roi, en effet, déclara que, toute réflexion faite, il ne verrait point ce N. « C'est, ajouta-t-il, » un homme immoral et un mauvais cœur. » Ce coup de foudre fut d'autant plus accablant, qu'on était averti, et qu'on se tenait prêt à recevoir l'appel si flatteur et si désiré.

Tout ceci se passa quelque temps avant mon retour en France. En prenant le parti de

quitter Berlin, je me gardai bien de demander un congé absolu, ce qui m'aurait exposé à plusieurs désagréments ou embarras : je ne demandai qu'un congé de quatre mois, sous le prétexte de quelques affaires de famille à régler. On conçoit que dès lors je n'eus, hors de ma famille, aucun confident, même parmi mes amis les plus intimes. J'avais à peine quitté Berlin que M. de N. écrivit au roi qu'il était évident que je ne reviendrais pas ; que de cette sorte ma place était vacante, et qu'il la demandait à sa majesté. J'étais à Magdebourg, et loin encore des frontières prussiennes, quand Frédéric reçut cette lettre, dans laquelle il vit une prétention d'une part, et de l'autre une délation, qui le blessèrent également : aussi sa réponse fut-elle courte et sèche. « J'ignore, lui dit-il, si mon » professeur Thiébault reviendra ou non ; mais » s'il ne revient pas, ce ne sera point à vous que » je donnerai sa place. » En arrivant à Paris, je trouvai la lettre qui m'instruisait de ces détails.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

Il est facile de penser que Frédéric, organisé comme il l'était, ayant eu dès sa jeunesse tant d'ardeur à s'instruire, ne pouvait manquer de s'occuper de l'instruction des autres hommes. Il était impossible qu'il ne comprît pas cet objet parmi ceux qui lui semblaient les plus dignes de son zèle. En restaurant son académie des sciences et belles-lettres, il voulut aussi former une école de dessin ou académie de peinture. Il donna à cette école un fort bel emplacement dans le vaste bâtiment où il réunissait ses savants, et que Frédéric Ier avait fait construire pour servir de secondes écuries à la cour; ce qui faisait dire à M. Formey que sa majesté plaçait les chevaux et mulets en bas, et les ânes au-dessus. L'académie des sciences prospéra, parcequ'elle eut des fonds assez considérables; mais l'académie de peinture, à laquelle on n'assigna qu'une ou

deux pensions assez modiques, fut atteinte, dès sa naissance, d'une maladie de langueur, dont elle était loin d'être guérie lorsque je quittai la Prusse. Au reste, il est aisé de concevoir que ce roi devait être moins frappé de l'utilité de se créer une pépinière d'artistes, que de celle de porter ses sujets à s'instruire et à méditer. Lorsque, dans sa jeunesse, il donnait en si grand secret presque tout son temps à l'étude, sans doute il n'était mû d'abord que par l'activité de son génie et le besoin de savoir : il voulait acquérir des connaissances qui le distinguassent entre les rois, comme sa naissance le distinguait entre les autres hommes; mais, doué d'un esprit aussi pénétrant et aussi profond, pouvait-il ne pas sentir que son ambition et sa gloire exigeaient qu'il procurât à ses sujets des moyens plus sûrs, plus rapides et plus faciles d'acquérir une instruction à laquelle il avait si justement attaché un si grand prix? Si des vues politiques l'ont entraîné vers d'autres objets dans les premières années de son règne, il fallait que la trempe même de son esprit le ramenât à celui-ci. Aussi voyons-nous qu'après ses deux premières guerres il s'y est livré pour ne plus s'en distraire. Il mé-

dita long-temps cette branche essentielle d'une bonne administration, ne voulant rien entreprendre qui ne fût digne de lui : il entra à cet égard dans les plus grands détails avec tous les savants dont il fut successivement entouré : cent fois il y revint avec les Maupertuis, les d'Argens, les Voltaire, les d'Alembert, etc. Enfin, après la guerre de sept ans, lorsqu'il eut réparé, autant qu'il était en lui, les maux que cette guerre avait faits à ses sujets; à cette époque, où il se promit à lui-même de ne plus reprendre les armes sans une nécessité absolue, il se détermina enfin à comprendre l'instruction publique parmi les objets de sa sollicitude, et à exécuter les plans qu'il s'était tracés.

M. de Seydlitz, ministre d'état, qui déjà réunissait à son ministère les cultes, la mendicité, etc., fut encore chargé de surveiller les universités et les écoles publiques, et de chercher les moyens d'en assurer et augmenter les succès. Ce ministre eut ordre d'étendre sa vigilance jusque sur les simples colléges où l'on recevait des pensionnaires. Il donna beaucoup de soins à cette partie, et proposa au roi différentes additions ou améliorations, dont la plupart furent adoptées. Il fit traduire en allemand

le cours de latinité de Vanière, que je lui fis connaître, et il autorisa les professeurs à faire l'essai de cette méthode. Je fis venir de France, sur sa demande, deux professeurs de langue française, qu'il plaça, l'un à l'université de Francfort-sur-l'Oder, et l'autre au collége de Kloster-berch, près de Magdebourg.

Le roi, dont le génie et l'activité s'étendaient à tous les détails, voulut, indépendamment du zèle de son ministre, faire encore servir d'autres personnes à la prospérité des écoles publiques; il y employa surtout des membres de l'académie de Berlin. C'est ainsi que Sulzer est allé plusieurs fois, par son ordre, visiter les écoles publiques de plusieurs provinces; et que de plus il fut nommé directeur du collége de Joachim à Berlin, l'un des plus beaux établissements de ce genre qu'il y ait dans les états prussiens; c'est ainsi que Mérian, qui a succédé à Sulzer dans cette dernière direction, a été de plus inspecteur du collége français, etc. Ce serait au reste une grande erreur, que de s'imaginer que ces titres n'engageassent pas à des fonctions très multipliées : sous un roi comme Frédéric, on ne se joue point des devoirs auxquels on est appelé, et il n'est pas

plus de titres sans devoirs, que de devoirs sans utilité.

Ce roi se fit remettre des états détaillés des villages qui n'avaient point de petites écoles, et tous les ans il en fondait un certain nombre: il y a eu des époques où il en a fondé jusqu'à soixante à la fois. Les catholiques de Berlin s'étant cotisés pour adjoindre une école semblable à leur église, il applaudit à cette marque de leur zèle, ajoutant cependant ces mots à la lettre de satisfaction qu'il écrivit à ce sujet: « Pourvu qu'on ne fasse point de prosélytes, » car je ne le souffrirais pas [1]. »

[1] Cette église catholique de Berlin est un des plus beaux édifices de cette ville; le plan en avait été fort approuvé par le cardinal Albéroni, qui contribua à son exécution autant qu'il le put, et qui en fit faire à Rome, sous ses yeux, et en très beau marbre, le grand autel, que les artistes estiment beaucoup. On fit des quêtes en Italie, en Espagne, en Portugal, en France et en Allemagne, pour la bâtisse de cette église. Un certain comte, chambellan du roi et très bon catholique, se mit à la tête de cette pieuse entreprise. Plusieurs centaines d'ouvriers y travaillèrent d'abord avec activité. On fit les plus beaux souterrains, et peut-être les plus solides de ce pays. L'édifice fut élevé jusqu'à la toiture; les échafaudages intérieurs présentaient une forêt tout entière: alors le

Presque toutes les religions avaient leurs écoles particulières à Berlin : outre les colléges, gymnases, etc., il y avait aussi une *école réelle*, c'est-à-dire, dans laquelle l'instruction était inséparable de la présentation des objets. C'est un genre d'instruction qui a eu beaucoup de vogue en Allemagne, et des succès très satisfaisants, surtout à Dessaw.

J'écarte une infinité d'autres détails, pour arriver à un établissement que l'on peut regarder comme d'autant plus digne d'être étudié et connu, qu'il est plus spécialement le résultat et le fruit des méditations de Frédéric sur l'instruction publique. On y verra, non sans

zèle se ralentit; les ouvriers venaient à l'appel le matin et le soir, et allaient employer leurs journées ailleurs. Les dépenses continuaient, et les travaux étaient interrompus. M. le comte, qui, grand dissipateur, avait eu, dit-on, la plus forte part à cette friponnerie, mourut enfin, fut le premier enterré dans ces superbes caveaux, et laissa cent mille livres de dettes sous le nom de l'église catholique. Après la guerre de sept ans, le roi acquitta cette dette, et fit achever à ses frais ce beau monument, que l'évêque de Warmie vint consacrer, cérémonie cruellement longue, à laquelle le neveu de Frédéric assista, et qui nous retint dans cette église depuis six heures du matin jusque bien après midi.

quelque intérêt, à ce que j'espère, ses opinions et son âme tout entière. Du reste, je ne cherche point à en faire l'éloge; je ne veux qu'en exposer bien fidèlement le plan, l'exécution et les premiers succès. Si le temps, les préjugés ou les passions des hommes ont pu, même très promptement, le dénaturer en plusieurs points essentiels, ce sera pour le lecteur une occasion de gémir sur les vicissitudes de ce monde; mais il n'aura à reprocher au fondateur que le malheur d'avoir donné sa confiance à d'anciens serviteurs, qui ont peu à peu substitué leurs petites idées à ses belles et sages conceptions.

J'ai trois objets à remplir ici : 1° donner l'instruction du roi, pièce un peu longue, mais nécessaire pour bien juger cette école, et d'autant plus curieuse, qu'elle montre mieux les idées de Frédéric; 2° faire connaître les personnes que ce monarque attacha à cet établissement, ce qui suffira pour prouver le soin qu'il mit à les choisir; 3° tracer un tableau historique de cette école.

INSTRUCTION REMISE AUX PROFESSEURS PAR ORDRE DU ROI, ET SIGNÉE DE SA MAIN.

De l'académie[1].

« . . . L'intention du roi et le but de cette » fondation est de former de jeunes gentils- » hommes, afin qu'ils deviennent propres, » selon leur vocation, à la guerre ou à la poli- » tique. Les maîtres doivent donc s'attacher » fortement, non seulement à leur remplir la » mémoire de connaissances utiles, mais sur- » tout à donner à leur esprit une certaine vo- » lubilité qui les rende capables de s'appliquer » à une matière quelconque, surtout à cultiver » leur raison, et à former leur jugement. Il faut, » par conséquent, qu'ils accoutument leurs » élèves à se faire des idées nettes et précises » des choses, et à ne se point contenter de no- » tions vagues et confuses.

» . . . . . Comme la partie économique de » cette institution est tout arrangée, on se » borne, dans cette instruction, à ce qui regarde

[1] Tel fut le titre qu'il donna à cette école, que, dans le public, l'on a toujours désignée par le nom d'*École civile et militaire des jeunes gentilshommes*.

» les classes et la partie de la police si essen-
» tielle à toute communauté.

» . . . . . Sa majesté veut que les élèves
» fassent les basses classes de latinité, caté-
» chisme et religion, dans le gymnase de Joa-
» chim [1]. Ceux de première apprendront en
» même temps le français et les rudiments de la
» langue française dans l'*académie*. Au sortir
» de cette première classe, ils tomberont dans
» les mains du *puriste*, qui dégrossira leur jar-
» gon barbare, et corrigera les fautes de style
» et de diction. Le sieur Toussaint les prendra
» alors en rhétorique : il commencera par leur
» enseigner la logique, mais sans trop peser sur
» les diverses formes des arguments de l'école :
» son principal soin se tournera du côté de la
» justesse d'esprit ; il sera rigoureux pour les
» définitions ; il ne leur pardonnera aucune
» équivoque, aucune pensée fausse, aucun

[1] Cet article n'a jamais été suivi. On fit aisément sentir à sa majesté que, malgré la proximité de ce gymnase, qui, en effet, est à côté de cette académie, les déplacements journaliers des élèves seraient sujets à de graves inconvénients. Ainsi on donna aux jeunes *académistes*, et dans la maison même, les maîtres qu'on avait d'abord voulu leur faire trouver chez leurs voisins.

» louche : il les exercera le plus qu'il le pourra
» dans l'argumentation : il les accoutumera à
» tirer des conséquences des principes, et à
» combiner des idées ; puis il leur expliquera
» les tropes ; et la leçon finie, il leur donnera
» encore une demi-heure, pour qu'ils fassent
» eux-mêmes des métaphores, des comparai-
» sons, des apostrophes, des prosopopées, etc.
» Ensuite il leur enseignera la façon d'argu-
» menter de l'orateur, l'enthymème, le grand
» argument en cinq parties, les diverses par-
» ties de l'oraison et la manière de les traiter.
» Pour le genre judiciaire, il se servira des orai-
» sons de Cicéron ; pour le genre délibératif, il
» leur proposera Démosthène ; pour le genre
» démonstratif, il se servira de Fléchier et de
» Bossuet : tous ces ouvrages sont en français.
» Il pourra leur faire un petit cours de poésie,
» pour leur former le goût. Homère, Virgile,
» quelques odes d'Horace, Voltaire, Boileau,
» Racine, voilà des sources fécondes dans les-
» quelles il peut puiser, ce qui ornera l'esprit
» des jeunes gens, et leur donnera en même
» temps du goût pour les beaux-arts. Dès que
» les élèves auront fait quelques progrès, il leur
» donnera des sujets de harangue dans les trois

» genres ; il les laissera composer sans les
» aider, et il ne les corrigera qu'après qu'ils
» auront relu leurs ouvrages. Le grammai-
» rien, qui est un supplément à cette classe,
» corrigera les fautes de langage, et le sieur
» Toussaint les fautes contre la rhétorique. On
» fera de plus lire aux jeunes gens les lettres
» de madame de Sévigné, celles du comte
» d'Estrades et du cardinal d'Ossat, et on leur
» fera écrire des lettres sur toutes sortes de
» sujets. M. Toussaint ajoutera à ceci une his-
» toire des beaux-arts : il partira à cet effet de la
» Grèce, leur berceau, et nommera ceux qui
» s'y sont le plus distingués : il passera ensuite
» à la seconde époque des arts, sous César et
» Auguste ; à la renaissance des lettres, du temps
» des Médicis ; au haut point où ils parvinrent
» sous Louis XIV, et il finira par les personnes
» les plus célèbres qui les cultivent de nos
» jours.

» Le professeur d'histoire et de géographie
» composera un abrégé de l'histoire ancienne
» de Rollin : il tâchera de leur bien imprimer
» les grandes époques, et le nom des hommes
» les plus fameux. Il pourra se servir d'Echard
» pour l'histoire romaine, et d'un abrégé du

» P. Bar pour l'histoire de l'Empire. Cependant
» il doit soigneusement élaguer les petits détails;
» et, proprement, l'étude de l'histoire ne doit
» s'étendre que depuis Charles-Quint jusqu'à
» nous. Ces faits intéressants tiennent à nos
» jours, et il n'est pas permis à un homme
» qui veut entrer dans le monde d'ignorer des
» évènements qui forment la chaîne des affaires
» courantes de l'Europe. Il ne suffit pas que le
» professeur enseigne l'histoire; il faut chaque
» jour, la leçon finie, qu'il y ajoute une demi-
» heure pour interroger les jeunes gens sur le
» point d'histoire qu'il a traité; par où il fera
» accoucher leur esprit de réflexions, soit mo-
» rales, soit politiques, soit philosophiques,
» ce qui sera plus utile pour eux que tout ce
» qu'ils auront appris. Par exemple, sur les dif-
» férentes superstitions des peuples : *Croyez-*
» *vous que Curtius, en sautant dans le trou qui*
» *s'était formé à Rome, le fit fermer? Vous*
» *voyez que cela n'arrive pas de nos jours; ce*
» *qui doit bien vous faire penser que ce conte n'est*
» *qu'une fable ancienne...* Après l'histoire des
» Décies, le maître a une occasion toute trou-
» vée d'embraser le cœur de ses élèves de cet
» ardent amour de la patrie, principe fécond

» en actions héroïques. S'il s'agit de César, ne
» peut-il pas interroger la jeunesse sur ce qu'elle
» pense de l'action de ce citoyen qui opprima sa
» patrie? Est-il question des croisades, cela four-
» nit un beau sujet pour déclamer contre la su-
» perstition. Leur raconte-t-on le massacre de la
» Saint-Barthélemi, on leur inspire de l'horreur
» pour le fanatisme. Leur parle-t-on d'un Cin-
» cinnatus, d'un Scipion, d'un Paul-Émile ; on
» leur fait sentir que la vertu de ces grands hom-
» mes a été la cause de leurs belles actions, et que
» sans vertu il n'y a ni gloire ni véritable gran-
» deur. Ainsi l'histoire fournit des exemples de
» tout. J'indique la méthode, mais je n'épuise
» pas la matière : un professeur intelligen ten aura
» assez pour diriger son travail, par ce qu'on
» vient de dire. Le même professeur, en trai-
» tant la géographie, commencera par les qua-
» tre parties du monde ; le nom des grands peu-
» ples suffit pour l'Asie, l'Afrique et l'Améri-
» que. L'Europe demande une connaissance
» plus exacte. L'Allemagne, comme étant la
» patrie de la jeunesse qu'il élève, exige que le
» professeur entre dans les plus grands détails
» des souverains qui la gouvernent, des rivières
» qui la traversent, des capitales de chaque

» province, des villes impériales, etc. Il pourra se » servir de Hubner pour cette partie de ses leçons.

» Le professeur de métaphysique commen- » cera par un petit cours de morale : il doit » partir du principe, que la vertu est utile et » très utile à celui qui la pratique ; il lui sera » facile de démontrer que, sans vertu, la so- » ciété ne saurait subsister. Il définira le comble » de la vertu, par le plus parfait désintéresse- » ment, qui fait qu'on préfère son honneur à » son intérêt, le bien général à l'avantage par- » ticulier, et le salut de la patrie à sa propre » vie. Il entrera dans l'examen de l'ambition » bien ou mal entendue : il montrera aux élèves » que l'ambition honnête ou l'émulation est la » vertu des grandes âmes ; que c'est le ressort » qui pousse aux belles actions, et qui les fait » entreprendre aux hommes obscurs, pour que » leur nom soit reçu au temple de Mémoire ; » que rien n'avilit plus d'aussi beaux senti- » ments et n'y est plus contraire que l'envie et » la basse jalousie. Il inculquera surtout à la » jeunesse, que, s'il y a un sentiment inné » dans le cœur de l'homme, c'est celui du juste ; » surtout il tâchera, s'il se peut, de faire de ses » élèves des enthousiastes de la vertu.

» . . . . Le cours de métaphysique se com-
» mencera par l'histoire des opinions des hom-
» mes, en les prenant depuis les péripatéticiens,
» épicuriens, stoïciens, académiciens, jusqu'à
» nos jours. Le professeur leur expliquera en
» détail l'opinion de chaque secte, en se ser-
» vant des articles de Bayle, des Tusculanes,
» et *de natura deorum* de Cicéron, traduits en
» français. De là il passera à Descartes, Leib-
» nitz, Malebranche, et enfin Locke, qui, se
» guidant par l'expérience, s'avance dans ces
» ténèbres autant que ce fil le conduit, et s'ar-
» rête au bord des abîmes impénétrables à la
» raison. C'est donc à Locke principalement que
» le maître doit s'arrêter : cependant, après cha-
» que leçon, il donnera encore une demi-heure
» à la jeunesse qui, ayant déjà fait sa logique
» et sa rhétorique, est toute préparée aux exer-
» cices qu'on exigera d'elle.

» Le professeur dira donc à un de ces jeunes
» gens d'attaquer le système de Zénon, et à un
» autre de le défendre, et il en usera de même
» sur chaque système : après quoi il résumera
» ce que les élèves auront dit, ou leur fera re-
» marquer la faiblesse de leur attaque ou de
» leur défense, en suppléant aux raisons qu'ils

» n'auront point attaquées, et aux conséquences » qu'ils auront négligé de tirer des principes. Ces » sortes de disputes se feront sans préparation : » premièrement, pour obliger la jeunesse à » être attentive aux leçons; en second lieu, » pour les obliger à penser à ce qu'ils auront à » dire; et, en troisième lieu, pour les accou- » tumer à parler promptement sur toutes sortes » de matières.

» Vient le professeur de mathématiques. Le » sieur Sulzer [1] conçoit qu'on n'a pas intention » d'élever des Bernouilly et des Newton : la » trigonométrie et la partie de la fortification » sont celles qui peuvent être les plus utiles à » la jeunesse qu'il élève, et auxquelles il mettra » sa principale application, ainsi qu'à ce qui » peut y influer. Cependant il fera un cours » d'astronomie, en parcourant tous les systèmes » différents, jusqu'à celui de Newton, mais en » traitant cette matière plus historiquement » qu'en géomètre. Il y ajoutera de même quel-

[1] M. Sulzer fut d'abord désigné pour enseigner les mathématiques dans cette école, mais avant même que les élèves fussent réunis, on le chargea des cours de métaphysique et de morale, et ce fut M. Castillon fils qui fut chargé des leçons de mathématiques.

» ques principes de mécanique, sans cependant
» trop approfondir la matière, faisant attention
» surtout de rectifier le jugement de la jeunesse,
» et de l'accoutumer le plus qu'il pourra à com-
» biner des idées, et à saisir facilement les dif-
» férents rapports que les vérités ont les unes
» avec les autres.

» . . . Le professeur en droit se servira de
» Hugo-Grotius pour en extraire ses leçons. On
» ne prétend point qu'il forme des juriscon-
» sultes consommés dans cette profession : un
» homme du monde se contente d'avoir des
» idées justes de cette science, sans l'approfon-
» dir entièrement. Il se bornera donc à donner
» à ses élèves une idée du droit du citoyen, du
» droit du peuple, de celui du monarque, et de
» ce qu'on appelle le *droit public.* Toutefois il
» avertira la jeunesse que ce droit public man-
» quant de puissance corrective pour le faire
» observer, n'est qu'un vain fantôme, que les
» souverains étalent dans les factums et dans
» les manifestes, lors même qu'ils le violent.
» Il finira ses leçons par l'explication du Code
» Frédéric, qui, étant la compilation des
» lois du pays, doit être connu de chaque ci-
» toyen.

De la police intérieure.

» .... Trois élèves ont un gouverneur [1] : le » gouverneur couche près d'eux; il doit avoir » soin de les accoutumer à la propreté, à la » civilité, et aux manières convenables à des » gens de condition : il doit les reprendre des » grossièretés, des mauvais propos, des ma- » nières basses et triviales, de la paresse, etc. » Un des cinq gouverneurs doit assister ré- » gulièrement aux classes, pour avoir atten- » tion à ce que les jeunes gens fassent leur de- » voir, et prêtent l'attention requise aux le- » çons qu'on leur donne. Les classes finies, » s'ils ont quelque chose à répéter, ou quelque » composition à faire, ou bien à apprendre » par cœur, il faut que le gouverneur soit » présent pour que le temps soit employé, et » qu'il ne se consume pas en distractions ou » balivernes. Les heures des classes seront par- » tagées selon la coutume de toutes les écoles [2].

[1] Comme bientôt après on admit dans cette école des pensionnaires paysans, et qu'on n'augmenta point le nombre des gouverneurs, il arriva que souvent chaque chambre fut de quatre ou cinq élèves.

[2] Ceci fut entièrement changé, comme on le verra bientôt.

» ..... En été, tout le monde se lèvera à » 6 heures; les classes commenceront à 7 » heures : en hiver, on se lèvera à 7, et les » classes commenceront à 8 heures. A midi, les » élèves et les gouverneurs dîneront ensemble; » à une heure, il faut que tout le monde se lève » de table. On soupe à 7 heures en hiver et à 8 » heures en été; et à 9 heures en hiver, et à » 10 heures en été, il faut que tout le monde » dorme. Il n'y aura que trois heures par se- » maine de catéchisme, et deux heures pour » le prêtre : un sermon suffit le dimanche. » L'après-midi du mercredi et du dimanche » sont toujours de récréation. La jeunesse ne » sortira jamais de la maison sans qu'un ou » deux gouverneurs ne la conduisent. Si quel- » que proche parent veut voir un des élèves, » l'un des gouverneurs l'accompagnera auprès » de ce parent, et le ramènera dans la mai- » son [1].

» En été, les jeunes gens pourront jouer à » la paume ou au ballon, et se promener : » en hiver, ils peuvent s'amuser dans une des

[1] Le général de Buddenbrock dispensa les gouverneurs de ce devoir, et les élèves ne furent accompagnés dans leurs visites en ville que par un domestique.

» grandes salles de l'académie, à jouer des » proverbes ou à badiner. Les gouverneurs » leur passeront les tours d'espièglerie et de » gaieté ; ils ne seront sévères que sur ce qui » regarde le cœur, des méchancetés, des em- » portements, des caprices, la paresse surtout, » la fainéantise, et des défauts qui perdraient la » jeunesse : mais ils se garderont bien de sup- » primer la gaieté, les saillies, et tout ce qui » peut annoncer du génie. Pour les exercices, » les élèves auront un maître de danse, qui leur » donnera trois leçons par semaine; et on les » mènera deux fois par semaine à l'académie » de Centerner [1] pour apprendre à monter à » cheval [2].

» Si les jeunes gens commettent des fautes, » on les punira; s'ils savent mal leurs leçons, ils » seront punis par un bonnet d'âne que portera » le coupable; si c'est par paresse, on le fera jeû- » ner le même jour au pain et à l'eau; si c'est » méchanceté ou malice, on le mettra en prison » à jeun, en l'obligeant d'apprendre une tâche » par cœur; après quoi il sera durement gour-

[1] Écuyer assez estimé.

[2] On ne tarda pas à joindre aux maîtres précédents un maître d'armes.

» mandé, ne sera que le dernier à table, n'o-
» sera point mettre d'épée en se promenant en
» ville, et sera obligé de demander pardon en
» public à celui qu'il aura offensé : s'il a été
» têtu, il ne portera qu'un sarrau jusqu'à ce
» qu'il se repente. Mais il est défendu, sous
» peine de prison, aux gouverneurs de frapper
» leurs élèves : ce sont des gens de condition,
» auxquels il faut inspirer de la noblesse, et
» infliger des punitions qui irritent l'ambition,
» et non pas qui les avilissent.

» Les professeurs et les gouverneurs n'ont
» point de juridiction les uns sur les autres.
» Si un professeur est mécontent d'un élève,
» il le dénonce au gouverneur, qui le punit
» selon qu'il a été prescrit ci-dessus. S'il arri-
» vait cependant qu'un professeur et un gou-
» verneur eussent quelque démêlé, ils s'en
» plaindraient au . . . . . [1], qui videra leur dif-
» férent selon l'équité, et qui fera toutes les
» semaines la visite de la maison, en commen-
» çant par les classes et les chambres, et en

[1] Ce nom en blanc prouve qu'en écrivant cette instruction, le roi n'avait pas encore décidé de choisir le général de Buddenbrock pour être chargé de la surveillance de cette maison.

» s'occupant ensuite de la partie économique,
» pour examiner si chacun fait son devoir, et
» si l'instruction du roi est exactement suivie.
» Il exhortera ceux qui se relâchent ; et après la
» seconde monition, il dénoncera le prévarica-
» teur au roi.

» Sa majesté recommande surtout aux gou-
» verneurs d'avoir eux-mêmes de la sagesse et
» une bonne conduite, parceque l'exemple
» prêche mieux que les instructions, et qu'il
» serait honteux que des gens qui doivent
» présider à l'éducation de la jeunesse se trou-
» vassent plus répréhensibles que leurs élèves.

» En général, les principes sur lesquels
» cette académie est fondée seront d'une
» utilité évidente par les sujets utiles à l'état
» qui pourront s'y former, pourvu que cette
» instruction soit rigidement observée en tous
» ses points : mais si le relâchement, la négli-
» gence, l'inattention des maîtres et des gouver-
» neurs l'altéraient, alors le but serait manqué.
» Mais sa majesté espère que professeurs et
» gouverneurs se feront un devoir de coopérer
» à ses salutaires intentions, en mettant toute
» leur application à former cette jeunesse,
» tant pour les bonnes mœurs que pour les

» connaissances, d'une manière qui fera éga-
» lement honneur à l'institution, aux maîtres
» et aux élèves. »

Signé FRÉDÉRIC.

Cette instruction ne dit pas que toutes les leçons se donneront en français dans cette école : c'était néanmoins l'intention bien formelle du roi ; il défendit même de permettre aux élèves d'y parler allemand; et c'est ainsi qu'on en usa durant quelques années.

Si l'on examine attentivement cette instruction, on y remarquera quelles ont été les études favorites de l'auteur : il entre, même avec complaisance, dans les détails des leçons du professeur d'éloquence, de celui de morale et de métaphysique, et de celui d'histoire et de géographie : c'est que ces parties sont en effet celles qu'il possédait le mieux, et auxquelles il s'était particulièrement attaché. Il est bien plus laconique, et, si j'ose le dire, bien plus sec, lorsqu'il arrive aux leçons du professeur de mathématiques et de physique, et à celles du professeur de droit. Quant à ce qui regarde la partie dont j'ai été chargé, il n'a su qu'en dire : il avait senti qu'il avait besoin d'un professeur

particulier pour cette partie; mais il ne sut même comment le nommer, et ne put indiquer que la plus triviale des fonctions qui devaient lui être confiées[1]. Aussi me dit-il, lorsque je parus pour la première fois devant lui, qu'il s'en rapporterait entièrement à mon zèle pour le développement de ma méthode et de mon plan, et qu'il espérait n'être point trompé dans son attente. On verra qu'il avait fortement désiré qu'on lui envoyât un homme digne de sa confiance pour cette partie, et que, dans la

[1] Il était impossible qu'il en fût autrement de la part d'un roi qui ne savait pas même l'orthographe.

Indépendamment de la lettre que d'Alembert chargea mon père de remettre à Frédéric, et de ce qui, dans ces lettres antérieures, avait déterminé son choix, il lui écrivait le 1er mars 1765:

« Je prends la liberté, Sire, de recommander de nou-
» veau aux bontés de Votre Majesté M. Thiébault, le
» professeur de grammaire que j'ai l'honneur de lui en-
» voyer, et qui doit actuellement avoir reçu ses ordres.
» Elle aura sûrement lieu d'en être contente à tous égards.
» Je souhaiterais qu'elle le fût de même d'un ouvrage
» qu'elle recevra bientôt, et dans lequel j'ai tâché de dire
» la vérité, etc. »

Le 24 du même mois, c'est-à-dire après sa première entrevue avec mon père, Frédéric lui répondit:

« Je vous suis très obligé de l'envoi du grammairien.

suite, il a persisté avec fermeté dans la confiance qu'il eut d'abord en moi. Les deux articles suivants feront voir quand, comment, et jusqu'où on s'est écarté de cette instruction [1].

CHOIX DES PERSONNES EMPLOYÉES ET ATTACHÉES A CETTE ÉCOLE.

Frédéric ne s'en rapporta, pour ainsi dire, qu'à lui-même pour le choix des professeurs; mais il ne put pas se réserver de même celui des gouverneurs, pour lequel il fut influencé par ses alentours, et surtout par M. le Catt, son

» J'ai cru m'apercevoir que c'est un garçon sage, et qui » vaut mieux que l'emploi qu'on lui destine, lequel ne » lui procurera pas les moyens de développer ses talents. »

On voit au reste, par une lettre de d'Alembert, du 3 novembre 1763, combien de soin et d'attention d'Olivet et d'Alembert mettaient à ces sortes de choix. Ce dernier, en effet, écrivait au roi : « S'il n'était question que d'un » professeur médiocre, le choix ne nous embarrasserait » pas; mais Votre Majesté ne veut et ne mérite pas qu'on » la trompe, etc. »

Bon THIÉBAULT.

[1] Je ne dirai rien d'un autre établissement à peu près semblable, que Frédéric avait formé à Coëslin; je n'ai pas été à portée d'en suivre la marche et d'en connaître les résultats.

secrétaire des commandements, et même par son colonel Guichard, ou Quintus-Icilius.

Le premier professeur dont Frédéric fit choix fut M. Sulzer, qui avait professé les mathématiques au collége ou gymnase Joachim pendant trente ans, et qui était un des académiciens les plus estimés dans la classe de philosophie spéculative. M. Sulzer, devenu veuf, avait résolu de se retirer en Suisse, sa patrie ; il avait en conséquence demandé et obtenu son congé en 1764, et se disposait à partir, lorsque le roi lui fit écrire, par M. le Catt, qu'il avait jeté les yeux sur lui pour un établissement nouveau, auquel sa majesté ne voulait employer que des hommes d'un mérite bien connu, et qu'on espérait qu'il différerait son départ jusqu'à ce qu'il eût pu juger lui-même si les fonctions qu'on lui destinait pouvaient lui convenir. Cette invitation flatta M. Sulzer, qui attendit, accepta, et nous resta. On a vu à l'article de l'académie des sciences les principales preuves qu'il a données de son mérite comme homme de lettres.

Le second professeur appelé pour la même école fut M. Toussaint, connu par le livre *des Mœurs*, quelques autres ouvrages, et plusieurs

articles insérés dans l'Encyclopédie. Cet auteur avait essuyé des malheurs en France, et même avait craint d'y être persécuté ; il s'était sauvé à Bruxelles, pendant la guerre de sept ans, et y était devenu le rédacteur d'une gazette française, toute dévouée, comme on peut le croire, aux vues de la maison d'Autriche : aussi M. Toussaint n'y avait-il pas ménagé le roi de Prusse, que, jusqu'à la paix, il s'était permis de désigner par l'épithète injurieuse de *Brigand du Nord*. Ce roi philosophe le savait très bien ; mais il était loin d'attribuer au cœur de l'homme ce qui n'appartenait qu'à des circonstances plus ou moins impérieuses, et il n'en eut pas moins l'idée d'attacher à son école cet écrivain, dont le livre lui avait plu, et dont MM. de Castillon le père, qui l'avait connu en Hollande, de Beausobre et Pajon, qui avaient été en pension chez lui à Paris, le marquis d'Argens et le Catt, vantèrent les talents, le caractère et les principes. La chaire de logique et de rhétorique lui fut donc offerte par l'entremise de M. de Castillon : il l'accepta, et se hâta de se rendre à Berlin, où il arriva cinq à six mois avant moi.

M. de Castillon ayant été, par la commission précédente, à portée de bien connaître

ce futur établissement, sut, dans le temps, que M. Sulzer devant être chargé d'enseigner la morale et la métaphysique, la chaire de mathématiques devenait vacante : il la sollicita, et l'obtint pour son fils, alors fort jeune, mais très capable de la bien remplir : sa nomination éprouva néanmoins quelques difficultés : le grand Euler avait demandé cette place pour son fils aîné, déjà membre de l'académie des sciences, et un peu plus âgé. La préférence accordée au jeune de Castillon fut pour M. Euler un premier sujet de mécontentement.

La chaire de droit fut donnée à un M. Stoss, gardien du cabinet des curiosités du château, et adjoint au bibliothécaire du roi, bon jurisconsulte d'ailleurs, et très digne confrère.

Pendant que le roi s'occupait de toutes ces nominations, Sulzer écrivait par ses ordres à M. Wéguelin, pasteur à Saint-Gall en Suisse, pour lui proposer la place de professeur d'histoire et de géographie. Ce choix était excellent. M. Wéguelin était savant, laborieux, et de plus très zélé. Ce collègue arriva le dernier, c'est-à-dire trois ou quatre mois plus tard que moi.

D'Alembert avait été vivement prié par sa

majesté de se concerter avec l'abbé d'Olivet, pour lui choisir et lui envoyer quelqu'un qui pût convenir à la chaire de grammaire générale et de style. Cérutti, instruit de cette commission, m'en donna avis : d'Alembert et d'Olivet, qui me connaissaient tous deux, me proposèrent à Frédéric, qui les autorisa à m'engager.

Le général de Buddenbrock nous donna dans la suite un nouveau professeur et un maître de plus : le premier fut un officier du génie, chargé d'enseigner les principes de l'artillerie et des fortifications; et le second, l'un de nos gouverneurs, qui fut autorisé à donner à nos élèves des leçons de grammaire allemande : mais ces deux hommes n'ont jamais eu part à nos délibérations.

Le premier vœu de Frédéric, par rapport aux gouverneurs, fut d'en trouver qui fussent de la Suisse française, et qui eussent été officiers, surtout dans les régiments attachés au service de France[1]. Mais on ne fait pas toujours ce que l'on désire le plus : l'impatience,

[1] Aussi leur assigna-t-on un fort bel uniforme : chapeau bordé avec cocarde, épée d'ordonnance avec dragonne, habit écarlate, etc.

le besoin, les petites intrigues, mille circonstances amenèrent ce roi à se contenter de sujets parmi lesquels il n'y en eut qu'un seul qui réunît les qualités si vivement désirées, encore cet homme fut-il celui de tous qui convenait le moins à sa place. « On m'a nommé gouverneur » des autres, disait-il souvent, et j'aurais pour » moi-même besoin de deux gouverneurs au » moins. » Il avait raison. Ce M. de Meirolles, issu d'une famille languedocienne retirée à Lausanne du temps du refuge, avait été aide-de-camp du prince de Condé durant la guerre de sept ans. Le défaut de fortune n'avait pas suffi pour le sauver des étourderies de la jeunesse, et il avait encore tous ses défauts à Berlin. Quatre officiers de la garnison le voyant entrer dans un café où ils jouaient aux tarocs, se dirent entre eux, mais assez haut pour qu'il les entendît : « Oui, toujours quatre Français » pour un Prussien ! — Messieurs, leur dit-il en » s'approchant d'eux, je n'ai l'honneur d'être » qu'un demi-Français : hé bien, quatre Prus- » siens comme vous pour moi ! voulez-vous que » je vous le prouve ? » Ce propos, auquel on ne fit point de réponse, ne lui fit néanmoins pas de tort dans le public ; mais quelque temps

après il se permit une autre réplique qui lui coûta plus cher, en ce que l'on en garda rancune : ils prièrent, lui et ses collègues, le général de Buddenbrock de leur payer trois mois d'appointements échus, observant que, s'ils n'avaient pas été en fonctions, ce n'était pas de leur faute. « Messieurs, leur dit le général, » quand maître Jacques, dans *l'Avare* de Mo- » lière, demande de l'avoine pour ses chevaux, » l'Avare lui répond : *L'ont-ils gagnée?*—Mais, » mon général, dit de Meirolles, maître Jacques » n'a-t-il pas raison de demander à son tour si » c'est de leur faute qu'ils n'ont pas travaillé, » et si c'est là un juste motif pour les faire mou- » rir de faim? Permettez-moi d'ajouter qu'au » surplus nous ne sommes pas des chevaux, » quoique Suisses, et que le roi de Prusse n'est » pas l'Avare de Molière. »

Ce gouverneur eut bientôt quelques dettes, et le général de Buddenbrock allait s'en faire un titre pour le renvoyer, lorsqu'un évènement inattendu le sauva pour quelques mois. Le prince Frédéric-Auguste de Brunswick étant à l'opéra avec son frère aîné, le prince héréditaire aperçut et reconnut M. de Meirolles, qu'il avait vu dans la guerre de sept ans à la

suite du prince de Condé : il le montra à son frère; et, pour s'assurer qu'on ne se trompait pas, on le fit prier de monter à la loge de leurs altesses « Hé bien, lui dirent ces deux princes » en le voyant, qu'avez-vous fait de votre habit » de velours noir? — Messeigneurs, je l'ai mis au » rebut : il m'allait mal. » Pendant la guerre de sept ans, il avait été arrêté par l'armée des alliés, dans une course qu'il avait voulu faire déguisé en magistrat; on l'avait amené comme espion aux princes, auxquels il avait déclaré son nom, son état et son poste auprès du prince de Condé. « Mais, lui avait dit le prince » héréditaire, est-ce là votre uniforme? — Non, » monseigneur, je ne l'avais pris que pour » échapper à vos postes avancés. — Et où vou- » liez-vous aller sous ce déguisement? — A » telle ville, où nous avons été quelques mois, » et où l'amour me rappelait. — Ah, l'amour! » Oui, les Suisses sont amoureux, mais c'est » de la gloire. » Un trompette envoyé au prince de Condé, avec une lettre et son signalement, rapporta pour réponse que cet officier n'avait dit que la vérité, et on lui rendit la liberté. A peu de jours de là, ces princes vinrent dîner au camp français, et l'y retrouvèrent. La ren-

contre faite à l'opéra leur fit plaisir; ils le recommandèrent à M. de Buddenbrock, et en payèrent les dettes. Cependant ce ne fut que partie remise : de Meirolles nous quitta sept ou huit mois après ; M. le comte de Golowkin le retira chez lui, et ensuite le fit placer comme aide-de-camp chez M. le prince Adam Czertorisky en Pologne, où il resta quelques années, et d'où il n'est parti que pour retourner à Lausanne et y mourir.

Le second gouverneur fut un M. du Luc des Maisons, ancien gardien des capucins en Savoie, sa patrie : il avait débauché une femme mariée, s'était sauvé avec elle à Bâle, y avait changé de religion, et épousé sa belle; de là il avait été en Russie, et enfin était venu à Berlin, où il avait formé une maison de pensionnaires qu'il élevait assez bien, d'autant plus qu'il avait de l'esprit, des connaissances et beaucoup d'activité ; homme d'ailleurs bien né et serviable, mais très éloigné, comme on voit, d'être Suisse, et plus encore d'avoir été officier en France.

Le troisième fut un Genevois, assez instruit, et très zélé pour ses élèves, qu'il ne quittait pas. Ce fut son zèle qui le perdit, ayant eu,

dans un moment de vivacité, le malheur d'en frapper un, ce qui le mit dans la nécessité de se retirer.

Le quatrième fut un Suisse de Saint-Gall, nommé M. de Zollicoffer : il n'avait jamais fait d'autre service militaire que d'être le précepteur du fils du général de Buddenbrock.

Le cinquième enfin était un Berlinois, nommé M. Pretorius, quelque temps officier dans un régiment prussien.

Je ne parle pas de ceux qui, tels qu'un M. de Bouton et qu'un M. de Janneret, ont succédé plus tôt ou plus tard à ceux de ces cinq premiers gouverneurs qui sont morts ou se sont retirés. Je n'ai même parlé des premiers que pour faire voir ce que deviennent presque toujours, entre les mains des hommes, les institutions même les plus respectables. Frédéric était absolu et bien ferme, et, dès le début, on n'en parvint pas moins à éluder ses ordres les plus formels, et cela pour un établissement qu'il avait spécialement à cœur.

TABLEAU HISTORIQUE DE L'ÉCOLE CIVILE ET MILITAIRE.

Le roi nous fit demander la liste des livres que nous jugions nécessaires pour nos leçons, ou utiles à la jeunesse : nous fîmes ce catalogue avec d'autant plus de soin, que nous étions assurés que sa majesté l'examinerait avec attention. Au titre de chaque ouvrage, nous ajoutâmes l'indication du format, du nombre des volumes, de l'édition que nous désirions, et du nombre des exemplaires dont on pourrait avoir besoin. Le roi fut si content de ce premier travail, qu'il n'en supprima aucun article, et que peu de temps après le libraire Étienne Bordeaux nous livra les quatre mille volumes environ que nous avions demandés.

Notre plus sérieuse attention, entre nous professeurs, fut de régler nos conférences et de méditer sur les objets importants que nous aurions à y discuter. Il fut arrêté, dès la première séance, que nous nommerions entre nous, et pour l'ordre des délibérations, un président, sous le nom de *directeur des études ;* que nous nous assemblerions au moins tous les deux mois, et plus souvent s'il en était besoin;

que, tous les six mois, nous examinerions, mais sans témoins, la totalité de nos élèves; que nous écririons et signerions notre avis sur les progrès et la capacité de chacun d'eux pris séparément; que nous formerions, de la réunion de ces avis, un rapport général qui ne serait communiqué à personne, à moins d'un ordre exprès du roi; que nous donnerions par écrit des instructions détaillées à chaque maître, pour les diriger dans leurs fonctions, et leur indiquer la méthode et la marche qu'ils auraient à suivre; que M. Sulzer rédigerait les instructions pour le maître de latinité et pour celui d'écriture et de calcul, et que je ferais celles du maître de langue française; que ces instructions seraient examinées et discutées par nous tous, et qu'elles ne seraient remises aux maîtres qu'après que nous les aurions approuvées et signées; que l'un de nous serait commis pour suivre, au moins une fois par semaine, les leçons des maîtres, afin de nous assurer de leur exactitude à se conformer à l'esprit de leurs instructions, et qu'à la fin de l'année, jour anniversaire de notre installation, nous aurions une séance dans laquelle le professeur d'éloquence rendrait compte au public

des succès de cet établissement, en nommant avec éloges ceux des élèves qui se seraient le plus distingués, et qu'ensuite il finirait cette séance par la lecture de l'instruction du roi. Au surplus, cette séance publique, que M. de Buddenbrock serait prié de présider, devait être précédée par un examen général de tous les élèves, examen fait en présence d'eux tous, des maîtres, des gouverneurs, et même des parents ou amis de ces premiers qui désireraient y assister. M. Sulzer fut notre premier président : l'année suivante, M. Toussaint lui succéda : je suivis M. Toussaint, et, dans la suite, ce titre, ou plutôt les devoirs qui y étaient attachés passèrent ainsi à tous les professeurs, chacun à son tour, excepté M. de Castillon, qui, par modestie, et vu son âge, nous pria de l'en dispenser.

Ces premiers arrêtés ne concernaient encore que la forme ; et nous sentions tous la nécessité de traiter promptement d'autres questions qui tenaient au fond de l'établissement, et qui par conséquent étaient bien plus délicates, plus importantes en elles-mêmes, et non moins urgentes à résoudre. Combien de temps convenait-il que les élèves restassent entre nos

mains? En combien de classes devions-nous les partager? Dans quel ordre était-il à propos de faire marcher l'instruction? Ce fut à ces trois questions que nous ramenâmes toutes celles que nous eûmes à nous faire.

La première nous arrêta peu de temps : il fut décidé que nous prierions le général de ne nous remettre que des enfants de douze ans environ, et de nous les laisser six années consécutives. M. de Buddenbrock nous promit de remplir bien exactement ces deux premiers vœux, et de mettre tous ses soins à choisir pour notre école, ainsi que le roi le lui avait fortement recommandé, ceux qui paraîtraient avoir de plus heureuses dispositions, parmi les cinq cents jeunes gens qui composaient l'école des cadets, dont il était également le directeur : il nous promit même, sur ce dernier point, de ne faire ses choix qu'en nous consultant et de concert avec nous; promesse qu'il n'a jamais tenue, mais qu'il a fait semblant de tenir une fois, que les professeurs Sulzer et Wéguelin furent invités à venir voir les jeunes gens que son excellence voulait nous envoyer, et à dire, sur un simple coup d'œil, s'ils en étaient contents ou non.

Les deux autres questions étaient d'un ordre beaucoup plus sérieux; nous nous aperçumes même bientôt qu'elles étaient étroitement liées entre elles, et que la solution de l'une dépendait de la solution de l'autre. M. Toussaint prétendit qu'il ne devait et ne pouvait prendre les élèves que quand on les lui aurait suffisamment préparés, et que, de cette sorte, ce ne serait que dans trois ans qu'il aurait à entrer en fonctions. Ce mot me présenta un avenir scandaleux : il me sembla que le public, et surtout le roi, n'approuveraient jamais que nous eussions ainsi, chacun à tour de rôle, trois ans à ne rien faire : cependant je me bornai à observer qu'avant de prendre une détermination définitive sur des objets aussi essentiels et même de les discuter, il convenait, maintenant que les questions étaient bien posées, de les méditer chez nous, et peut-être même de mettre nos idées par écrit, afin de mieux examiner ce qu'exigeaient de notre zèle le plus grand avantage de nos élèves, et notre respect pour les intentions et l'instruction du roi : tout le monde sentit que j'avais raison, et nous nous séparâmes.

Rentré chez moi, je repris l'instruction de sa majesté, et me mis à la discuter la plume à

la main : j'en distinguai les principes généraux d'avec les articles de détail ; je parvins à démontrer, non par la lettre, mais par l'esprit de tous ces principes, qu'il nous devenait impossible, à moins d'une infidélité très coupable, de suivre l'ordre routinier des autres écoles. Après avoir prouvé la nécessité de créer chez nous un ordre nouveau pour la division des classes et la marche des études, ce fut encore d'après les principes établis par le roi que je cherchai à les déterminer : je démontrai que les sciences pouvaient marcher de front, et que les élèves gagneraient infiniment à cette sorte de réunion, tant pour la rapidité de leurs progrès, que pour la perfection et la netteté des idées qu'ils acquerraient, pourvu que les professeurs s'accordassent à ne suivre tous qu'une marche lente, ce qui leur serait d'autant plus facile, qu'ils auraient quatre ans à donner à des leçons que partout ailleurs on concentre dans l'intervalle si étroit d'un an ou deux. Je n'oubliai pas de remarquer que, de cette sorte, les élèves ne pourraient pas oublier ce qu'ils auraient appris, puisque toutes les branches seraient reproduites et développées tous les jours ; que les sciences elles-mêmes doivent né-

cessairement gagner plus qu'on ne peut le dire à leur association; que ce plan que m'offrait l'instruction du roi bien entendue devait être trop utile aux élèves, à l'enseignement, au public, pour qu'il nous fût permis de le méconnaître ou de nous en écarter; et qu'enfin il ne nous restait qu'à mettre tout notre zèle à respecter, suivre et justifier une idée neuve, propre à faire une grande et heureuse révolution dans la culture des esprits, et à relever la gloire d'un monarque qui y était arrivé le premier par son génie, et nous invitait à y amener l'Europe par notre exemple et nos succès.

Lorsque j'eus rédigé ces idées, je me hâtai de les soumettre à l'examen de mes confrères: j'en adressai le manuscrit à MM. Sulzer, Wéguelin, Stoss, de Castillon et Toussaint, avec un billet par lequel je les invitais tous à y ajouter par écrit leur avis ou jugement, et je priais M. Toussaint, qui logeait à côté de moi, de me renvoyer ensuite ce travail. M. Sulzer vint, peu de minutes après mon envoi, me témoigner sa satisfaction, et me remercier de ce que j'avais fait. « J'étais, me dit-il, vraiment attristé » d'avoir à terminer mes jours dans une car-

» rière où j'ai passé trente ans de ma vie, et qui » ne m'a fait sentir que les dégoûts de la routi- » ne : aujourd'hui, vous ranimez mon zèle; vous » m'offrez une perspective où tout est hono- » rable. Le plan que vous avez tiré de l'in- » struction du roi est digne de son génie, et il » est glorieux pour nous de le développer et de » l'exécuter. » M. Wéguelin, tout récemment arrivé, et qui devait sa vocation à M. Sulzer, ne manqua pas d'opiner comme lui; M. Stoss n'était pas d'humeur à lutter contre nous trois; M. de Castillon ne pouvait trouver dans son système qu'un motif plausible de s'en rapporter à la majorité de ses collègues : ainsi M. Toussaint ne reçut mon avis que fortifié de celui de tous les autres, et ne put résister à cette unanimité.

Il fut donc arrêté dans notre prochaine assemblée, 1° que le cours entier des six ans d'études serait divisé en trois parties égales de deux ans chacune, ou, si l'on veut, en trois classes; 2° que la troisième classe (celle des commençants, ou nouveaux venus) serait occupée matin et soir par les maîtres seulement, mais sous la direction et l'inspection des professeurs; 3° que la seconde classe recevrait le

matin les leçons des professeurs, et le soir, les leçons des maîtres dont ils auraient encore besoin, c'est-à-dire de tous les maîtres d'études, excepté ceux de langue française et de chiffres ; 4° que les élèves de la première classe n'auraient aussi à entendre dans la matinée que les professeurs, et n'auraient dans la soirée que les maîtres d'exercices ; le reste de leur temps devant être employé dans leurs chambres à des études ou à des compositions particulières ; 5° que tous les élèves auraient, pour les études et préparations particulières, une heure le matin avant l'ouverture des classes ; et le soir deux heures environ, et même ceux de la première classe plus de deux heures, s'il en était besoin ; 6° que tous les professeurs donneraient des leçons aux deux classes supérieures, sinon tous les jours, au moins de deux jours l'un ; 7° que ce serait au président ou directeur des études à tracer le tableau des leçons, qui serait remis à toutes les chambrées, et affiché dans toutes les classes, et qu'il ne livrerait qu'après avoir recueilli les notes et demandes, ou avis de chacun de ses collègues, et après que tous y auraient accédé ; 8° que le roi ayant fixé des heures différentes pour le lever et le coucher

selon les saisons, et les professeurs pouvant avoir besoin de plus ou moins d'heures de leçons pour un de leurs semestres que pour l'autre, ce tableau serait renouvelé tous les six mois; 9° que les professeurs se traceraient à eux-mêmes le plan qu'ils auraient à suivre, d'après les considérations fondamentales que nul d'entre eux n'est seul à occuper les élèves, que chacun a quatre ans à occuper le même élève, et qu'il est juste de se resserrer dans les limites les plus convenables, afin de ménager à ses collègues le temps dont ils ont besoin; 10° que chaque professeur diviserait sa tâche totale de manière à n'enseigner que telle partie dans la seconde classe, et à réserver telle autre partie pour la classe supérieure, c'est-à-dire que le professeur Toussaint donnerait la logique à ceux-là, avec les principes généraux d'éloquence, et à ceux-ci les détails de la rhétorique, avec les notions convenables de la poésie et des beaux-arts; que le professeur Sulzer traiterait avec ceux-là de la morale, et de la métaphysique avec ceux-ci; que le professeur Wéguelin suivrait l'histoire ancienne avec les moins avancés, et l'histoire moderne avec les plus instruits; que M. Stoss traiterait là du

droit naturel et de ce qui s'en rapproche, et ici du droit civil et national; que M. de Castillon développerait les éléments de calcul et d'algèbre avec les uns, et les éléments de géométrie avec les autres; et que je parlerais aux premiers des parties d'oraison et de la syntaxe, et aux seconds de tout ce qui tient à la théorie du style en général et à la pratique des différents styles particuliers; 11° que de cette sorte nous pourrions recevoir de nouveaux élèves tous les deux ans; et 12° que nous n'aurions pas un jour à perdre, la rédaction de nos cahiers ne pouvant manquer de nous prendre moins des deux ans qui devaient précéder nos premières leçons.

Ces articles complétèrent l'organisation de notre école. M. Sulzer en fut si satisfait, qu'il se hâta d'en présenter le résultat au secrétaire des commandements du roi, qui voulut, de plus, m'entendre sur tous les points, et alla reporter au roi le tableau qu'il s'en était fait. Frédéric en fut enchanté à son tour, et secrètement flatté que j'eusse trouvé dans son instruction une marche nouvelle, brillante, et qui semblait devoir être très heureuse. J'ai toujours été persuadé que c'était en grande partie

à cette preuve de mon zèle que je devais sa constance à me marquer tant de bienveillance durant le reste de son règne.

On peut facilement concevoir qu'une école ainsi organisée, et confiée à des hommes supérieurs, devait avoir des succès extraordinaires, d'autant plus que M. de Buddenbrock mit un soin particulier au choix de nos premiers élèves. Aussi le zèle des élèves, des professeurs et des gouverneurs ne laissa-t-il rien à désirer durant plusieurs années. Je ne craindrai même pas d'ajouter que, dans un aussi court espace de temps, et à proportion de la force des classes, aucune autre école n'a peut-être jamais formé autant d'élèves distingués.

Lorsque j'ai parlé de notre zèle, j'aurais dû citer également celui du roi. La première fois qu'il me faisait appeler à chacun de ses voyages de Potsdam à Berlin, il débutait toujours par me demander des nouvelles de son école : ce sujet était traité fort sérieusement et dans un très grand détail. Il fallait lui nommer tous nos élèves, et lui rendre compte même des plus petites circonstances : il voulait surtout savoir quels étaient ceux de ces jeunes gens qui faisaient le plus de progrès, ceux qui s'ap-

pliquaient à l'étude avec plus d'ardeur, ceux qui annonçaient le plus d'esprit ou de capacité. Il fallait lui désigner la sorte d'esprit ou de talent que l'on découvrait en chacun de ces élèves, et lui dire pourquoi je les jugeais ainsi. Ce n'était pas chez lui une vaine affectation : il donnait à tous ces détails la plus grande attention, aussi ai-je remarqué qu'il a très bien placé ceux dont j'avais eu plus de bien à lui dire. Mais pour montrer jusqu'à quel point ces idées singulières et même originales se reproduisaient en toutes sortes d'occasions, je raconterai combien j'eus de peine un jour à le persuader sur le compte de l'un de ceux que je vantais le plus, et qui le méritait le mieux. « Mon cher, me dit-il, pour celui-là, vous vous » trompez : il vous a sans doute satisfait par » son application, mais comptez qu'il n'a ni es- » prit ni talent. » Comme je persistais à rendre justice à ce jeune homme, en y mettant d'autant plus de zèle, que la prévention que son souverain avait contre lui pouvait lui devenir plus préjudiciable, Frédéric me répliqua par ces mots : « Observez donc que je connais par- » faitement toute sa famille; elle est de telle » province, famille assez nombreuse et peu

» riche : je les ai bien étudiés, ce sont tous de bra-
» ves gens, qui se distinguent par de fort bonnes
» mœurs, et par une grande fidélité à remplir
» leurs devoirs. Le père de votre élève avait
» tel grade à l'armée, lorsqu'il fut tué à telle
» bataille. Je vous réponds qu'il n'y a jamais eu
» ombre d'esprit dans toute cette famille. —
» Eh bien ! sire, celui-ci fait exception, car
» nous lui reconnaissons tous un excellent
» esprit, et même de la facilité : les idées chez
» lui sont assez abondantes, toujours justes et
» naturellement rangées dans un fort bon ordre;
» avantage que son application, d'ailleurs exem-
» plaire, ne pourrait seule lui procurer. — En
» ce cas, monsieur, je vous croirai ; mais ce ne
» sera qu'en me persuadant qu'il n'a été greffé
» dans cette famille qu'en contrebande : soyez
» sûr que son père, qui pourtant était un excel-
» lent soldat, n'a eu aucune part à sa naissance. »

Le genre remarquable et vraiment nouveau de notre école, les succès connus de nos élèves, l'intérêt particulier que le roi y prenait, tout concourait à attirer sur cet établissement l'attention publique, et surtout à exciter la curiosité des étrangers : tous les voyageurs de marque demandaient à le voir ; aucun

prince ne venait à Berlin sans le visiter : c'est ainsi que le grand-duc de Russie, le roi de Suède, les princes ses frères, etc., venaient nous honorer de leurs visites, et reconnaître par eux-mêmes la vérité des rapports qu'on leur avait faits.

Cependant, et durant cet éclat, nous pouvions déjà prévoir la trop prochaine décadence de ce bel établissement; décadence qu'il est juste d'attribuer au général de Buddenbrock. Ce baron, originaire de Prusse, fils et petit-fils de feld-maréchaux, ancien page du gros Guillaume, ensuite aide-de-camp de Frédéric, devenu depuis lieutenant-général et chevalier des ordres du roi, placé comme directeur à la tête de l'école militaire, connue à Berlin sous le nom du *corps des cadets*, et nommé, de plus, directeur de notre école pour ce qui concerne la partie économique et la police; ce baron, dis-je, d'une très riche taille et d'une forte constitution, avait à l'époque de mon arrivée environ soixante ans : son caractère était assez modéré; on lui reconnaissait de la politesse, mais on avait peu de confiance en tout ce qu'il disait : on l'accusait de manquer de franchise; on prétendait même qu'il ne

fallait lui confier que ce qu'on voulait rendre public : il avait de plus une prévention très forte contre les Français. Un jour que je disais peu de bien de lui au prince Henri, ce prince me répondit : « Je le reconnais à tout ce que » vous m'en dites : cependant c'est encore pour » la société l'un de nos généraux les mieux » venus. » Ce même homme, qui d'ailleurs avait l'esprit peu cultivé et vraiment borné, était doué de l'instinct du plus parfait courtisan ; aussi remarquait-on qu'il n'avait jamais essuyé de disgrâce[1]. Tel est celui à qui il est

[1] J'ai dit dans un autre ouvrage (*Grammaire philosophique, préface*) qu'il était grand partisan des jambons fumés et de la Palingénésie de Bonnet, et qu'il aurait volontiers réduit sa cuisine à l'un, et sa bibliothèque à l'autre; et je l'ai dit avec raison, car il ne prisait d'autre livre que le traité de la Palingénésie, et il n'a jamais pu me pardonner de ne point manger de jambons crus. Je citerai pourtant de lui un mot, sans doute recueilli de quelque autre personne, mais qui présente une vérité importante, quoiqu'à l'aide d'une comparaison très peu noble. « Un » roi, me disait-il, est comme une araignée que l'on ne » voit pas, et qui n'en est pas moins instruite de tout ce » qui se passe dans son domaine. Cachée dans un coin » obscur, elle y reste comme immobile et invisible; mais » elle a sa toile tendue de tous côtés, et ses filets sont

nécessaire de remonter pour découvrir les premières et véritables causes qui ont peu à peu altéré et dénaturé cette école qui aurait dû braver les siècles [1].

» tellement disposés, qu'une mouche y touche à peine, que » déjà elle est saisie et dévorée. Voilà ce que sont les rois » au fond de leurs châteaux; nous ne voyons pas leurs » filets, mais ils n'en sont pas moins tendus de toutes » parts, et ne reportent pas moins sûrement et moins » promptement où il le faut la nouvelle de tout ce qui se » passe. »

[1] Diverses personnes m'ont assuré que cette école est aujourd'hui tombée bien au-dessous de ce que je l'ai laissée. Je n'en suis pas surpris, après qu'on a vu des comédiens choisis pour succéder à des professeurs. Je ne veux injurier personne; mais chaque état a l'esprit qui lui convient, et l'on doit quelque respect à l'opinion publique. Le pauvre M. de Castillon, né, pour ainsi dire, avec cet établissement, est le seul qui y soit resté depuis son origine jusqu'à présent. Il a vu cet établissement naître, prospérer, s'altérer, dégénérer, et peut-être le verra-t-il périr de la langueur qui le consume, ou au moins s'éclipser et disparaître dans la foule des institutions insignifiantes. Le prince Henri, qui n'a jamais assez aimé le roi son frère pour le flatter, me disait de cette école qu'il n'y voyait qu'un seul défaut : « C'est, ajoutait-» il, que dans cet établissement très bien conçu, et fort » beau d'ailleurs, on est élevé avec trop d'aisance; il ne » devrait être ouvert qu'à des jeunes gens riches, et une

Le précepteur de son fils, qu'il avait fait placer dans cette école, comme l'un des gouverneurs de nos élèves, n'était au fond qu'une sentinelle chargée de surveiller tout le monde; et il faut croire que, comme sentinelle, il observa très bien sa consigne, car on ne tarda pas à le remplacer chez nous en qualité de gouverneur, et à le créer inspecteur de la maison. Les gens honnêtes sont bien aises que le public les voie, mais ils ne veulent pas être espionnés : l'espionnage décèle la méfiance, et devient par conséquent une offense; d'ailleurs, le rôle d'espion assure l'impunité au calomniateur. Ce fut d'après ces vérités bien senties, que nous écrivîmes au général pour lui représenter combien nous étions éloignés de reconnaître en son protégé les lumières et l'esprit nécessaires pour nous surveiller, nous juger et nous endoctriner, et lui rappeler que le roi ne nous avait point condamnés à cette humiliation que nous ne sup-

» grande partie de ceux que l'on vous donne sont nés » pauvres : au sortir de vos mains ils seront sous-lieu- » tenants ou lieutenants durant trente ans; ils n'au- » ront que des privations, et ils seront malheureux » par le souvenir de cette aisance à laquelle on les ac- » coutume. »

porterions pas. Son excellence nous répondit que M. de Zollicoffer n'avait de fonctions à remplir que pour ce qui regarde la police, et surtout la partie économique; qu'en cela, il n'était que l'œil du directeur, et qu'il lui était défendu de se mêler en rien de nos leçons. Le général *escobardait* sur tous les points, puisque déjà, avant notre plainte, son rôdeur était venu assister à nos leçons pour les juger, et que la maison avait déjà un ancien domestique de son excellence, établi chez nous, sous le titre de *commissaire*, et chargé de toutes les opérations économiques. Quoi qu'il en soit, la lettre du général devenait un titre suffisant pour nous soustraire à M. l'inspecteur, et c'était ce que nous demandions; mais nous n'en sentions pas moins que les mesures prises par le directeur n'étaient propres qu'à semer la méfiance dans la maison, et substituer le découragement, la zizanie et bientôt l'intrigue à l'accord et aux sentiments nobles qui jusque là avaient animé tout le monde.

La place de gouverneur, vacante par l'honorable promotion de M. de Zollicoffer, fut donnée à un Allemand, nommé M. Eisenberg, homme instruit et de bonne conduite, mais

très entiché de la langue et de la littérature de son pays, qu'il connaissait fort bien : il ne tarda pas à être chargé par son excellence de donner à nos élèves des leçons de grammaire et de langue allemande. Ce qui devait résulter, et ce qui résulta de cette innovation, c'est que l'on n'eut pas de peine à faire beaucoup estimer leur langue maternelle à ces jeunes gens, et à les en occuper plus facilement que d'une langue étrangère, en quoi l'amour-propre national et la paresse trouvaient merveilleusement leur compte; que par conséquent on parla bien plus allemand que français dans cette chambrée, et par contagion dans presque toutes les autres; que nos élèves ne furent plus capables de parvenir à bien prononcer le français, malgré mes soins, ceux du maître, et ceux de M. Toussaint; et qu'enfin, n'étant plus assez familiarisés avec cette dernière langue, qui était celle dans laquelle on leur donnait toutes leurs leçons, ils eurent beaucoup plus de peine à entendre leurs professeurs, et les suivirent avec moins de succès.

Ici se représentent en faveur de l'étude de la langue maternelle mille propos qui ne sont plausibles qu'à la première apparence, et

qu'un examen réfléchi n'aura jamais de peine à détruire. Me dira-t-on qu'il faut savoir sa propre langue, et qu'il est honteux de l'ignorer? Certainement, et je n'ai vu personne qui osât le nier : mais il s'agit ici de décider du moyen le plus sûr et le plus prompt de parvenir à cette connaissance indispensable. Or, dira-t-on que pour cela il faut débuter par étudier sa propre langue? Cette seconde proposition n'est pas aussi certaine que la première : elle serait vraie, si vous ne deviez chercher à bien parler que votre langue; car pourquoi en ce cas prendrait-on des détours? Mais si vous avez plusieurs langues à étudier également bien, il devient nécessaire d'examiner, non pas quelle est celle que vous avez plus besoin de savoir, mais quelle est celle par où il est plus à propos de commencer. Si vous commencez par votre propre langue, vous risquez de n'avoir que des préjugés de localité, et surtout de ne jamais bien savoir que cette langue : si vous commencez par une langue plus cultivée et plus riche en modèles dans tous les genres, vous vous formez le goût; votre esprit acquiert des connaissances précieuses, auxquelles vous ne parvien-

driez peut-être jamais par une autre voie. L'étude d'une langue étrangère vous force d'ailleurs à mieux saisir tous les principes de la science grammaticale et toutes les règles de l'art de la parole : cette connaissance plus approfondie et mieux éclairée facilite infiniment l'étude des autres langues et surtout de la sienne propre, étude qu'elle abrège, et dont elle assure le succès. Il y a, dit-on, des hommes qui ont appris beaucoup de langues, qui n'en ont bien su aucune, et qui jamais n'ont été capables d'écrire avec élégance ou pureté. Cela doit être, lorsqu'on s'applique à la nomenclature des langues plutôt qu'à leur génie, à la routine plutôt qu'à la philosophie du langage, ou bien lorsqu'on a beaucoup plus à se louer de sa mémoire que de son jugement. Or, en commençant par faire étudier la langue maternelle à des jeunes gens, on les dispense d'approfondir les idées, on accoutume leur esprit à la paresse, et on leur donne plus de mots que d'idées.... Mais on facilite aux jeunes gens l'étude de la science, en parlant de choses déjà connues.... On ne nous parle que des moyens d'épargner le travail à la jeunesse, tandis qu'il ne s'agit que de lui faire comprendre que le travail est

nécessaire, et surtout de l'y accoutumer : on demande à faire des hommes, et non des fainéants et des êtres superficiels et légers. Frédéric, s'élevant au-dessus des préjugés populaires, avait voulu que, dans l'école qu'il créait, on s'attachât à la langue qui jouissait d'une universalité méritée et bien établie. Il ne s'agissait pas de considérer si cette langue était la langue des Français ou de quelque autre peuple moderne : la seule idée qui le déterminât, c'est que par les ouvrages qu'elle nous offrait, par le degré de perfection où elle était parvenue, cette langue lui paraissait plus propre qu'aucune autre à former le goût, à l'épurer, à exercer et développer les talents, et à exciter dans ses états une noble et salutaire émulation. Si ceux qui ont eu à seconder ses vues avaient eu un aussi bon esprit que lui, tous auraient respecté et maintenu cette sage et philosophique institution; et, loin de se permettre de l'altérer, ils auraient dit que Frédéric avait donné à l'Europe éclairée un bel et grand exemple. Et en effet, qu'est-ce qui serait plus utile et plus digne de nos applaudissements, si ce n'est de voir chez toutes les nations des écoles dont la base fondamentale serait la

connaissance et la culture de la langue la plus avancée?

On ne peut méditer sur ce qu'a fait ce monarque, sans étonnement et sans admiration. La critique, en effet, et à peu d'exceptions près, ne s'exerce que sur ceux de ses actes que l'on n'a pas été en état d'évaluer; aussi peut-on dire qu'il faut avoir deux fois raison pour oser dire que Frédéric ait eu tort; mais encore que cette assertion repose sur des faits et des considérations péremptoires, elle pourrait éblouir plus que convaincre. Je n'hésiterai donc pas à reprendre cette question sous de nouveaux rapports.

Frédéric s'était convaincu par lui-même et par l'examen réfléchi des auteurs allemands, comparés à ceux des autres nations, que son pays était encore neuf par rapport à plusieurs sciences, et surtout à ce qui caractérise et est de nature à former le bon goût. Avait-il tort? Il avait vu l'Allemagne entière comme noyée dans les vaines discussions des Wolfiens. On ne rêvait dans toutes les écoles qu'à des questions inintelligibles; on ne s'occupait que d'objets inutiles et inabordables, de divisions subtiles, de définitions arbitraires et qui ne

conduisaient qu'à des disputes bruyantes. La société n'avait rien de profitable à retirer de cette maladie épidémique dont les peuples plus avancés étaient heureusement guéris Et quel autre moyen pouvait-il avoir de favoriser la culture des lettres dans son pays, que d'adopter en quelque sorte la langue française, d'ordonner que dans son école militaire toutes les leçons seraient données dans cette langue, et que les mémoires de son académie y fussent publiés? Il avait même d'autant plus de raison d'en agir ainsi, que si la France n'était pas la seule nation qui eût quitté ces fausses routes, elle était du moins celle dont la langue était la plus cultivée et la plus répandue, et celle dont il fallait par conséquent adopter le langage pour hâter sa propre instruction, et parvenir soi-même à une prompte et honorable célébrité. Il aurait pensé et agi comme tous ceux qui l'ont blâmé, s'il n'eût consulté que de misérables préjugés, et un amour-propre national qui ne serait qu'un enfantillage, s'il était possible qu'il ne fût pas très pernicieux. Frédéric calcula donc, non la satisfaction stérile du moment, mais les avantages durables de l'avenir. Veut-on s'assurer, au surplus, s'il a bien ou mal calculé? que l'on

compare, quant à l'école militaire, ce qu'elle a été à son début, et ce qu'elle est devenue; et quant à l'académie, son illustration depuis 1740 à 1786; et, d'une part, le rôle des autres académies du nord de l'Europe durant la même époque, et de l'autre, celui que cette même académie joue aujourd'hui dans le monde savant. Frédéric se disait qu'il n'avait pas besoin d'encourager l'étude d'une langue qu'on apprenait dès l'enfance. Il trouvait que ce serait une folie de vouloir répandre au dehors une langue que les autres peuples ne jugeaient pas assez agréable, et dont ils n'avaient pas besoin; il pensait que le moyen de naturaliser chez lui les connaissances qui y manquaient encore, et le goût qui a une si grande influence sur les mœurs, c'était de favoriser l'étude de la langue de l'Europe qui, par elle-même et par les ouvrages dont elle était enrichie, pouvait plus utilement servir de modèle: il se disait enfin que ses savants, obligés d'écrire en français, en seraient plus tôt capables de bien écrire en allemand, et se trouveraient d'ailleurs participer à tous les avantages dont pouvaient jouir les écrivains français. Je ne sais si je me trompe, mais il me paraît que cette manière de voir est bien

plus digne de ceux qui gouvernent, que cette petite jalousie qui irrite si violemment les âmes étroites, et qui ne tend qu'à circonscrire les esprits dans leurs anciennes limites, habitudes ou erreurs. Je conclus de ces réflexions, auxquelles il serait si facile d'ajouter, que Frédéric n'a pas été moins grand en cette circonstance qu'en toutes les autres. Son successeur a-t-il donc eu raison de s'écarter de ses principes, c'est-à-dire a-t-il été fondé à croire que les vues de son oncle étaient fausses, ou qu'elles avaient produit des effets assez marqués pour qu'il fût convenable de les abandonner? Je confesse que je ne le crois point. Guillaume II a plus agi d'après les opinions de quelques esprits bornés que d'après la profonde politique de Frédéric : il a sacrifié, en ce point, l'avantage futur de son peuple à la vanité de gens qui avaient plus d'amour-propre que de sagesse. Parmi les hommes qui, par leur opinion à cet égard, ont dû le plus influer sur la détermination qu'a prise Guillaume II, je ne craindrai pas de nommer M. de Hertzberg, homme savant, laborieux et très ardent, mais d'un génie borné, le plus imbu de préjugés de tous les hommes de bien, et qui, en particu-

lier, se faisait un devoir de conscience d'élever sa langue au-dessus de toutes les autres langues du monde. M. de Hertzberg était un homme précieux sous Frédéric qui le dirigeait, mais on ne pouvait que tomber dans de grandes erreurs en se laissant diriger par lui. Si, cependant, l'on désirait une dernière preuve qu'on a fait faire à Guillaume II une faute grave en cette occasion, un seul fait suffirait pour l'établir. Dans toutes les bibliothèques de l'Europe, et tant qu'ils furent rédigés en français, on avait et on voulait avoir les Mémoires de l'académie de Berlin; et personne, hors de l'Allemagne, ne songe à les posséder aujourd'hui. Ainsi, on a commencé par dédaigner la partie allemande; bientôt on a dédaigné la partie française, qui n'est plus qu'une partie tronquée, et on se borne aux volumes publiés sous le règne de Frédéric, d'où il résulte que l'époque glorieuse de l'académie de Berlin finit là. Et voilà ce que l'orgueilleuse faiblesse produit toujours quand la raison ne l'éclaire pas! voilà le service qu'elle a rendu à la nation prussienne, à l'école militaire, et à l'académie de Berlin! et comment les hommes d'un ordre inférieur corrigent ou

redressent les mesures prises par les grands hommes!

Au reste, et pour en revenir à l'école militaire, on est parvenu au but que le général Buddenbrock préparait, peut-être sans le prévoir. Aujourd'hui cette école est tellement ramenée vers l'uniformité et la routine, que toutes les leçons s'y donnent en allemand. Ose-t-on encore la présenter comme un monument du génie de Frédéric-le-Grand? Ce serait rapetisser un grand homme, et le peindre comme marchant dans les ornières tracées par ceux qui même n'ont pas su le comprendre.

Une autre chose qui fut très nuisible à notre école, en ce qu'elle nous priva d'un puissant moyen d'émulation, c'est que M. le général voulut assister à nos examens particuliers et secrets. Trop bien instruits du peu de confiance que l'on devait avoir en sa discrétion, nous décidâmes dès lors que nous ne ferions plus de ces notes que nous avions imaginées pour inspirer une vive ardeur même aux plus indolents. D'ailleurs, la présence de cet homme mit de la contrainte dans notre manière de procéder; il y apporta lui-même plus de bavardage que de

dignité ; bientôt ces examens ne furent plus que de vaines cérémonies, de la politique et des compliments; d'où il arriva que peu à peu nous les négligeâmes, et qu'enfin nous les abandonnâmes entièrement.

Son excellence avait besoin de tracasser, ne fût-ce que pour prouver au roi combien son zèle était actif; mais ces tracasseries ne pouvaient faire que du mal, en ce qu'elles décourageaient et inquiétaient tout le monde : elles s'étendaient jusqu'à nous, qui très certainement méritions qu'il nous laissât jouir de la sorte de tranquillité que nous promettait la confiance du roi.

Quand M. Toussaint fut attaqué de la maladie de langueur qui nous l'enleva, je le remplaçai de mon propre mouvement, et jusqu'à l'arrivée de M. Borrelly, son successeur. M. Wéguelin en fit autant, et avec le même dévouement, lorsque M. Sulzer nous manqua, et jusqu'à l'arrivée de M. Prévost de Genève, qui vint prendre sa place. Ces deux nouveaux collègues n'eurent ni moins de talent ni moins de zèle que ceux auxquels ils succédaient. En un mot, nous avons tous été, jusqu'au bout, tels que nous nous étions montrés dès le début;

mais le plan du général était de paraître l'âme, l'auteur et le moteur de tout, outre qu'il était persuadé qu'il n'y avait d'ordre au monde que par la discipline et dans la soumission purement militaire. Notre résistance était donc un grand scandale à ses yeux, et il se persuada qu'il parviendrait à diriger les professeurs comme tous les autres, s'il pouvait nous diviser. Pour parvenir à ce but, il flatta et gagna M. Sulzer, qui ne résista point au plaisir de dominer, et qui composa un règlement conforme aux vues de son excellence, c'est-à-dire un règlement qui dénaturait entièrement notre école. Comme on pensait que M. Borrelly et moi nous étions les moins disposés à subir ce joug humiliant, on s'attacha surtout, dans ce plan, à réduire nos leçons à la plus pitoyable routine. Nous rejetâmes ce projet de règlement par une lettre raisonnée, qui devint une dissertation en règle. Il y fut démontré qu'on ne pouvait le suivre sans anéantir l'établissement, et sans violer l'instruction du roi dans ses points fondamentaux. Le général, informé que cette lettre, dont j'ai encore la minute, allait lui parvenir, retira le projet rédigé par M. Sulzer, de peur que nos

trop bonnes objections ne fussent mises sous les yeux du roi, ce qui infailliblement aurait eu lieu. Mais cette détermination même n'était pas propre à nous concilier ses bonnes grâces. « Qu'avez-vous fait au général de Budden-» brock? » me dit un jour la comtesse-douairière de Kameke. « J'ai voulu lui dire du bien de » vous, et j'ai vu que je le faisais souffrir; j'ai » insisté, et il m'a répondu : *Ah! madame, ne » me parlez pas de ces têtes françaises; j'aime-» rais mieux avoir à conduire une armée de » soixante mille hommes que deux Français » seulement!* — Je le crois bien, madame, » répliquai-je à la comtesse : car, pour con-» duire son armée de soixante mille hommes, » il imagine qu'il ne lui faudrait que des cannes » et des *schlagueurs*; au lieu que pour con-» duire les deux Français qu'il a en vue, il » sait bien qu'il lui faut de la justice et de la » raison. »

C'est en conséquence des dispositions où était M. le général à mon égard, que, me rencontrant chez Borrelly, un jour qu'il y vint, suivi de son cher Zollicoffer, et de je ne sais quel autre gouverneur, il me dit, « qu'on ne pouvait qu'applaudir au zèle avec

» lequel je remplissais mes devoirs; mais que
» mes leçons étaient trop savantes pour mes
» élèves ; que je puisais ma doctrine dans
» une métaphysique trop profonde, et qu'il
» m'engageait, pour l'intérêt de ces jeunes gens
» et pour ma propre satisfaction, à me ra-
» baisser au niveau de ceux que j'avais à in-
» struire. — Mon général, lui dis-je, si je mets
» dans mes leçons plus de métaphysique que
» n'en exigent les matières que j'ai à traiter, j'ai
» tort sans doute; mais si je n'ai d'idées abs-
» traites que celles que je suis tenu de faire
» connaître, ce sont ces objets qui ont tort, ce
» n'est plus moi. » Comme je voulus passer de cette première maxime à des détails qui appartinssent à mes leçons, il m'interrompit, prétendant que ces sortes de discussions ne le regardaient point, et qu'il ne s'agissait que de recevoir ses avis et de m'y conformer. Cette conclusion devait d'autant moins me convenir, que je ne pouvais y souscrire sans confesser, au moins indirectement, et par ma condescendance même, que j'avais eu tort jusque là, ou que j'allais trahir mes devoirs par lâcheté : aussi ne manquai-je pas d'observer que plus il me reconnaissait de zèle, plus il devait avoir la

patience de m'entendre. Je lui déclarai que je ne parlais et n'agissais qu'en homme de bonne foi, ne cherchant que la vérité, et raisonnant selon toute la sévérité de la logique dont la nature et mes études avaient pu me rendre capable. Ce ton blessa la fierté de son excellence, qui, se redressant, et étalant son large cordon jaune et sa croix du mérite, me dit : « Monsieur, vous me manquez ! — Monsieur » le général, » lui dis-je à mon tour d'un ton de voix calme, mais ferme, « personne ne me » persuadera jamais que ce soit vous manquer » que de vous parler raison. » A cette réplique, la rougeur éclata sur son visage, et la colère dans ses yeux : il partit sans proférer un mot, cherchant ainsi à sauver sa dignité par son silence et sa retraite.

Quelque temps après cette contestation, Frédéric vint de Potsdam à Berlin, et m'envoya, dès le jour de son arrivée, l'ordre de me rendre chez lui à six heures du soir. Cet ordre ne put me donner ni inquiétude ni soupçon, vu que ce roi me faisait ordinairement cet honneur à chacun des voyages qui le ramenaient dans sa capitale. Mais arrivé au château, et introduit dans le cabinet de sa ma-

jesté, où je me trouvai comme de coutume, seul avec lui, combien ne fus-je pas surpris de voir ce roi, qui aimait singulièrement la métaphysique et la philosophie, et qui ne manquait guère d'y ramener ses conversations littéraires, me tenir un langage tout différent et faire le procès en règle à l'une et à l'autre! Après avoir débuté, dans sa forme ordinaire, par me souhaiter le bonsoir, et me demander comment je me portais, il me dit : « Hé » bien, monsieur, quelles nouvelles de votre » pays? Où en est la littérature en France, ou » plutôt la philosophie? car tout est devenu » philosophie chez les Français. Mais cette phi- » losophie, monsieur, nous a-t-elle été d'un » grand avantage? Cette question vaut bien la » peine que nous l'examinions : abordons-la » impartialement à nous deux. » Alors il passa en revue, d'abord les écoles des philosophes grecs, et ne manqua pas d'en citer les opinions, les divisions et les sectes, cherchant surtout à me persuader que ces philosophes n'avaient fait que parcourir un cercle pitoyable d'absurdités et de chimères, si on en excepte quelques maximes de morale, qui même tenaient bien plus au bon sens qu'à la philosophie propre-

ment dite : il ne respecta que Socrate; tous les autres, et le divin Platon lui-même, furent rangés dans la classe des hommes que la vanité ou l'orgueil précipite dans le délire et l'extravagance : de là, passant légèrement sur l'histoire romaine, qui est si pauvre en philosophes, et qui ne lui offrit que deux hommes à rappeler, Cicéron et Sénèque, il se hâta d'arriver à nos derniers siècles, où il trouva ample matière à critiquer : il ne me fit grâce d'aucune des sottises et des scènes ridicules ou honteuses qui ont acquis tant de célébrité aux diverses écoles que nos pères ont fréquentées, et à mesure qu'il se rapprochait de nous, il devint toujours plus sévère dans sa critique : à peine ménagea-t-il Bayle, dont il nous avait donné un extrait en deux volumes, peu d'années auparavant. Ce fut pis encore quand il eut à parler des auteurs vivants, qu'il ne nomma pas, mais qu'il sut assez bien désigner.

Après cette longue course, il se résuma; et profitant de tous les avantages que pouvait lui donner cette manière de présenter les choses, il observa que les questions qui ont le plus occupé les philosophes ont, en général, plutôt

servi à égarer les hommes qu'à les éclairer; enfin, prenant ce ton poli, aisé et amical, qui lui devenait si naturel quand il le voulait, et l'accompagnant de ce regard agréable et caressant qui n'a jamais été plus familier à personne qu'à lui, il me dit en concluant : « Faites-moi » le plaisir de me dire ce que vous pensez de » cet examen, et même de la philosophie : » n'êtes-vous pas de mon avis? » Il avait parlé durant une bonne demi-heure, et je l'avais écouté avec toute l'attention qui est due à un grand homme, et à un souverain de qui l'on dépend : je n'avais pas tardé à me convaincre que cette discussion avait été préméditée et préparée ; il ne m'avait fallu, pour n'avoir aucun doute sur ce point, que l'ordre dans lequel tous ses raisonnements s'étaient suivis et enchaînés, ainsi, il était évident que le général de Buddenbrock avait parlé, et que tout cet entretien, et surtout la conclusion, n'était qu'un piége où Frédéric cherchait à me faire tomber. Ce fut d'après ces pensées que je répondis : «Puisque votre majesté veut bien me permettre » de lui dire ce que je pense de la métaphysique, » je le ferai. Je crois, sire, devoir distinguer » deux sortes de métaphysique, l'une que j'ap-

» pellerai *transcendante*, et l'autre à laquelle
» je donnerai le nom de *métaphysique élémen-*
» *taire*. Peut-être en y réfléchissant, trouverait-
» on à les distinguer par des noms plus conve-
» nables; mais en ce moment je suis forcé de
» m'en tenir à ceux qui se présentent les pre-
» miers à mon esprit.

» J'appelle *métaphysique transcendante*, sire,
» celle qui s'attache à poursuivre des questions
» dont les objets sont placés hors de notre
» sphère, et dans un ordre de choses qui nous
» est étranger; à des questions indifférentes ou
» nuisibles à nos intérêts, et même à notre per-
» fectionnement, et évidemment inaccessibles
» pour nous, puisque la nature nous a refusé
» les moyens nécessaires pour les résoudre.
» C'est à cette sorte de métaphysique, sire, que
» je rapporterais, non seulement les chimères
» et les absurdités que votre majesté a juste-
» ment reprochées aux différentes sectes des
» philosophes tant anciens que modernes, mais
» encore une infinité d'autres rêveries merveil-
» leuses ou prétendues sublimes, qu'on serait
» autorisé à y ajouter, comme tant de thèses
» inintelligibles sur la bilocation, sur l'essence
» des premiers éléments des corps, sur leur

» compatibilité ou leur incompatibilité intrin-
» sèque, sur l'origine de nos facultés, sur les
» idées innées, sur la différence qu'il y a entre
» *nature* et *personne*, sur le libre arbitre, et sur
» presque tous les points qui tiennent à la doc-
» trine religieuse; et c'est de toutes les recher-
» ches semblables que je dirais volontiers tout
» le mal que votre majesté a dit de la métaphy-
» sique en général.

» Mais, sire, nous avons une autre métaphy-
» sique, qui ne s'exerce que sur des objets qui
» sont à notre portée, en nous, ou directement
» soumis à nos sens, ou à l'action de notre es-
» prit; sur des objets consacrés à nos usages, et
» qu'il nous importe de bien connaître; sur des
» objets, enfin, qui nous sont utiles, néces-
» saires ou funestes, dont nous avons par con-
» séquent à nous servir, ou à nous défendre,
» sur lesquels d'ailleurs nous avons véritable-
» ment prise, que nous manions à notre gré,
» et dont l'étude et la connaissance nous sont
» également faciles et intéressantes : c'est là ce
» que j'ai voulu désigner par le nom de *méta-*
» *physique élémentaire*. En effet, elle ne s'at-
» tache qu'aux principes et aux bases des
» sciences, ou aux règles des arts; elle se borne

» à examiner nos connaissances, et à en recher-
» cher les fondements et la nature; à en déve-
» lopper, fixer, affermir, et assortir les prin-
» cipes et la théorie, et à nous diriger ainsi, en
» nous éclairant de toutes les lumières que nous
» pouvons désirer ou nous procurer. Cette mé-
» taphysique, sire se renferme tout entière
» dans l'étude de l'homme, qu'elle ne cherche
» qu'en lui-même ou dans ses opérations; de
» l'homme qu'elle suit dans ses sens, dans ses
» organes, et dans l'exercice de ses facultés; de
» l'homme, enfin, qu'elle seule peut nous faire
» connaître, qu'elle seule peut perfectionner, et
» dont elle seule peut préparer le bonheur, par
» le développement et la plus sage application
» de ce qu'il est et de ce qu'il peut.

» Si votre majesté veut étendre jusque sur
» cette métaphysique élémentaire la proscrip-
» tion à laquelle elle a semblé condamner la
» métaphysique en général, il faut fermer les
» écoles, car pouvons-nous savoir ce qu'on ap-
» pelle *le bon sens*, si nous nous refusons à exa-
» miner ce que les choses sont en elles-mêmes,
» et à en juger d'après cet examen? Ou peut-on
» avoir *de la raison*, quand on ne raisonne pas?
» Ou raisonne-t-on quand on ne s'appuie sur

» aucun principe bien reconnu, bien clair et
» bien fixe? Comment un professeur, par exem-
» ple, pourrait-il enseigner une science ou un
» art quel qu'il soit, dans une hypothèse sem-
» blable? Daignez, sire, me permettre de par-
» ler ici, non de moi, mais des études que votre
» majesté a bien voulu me charger de diriger
» dans son école civile et militaire. Lorsque
» je suis arrivé dans cette capitale et à cette
» école, où ai-je dû chercher le plan que j'avais
» à me tracer et sur lequel je devais préparer
» mes leçons? Je n'ai eu que deux bases direc-
» trices, sire, l'instruction que votre majesté
» nous a remise signée de sa main, et la nature
» ou l'espèce des choses dont je devais instruire
» la jeunesse. Ai-je pu me conformer aux ordres
» du fondateur, de l'instituteur et du souverain,
» en m'interdisant toute espèce de métaphysi-
» que? Quels sont les passages de l'instruction
» de votre majesté qui m'indiquent le mieux ses
» intentions, les passages auxquels je dois le
» plus spécialement m'attacher, et que je dois
» toujours avoir devant les yeux? Ce sont ceux
» qui expriment la volonté bien prononcée de
» faire avancer les jeunes gens, non seulement
» vers les sciences pour connaître, et vers les

» arts pour opérer, mais surtout vers l'atten-
» tion, et l'habitude de réfléchir, de méditer
» et de penser. C'est dans ces vues que votre
» majesté a réuni, sous un même professeur,
» des parties qui ailleurs sont séparées, mais
» qui tiennent aux mêmes principes, comme
» la morale et la métaphysique, la logique et
» l'éloquence, la grammaire et le style: c'est
» encore pour cela qu'elle nous recommande si
» fortement de chercher à *donner de l'activité*
» *et de la justesse à l'esprit de nos élèves; d'être*
» *sévères sur les définitions, et rigoureux à*
» *n'en admettre aucune qui ne soit exacte; de*
» *ne laisser passer aucun terme, sans y attacher*
» *une idée claire et précise; de rendre enfin les*
» *esprits attentifs et actifs, et de les faire accou-*
» *cher d'idées qui soient neuves pour eux.....*
» Si, de ces sages et belles maximes, je porte
» mes regards sur les développements de la
» grammaire et du style, dont votre majesté
» m'a ordonné d'instruire nos élèves, qu'est-ce
» que j'aperçois devant moi, sinon une nomen-
» clature immense toute inconnue à ces jeunes
» gens, et dont je ne puis faire comprendre un
» seul mot si je n'ai recours à la métaphysique
» élémentaire? Tout est métaphysique dans ces

» deux parties surtout; et si je veux me sous-
» traire, ou soustraire mes élèves aux idées
» abstraites, il faudra absolument me borner à
» dire qu'un *nom* est un *nom*, ou un *mot qui se*
» *décline*, même dans les langues où l'on ne
» décline pas; qu'un *verbe* est un *verbe*, ou *un*
» *mot qui se conjugue*, y eût-il des langues où
» l'on ne conjuguât pas; qu'un *adverbe* est *un*
» *mot qui se place auprès du verbe*, en dépit
» de l'usage qui le place si souvent ailleurs, etc.
» Mais où cette fausse battologie conduira-t-elle
» nos élèves? De quelles idées ferai-je accou-
» cher leur esprit? Quelle activité leur donnerai-
» je? Que deviendra mon exactitude sur les
» définitions? En ferai-je, en un mot, des hom-
» mes éclairés et capables, ou des hommes inep-
» tes, ou de véritables automates? Je ne vois
» point de milieu, sire, je le confesse à votre ma-
» jesté, entre employer la métaphysique ou tra-
» hir mes devoirs! Mais si mes élèves ne peu-
» vent pas m'entendre! En ce cas il faut m'en
» donner qui le puissent; cela est encore plus
» aisé, sire, que de changer la nature des choses,
» et votre majesté a d'ailleurs pourvu à cette
» difficulté, lorsqu'elle a ordonné qu'on mît le
» plus grand soin au choix des élèves que l'on

» nous donnerait. Je viens, sire, d'exposer ma » façon de voir avec franchise ainsi que je le » devais : car ce serait manquer au respect dû » à un si grand roi, que de méconnaître ses vé- » ritables intentions, ou de lui dire autre chose » que la vérité; si je me suis trompé en quelque » point, je vous prie de m'éclairer : c'est une » marque de bonté que je mérite d'obtenir par » le désir constant et sincère que j'ai de bien » remplir mes devoirs. »

Frédéric, qui m'avait écouté avec la plus grande attention, toujours immobile, et les yeux fixés sur les miens, prit alors l'air et le ton d'un homme satisfait, et me dit : « Je vous » ai bien écouté, monsieur, et je crois vous » avoir bien entendu : je vous remercie de vos » observations, et je suis charmé de vous avoir » fourni l'occasion de me les faire. »

Dès le lendemain il dit au général de Buddenbrock qu'il m'avait vu, et il ajoutaqu'il fallait se reposer sur moi de ce qui concernait ma méthode d'enseignement, attendu que j'entendais cette partie mieux qu'eux. Depuis cette époque, M. le général n'a plus osé me parler de mes leçons.

AMIS DE FRÉDÉRIC-LE-GRAND.

PHILOSOPHES ET LITTÉRATEURS.

LE CONSEILLER JORDAN.

Charles-Étienne Jordan, né en 1702, appartenait à une des familles les plus estimées et les plus considérées de la colonie française. Après avoir terminé ses premières études à Berlin, et celles de théologie à Genève, il passa quelques années au sein de sa famille, uniquement occupé de littérature, et du soin de se préparer à l'état ecclésiastique, auquel il s'était destiné. En 1733, il fit un voyage en France, en Angleterre et en Hollande, dans la vue de connaître par lui-même les savants qui illustraient alors ces différents pays, et les bibliothèques célèbres qui s'y trouvaient Ce fut dans ce voyage qu'il fit la connaissance de Voltaire, et prépara les relations qui rapprochèrent le plus grand souverain de l'Europe du plus beau génie du siècle.

Ce fut au retour de ce voyage que Frédéric fit la connaissance de Jordan, savant distingué quoique jeune encore, et qui joignait aux plus précieuses qualités du cœur un esprit aussi facile que judicieux, et de très vastes connaissances, tant en ce qui concerne la littérature et les langues, qu'en ce qui tient à la théologie.

Nommé pasteur à Prentzlaw, bourg peu éloigné de Rheinsberg, il vit souvent Frédéric, qui, dans une assez profonde retraite, habitait cette dernière ville, et lui devint toujours plus agréable. Lorsque ce prince fut sur le trône, il désira prendre Jordan auprès de lui, et l'engagea à quitter l'état ecclésiastique : ce qui ne paraît pas avoir été un sacrifice difficile à obtenir. Il échangea de cette sorte le titre de *pasteur* contre celui de *bibliothécaire particulier* du roi et de *conseiller-privé*, qui, en ce pays, est dans l'ordre civil le premier titre après celui de ministre. Il fallait joindre à ces beaux titres quelques appointements, le patrimoine de Jordan ne suffisant pas pour vivre à la cour. Pour régler cet objet, le roi lui demanda combien il désirerait avoir pour ne plus former de vœux à cet égard. « Si j'avais 2,000 francs de rentes » de plus que je n'ai, répondit Jordan, je serais

» très content. — Ah, mon dieu ! reprit Frédéric, » que vous avez peu d'ambition! mon cher Jor- » dan, je ne vous aurais jamais cru l'âme si » étroite! » Malgré cette exclamation, les souhaits de Jordan ne furent pas outre-passés de beaucoup ; mais jamais il ne lui est arrivé de rien demander de plus.

Dès 1730, Jordan avait publié un volume in-12, intitulé : *Recueil de littérature, de philosophie et d'histoire.* Cet ouvrage fut suivi d'une dissertation latine sur la vie et les écrits de *Jordano Bruno*, et de l'histoire de son voyage, imprimé en 1735. Il a également publié en 1741 une histoire de la vie et des ouvrages de M. la Croze.

Je vois aussi que, dans un de ses ouvrages, il en cite un autre que je ne connais pas, et qu'il appelle son *Realis de Vienna.*

On voit, par une lettre latine que lui adressa, en 1723, un professeur de Grypswalde, combien il s'était occupé de recherches savantes dès sa première jeunesse.

L'âme droite, simple et loyale de ce courtisan, qui n'aura guère d'imitateurs, n'était point faite pour se plier à quelque manége que ce fût. Il osa vouer une amitié franche

et sincère à son roi, qui de son côté sentit le prix d'un ami semblable, et fut assez grand pour lui rendre une pleine et entière justice. Frédéric ne craignit aucun abus de faveur de la part de Jordan, qui honora assez son maître pour n'en craindre aucune injustice ou abus de puissance. Ils furent amis, et le furent jusqu'à la mort; exemple si rare, que, pour en trouver d'autres, il faut remonter jusqu'aux temps fabuleux. Il n'est peut-être rien de plus beau dans la vie de Frédéric, que sa constante amitié pour Jordan; comme il ne peut rien y avoir de plus glorieux pour celui-ci, que d'avoir toujours été digne de ce sentiment.

Lorsque Frédéric fit ses premières guerres, Jordan resta à Berlin, mais journellement occupé d'une correspondance dans laquelle il rendait compte de mille faits particuliers, pour lesquels le roi lui accordait la plus entière confiance. Un jour, le baron de Poëllnitz trouva chez lui plusieurs brochures imprimées contre ce monarque, et si injurieuses que ce baron en fut en quelque sorte effrayé. « Comment avez-» vous le courage, lui dit-il, de garder chez vous » des libelles aussi répréhensibles ? — Je ne les » arderai pas long-temps, car demain je les en-

» voie au roi. — Quoi! vous osez lui envoyer » de pareilles diatribes? — Pourquoi ne l'oserais- » je pas? Il sait bien que je n'en suis pas » l'auteur; il sait bien que je ne les approuve » pas; il sait bien enfin qu'en les lui envoyant » je ne fais que lui obéir. — Oh! mon ami, il » est toujours à craindre que l'humeur qu'il en » aura ne retombe sur vous. — C'est, je vous » assure, de quoi je n'ai pas peur; d'ailleurs, je » fais mon devoir. »

Je vais citer une circonstance où notre conseiller privé montra plus de courage encore. Le nouveau roi avait été trop frappé de la conduite d'un père, plus intolérant que dévot, et plus dévot que religieux; il sentait trop bien tous les motifs qu'il avait de tenir dans un état de calme et de tranquillité toutes les religions établies dans ses états, pour ne pas chercher les moyens les plus propres à le conduire à ce but salutaire. Il conçut, à cet effet, un projet qui lui parut infaillible, celui d'élever dans sa capitale, comme chez les Romains, un panthéon consacré à toutes les religions, un panthéon où toutes viendraient, chacune à son tour, exercer publiquement leur culte. Pour mieux en assurer le succès, il voulait que ce

temple fût un des plus beaux monuments de l'architecture moderne, et que tous y trouvassent ce que pouvaient requérir leurs cérémonies religieuses, et que même les ornements y fussent somptueux: il se persuadait que, par là, il ferait bientôt déserter les autres temples; ce qui hâterait les progrès de l'esprit de fraternité. C'est dans ces vues qu'il avait choisi la forme *ronde*, parcequ'elle donne la facilité de distinguer, clore, et tourner vers le point de l'horizon que l'on peut vouloir, son autel, son tabernacle, sa table de communion et son sanctuaire.

De tous les courtisans, Jordan fut le seul qui n'accueillit pas cette idée avec l'admiration ordinaire à la flatterie: mais pouvait-il être rangé parmi les courtisans, cet homme qui, toute sa vie, a dit avec tant de vérité à ses parents et à ses amis les plus intimes: « Ce n'est pas le » roi que j'aime en lui, c'est l'homme: si je con- » sidérais la dignité et la puissance du roi, je » n'aspirerais qu'à me tenir loin de lui; mais » ses qualités personnelles, tant celles de l'es- » prit que celles du cœur, voilà ce qui m'at- » tache à lui sans réserve comme sans crainte. » Quoi qu'il en soit, vivement frappé en cette

occasion, des conséquences funestes qu'on pouvait craindre du projet du roi, il osa représenter au monarque qu'il ne réussirait probablement qu'à scandaliser toutes les religions, qui sont naturellement inconciliables; qu'il ranimerait les haines, fortifierait les antipathies, et fournirait de nouveaux aliments à ce zèle religieux qui est essentiellement exclusif : il osa examiner ce que l'Europe entière penserait de cette entreprise; il demanda si le monde était assez éclairé pour profiter de cette idée philanthropique, si, dans les cabinets des rois, on pardonnerait une démarche aussi hardie à un monarque qui, après avoir attiré sur lui l'attention de tous les politiques, entreprendrait de descendre dans les consciences de ses sujets, et de les plier à son gré; si l'envie manquerait cette occasion de réveiller ses serpents, et de s'attacher au char d'un roi, qui, après avoir fait de grandes choses, semblait en annoncer de plus grandes encore; et si enfin ce ne serait pas compromettre sa gloire, et cette réputation de sagesse qui est si nécessaire à ceux qui gouvernent. Frédéric ne put tenir contre la solidité et l'importance de tant de raisons: le plan de l'édifice qu'il avait projeté

fut abandonné, au moins sous ce premier point de vue, car, dans la suite de son règne, on l'a exécuté en petit pour les catholiques de Berlin.

En même temps que le conseiller Jordan combattait le projet dont nous venons de parler, il en méditait un autre auquel il a beaucoup sacrifié, et qui a fait un très grand bien dans la ville de Berlin, tant qu'il a vécu, qui même, s'il en fait moins aujourd'hui, en fait encore beaucoup : je veux parler de l'établissement qu'on appelle le *Oksenkop :* c'est une vaste maison où l'on place tous les gens désœuvrés, et où on les fait travailler, en même temps que l'on fournit à tous leurs besoins. C'est vraiment une maison de secours pour ceux qui n'en ont point d'autre à attendre : c'est là que l'on conduit les vagabonds, jusqu'à ce qu'ils soient connus ; l'administration commence toujours par avoir soin d'eux, mais en même temps elle voit ce qu'ils savent ou peuvent faire, et elle les occupe même forcément, ne négligeant rien de ce qui peut leur être utile. Jordan, auteur de cet établissement, l'a dirigé tant qu'il a vécu, et y a mis tout ce que le zèle, la constance et sa fortune ont pu lui permettre d'y consacrer.

Comme cet homme respectable ne quittait presque jamais le roi, il n'est pas douteux qu'il ne fût habituellement des soupers de Sans-Souci. Je n'en rapporterai cependant qu'une seule anecdocte. On parlait de la religion chrétienne, et c'était à qui développerait de plus fortes objections contre la doctrine qu'on y professe, ou contre les faits et les preuves sur lesquels elle se fonde. Jordan écoutait avec attention, mais ne disait rien. A la fin, le monarque s'aperçut de ce silence et lui en fit la guérre. «Messieurs, dit-il aux autres convives, ne » voyez-vous pas que Jordan se moque de nous? » Nous lui faisons pitié, et il ne nous croit pas » même dignes de participer à ses lumières. » M. Jordan, nous savons que vous êtes très » habile théologien, et nous rendons tous hom- » mage à votre savoir éminent. Vous connais- » sez très bien les langues orientales; vous avez » étudié et apprécié les plus célèbres docteurs; » mais ce ne sont pas là des raisons pour dédai- » gner de nous instruire. Nous ne sommes ici » que des ignorants; eh bien, monsieur, éclai- » rez-nous. Nous tombons dans des erreurs » graves, faites-nous-les connaître; nous rai- » sonnons mal, montrez-nous comment on doit

» raisonner.—Sire, je supplie votre majesté de
» ne pas me presser de parler: j'écoute, je m'in-
» struis, et je n'ai rien à dire.—Ah, monsieur,
» mauvaise défaite! Il n'est pas possible que
» vous n'ayez rien à dire sur ces matières; mais
» vous ne nous croyez pas dignes de vous en-
» tendre.—Ce que je dirais, sire, serait peut-
» être déplacé, et pourrait déplaire. — Pour le
» coup, monsieur, voilà une grande injustice,
» et il faut vous en convaincre: ainsi, dites-
» nous ce que vous pensez de tout ce que vous
» venez d'entendre.—Sire, l'ordonnez-vous? —
» Vous savez bien qu'ici je n'ordonne rien; mais
» je vous en prie.—Eh bien, sire, il est vrai
» que, par tout ce que vous avez allégué contre
» la religion, vous m'avez tous prouvé que ce
» sont des matières que vous ne connaissez que
» superficiellement: vous avez travesti plusieurs
» faits, et il n'y a pas un de vos raisonnements
» qui n'ait été péremptoirement réfuté mille fois
» pour une. » Jordan reprit tout ce qu'on avait dit, et démontra qu'on n'en pouvait rien conclure, ou que l'on ne s'était appuyé que sur des bases fragiles et insuffisantes; ensuite il ajouta:
» Vous n'avez donc rien établi contre la religion,
» tout en prouvant beaucoup contre vous-mê-

» mes. Pour ne plus avoir de pareils torts à vous » reprocher, je vais maintenant vous montrer » comment il faut vous y prendre, si vous vo- » ulez discuter ces choses d'une manière qui » vous fasse honneur. » Il considéra alors les opinions religieuses sous leurs rapports les plus essentiels avec les faits qui leur servent de preuves, avec les intérêts de la société, avec les règles invariables du bon sens et de la raison humaine, et avec mille faits incontestables qui tiennent à l'histoire physique du monde.

Ce fut de ces différents points de vue qu'il rapprocha les dogmes et les préceptes, ainsi que les interprétations qu'on en donne, les modifications qu'on y admet, et les conséquences qui en résultent. L'anecdote ajoute qu'il ne parut pas plus chrétien que les autres, et que ce fut peut-être pour cela qu'on lui pardonna la hardiesse de sa réfutation.

Jordan n'avait pas la poitrine bien forte, et l'on peut croire que son genre de vie auprès de Frédéric ne servit qu'à l'affaiblir encore. Il eut plus essentiellement à s'en plaindre vers 1744; bientôt il ne lui fut plus possible de sortir; malgré tous les secours de l'art, il ne fit plus qu'empirer; et enfin, le 4

août 1745, il mourut, après environ un an de langueur, de dépérissement et de souffrance. Durant toute cette année, Frédéric ne manqua pas un jour, autant du moins qu'il put être à Berlin, de venir seul, même sans page ou domestique, passer une bonne heure auprès de son ami, logé de l'autre côté de la place du château. La première fois qu'il y vint, il dit aux frères, sœurs, enfants ou autres parents qui se trouvaient auprès du malade : « Je vous » prie de me laisser seul avec lui, mais n'en » ayez aucune inquiétude : je le soignerai et le » servirai autant qu'il pourra en avoir besoin ; » ce sera comme si vous l'assistiez vous-mêmes. » Depuis ce moment, et dans la suite, on ne manqua pas de se retirer quand on le vit venir. Je ne connais aucun trait semblable dans l'histoire des rois.

La dernière fois que Frédéric vint voir Jordan, il ne put pas douter que cet ami ne fût près de sa fin. Celui-ci le sentait lui-même, et ce fut sur cette idée qu'il se détermina à faire en quelque sorte ses adieux à sa majesté, et à lui témoigner combien était vive et profonde la reconnaissance qu'il emportait pour toutes les bontés qu'il en avait reçues.

« Je vois bien, répondit Frédéric que vous » êtes dans une crise pénible : elle peut cependant se terminer heureusement, et j'espère » encore que demain vous serez mieux. Comme » toutefois les évènements ne sont pas toujours » conformes à nos vœux, je ne différerai pas » davantage à vous dire une chose qui me fait » une véritable peine : vous êtes mon plus sincère ami, et je n'ai rien fait pour vous ; jamais » vous ne m'avez rien demandé ! Dites-moi » donc, pour ma propre consolation, ce que je » pourrais faire qui vous fût agréable, soit par » rapport à vos enfants, ou sous quelque autre » rapport que ce fût. — Sire, je n'ai pour enfants que deux filles encore bien jeunes, et » je n'ai guère à leur laisser que mon mobilier » et ma bibliothèque ; mais je ne vous demande » rien pour elles, parceque je suis sûr qu'elles » ne manqueront de rien. J'ai des parents qui, » s'ils n'ont pas une grande fortune, sont pourtant dans l'aisance qui convient à leur état. » Or, mes parents ont tous des sentiments purs » et des qualités honnêtes, une sensibilité naturelle, des vertus enfin qui sont bien supérieures à la fortune. Ils auront donc soin de » mes enfants, comme si c'étaient les leurs, j'en

» suis assuré : mais j'ai un domestique qui m'a
» servi avec autant de zèle que de fidélité, et
» j'avoue que j'ai un vrai regret de ne pouvoir
» pas reconnaître ses bons services. J'ose le re-
» commander, sire, à vos bontés. — Soyez cer-
» tain, mon cher ami, que j'aurai soin de votre
» domestique : j'en fais mon affaire, et je n'ou-
» blierai pas vos enfants. »

Le roi, en sortant de la chambre de Jordan, avait l'air fort triste : il ne dit que deux mots, qui, de même que sa physionomie, annoncèrent son peu d'espoir et son affliction. Le conseiller Jordan expira dans la nuit. Son frère, Pierre Jordan, père de la digne et respectable madame Bitaubé, vint le matin annoncer cette douloureuse nouvelle à sa majesté, qui le fit entrer dans son cabinet. Pierre Jordan fut d'abord frappé de voir le portrait de son frère dans ce cabinet; et ce fut à cette vue, si propre à ranimer ses regrets, qu'il fut obligé de détailler toutes les circonstances de l'agonie et de la mort de son frère. Pendant ce récit, il vit plusieurs fois les yeux du roi se mouiller de larmes. A la fin, ils ne purent, ni l'un ni l'autre, résister à la vive affliction qu'ils éprouvaient, et les derniers détails furent comme étouffés

dans leurs sanglots. Cependant sa majesté, faisant effort sur elle-même, chercha à se vaincre. Pierre Jordan fut successivement interrogé sur tout ce qui concernait les deux filles, sur leur âge, et sur les arrangements que la famille allait prendre à leur égard; et les promesses faites au père furent renouvelées. Le roi ajouta que, quand le temps serait venu de les marier, il désirait être instruit d'avance des partis qui se présenteraient pour elle; et, avant de renvoyer Pierre Jordan, ce monarque alla prendre dans sa chatouille, et lui remit la somme de six mille reisdallers pour la fille aînée, qui voulut la partager avec sa sœur cadette; mais elle mit à refuser ce partage encore plus de fermeté que sa sœur n'en put mettre à le vouloir.

Frédéric était trop sensible à cette perte pour surmonter si promptement sa douleur: il voulut au contraire la légitimer, en prouvant combien Jordan avait mérité de lui être cher ainsi qu'à la société; il composa l'éloge de son ami, tel qu'on le retrouve dans les mémoires de l'académie de Berlin, dont Jordan avait été le président avant M. de Maupertuis. On ne sait à qui cet éloge fait le plus d'honneur

ou de Jordan qui l'avait si bien mérité, ou du roi qui, par un exemple unique jusqu'alors, célébrait et consacrait ainsi les talents et les vertus d'un de ses sujets.

Le domestique de feu le conseiller Jordan, nommé *Dieu*, fut placé comme visiteur à la douane. Dans les temps subséquents, le roi, qui ne l'a jamais perdu de vue, l'a successivement promu aux places de sous-inspecteur, d'inspecteur, de directeur, et enfin il l'a fait conseiller-privé, ainsi que l'avait été son maître. Il faut convenir que ce M. *Dieu* a toujours rempli ses devoirs avec autant d'exactitude que de simplicité, et que de plus il a eu toute sa vie assez de sens et d'honnêteté pour ne jamais éviter l'occasion de parler de son *brave* et *digne* maître, monsieur le conseiller Jordan, pour la famille duquel il a toujours témoigné autant d'attachement que de respect.

Le roi avait sans doute l'intention de donner six mille reisdallers à la cadette des demoiselles Jordan, ainsi qu'il les avait données à l'aînée : mais la guerre de sept ans survint, et il fut loin de pouvoir consacrer quelque somme que ce fût à de semblables destinations. Dans un des quartiers d'hiver qu'il passa à Leipsick, il demanda des

nouvelles de ces demoiselles au fils aîné de Pierre Jordan, celui qui aujourd'hui est connu sous le nom d'André Jordan, et qui était venu à la foire de Leipsick comme tant d'autres Berlinois. M. Jordan lui dit que l'aînée de ses cousines paraissait disposée à épouser M. Mérian, membre de l'académie ; mais qu'on avait sursis à ce mariage, parcequ'on n'avait pas cru devoir le conclure sans l'agrément de sa majesté, que, vu les circonstances actuelles, on n'avait pas osé interrompre pour un semblable objet. Frédéric approuva fort ce mariage, disant qu'il lui faisait plaisir, et ajouta qu'on ferait bien de le terminer tout de suite. Il ne fut pas question alors de la sœur cadette, dont il n'a plus reparlé.

C'est ainsi que se fit le mariage de M. Mérian. Il n'avait certainement pas besoin de l'appui de sa femme ; cependant il est naturel de penser que cette alliance n'a pas nui à sa fortune. Son épouse, du reste, n'était pas moins savante entre les femmes que lui entre les hommes : elle savait au moins cinq ou six langues, et suivait avec plaisir, et sans en être fatiguée, les lectures et les discussions les plus abstraites ; mais il fallait avoir appris d'ailleurs qu'elle

avait ces connaissances, car jamais femme n'a été plus attentive à le cacher. Elle portait la solidité de l'esprit jusqu'à ne jamais être en société qu'au niveau des personnes avec qui elle se trouvait. M. Mérian l'a perdue il y a déjà plusieurs années, et n'en a pas eu d'enfants.

Sa sœur cadette, qui vit encore, a épousé dans le temps un très honnête homme, nommé Charles Lautier, qui a trouvé le bonheur, dont il était digne, dans sa famille, et dans l'estime et l'attachement de ceux qui l'ont connu. Ses enfants sont parfaitement bien établis. Son épouse, qui n'avait pas eu l'occasion de faire les mêmes études que sa sœur aînée, a toujours été remarquée pour la délicatesse et le naturel de son esprit. On la comparait au bon Lafontaine, et l'on a eu en effet à citer un grand nombre de reparties qui pouvaient avec raison lui faire appliquer ce vers de Favart:

Et sans qu'elle y songe, elle pense.

Je n'ai plus que deux mots à dire du conseiller Jordan: c'est lui qui a dirigé les premières études de son neveu, M. Bitaubé, membre de l'académie de Berlin et de l'institut de France, homme si cher à ses amis, par l'a-

ménité de ses mœurs, et l'excellence de son caractère.

Après la mort du conseiller son oncle, on fit une vente de son mobilier, dont le principal objet était la bibliothèque : elle était assez nombreuse et très bien choisie. Au frontispice de chaque volume se trouvait une feuille en blanc, portant ces deux mots, qui peignent si bien son âme : *Jordani et amicorum.* La haute estime que le public a eue pour lui a été cause que personne, entre les acquéreurs, n'a voulu ôter cette sorte de cartouche, et que si ces livres reparaissent dans de nouvelles ventes, elle devient un titre de plus pour y mettre l'enchère.

VOLTAIRE.

L'article de M. de Voltaire doit naturellement être un des plus longs de cet ouvrage : il est au moins vrai qu'il ne peut être qu'au nombre des plus intéressants. Si, du reste, je le place parmi mes *souvenirs*, ce n'est pas que les anecdotes qu'il contient soient toutes arrivées de mon temps : il y avait près de douze ans que cet homme célèbre avait quitté Frédéric quand ce roi m'appela dans ses états; mais les hommes du mérite de ce grand écrivain sont long-temps présents aux lieux qu'ils ont habités; il semblait, à mon arrivée à Berlin, au commencement de 1765, que M. de Voltaire n'en fût parti que la veille, ou même qu'il y existât encore : on ne me parlait que de lui; tout le monde en avait quelques particularités à me raconter; en un mot, tout était plein de lui, je le retrouvais partout! Mille personnes, et jusqu'à des militaires, conservaient des copies de diverses pièces manuscrites qui

avaient circulé pour ou contre lui : le brave colonel d'artillerie M. du Troussel m'en donna un jour une pacotille tout entière.

Frédéric et Voltaire étaient faits pour s'admirer et se rechercher : chacun d'eux était trop grand pour ne pas inspirer à l'autre une sorte d'enthousiasme; mais ils n'étaient point faits pour vivre ensemble, et lorsqu'ils se sont flattés de pouvoir jouir de cet avantage, ils ont donné une grande preuve qu'ils étaient fort loin de se connaître, et tous deux encore susceptibles d'erreurs. Frédéric, sans doute, pouvait se dire : « Les chants du cygne de la Seine » achèveront de porter ma gloire au bout du » monde. » Voltaire pouvait se persuader que la gloire du Salomon du Nord ajouterait un nouveau lustre à la sienne. C'étaient là de puissants motifs de se rechercher, et de se faire mutuellement une sorte de cour; oui, de puissants motifs de se rechercher, mais non des moyens de s'accorder. On n'enchâsse pas des diamants dans des diamants; il faut y employer des métaux solides sans doute, mais ductiles; or, cette ductilité était incompatible avec le génie et le caractère de ces grands hommes. Lequel des deux eût été capable de se sacrifier,

de s'immoler à l'autre? Lequel des deux pouvait subir le joug? Descendre de son propre char, de ce char brillant où l'on a mérité d'être élevé, en descendre pour s'atteler au char d'autrui, et le traîner en esclave aussi humilié qu'illustre, ah! ce rôle ne pouvait convenir ni à Frédéric ni à Voltaire. Pour vivre ensemble, il ne suffit pas en effet de se charmer et de se louer beaucoup. Il y a dans la vie des moments d'humeur, de faiblesses et de caprices; il y a des intérêts qui se croisent: l'un demande de la condescendance au moment où l'autre en exige: chacun se la croit due: ces sortes de conflits se renouvellent souvent; et, avec de la vivacité, de l'énergie et de l'irritabilité, on s'obstine, on ne se désiste de rien, on s'irrite des refus ou des obstacles, on crie à l'injustice ou à l'inconvenance; on se plaint avec amertume, on s'offense mutuellement, et l'on se sépare brouillés, au moins intérieurement, pour le reste de la vie: car si la politique ou la prudence amènent des rapprochements, ils ne sont qu'apparents, et le fiel reste déposé au fond du cœur. Voilà l'histoire de la liaison, de la brouillerie et du raccommodement de Frédéric et de Voltaire: les détails n'en montrent que le

mode et la forme ; quant à la véritable cause, elle a existé dans l'incompatibilité de leurs caractères, et dans la supériorité de chacun d'eux.

Voltaire avait déjà acquis une grande célébrité, que Frédéric, beaucoup plus jeune, et n'étant encore que prince de Prusse, végétait ignoré, ou du moins peu connu auprès de son père semi-barbare, ou dans sa prison de Custrin, ou dans son désert de Rheinsberg : mais, l'âme de ce prince, agitée du besoin de savoir et de s'illustrer, se tourmentait dans le cercle étroit où il était retenu, et faisait chaque jour de nouveaux efforts pour l'étendre ; chaque jour, et dans le plus grand secret, il formait de nouvelles liaisons avec ceux dont les lumières et les talents pouvaient lui devenir utiles ; et c'est ainsi qu'il adressait des lettres si honorables et si flatteuses aux Rollin, aux d'Argens et à tant d'autres. Vers ce même temps, un de ses futurs sujets, Jordan revint des voyages qu'il avait faits en Suisse, en Angleterre, en Hollande et en France : partout Jordan s'était attaché à voir les hommes célèbres ou dignes de l'être par leur science ou leurs talents : Voltaire était un de ceux qu'il avait le plus courtisés à Paris, et dont il parla le plus à Frédéric

lorsque celui-ci, ayant appris son retour à Berlin, en 1733, voulut le voir, et contracta avec lui cette amitié qui fait tant d'honneur à tous deux. Jordan forma donc le premier anneau de la chaîne qui a si étroitement uni les noms de Voltaire et de Frédéric. Bientôt une correspondance suivie s'établit entre ces deux grands hommes; et bientôt, madame du Châtelet et Maupertuis entrèrent également en relation avec Frédéric. Cirey devint l'endroit du monde qu'il envia le plus : sciences, littérature, philosophie, compliments, esprit et amitié, tout passait en prose et en vers, de Cirey à Rheinsberg, et de Rheinsberg à Cirey.

Maupertuis fut le premier qui sut ou voulut tirer un profit réel de cette correspondance, qu'il cultiva séparément, et qui le conduisit à la présidence de l'académie de Berlin : madame du Châtelet et Voltaire, qui n'éprouvaient pas les mêmes besoins, et qui se suffisaient l'un à l'autre, ne songèrent qu'à s'en réserver la fleur. Mais après s'être tant écrit, tant admiré de loin, il devenait impossible que l'on ne cherchât pas à se voir. On devait éprouver le désir le plus vif de se connaître, et il était naturel qu'on l'exprimât avec plus de vivacité encore.

Aussi au premier voyage que Frédéric fit sur les bords du Rhin et de la Meuse, Voltaire se hâta-t-il d'aller lui rendre hommage. Ce voyage et un autre encore, fait en 1743 après la première guerre de Frédéric, ne sont pas ce qui me scandalise : il était juste et nécessaire que tant d'amitié produisît cet empressement; et c'était à celui qui était le plus libre à franchir l'intervalle qui les séparait. Mais il me semble que chez l'un et chez l'autre il devait y avoir loin du désir et du plaisir de se voir, à l'idée de s'unir, avec promesse de ne plus se séparer. C'est cependant là où leurs cajoleries mutuelles les conduisirent : ce qu'il y a de moins pardonnable dans cette dernière détermination, c'est qu'ils la prirent et l'exécutèrent en 1750, époque où déjà il leur était si facile de comprendre qu'elle ne pourrait pas avoir une issue heureuse.

Durant les dix premières années du règne de Frédéric, combien ne s'était-il pas passé de choses propres à refroidir l'enthousiasme de ce roi guerrier et philosophe, et de son ami, philosophe, poëte et littérateur ?

Le temps apaise, calme et dissipe les transports de ces passions qui n'ont subi aucune

épreuve. La réflexion, d'ailleurs, suffit pour modérer la chaleur des premières impressions pour désenchanter sur les illusions les plus fortes, nous faire douter de ce qui nous avait paru le plus certain, et nous porter, d'une part, à mieux calculer ou sentir nos intérêts, de l'autre, à nous défier davantage de nous-mêmes et des autres. Enfin, entraînés à de nouveaux objets, par de nouveaux sentiments, nous arrivons insensiblement à contracter même de nouvelles inclinations : d'où il résulte, qu'en 1750, nos deux amis n'étaient plus, l'un pour l'autre, ce qu'ils avaient été, et il ne leur était pas permis de l'ignorer.

Après les deux premières guerres de Frédéric, l'Europe entière, et la France surtout, retentissaient des clameurs que le dépit, la crainte ou la jalousie élevaient contre lui : partout l'ignorance, la prévention ou la mauvaise foi répétaient à l'unanimité les accusations les plus graves. Il était, disait-on, l'ennemi de tous, et n'était l'ami de personne. Disciple de Machiavel, et plus rusé que son maître, il avait abandonné ses alliés et trahi la France : il se jouait également des principes

de la morale, de ceux de la politique et de la nature : il feignait les plus beaux sentiments, sans en éprouver aucun, et n'avait tant de génie et de talents que pour en abuser; enfin, les philosophes eux-mêmes, qu'il était si attentif à caresser, n'étaient pour lui que des trompettes auxquelles il confiait le soin de publier sa gloire et de le venger de ses ennemis. Voltaire avait pu d'abord repousser tous ces propos injurieux, mais ils se reproduisaient tous les jours et partout : ne devaient-ils pas à la fin faire quelque impression sur lui-même. La cour de France en favorisait sous main les propagateurs, et Voltaire n'était-il pas influencé par cette autorité, pour laquelle il a eu plus de déférence que bien d'autres? Ne lui était-il pas arrivé de penser et même de parler comme le public, ou du moins s'était-il toujours abstenu de mêler aux plus graves reproches la plaisanterie et les bons mots, plus cruels parfois que les déclamations ? Or, est-il vraisemblable que Frédéric n'ait appris aucune des gaietés de cette espèce? Qu'on se rappelle l'araignée du général Buddenbrock ! Si donc Frédéric savait les propos, ou quelques uns des propos attribués à Voltaire, que

devait-il lui rester de son ancienne amitié?

Voltaire nous apprend lui-même que son second voyage, celui de 1743, avait eu pour principal objet de remplir une mission secrète du cabinet de Versailles. Accepter une mission semblable, s'en occuper avec autant d'adresse que de zèle, travailler à ramener son ami roi dans tous les périls de la guerre, n'est-ce pas cacher le rôle de courtisan politique et ambitieux sous le masque de l'amitié? Cette dernière idée n'est-elle pas celle que Frédéric devait se faire de la démarche de Voltaire, quand même celui-ci aurait débuté par lui annoncer franchement la vérité? Mais il ne paraît pas qu'il ait fait cet aveu à Frédéric, ou qu'il l'ait fait assez tôt et avec assez de franchise. Ainsi, de quelque manière que le roi de Prusse ait été instruit du motif secret du second voyage de Voltaire, je demande ce qui devait en résulter lorsqu'ils se réunirent? La confiance du monarque pouvait-elle être la même? son amitié était-elle exempte de soupçons? ne devait-elle pas être refroidie? et de plus (car les griefs s'attirent et s'enchaînent en ces sortes de rencontres), Frédéric approuvait-il l'animosité de Voltaire contre Piron et contre Jean-Baptiste

Rousseau? Ignorait-il l'épigramme très gratuite, dans laquelle le marquis d'Argens est ridiculisé sous le nom de *Juif errant*? Ne savait-il pas, et approuvait-il les plaintes réciproques qui avaient eu lieu à la cour du roi Stanislas, entre Voltaire et Aillaud? Combien d'autres traits, combien de querelles très connues alors, que Frédéric ne devait pas ignorer, et qu'il pouvait très bien ne pas approuver! Je ne parle pas, au reste, des querelles de libraires, dans quelques unes desquelles Frédéric pouvait cependant apercevoir autre chose que des chicanes suscitées par la friponnerie à un homme si justement célèbre; je ne parle pas même de tant de querelles littéraires, sur le fond desquelles Frédéric ne pensait pas comme Voltaire; mais, à ne considérer que ce que j'ai signalé, qu'est-ce donc qui a pu réunir ces deux hommes à une époque où leurs dispositions étaient devenues si équivoques, et, sous quelques rapports, ne pouvaient manquer d'être hostiles?

Ce qui les a réunis, c'est la suite de leurs anciennes protestations, et l'idée de ce que chacun d'eux pensait gagner à cette réunion. Enfin, trop avancés l'un et l'autre pour reculer, ils ont risqué le tout pour le tout. Et

en effet, si l'on examine bien dans quelles dispositions ils se sont rapprochés, on verra qu'ils n'ont pensé qu'à se tromper mutuellement, en feignant des sentiments qu'ils n'avaient plus, du moins au même degré : c'était donc à qui serait le plus habile à en imposer ; épreuve peu loyale de part et d'autre, et très déplacée chez Voltaire. Ainsi chacun d'eux s'était dit : « Je recueillerai seul les fruits de l'amitié, et » je n'en donnerai que les fleurs. » Ils méconnaissaient tous deux que, dans ce genre d'échange, les fleurs ne sont qu'artificielles, inodores, et trop tôt fanées, quelque brillantes qu'elles paraissent au premier coup d'œil. Chacun d'eux oubliait qu'il avait affaire à un homme trop délié et trop attentif, pour espérer qu'il pût le tromper long-temps. Mais quel exemple précieux à recueillir par les moralistes ! les deux plus beaux génies de leur siècle n'ont pu réussir à se tromper, et n'ont eu qu'à se repentir de l'avoir tenté !

Dès le début, on voit ces deux hommes accumuler les protestations les plus exagérées. Quelle joie ! quelle satisfaction ! quel bonheur ! quel dévouement ! quelle reconnaissance ! Frédéric, dit-on, est allé, dans des mouvements

d'admiration et d'enthousiasme, jusqu'à baiser la main de Voltaire. En ce cas, tant pis pour celui-ci ; car on peut bien croire qu'un roi si fier et si délicat sur les convenances ne se sera point pardonné ce moment d'oubli ; il en aura rougi, et dès lors malheur à l'idole ! A la place de Voltaire, je me serais dès lors regardé comme perdu, et n'aurais songé qu'à me retirer.

Au reste, les premières causes qui ont amené des mécontentements entre eux ont été des articles tenant à l'économie. On sait que Voltaire y regardait de près alors, et que Frédéric y a regardé de près toute sa vie. Le premier s'était fait, et a suivi à cet égard un plan dont on chercherait vainement un autre exemple. Né avec une fortune aisée, et qui s'est encore accrue par un héritage, il a travaillé dès sa jeunesse, et pendant cinquante ans, à l'augmenter. De vingt mille livres de rentes, il est parvenu à en avoir plus de cent mille; et c'est alors, dans un âge avancé, qu'il n'a plus voulu vivre qu'avec noblesse et grandeur; mais il n'avait pas atteint ce but, et par conséquent il suivait encore la première partie de son plan quand il vint à Berlin. Dans l'accord

qu'il avait fait avec le roi de Prusse, celui-ci lui avait promis la clef de chambellan et la croix du mérite; mais de plus, et ce que le gentilhomme de la chambre du roi de France estimait surtout, les appointements ordinaires d'un ministre d'état, c'est-à-dire près de vingt mille francs par an, appartement au château, la table[1], le bois de chauffage, deux bougies par jour, et par mois tant de livres de sucre, café, thé et chocolat. Or, il arriva qu'on ne remettait à M. de Voltaire que du sucre mal raffiné, du café mariné, du thé éventé, et du chocolat mal fabriqué. Il put bien soupçonner que Frédéric n'était pas si mal obéi sans le

[1] « Le vieux comte de Nesselrode disait que des ordres avaient été donnés par le roi pour que chaque jour une table décente, et de six couverts, fût servie chez le poëte. Voltaire avait la malice de prier huit ou dix personnes. On trouvait de quoi manger; mais les gens de l'office n'étant pas prévenus, il manquait toujours quelques articles, soit café, soit sucre, soit liqueurs. Voltaire s'égayait alors par des railleries et par des épigrammes sur l'humeur parcimonieuse de son hôte royal. A l'en croire, la peau du lion laissait échapper les aiguillettes du pourpoint d'Harpagon. (Pr. Ed.)

Quand on songe aux nombreux motifs que les sujets prussiens les plus dévoués avaient de pallier les lésine-

vouloir, et soit pour éclaircir ce doute, soit par tout autre motif, il se plaignit de ces vilenies. « Ce que vous me dites, répondit le roi, me » fait une peine infinie. Un homme comme » vous, traité chez moi de cette manière, tan- » dis que l'on connaît mon amitié pour vous! » En vérité, cela est affreux! Mais voilà les » hommes : ce sont tous des canailles! Cepen- » dant vous avez très bien fait de m'en parler; » soyez assuré que je donnerai des ordres si » positifs, qu'on se corrigera. » Quels que fussent les ordres que Frédéric donna, on ne se corrigea point, et Voltaire, plus indigné qu'auparavant, ne manqua pas de renouveler ses

ries dont il s'agit, on est forcé de devenir difficile sur les assertions qui les révoquent en doute. Si donc le fait que l'explication du vieux comte de Nesselrode révèle était exact, comment n'eût-il été dit par personne durant les vingt ans que mon père resta en Prusse, et surtout à l'époque où il arriva à Berlin, et où les alentours de Frédéric, la cour et la ville, ne parlaient en quelque sorte que des détails et des anecdotes du séjour de Voltaire à Potsdam?

C'est une terrible autorité que celle d'un homme qui, au-dessus de toutes les considérations humaines, n'a jamais dit ou écrit un mot qu'il ne l'ait cru également juste et vrai! Bon THIÉBAULT.

plaintes. « Il est affreux, répliqua le roi, que » l'on m'obéisse si mal. Mais vous savez les or- » dres que j'ai donnés; que puis-je faire de » plus? Je ne ferai pas pendre ces canailles-là » pour un morceau de sucre ou pour une pin- » cée de mauvais thé; ils le savent et se mo- » quent de moi. Ce qui me fait le plus de peine, » c'est de voir M. de Voltaire distrait de ses » idées sublimes pour de semblables misères. » Ah! n'employons pas à de si petites bagatel- » les les moments que nous pouvons donner aux » muses et à l'amitié! Allons, mon cher ami, » vous pouvez vous passer de ces petites four- » nitures, elles vous occasionent des soucis » peu dignes de vous : eh bien! n'en par- » lons plus; je donnerai ordre qu'on les sup- » prime. »

Cette conclusion étonna Voltaire, et par elle-même, et par la tournure que son royal ami sut y donner. « Ah! se dit-il en lui-même, c'est » donc ici *sauve ou gagne qui peut!* En ce cas, » sauvons et gagnons ce que nous pourrons! Le » pire, en ces rencontres, est d'être dupe. » Ce fut ainsi, et dès cette époque, qu'il fit revendre en paquets les douze livres de bougies qu'on lui donnait par mois; et que, pour s'é-

clairer chez lui, il avait soin, tous les soirs, de revenir plusieurs fois dans son appartement sous différents prétextes, et de s'armer à chaque fois de l'une des plus grandes bougies allumées dans les salles de l'appartement du roi, bougies qu'il ne rapportait pas, et dont il aurait pu dire au besoin : *C'est mon sucre et mon café.*

Je prie le lecteur de considérer un moment quelle impression ces faits devaient produire dans l'âme des deux amis! Certes, ils devaient être plus près du dépit, de la rancune et de la haine, que de l'amitié : au moins est-il certain que la méfiance, assez naturelle à tous deux, devait s'être bien accrue. Comme ils devaient s'épier et se tenir sur leurs gardes! Cependant ils ne se quittaient pas, si on en excepte la matinée, que le roi donnait tout entière au gouvernement, et le temps de quelques dîners; mais les soupers les réunissaient tous les jours à ceux qui étaient appelés à les admirer, et là on voyait la philosophie, la littérature et la poésie régner ensemble ou tour à tour. Chaque minute amenait des sentences précieuses : tout était raison ou esprit dans ces réunions; et l'on pouvait y admirer également le choix ainsi

que l'abondance vraiment intarissable des saillies.

Souvent les matinées de M. de Voltaire étaient remplies par d'autres soins : les frères et sœurs du roi apprenaient ses belles tragédies. Dès son second voyage, on s'était occupé de ce genre d'étude : c'est ainsi qu'à l'une ou à l'autre de ces deux époques on passa en revue, uniquement pour soi, et sans autres spectateurs que les affidés, *OEdipe*, *Marianne*, *Zaïre*, *le Duc de Foix*, *Adélaïde du Guesclin*, *Alzire*, *Mérope*, *Sémiramis*, *Oreste*, et surtout *la Mort de César*, *Brutus*, *Mahomet*, et *Catilina*. Il n'y avait rien, dit-on, de plus animé que les répétitions de ces pièces. Voltaire, qui était seul et pour tous le maître et professeur de déclamation, était toujours en action et hors d'haleine ; il faisait tous les rôles à la fois; il criait et grondait quelquefois toute la troupe royale, et loin de s'en fâcher on riait de sa colère. Dans une circonstance où il commençait à en vouloir à Baculard d'Arnaud, il lui donna le rôle d'un garde qui n'avait que quatre ou cinq vers à dire dans toute la pièce (c'était, je crois, dans *Marianne*). D'Arnaud, peu flatté d'avoir un rôle aussi insignifiant, débita ces vers avec froideur

et insouciance, et Voltaire indigné lui en fit un reproche amer. « Ce rôle-là ne mérite rien de » plus, répliqua d'Arnaud : pour deux mots » aussi peu marquants, quelle déclamation ne » serait pas ridicule? — Et ce rôle, reprit Vol- » taire, est encore au-dessus de vos talents. » Vous ne savez pas même dire ces deux mots » comme il convient. » Et là-dessus il se met à lui prouver que c'est sur ces deux mots que porte tout le nœud de la pièce, et qu'enfin c'est le rôle le plus important. Cette petite querelle, et cent autres semblables, amusaient ceux qui en étaient les témoins; aussi peut-on dire qu'il y a eu peu d'époques qui aient fourni à la famille royale de Prusse plus de souvenirs agréables et de plaisirs à rappeler. Du reste, le prince Henri est celui à qui cette école a le plus profité; il devint le premier acteur de la famille, et a conservé toute sa vie un goût très décidé pour le théâtre.

Pendant le même temps on faisait des vers: Voltaire, le roi et d'Arnaud s'en occupaient très sérieusement. Mais peut-on parler de poésie sans parler d'amour? Lors du second voyage de Voltaire auprès du roi de Prusse, la princesse Ulrique (d'autres disent la prin-

cesse Amélie) lui avait demandé un jour de lui faire une déclaration d'amour où le mot *amour* ne se trouvât pas. et le poëte galant lui débita sur-le-champ, et comme par inspiration, ces vers si connus :

Souvent un air de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge....

Mais ces jolis vers eurent du malheur à plusieurs égards. D'abord Frédéric trouva fort mauvais qu'on fît, sous quelque forme que ce pût être, une sorte de déclaration à l'une de ses sœurs, et il ne crut pas devoir le souffrir, même de la part de Voltaire. Ainsi, il répondit au madrigal par une prétendue épigramme, où il mit plus de fiel que de talent; vers détestables, où il dit que l'on peut concevoir qu'un chien veuille prendre la lune aux dents, mais qu'un faquin de Français veuille parler d'amour à une grande princesse, c'est une extravagance qui passe toute permission [1]. En second lieu, on découvrit que le madrigal fait pour la princesse était une imitation d'un madrigal italien

[1] On trouve cette épigramme refaite dans les OEuvres de Piron.

que l'on eut soin de citer dans le temps. Enfin, le fils aîné de l'académicien M. de Francheville, très jeune homme, qui plus d'une fois avait servi de secrétaire à l'ami de Frédéric, s'était aperçu que celui-ci, après avoir écrit ce même jour quelques lignes sur un quart de feuille de papier, les avait bien relues et bien examinées avant de se rendre à la cour, et avait déchiré en cent petits morceaux ce papier en partant, de sorte que le jeune copiste, curieux, spirituel, espiègle, plus que discret et délicat, en cette occasion du moins, avait ramassé avec empressement tous ces petits morceaux, et en les rajustant, était parvenu à retrouver ou à refaire la pièce tout entière, ce qui démontra que ces vers étaient un impromptu fait à loisir, et surprit d'autant plus de monde, que certainement personne n'avait moins besoin de cette petite supercherie que Voltaire.

Je ne parle pas de son zèle ou de sa complaisance à retoucher les vers du roi : on sait que, durant son séjour en Prusse, il y consacra une partie de son temps, et que ce travail lui déplaisait infiniment. Au surplus, comme il existe encore dans les œuvres du philosophe de Sans-Souci un trop grand nombre de vers

qui auraient eu besoin d'être corrigés, on peut en conclure qu'il y mit plus de résignation que de soin : mais ce qui me fournira le plus d'anecdotes, et ce que le lecteur attend sans doute avec le plus d'impatience, c'est l'histoire des querelles qui se sont élevées sur ce théâtre de gloire et de petites passions, et les faits particulièrement relatifs à la Beaumelle, à d'Arnaud et à Maupertuis.

La Beaumelle n'offrira qu'un article très court : ce fut une délation de Maupertuis qui éleva entre lui et Voltaire cette longue guerre qui a duré jusqu'à la mort de l'un et de l'autre. La Beaumelle venait de Copenhague : à peine arrivé à Potsdam, Maupertuis lui persuada que Voltaire était son ennemi, et l'accusait d'avoir eu, dans quelques unes de ses pensées, une intention qui devenait une offense pour le roi et pour toute sa société. Voltaire et la Beaumelle eurent tort de faire tant d'attention aux propos tracassiers de Maupertuis; c'était assurer son triomphe : la Beaumelle, en particulier, ne devait-il pas sentir que la vivacité de Voltaire était excusable? Cette querelle, au reste, ne fit pas une grande sensation à Berlin, vu que Frédéric ayant fait dire à la Beaumelle qu'il

n'avait pas besoin de ses services, celui-ci différa peu son départ pour la France.

Baculard d'Arnaud occupa plus long-temps les amateurs d'anecdotes, et sa brouillerie avec Voltaire parut d'autant plus grave, qu'il était vrai, et que tout le monde savait qu'il lui avait de ces obligations dont le souvenir ne doit jamais s'effacer. Mais il faut être juste : le premier tort vint moins de d'Arnaud que du roi. Celui-ci, toujours malin, et secrètement indisposé contre Voltaire, imagina, pour le mortifier indirectement, d'élever jusqu'aux nues quelques uns des vers du plus jeune de ces deux poëtes : c'était dans un tête-à-tête, et d'un air confidentiel, qu'il disait à Voltaire, avec une sorte de conviction simulée et perfide : « Il faut » avouer que d'Arnaud a vraiment le génie poé- » tique : tel de ses vers vaut seul tout un poëme, » etc. » Ceci n'aurait sans doute aigri Voltaire que contre le roi, mais d'Arnaud ne fut pas insensible aux cajoleries qui suivirent cette déclaration ; il eut l'air de s'en prévaloir, et voilà ce qui le perdit. Voltaire résolut de l'en punir, c'est-à-dire de le faire renvoyer, ou de se retirer lui-même. Il intéressa dans sa cause la plupart de ceux qui entouraient Frédéric, et comme

celui-ci, en voulant mortifier l'un, était loin de le rabaisser au niveau de l'autre, il n'est pas étonnant qu'à la fin il ait sacrifié celui auquel il avait précédemment donné des louanges si exagérées. Un accident, sans doute involontaire, mais que la malignité interpréta autrement, annonça d'abord à toute la cour la disgrâce de d'Arnaud. Dès que la reine-mère, qui vivait à Montbijou, se mettait au jeu, vers les six heures du soir, les dames d'honneur et toute la jeunesse attachée à leurs pas se rendaient, sur de petits batelets fort élégants, de l'autre côté de la Sprée, en une promenade dite *la Chaussée*, promenade fort déserte le reste du jour, mais très brillante depuis ce moment jusqu'à l'heure du souper. Ce fut là que l'on trouva un billet conçu en ces termes : « Enfin, nous l'emportons : d'Arnaud est » renvoyé; on vient de lui faire signifier l'ordre » de partir. D'ARGET. » D'Arget était le secrétaire des commandements du roi. Le billet n'avait point d'adresse : il avait été envoyé sous une enveloppe que l'on ne trouva point; ainsi la nouvelle du renvoi de d'Arnaud fut répandue dès le jour; et l'on ne put attribuer sa disgrâce qu'à un complot où l'on voyait d'Ar-

get figurer en première ligne, d'autant plus que l'on ne pouvait hasarder que des conjectures douteusés sur celui à qui le billet avait été adressé.

En arrivant à Maupertuis, je dois observer qu'il y eut entre Voltaire et lui une longue série de querelles qui les conduisirent enfin à une brouillerie complète. Ce qui amena, au moins en apparence, la première scission entre eux deux, fut un propos déplacé de la part du président, et que Voltaire repoussa durement. Tous deux revenaient de Sans-Souci à Potsdam, vers une heure et demie après minuit, dans un des carrosses du roi, lorsque Maupertuis dit d'un air de jubilation : « Il faut » avouer qu'aujourd'hui la soirée a été char- » mante. — Je n'en ai jamais vu de si sotte, » répliqua Voltaire. Pour bien entendre le propos et la réplique, il faut se rappeler que M. de Voltaire avait habituellement un esprit si heureux et si brillant, qu'il écrasait tous les autres convives ; il n'y avait que Frédéric qui pût lutter avec quelque succès : mais cet homme extraordinaire avait de temps en temps des jours où, soit par indisposition, soit pour quelque autre cause, il n'était que taciturne, froid, et

presque nul. Maupertuis, au contraire, qui, en général, avait beaucoup moins d'esprit que Voltaire, en avait tous les jours également, et même assez pour plaire lorsque Voltaire ne se montrait pas. Or, au souper d'où ils sortaient, Voltaire avait été dans ses humeurs nébuleuses, et Maupertuis avait brillé; ce qui montre que son propos n'était qu'une jactance puérile que Voltaire avait pu prendre pour un sarcasme et une injure. Ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis cette soirée, ils ne se sont ni ménagés ni rapprochés. Le roi, qui lui-même se permettait si facilement les petites méchancetés, et qui s'amusa souvent de celles de Voltaire contre Maupertuis, ne voulant pas néanmoins que l'on portât les choses jusqu'à une rupture éclatante et scandaleuse, entreprit plus d'une fois de raccommoder ces deux hommes, et jamais n'en obtint qu'une paix simulée, ou plutôt qu'un silence rancunier.

Telles étaient les dispositions des esprits, lorsque Frédéric apprit que Voltaire avait fait, sous le titre du *Docteur Akakia*, une satire sanglante contre Maupertuis, et qu'il allait la faire imprimer. Un billet très galant invita l'auteur à venir au château, et, dès qu'il y fut

arrivé, sa majesté lui dit, du ton le plus amical:
« On dit que vous avez fait un ouvrage aussi
» agréable que piquant contre M. de Mauper-
» tuis : je vais, à ce sujet, vous parler avec fran-
» chise, et comme on peut le faire avec un ami.
» Mon intention n'est pas de vous dire que Mau-
» pertuis n'ait point de torts envers vous, ou
» que vous en ayez envers lui ; je conviens au
» contraire que vous avez droit de vous plain-
» dre, en un mot, je sens et j'avoue que vous
» avez raison : ainsi je vous l'abandonnerais
» sans difficulté, si je ne considérais que lui ;
» mais je vous prie d'observer que j'ai appelé
» cet homme à mon service, que je l'ai placé à
» la tête de mon académie, que je lui ai accordé
» le même traitement qu'à mes ministres d'é-
» tat, que je l'ai admis dans ma société la plus
» familière, et que je lui ai permis d'épouser
» une des dames d'honneur de la reine, fille
» d'un de mes ministres, une demoiselle de
» Bredow, c'est-à-dire appartenant à l'une des
» plus anciennes et des plus considérables fa-
» milles de la noblesse de mon royaume. J'ai
» tant fait pour lui, au su et vu de toute l'Eu-
» rope, que je ne puis plus consentir à son en-
» tier avilissement, sans me compromettre moi-

» même. Si vous le couvrez d'opprobres, j'en
» recevrai nécessairement des éclaboussures; si
» je le souffre, je donne un vrai scandale : on
» m'en blâmera, et la noblesse de ce pays y
» trouvera pour elle une autre mortification
» qu'elle m'imputera. Pesez bien, je vous en
» prie, toutes ces circonstances, et voyez ce
» que je dois solliciter de votre amitié, et ce
» que vous devez accorder à la mienne. Je sais
» combien il peut en coûter à un auteur de sa-
» crifier un de ses ouvrages, surtout quand
» l'idée en est heureuse, et que les détails en
» sont aussi agréables qu'ingénieux, mais à qui
» un sacrifice semblable devrait-il moins coû-
» ter qu'à vous? Ce qui, en ce genre, serait ir-
» réparable pour tout autre, n'est rien pour
» M. de Voltaire, l'homme du monde qui a le
» génie le plus fécond et le plus beau. Vous êtes
» si riche en idées et en talents! Votre gloire
» est établie sur tant d'autres productions plus
» importantes! Et que vous faudra-t-il de plus
» que la volonté, pour en créer encore qui
» soient toujours aussi dignes de vous! Ne dou-
» tez pas néanmoins qu'en me sacrifiant le ro-
» man allégorique dont il s'agit vous ne me
» donniez une des preuves d'amitié qui, vu tant

» de considérations, puissent m'être plus chères.
» Je ne crains pas de vous l'avouer : vous me
» rendrez un service essentiel, et dont je vous
» aurai toute ma vie la plus vive reconnais-
» sance. — Eh bien! répondit Voltaire, je vais
» chercher le manuscrit de mon docteur Aka-
» kia, et le remettre à votre majesté; je vous ai
» toujours été trop dévoué, sire, pour ne pas
» échanger, contre l'assurance de vos bontés,
» cette petite vengeance qui m'avait paru juste:
» je vous ferais certainement, et avec plaisir,
» des sacrifices bien plus grands encore, s'il en
» était besoin. — Allez donc; je vous attends :
» rien ne doit différer l'exécution d'un si noble
» dessein. »

On voit que le plaisir d'avoir réussi avait substitué la gaieté à la supplication. Voltaire partit, et revint promptement, son manuscrit à la main. « Sire, s'écria-t-il en riant, voilà l'in-
» nocent qui doit périr pour le peuple! Je vous
» le livre : ordonnez son supplice. — Ah! mon
» ami, quel sort plus cruel que le mien! Or-
» donner des supplices pour ceux qu'on devrait
» couronner! Eh bien! subissons au moins
» notre destinée avec dignité; soyons aussi justes
» que nous le pouvons; vengeons la victime en

» l'immolant. Lisez-la : j'en sauverai ce que je » pourrai, et ce sera un dépôt que ma mémoire » conservera précieusement. Lisez, et qu'à la » flamme qui en consumera toutes les pages, » survive ma légitime admiration! O Vulcain! » on ne te fit jamais un plus grand et plus mé- » morable sacrifice! » Voltaire lut le conte tout entier : à chaque moment il était interrompu par les applaudissements du monarque, qui trouvait que tous les traits en étaient aussi gais que justement appliqués ; on éclatait de rire, et à la fin de chaque cahier, lorsqu'il fallait le jeter au feu, on renouvelait les regrets. « Allons, » du courage! O Vulcain! dieu cruel et vorace, » voilà ta proie! » Et tandis que le cahier brûlait, on formait des danses antiques et sacrées devant le foyer. Ce fut ainsi qu'on lut et qu'on brûla le *Docteur Akakia*, jusqu'au bout : jamais peut-être ces deux hommes ne se sont permis de facétie plus comique.

Certainement, s'ils avaient encore eu les sentiments qu'ils avaient si bien manifestés à des époques antérieures, Frédéric aurait tout fait pour dédommager Voltaire d'un pareil sacrifice, et celui-ci aurait persisté dans l'acte de dévouement auquel il avait paru se résoudre.

Mais il ne leur restait à tous deux que le vieux langage ; les sentiments que ce langage exprimait si bien étaient éteints chez l'un et chez l'autre. Frédéric craignit que la victoire qu'il avait remportée ne fût une feinte perfide, et il surveilla de près celui qui s'était avoué vaincu. Voltaire ne pouvait plus croire à l'amitié qui avait servi de titre pour lui demander ce sacrifice : Frédéric n'avait été à ses yeux, en cette occasion comme en tant d'autres, qu'un acteur très adroit, qui, en se mettant en scène, profite habilement de ses avantages. Voltaire se regarda donc comme un homme joué; il vit la morgue de Maupertuis, qui, assuré d'une si grande protection, n'en affichait que plus de fierté et d'arrogance. Voltaire conclut qu'il était dupe, et cette idée, insupportable pour une âme telle que la sienne, le révolta. Ainsi, il ne fut bientôt plus question pour lui que d'oublier les promesses qu'on lui avait arrachées, et de revenir à ses premiers plans de vengeance.

Le brouillon de son *Docteur Akakia* lui restait; il se hâte de le faire imprimer. Frédéric, qui le suit des yeux, découvre ce qui se passe, attend que l'édition soit finie, et la fait saisir et enlever. Voltaire, qui, de son

côté, avait deviné ce que Frédéric pourrait faire, avait eu soin de se faire remettre quatre exemplaires de chaque feuille, à mesure qu'on les avait tirées, et avait envoyé ces quatre exemplaires en Hollande. Frédéric, irrité de ce qu'on lui a manqué de parole, et de ce qu'on a voulu le jouer chez lui, fait brûler l'édition saisie, par l'exécuteur des hautes-œuvres, le dimanche vers les trois ou quatre heures du soir, au milieu de la plus grande place de Berlin, qu'on appelle *la place des Gendarmes*; et Voltaire, qui voit cet *auto-da-fé* de chez son ami M. de Francheville, qui logeait sur cette place, et chez lequel lui-même allait descendre quand il voulait secouer la poussière du château, se met à la fenêtre, et crie de toutes ses forces: « Ah! voyez-vous l'esprit de Mauper-» tuis qui s'en va tout entier en fumée! Oh! » quelle fumée noire et épaisse! Mais combien » de bois de perdu! et ces quatre pauvres petits » déserteurs, qui courent la poste, et se sau-» vent en Hollande! »

En cette affaire si grave, les rieurs furent pour M. de Voltaire, il faut l'avouer. Frédéric, qui n'a jamais fait brûler aucun autre ouvrage par la main du bourreau, n'eut que du regret

d'avoir fait brûler celui-ci : il n'y gagna rien, que d'avoir élevé entre lui et Voltaire un mur de séparation qu'il n'était plus possible d'abattre. On peut dès ce moment regarder ces deux hommes comme ennemis déclarés et irréconciliables : il n'y a plus de masques à prendre, ni de douceurs à se dire, ni de promesses à se faire; l'offense est réciproque, le scandale public est complet. Déjà, et dans d'autres circonstances, il y avait eu, à la suite de querelles moins graves, des moments où Voltaire n'avait pu se contenir. La Mettrie lui avait rapporté que le roi, après avoir dit de lui qu'il en avait encore besoin, avait ajouté : *On suce l'orange, et on en jette ensuite l'écorce.* Ce rapport acheva d'exaspérer Voltaire; et, en effet, montrant un jour des vers de ce monarque, il s'écria : *Cet homme-là est César et l'abbé Cottin!* Dans une autre occasion, il répliqua à ceux qui lui parlaient du roi : « *Le roi*, dites *le maréchal-des-logis!* » Dans une autre époque encore, il lut avec indignation les mots *au château*, sur l'adresse d'une lettre qu'on lui remettait; et, saisissant une plume, il barra ces deux mots, en y substituant ceux-ci, qu'il répéta plusieurs fois, *au corps-de-garde!*

Il s'était également permis de se plaindre à plusieurs personnes du dégoût qu'il éprouvait à corriger les pièces de vers de sa majesté, et il s'était servi d'une expression encore plus offensante que la plainte elle-même, en disant qu'*il n'était occupé qu'à blanchir le linge sale du roi.* Tous ces propos étaient de nature à blesser vivement Frédéric, qui n'avait pas de moindres torts à se reprocher. Cependant de très puissantes raisons les retenaient tous deux : en effet, comment se brouiller avec éclat ? Quelles en seraient les suites ? et que deviendraient toutes les belles idées dont on avait tant aimé à se flatter ? Quel scandale n'en résulterait-il pas dans toutes les cours et dans toute l'Europe ? On voit qu'ils avaient pris sur eux de beaucoup oublier, ou plutôt de dissimuler beaucoup. Mais enfin cette dernière aventure avait mis le comble aux injures précédentes ; il n'était plus possible de reculer : il ne devait plus être question que de savoir comment chacun d'eux pourrait tourner leur brouillerie à son avantage, et c'est aussi de quoi ils s'occupèrent. Frédéric voulut y mettre de la modération et de la dignité, et Voltaire ne songea qu'à se montrer indépendant, fier et

ferme. D'après ces premières idées, Voltaire ne reparut à la cour qu'autant qu'il y fut invité, et il y reporta rancune et colère. On se vit peu, ou l'on ne se vit pas; on s'écrivit des billets où l'on ne s'épargna pas les vérités, et même quelquefois les injures; il y eut des occasions où c'était à qui dirait les choses les plus dures.

Ce fut dans l'un de ces moments, et au plus fort de la querelle, que Frédéric envoya, par son premier page de la chambre, à M. de Voltaire qui logeait au-dessous de lui, c'est-à-dire au rez de chaussée, un billet rempli d'amertume et qui se terminait par cette phrase : « Vous avez le cœur cent fois plus affreux en» core que votre esprit n'est beau. » Il est difficile de se figurer la fureur où ce billet mit Voltaire. M. Moulines, présent à cette scène qu'il m'a contée, en était encore effrayé plus de douze ans après : il n'y eut, en effet, aucune épithète odieuse, aucun reproche grave qui ne fussent fait ou donnée au roi, et tout ce que Voltaire disait, il le criait en quelque sorte en marchant à grands pas dans sa chambre, avec tous les symptômes de la plus extrême agitation. Le pauvre page, qui atten-

dait pour savoir si on lui donnerait une réponse, l'écoutait pâle et tremblant, ne pouvant que lui répéter sans cesse : *Monsieur! monsieur!* A la fin, ce page, âgé d'environ quinze à seize ans, s'approche de lui, tout hors de soi, et lui dit du ton de l'effroi et du désespoir : « Monsieur! » rappelez-vous donc et songez qu'il est roi, que » vous êtes chez lui, et que moi, qui vous en- » tends, je suis à son service! » Ces mots frappent Voltaire : à l'instant, il prend le page par le bras, et lui crie : « Eh bien, monsieur, c'est » vous que je prends pour juge entre lui et moi. » Cherchez, et dites-moi quel est le tort que j'ai » envers lui? Je n'en ai qu'un seul, mais il est » irréparable; un seul, celui de lui avoir appris » à faire les vers mieux que moi! Allez, et por- » tez-lui cette réponse. » Le page remonta chez le roi, qui n'était guère plus tranquille, et qui, en attendant son retour, se promenait d'impatience dans son cabinet. « Avez-vous remis mon » billet? » dit-il au page dès qu'il l'aperçut. « Oui, » sire. — L'avez-vous remis à M. de Voltaire lui- » même? — Oui, sire. — L'a-t-il lu devant vous? » — Oui, sire. — Qu'en a-t-il fait après l'avoir » lu, et qu'a-t-il dit? » Ici le page reste immobile et muet. « Je vous demande ce que M. de Vol-

» taire a dit après la lecture de mon billet ? » Silence profond. « Ne m'entendez-vous pas ? Je » vous ordonne de me dire s'il a parlé, et ce » qu'il a dit et ce qu'il a fait ? » Même silence encore. « Répèterez-vous ce qu'il a dit, » reprit le roi. « Parlez : je le veux ! Dites, ou tremblez ! » Enfin, le page, vaincu par la terreur, s'arrêtant à chaque mot, et plus tremblant encore qu'il ne l'avait été chez Voltaire, se mit à raconter, sans oser lever les yeux, tout ce qu'il avait vu et entendu. A mesure qu'il avançait dans son récit, le roi allait et venait à grands pas ; il s'arrêtait et attachait ses regards sur son page, son visage s'enflammait, son œil était terrible, et l'on ne pouvait qu'attendre une grande explosion, lorsque le page arrivant aux derniers mots proférés par Voltaire, ce monarque devint subitement calme, se mit à sourire en haussant les épaules, et termina cette grande affaire par ces mots : *C'est un fou !* Ainsi le compliment non mérité par où Voltaire avait eu l'adresse de couvrir ses injures, calma la colère du roi, et sauva du moins encore quelques apparences.

Je l'ai déjà dit, et on le voit, il ne pouvait plus être question que du moyen le plus conve-

nable de se quitter. Voltaire n'eut plus d'autre sujet de méditation. Toutes les lettres qu'il écrivit alors à ses parents et à ses amis ne peignaient que le désir très ardent de revenir en France. Il voulut toutefois ne paraître déterminé que par des raisons de santé et d'affaires : ce furent là les titres sur lesquels il se fonda en demandant son congé, et en renvoyant à sa majesté son brevet de pension, la clef de chambellan, et la croix du mérite, qu'il eut l'adresse d'accompagner de ces quatre vers si galants :

Je la reçus avec tendresse,
Et je la rends avec douleur,
Comme un amant dans sa fureur
Rend le portrait de sa maîtresse.

Le roi lui renvoya *toutes ces bagatelles*, ou mieux *toutes ces marques de servitude*, ainsi que Voltaire les appelait, et y joignit, pour rétablir sa santé, une bonne dose de quinquina. Cette plaisanterie ne devait pas guérir l'esprit de Voltaire, mais elle le détermina à prendre une autre voie pour recouvrer sa liberté. Il écrivit qu'il avait besoin d'aller aux eaux de Plombières : on lui répondit qu'il y en avait d'aussi bonnes vers la Silésie. Alors il demande

à voir le roi; sa présence semble tout effacer et tout réparer : familiarité, gaieté, tout renaît; Maupertuis même est abandonné à sa vengeance, et enfin il sort de Potsdam, avec la permission d'aller aux eaux de Plombières, sous la condition cependant de revenir ensuite à Berlin. Il se hâta dès lors de faire ses préparatifs, et expédia, par rouliers, une partie de ses effets. Prêt à partir, il se rendit à Potsdam pour prendre congé de sa majesté. Le roi était à la parade lorsqu'on lui dit : « Sire, voilà » M. de Voltaire qui vient recevoir les ordres » de votre majesté. » Le roi se tourna de son côté en lui disant : « Eh bien, M. de Voltaire, » vous voulez donc absolument partir? — Sire, » des affaires indispensables, et surtout ma » santé, m'y obligent. — Monsieur, je vous sou- » haite un bon voyage. » Le dialogue ne fut pas plus long; Voltaire se retira, et il fut évident qu'ils ne devaient jamais se revoir, et que leur dernière entrevue, si cordiale et si gaie, n'avait été qu'une scène parfaitement bien jouée.

Ici se présentent plusieurs faits remarquables. Je vais d'abord suivre Voltaire jusque sur les bords du Rhin, ensuite je reviendrai à Potsdam.

Voltaire s'arrêta quelques jours à Leipsick

où il reçut le cartel si ridicule de Maupertuis[1]: de Leipsick il vint à Gotha, où la duchesse le

[1] Voici ce cartel, la réponse que fit Voltaire, et une note insérée à ce sujet dans le journal de Leipsick de cette époque. Ces pièces, que j'ai trouvées dans les papiers de mon père, sont trop curieuses et trop peu connues pour que j'hésite à les placer dans cette édition.

Bon THIÉBAULT.

Lettre de M. de Maupertuis à M. de Voltaire.

Avril, 1753.

« Les gazettes disent que vous êtes demeuré malade à Leipsick; les nouvelles particulières assurent que vous n'y séjournez que pour faire imprimer de nouveaux libelles. Pour moi, je veux vous faire savoir des nouvelles certaines de mon état et de mes desseins.

» Je n'ai jamais rien fait contre vous, rien écrit, rien dit; j'ai trouvé même indigne de moi de répondre un mot à toutes les impertinences que vous avez répandues; et j'ai mieux aimé laisser courir les histoires de M. de la Beaumelle, dont j'avais le désaveu de lui par écrit, et cent autres faussetés que vous avez débitées pour tâcher de colorer votre conduite à mon égard, que de soutenir une guerre aussi indécente. La justice que m'a faite le roi de vos pièces écrites, ma maladie, et le peu de cas que je fais de mes ouvrages, ont pu jusqu'ici justifier mon indolence.

» Mais s'il est vrai que votre dessein soit de m'attaquer encore, et de m'attaquer, comme vous l'avez déjà fait, par

garda autant qu'elle put : de là, il se rendit à Hesse-Cassel.

des personnalités, je vous déclare qu'au lieu de vous répondre par des écrits, ma santé est assez bonne pour vous trouver partout où vous serez, et pour tirer de vous la vengeance la plus complète. Rendez grâce au respect et à l'obéissance qui ont jusqu'ici retenu mon bras, et qui vous ont sauvé de la plus malheureuse aventure qui soit jamais arrivée.

» MAUPERTUIS. »

Réponse de M. de Voltaire à M. de Maupertuis.

« M. le Président,

» J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré. Vous m'apprenez que vous vous portez bien, que vos forces sont entièrement revenues, et vous me menacez de venir m'assassiner. Quelle ingratitude envers votre pauvre docteur Akakia !.... Non content d'ordonner qu'on ne paie point son médecin, vous voulez le tuer ? Ah ! monsieur, ce procédé n'est ni d'un président d'académie, ni d'un bon chrétien tel que vous êtes.

» Je vous fais mon compliment sur votre bonne santé, mais je n'ai pas tant de force que vous ; je suis au lit depuis quinze jours, et je vous supplie de différer la petite expérience de physique que vous avez projetée ! Vous voulez peut-être me disséquer ? mais songez que je ne suis pas géant des terres Australes, et que mon cerveau est si petit, que la découverte de ses fibres ne vous don-

Le baron de Poëllnitz, qui était allé aux eaux, et qui ne savait rien de ce qui s'était

nera aucune notion de l'âme. De plus, si vous me tuez, ayez la bonté de vous souvenir que M. de La Beaumelle m'a promis de me poursuivre jusqu'aux enfers, et il ne manquera pas de m'y aller chercher. Quoique le trou que l'on doit creuser, par votre ordre, jusqu'au centre de la terre, et qui doit mener tout droit en enfer, ne soit pas encore commencé, il y a d'autres moyens d'y aller, et il se trouvera que je serai malmené dans l'autre monde, comme vous m'aurez persécuté dans celui-ci.

» Voudriez-vous, monsieur, pousser l'animosité si loin? Ayez encore la bonté de faire une petite attention. Pour peu que vous vouliez exalter votre âme pour voir clairement l'avenir, vous verrez que, si vous venez m'assassiner à Leipsick, où vous n'êtes pas plus aimé qu'ailleurs, et où votre lettre est déposée, vous courrez quelques risques d'être pendu, ce qui sans doute avancerait le moment de votre maturité, mais serait peu convenable à un président d'académie.

» Je vous conseille d'abord de faire déclarer la lettre de La Beaumelle forgée et attentatoire à votre gloire, dans une de vos assemblées, après quoi il vous sera plus permis peut-être de me tuer, comme perturbateur de votre amour-propre. Au reste, je suis encore bien faible; vous me trouverez au lit, et je ne pourrai que vous jeter à la tête ma seringue et mon pot de chambre; mais dès que j'aurai un peu de forces, je ferai charger mes pistolets *cum pulvere pyrea*, et en multipliant ensuite la masse par

passé à la cour depuis son départ, fut très étonné, en arivant en cette dernière ville,

le carré de la vitesse, jusqu'à ce que l'action et vous soyez réduits à zéro, je vous mettrai du plomb dans la cervelle : elle paraît en avoir besoin. Il est triste pour vous que les Allemands, que vous avez tant vilipendés, aient inventé la poudre, comme vous devez vous plaindre de ce qu'ils ont inventé l'imprimerie.

» Adieu mon cher président.

A Leipsick, le 10 avril 1753.

» VOLTAIRE.

» *P. S.* Comme il y a cinquante à soixante personnes qui ont pris la liberté de se moquer prodigieusement de vous, elles demandent quel jour vous prétendez les assassiner. Madame Gotscher se flatte que vous pardonnerez à son esprit en faveur de son sexe, et que vous aurez la générosité de lui donner une sauvegarde. »

Article extrait des gazettes de Leipsick.

Un quidam ayant écrit à un habitant de Leipsick une lettre par laquelle il menace ledit habitant de l'assassiner [1], et les assassinats étant visiblement contraires aux

[1] La lettre est conçue en ces termes : « Je vous déclare que ma » santé est assez bonne, etc. »

lors de son retour, d'apprendre que Voltaire, venant de Berlin, était à l'auberge où lui-même descendait : il n'eut rien de plus pressé que de demander à lui parler, et de se rendre chez lui, dès que la réponse fut venue... « Jamais, » me disait ce baron en me parlant de cette entrevue, « je n'ai vu une plus vio- » lente colère. Votre roi m'a traité indignement, » me répétait-il sans cesse : mais dites-lui bien » que je ne l'oublierai jamais ; dites-lui que je » m'en vengerai ! oui, je m'en vengerai ! La » postérité le saura ! il aura lui-même long-temps

priviléges de la foire, on prie tous et un chacun de donner connaissance dudit quidam, quand il se présentera aux portes de Leipsick. C'est un philosophe qui marche en raison composée de l'air distrait et de l'air précipité; l'œil rond et petit, la perruque de même, le nez écrasé, la physionomie mauvaise, ayant le visage plein et l'esprit plein de lui-même, portant toujours scalpel en poche pour disséquer des géants de haute taille.

Ceux qui en donneront connaissance auront mille ducats de récompense, assignés sur les fonds de la ville latine que ledit quidam fait bâtir, ou sur la première comète d'or ou de diamant qui doit tomber incessamment sur la terre, selon les prédictions dudit quidam, philosophe et assassin.

» et inutilement à s'en repentir ! Je serai vengé !
» dites-le-lui, etc. »

Ce fut en sortant de Cassel qu'il se rendit à Francfort, où de nouvelles aventures l'attendaient.

Depuis son arrivée à Berlin, Voltaire avait habituellement eu chez lui en un volume grand in-4° les poésies manuscrites du roi : ce volume lui avait été remis pour qu'il pût les examiner à loisir, et proposer ensuite à l'auteur les corrections qu'il croirait y être nécessaires. On peut admettre à la rigueur qu'un volume semblable, que l'on a depuis trois ans, soit confondu avec d'autres livres, par des domestiques surtout, et dans le moment où l'on emballe tout à la hâte ; on peut également croire que M. de Voltaire, dans l'extrême agitation où il était, se mit peu en peine de ce volume, et même l'oublia : mais cette manière d'expliquer les faits, manière qui d'ailleurs repose sur plus de possibilité que de vraisemblance, n'est pas celle qui plaît à la malignité. Le manuscrit fut emballé avec d'autres livres, et l'on imagina que le dépositaire avait eu dessein de se l'approprier. On prétendit même qu'il y avait eu peu de délicatesse à

ne pas le remettre à son auteur, dès l'instant où la brouillerie était devenue sérieuse ; et en cela on avait eu tort, attendu que Voltaire n'aurait pu se presser ainsi de le renvoyer, sans afficher une sorte de dédain, et par conséquent sans commettre une offense très grave. Quoi qu'il en soit, Frédéric se ressouvint très bien de son volume au moment de l'adieu; mais il se persuada qu'il aurait été confié à quelque ami pour lui être rendu. Cependant, surpris le lendemain de n'en avoir aucune nouvelle, il en envoya demander chez tous ceux avec qui Voltaire avait été lié dans ces derniers temps : la réponse fut que personne n'en avait ouï parler. Dès l'instant un courrier part, et va porter à Francfort ordre au chargé d'affaires de sa majesté de faire arrêter M. de Voltaire, jusqu'à ce qu'il eût rendu la croixdu mérite, la clef de chambellan, le brevet de pension et surtout le volume qui ne lui avait été confié qu'à titre de dépôt. Cette vivacité de la part du roi était principalement, dit-on, une suite des suggestions de Maupertuis. Le chargé d'affaires, ancien major, requiert le magistrat de faire faire cette arrestation. Madame Denis, qui était venue jusque là au-devant de son oncle, fut

arrêtée avec lui, sous le prétexte que, restant libre, elle aurait pu partir et emporter en France le fatal volume. Ce prétexte n'était qu'une injure déplacée : mais les anciens militaires ne s'embarrassent pas de cela, et les vrais diplomates ne s'y arrêtent qu'autant qu'il le faut pour justifier le fond par la forme. La vérité est que le manuscrit royal, cheminant vers Francfort, ainsi que d'autres livres, avec la lenteur des rouliers ordinaires, n'était pas encore arrivé, et que même il n'arriva qu'assez long-temps après Voltaire. Du reste, que cet homme si vif, irrité de tous ces contretemps, ait fait une prison de l'auberge où on lui donna des sentinelles, et qu'il ait transformé M. le major Freitach en bas-officier, on ne doit pas en être surpris, après qu'on l'a vu faire d'un château un corps-de-garde, et d'un grand roi un maréchal-des-logis ; et s'il a reproché au premier d'avoir parlé le français aussi mal que tant de Français parlent l'allemand, il n'y a là tout au plus que de quoi rire, à charge de revanche. Dès que les malles et caisses furent arrivées, M. de Voltaire remit le volume, comme il avait d'abord remis les autres objets réclamés, et alla vite avec sa nièce

mettre le Rhin entre le roi de Prusse et lui, et composer sous le nom de *Testament* la relation que Beaumarchais a publiée si longtemps après, et qui dans le temps était destinée à assurer la vengeance tant annoncée au baron de Poëllnitz.

Je reviens à Potsdam, où Frédéric, toujours espiègle, ne songea, en quittant Voltaire, qu'à lui préparer, pour son arrivée en France, quelque mortification secrète : pour cela, il fit écrire par un tiers à d'Arnaud, qui se trouvait à Dresde, une lettre où, sous le voile de l'amitié, on lui annonçait le départ de Voltaire, et où l'on ajoutait que certainement le roi lui ferait le plus favorable accueil s'il reparaissait à sa cour; mais que si cette idée lui convenait, il ne pouvait point arriver trop tôt, et n'avait pas un moment à perdre. D'Arnaud part à l'instant, et vole à Potsdam : alors on envoya à tous les gazetiers un article portant que tel jour M. de Voltaire était parti pour retourner en France, et que tel jour M. Baculard d'Arnaud était arrivé de Dresde à la cour du roi de Prusse. Après cet envoi on parut ignorer l'arrivée du revenant; et après quelques jours, lorsque celui-ci se fit annoncer, on lui fit dire qu'on n'avait

pas besoin de ses services : ainsi il repartit pour Dresde, sans avoir eu même une audience. Je parlerai ailleurs d'un chevalier Masson, que Frédéric prit à son service vers la même époque, parcequ'on lui assura qu'il avait des connaissances bien plus étendues et autant d'esprit que Voltaire ; épreuve assez triste, et qui prouva à ce roi politique et philosophe qu'il y a des hommes qu'on ne remplace jamais.

Le séjour de Voltaire à Berlin a fourni trois anecdotes assez curieuses, quoique étrangères à ses liaisons avec Frédéric, et que par conséquent je pense devoir au moins indiquer ici : l'une concerne un marchand nommé Fromery, et qui était établi sous les arcades près du château ; une autre roule sur un procès qui fit grand bruit à Berlin, et dans lequel M. de Voltaire avait un juif pour partie adverse ; la troisième a pour objet la querelle de Koënig avec Maupertuis.

Je ne m'arrête point à des facéties telles que l'étourderie d'une des femmes de charge du château, qui, croyant un matin que Voltaire était reparti avec le roi pour Potsdam, vint pour reprendre le linge qui leur avait été

donné, et ne voyant pas Voltaire, qui dormait enfoncé tout entier sous ses couvertures, tira les draps avec une telle violence, qu'elle le jeta sur le parquet. Que l'on juge de la surprise de l'un et de l'autre! Voltaire eut néanmoins plus de peur que de mal.

L'aventure de Fromery n'est guère plus importante, mais on en a tant parlé, qu'il est bon de la présenter telle qu'elle s'est passée. Voltaire, arrivé un jour de Potsdam avec le roi, se trouva invité à souper chez la reine-mère; or, c'était à l'époque d'un deuil de cour, et Voltaire n'avait point d'habits noirs à Berlin. Son embarras fut d'autant plus grand, que la reine-mère était sévère observatrice de l'étiquette. Le domestique de notre courtisan dit à son maître qu'il connaissait un brave et honnête négociant qui, comme tout bon réformé, avait un habit noir pour aller à la communion, et que ce marchand se ferait certainement un plaisir de le prêter à un homme tel que M. de Voltaire. Celui-ci permit à son domestique d'aller en faire la demande, qui eut tout le succès que l'on pouvait désirer. Mais l'œil du domestique l'avait induit en erreur, en jugeant que l'habit fait pour l'un irait bien à l'autre; il

n'avait deviné juste que pour la taille. Formery avait beaucoup plus d'embonpoint, et son habit, juste pour lui, était ridiculement ample pour Voltaire. Cette difficulté non prévue ne déconcerta point le zèle du domestique, qui promit de faire promptement rentrer les coutures, sans d'ailleurs nuire à l'habit. Par malheur, il s'adressa à un tailleur qui n'y fit pas tant de façon, et qui coupa tout ce qu'il y avait de trop. L'habit fut rapporté avant le souper, il alla fort bien, et le lendemain on le rendit à M. Fromery, en le remerciant beaucoup. Ce ne fut que quelques temps après, lorsque ce marchand voulut s'en servir pour ses actes de religion, qu'il se convainquit qu'il ne pouvait plus se servir pour communier de l'habit avec lequel Voltaire avait soupé. Il rit lui-même de cette aventure, et ne s'en plaignit point. Vingt ans après il conservait encore cet habit par curiosité. Ceux qui ont voulu tirer de cette petite histoire des conséquences défavorables à Voltaire n'ont pas dit, ce qui pourtant est vrai, que le domestique ayant eu soin de laisser ignorer la faute du tailleur à son maître, celui-ci n'a eu aucune part au léger tort qui fut fait à Fromery.

L'histoire du procès est, au fond, plus grave, et, dans le fait, plus amusante que celle de l'habit. Voltaire eut quelques paiements à faire à Paris dans un moment où l'argent lui manquait; un juif lui donna des lettres de change, et prit un fort beau diamant en nantissement. Les lettres de change furent protestées: le juif fut obligé de les reprendre, et de rendre le diamant; mais M. de Voltaire s'aperçut que le diamant qu'on lui remettait était faux, et il soutint que c'était une friponnerie de la part du juif. Celui-ci n'avait qu'un seul moyen de défense, c'était d'assurer que c'était bien la même pierre qu'on lui avait donnée. On n'avait aucun acte, aucun titre, qui pût faire preuve pour l'un ou pour l'autre: on ne pouvait donc que décider auquel des deux on déférerait le serment. M. le chancelier entreprit d'abord de ménager un accommodement entre les deux plaideurs: il les prêcha successivement, mais en vain. Quand ensuite on parla du serment à M. de Voltaire, il demanda sur quel livre on le lui ferait prêter; et lorsqu'on lui répondit que ce serait sur la Bible: « Comment, s'écria-t-il, » sur ce livre écrit en si mauvais latin! Si c'était » sur Homère ou Virgile, encore passe! » Lors-

qu'on lui observa que s'il répugnait à prêter le serment lui-même, on le déférerait au juif, « Quoi ! reprit-il, vous voulez que je m'en rap» porte à ce misérable qui a crucifié Notre-Sei» gneur ? » On a cité dans le temps plusieurs reparties semblables, qui prouvent que Voltaire, sous l'air d'une feinte colère, se faisait un plaisir secret d'embarrasser les juges, et néanmoins ne voulait se départir en rien de ses droits. Le juif cependant accéda à des conditions qui démontrèrent que la pierre fausse venait de lui.

Maupertuis prétendit avoir fait une découverte, la loi du *minimum*. M. Koënig, savant, et bibliothécaire à Hanovre, produisit la copie d'une lettre de Leibnitz, où la même découverte était annoncée. Koënig ne put pas représenter la pièce originale, qu'il n'avait jamais eue; mais l'authenticité de sa copie était telle qu'il semblait impossible qu'elle pût être contestée. Cependant le crédit de Maupertuis le fit condamner par l'académie de Berlin, comme fabricateur ou fauteur de pièces fausses, et il fut rayé de la liste des académiciens. Voltaire, qui était brouillé avec Maupertuis, et qui avait connu Koënig à Cirey, ne resta pas simple spectateur de cette querelle; il défendit la cause

de l'accusé avec autant de persévérance que d'esprit; il couvrit de ridicules l'académie et son président, en quoi il n'eut pas cependant tout le succès qu'il avait espéré, puisque Koënig fut rayé. Je ne m'étendrai pas davantage sur cette anecdote littéraire, suffisamment développée dans le docteur Akakia.

Frédéric et Voltaire semblaient s'être brouillés pour la vie : chacun d'eux cependant était encore et toujours le premier homme du monde pour l'autre. Ainsi, en se séparant de manière à ne jamais se revoir, ils se conservaient tous deux, au fond de l'âme, des sentiments d'estime, ou mieux d'admiration, qui devaient les disposer à se réconcilier, du moins en apparence, lorsque le temps aurait affaibli leurs ressentiments mutuels. Ils avaient, l'un et l'autre, trop d'esprit, trop de talents, trop de génie, pour que ce retour n'eût pas lieu jusqu'à un certain point; d'ailleurs ils tenaient aux mêmes principes de goût et de philosophie; ils marchaient, à ces deux égards, sous les mêmes bannières; tout ce que l'un soutenait était applaudi par l'autre; enfin les évènements les ramenèrent à leur ancienne et première idée, en leur prouvant que la gloire du

poëte ne pouvait que gagner à s'associer à la gloire du heros. Telles sont les véritables causes qui rendirent peu à peu Frédéric à Voltaire, et Voltaire à Frédéric, et même recommencèrent en partie leurs anciennes cajoleries.

Lorsque la fabrique de porcelaine de Berlin fut arrivée à un point de perfection qui pût satisfaire Frédéric, ce roi y fit faire un buste de Voltaire, qu'il envoya comme étrennes à Ferney. Ce roi avait ordonné de mettre sur le piédestal, l'inscription en lettres d'or : *Vir immortalis.* Voltaire, enchanté de ce cadeau, le fit placer dans sa chambre. Un voyageur qui avait la vue basse, prenant sa lorgnette pour considérer ce morceau de plus près, Voltaire lui dit : « Monsieur, vous voyez là une admirable » copie d'un hideux original. » Et lorsque le voyageur se baissa pour lire l'inscription : « Ah! » pour cela, » reprit Voltaire, « c'est la signature » de celui qui me l'a envoyé. » Je me suis servi du mot *cajoleries*, parcequ'il n'y eut plus que cela entre eux. Frédéric, à une autre époque, lui envoya également un service tout entier de la même fabrique, service où l'on avait peint des lyres et autres symboles des sciences et des arts; et Voltaire disait que ces symboles étaient

les armes et le cachet du donateur. Malgré toutes ces gentillesses, Voltaire avait des jours où toute sa colère semblait renaître; et si en parlant à Frédéric on reprochait quelques défauts à Voltaire, celui-là était loin de s'en fâcher, pourvu toutefois qu'on ne voulût pas en rabaisser le mérite. J'ai vu, dans le temps, quelques lettres de Voltaire, qui prouvaient combien il cherchait encore à plaire au roi. J'ai eu à copier quelques unes des réponses du monarque, qui contenaient les plus précieux témoignages d'amitié, de bienveillance et de considération; mais on ne retrouvait ni dans les unes ni dans les autres la franchise, l'épanchement et l'enthousiasme des temps plus anciens. Telles ont été à mes yeux les dispositions de Frédéric, lorsqu'il a fait l'éloge de Voltaire; lorsqu'il m'a ordonné de faire célébrer en son honneur un service funèbre; lorsqu'il en a acquis le buste en marbre, fait par le célèbre Houdon, et lorsqu'il a permis à l'orfèvre Dupuis de transporter à travers ses états, avec exemption de tous droits, un superbe ouvrage que cet orfèvre avait fait chez Voltaire, et à ses frais. Arrêtons-nous un instant à ces

deux dernières anecdotes, assez curieuses pour être recueillies.

Quelque temps après la mort de Voltaire, d'Alembert écrivit à Frédéric que le sculpteur Houdon avait fait pour l'académie française un buste de Voltaire qui était un chef-d'œuvre, tant par la ressemblance que par la perfection du travail; que ce digne artiste ne mettait à ce buste que le prix très modique de mille écus, et qu'il n'en demandait pas davantage pour le refaire une seconde fois, et que lui-même se croyait obligé d'informer sa majesté de ces faits, parcequ'un si grand roi, qui avait si bien connu le mérite du patriarche de la littérature française et de la philosophie moderne, un roi qui avait eu une amitié si honorable et si juste pour cet homme célèbre, croirait sans doute qu'il était de sa gloire, et de la protection qu'il a toujours accordée aux sciences et aux lettres, de posséder chez lui, et d'y conserver une image si parfaite, qui lui serait chère à lui-même, et deviendrait pour tous un puissant objet d'émulation. Le monarque répondit à son ami, qu'il désirait vivement de posséder le buste dont il lui parlait, mais que l'état de ses finances ne lui laissant, pour cette année, aucune

somme dont il pût disposer, il se voyait, à son grand regret, forcé de renvoyer cette jouissance à l'année suivante; qu'en attendant, Houdon pourrait préparer le buste qu'il lui destinerait, et l'expédier, quand le temps en serait venu, à l'adresse de son sculpteur Tassaert, à Berlin. Tout se fit conformément à ces dispositions, et lorsque le roi fut averti que le buste était en route, Tassaert eut ordre de le recevoir, et de le placer sur un piédestal, dans un endroit convenable de la salle des séances de l'académie, ce qui fut exécuté. C'est, en effet, de l'angle qui touche à la porte du cabinet d'histoire naturelle que Voltaire semble voir, écouter, et épier tous les académiciens rassemblés devant lui, ce qui me faisait dire, en regardant son rire malin: « Pouvons-nous ne pas convenir qu'il » se moque de nous? » Ce qu'il y a de remarquable ici, c'est que Frédéric n'a jamais vu ce buste, et n'a pas même voulu le voir: car la caisse qui le contenait fut envoyée par mer, nous arriva par l'Elbe, le Hawel et la Sprée, et traversa Potsdam sans y être ni visitée ni arrêtée.

Peu après la guerre de la succession de Bavière, d'Alembert, dans une longue lettre à Frédéric, se plaignit avec amertume de l'in-

jure que l'on avait faite à la mémoire de Voltaire, en défendant à l'académie française de faire célébrer pour cet homme de génie, qui avait tant illustré son siècle, le service funéraire dont ce corps de savants avait coutume d'honorer tous ceux de ses membres que la mort lui enlevait. Dans la même lettre, le philosophe de Paris racontait comment l'académie, justement indignée, avait, par une délibération solennelle, arrêté qu'à l'avenir elle ne ferait plus célébrer de ces sortes de services pour aucun des membres qu'elle perdrait; mais ne jugeant pas que cela pût suffire, et se prévalant de l'amitié que ce monarque avait toujours eue pour Voltaire, et de ce qu'il y avait une église catholique à Berlin, il suppliait sa majesté de faire célébrer dans cette église le service qui n'avait pu avoir lieu à Paris, observant combien cette manière de venger la mémoire d'un grand homme était digne d'un grand roi, et combien les amis de la vraie philosophie en recevraient de consolation.

Frédéric, quels que fussent ses motifs secrets, résolut d'accéder aux désirs de d'Alembert, et m'écrivit en conséquence de faire célébrer, en l'honneur de feu M. de Voltaire, un service

lorsque celui-ci, ayant appris son retour à Berlin, en 1733, voulut le voir, et contracta avec lui cette amitié qui fait tant d'honneur à tous deux. Jordan forma donc le premier anneau de la chaîne qui a si étroitement uni les noms de Voltaire et de Frédéric. Bientôt une correspondance suivie s'établit entre ces deux grands hommes; et bientôt, madame du Châtelet et Maupertuis entrèrent également en relation avec Frédéric. Cirey devint l'endroit du monde qu'il envia le plus : sciences, littérature, philosophie, compliments, esprit et amitié, tout passait en prose et en vers, de Cirey à Rheinsberg, et de Rheinsberg à Cirey.

Maupertuis fut le premier qui sut ou voulut tirer un profit réel de cette correspondance, qu'il cultiva séparément, et qui le conduisit à la présidence de l'académie de Berlin : madame du Châtelet et Voltaire, qui n'éprouvaient pas les mêmes besoins, et qui se suffisaient l'un à l'autre, ne songèrent qu'à s'en réserver la fleur. Mais après s'être tant écrit, tant admiré de loin, il devenait impossible que l'on ne cherchât pas à se voir. On devait éprouver le désir le plus vif de se connaître, et il était naturel qu'on l'exprimât avec plus de vivacité encore.

Aussi au premier voyage que Frédéric fit sur les bords du Rhin et de la Meuse, Voltaire se hâta-t-il d'aller lui rendre hommage. Ce voyage et un autre encore, fait en 1743 après la première guerre de Frédéric, ne sont pas ce qui me scandalise : il était juste et nécessaire que tant d'amitié produisît cet empressement; et c'était à celui qui était le plus libre à franchir l'intervalle qui les séparait. Mais il me semble que chez l'un et chez l'autre il devait y avoir loin du désir et du plaisir de se voir, à l'idée de s'unir, avec promesse de ne plus se séparer. C'est cependant là où leurs cajoleries mutuelles les conduisirent : ce qu'il y a de moins pardonnable dans cette dernière détermination, c'est qu'ils la prirent et l'exécutèrent en 1750, époque où déjà il leur était si facile de comprendre qu'elle ne pourrait pas avoir une issue heureuse.

Durant les dix premières années du règne de Frédéric, combien ne s'était-il pas passé de choses propres à refroidir l'enthousiasme de ce roi guerrier et philosophe, et de son ami, philosophe, poëte et littérateur ?

Le temps apaise, calme et dissipe les transports de ces passions qui n'ont subi aucune

épreuve. La réflexion, d'ailleurs, suffit pour modérer la chaleur des premières impressions pour désenchanter sur les illusions les plus fortes, nous faire douter de ce qui nous avait paru le plus certain, et nous porter, d'une part, à mieux calculer ou sentir nos intérêts, de l'autre, à nous défier davantage de nous-mêmes et des autres. Enfin, entraînés à de nouveaux objets, par de nouveaux sentiments, nous arrivons insensiblement à contracter même de nouvelles inclinations : d'où il résulte, qu'en 1750, nos deux amis n'étaient plus, l'un pour l'autre, ce qu'ils avaient été, et il ne leur était pas permis de l'ignorer.

Après les deux premières guerres de Frédéric, l'Europe entière, et la France surtout, retentissaient des clameurs que le dépit, la crainte ou la jalousie élevaient contre lui : partout l'ignorance, la prévention ou la mauvaise foi répétaient à l'unanimité les accusations les plus graves. Il était, disait-on, l'ennemi de tous, et n'était l'ami de personne. Disciple de Machiavel, et plus rusé que son maître, il avait abandonné ses alliés et trahi la France : il se jouait également des principes

de la morale, de ceux de la politique et de la nature : il feignait les plus beaux sentiments, sans en éprouver aucun, et n'avait tant de génie et de talents que pour en abuser; enfin, les philosophes eux-mêmes, qu'il était si attentif à caresser, n'étaient pour lui que des trompettes auxquelles il confiait le soin de publier sa gloire et de le venger de ses ennemis. Voltaire avait pu d'abord repousser tous ces propos injurieux, mais ils se reproduisaient tous les jours et partout : ne devaient-ils pas à la fin faire quelque impression sur lui-même. La cour de France en favorisait sous main les propagateurs, et Voltaire n'était-il pas influencé par cette autorité, pour laquelle il a eu plus de déférence que bien d'autres? Ne lui était-il pas arrivé de penser et même de parler comme le public, ou du moins s'était-il toujours abstenu de mêler aux plus graves reproches la plaisanterie et les bons mots, plus cruels parfois que les déclamations ? Or, est-il vraisemblable que Frédéric n'ait appris aucune des gaietés de cette espèce? Qu'on se rappelle l'araignée du général Buddenbrock ! Si donc Frédéric savait les propos, ou quelques uns des propos attribués à Voltaire, que

devait-il lui rester de son ancienne amitié?

Voltaire nous apprend lui-même que son second voyage, celui de 1743, avait eu pour principal objet de remplir une mission secrète du cabinet de Versailles. Accepter une mission semblable, s'en occuper avec autant d'adresse que de zèle, travailler à ramener son ami roi dans tous les périls de la guerre, n'est-ce pas cacher le rôle de courtisan politique et ambitieux sous le masque de l'amitié? Cette dernière idée n'est-elle pas celle que Frédéric devait se faire de la démarche de Voltaire, quand même celui-ci aurait débuté par lui annoncer franchement la vérité? Mais il ne paraît pas qu'il ait fait cet aveu à Frédéric, ou qu'il l'ait fait assez tôt et avec assez de franchise. Ainsi, de quelque manière que le roi de Prusse ait été instruit du motif secret du second voyage de Voltaire, je demande ce qui devait en résulter lorsqu'ils se réunirent? La confiance du monarque pouvait-elle être la même? son amitié était-elle exempte de soupçons? ne devait-elle pas être refroidie? et de plus (car les griefs s'attirent et s'enchaînent en ces sortes de rencontres), Frédéric approuvait-il l'animosité de Voltaire contre Piron et contre Jean-Baptiste

Rousseau? Ignorait-il l'épigramme très gratuite, dans laquelle le marquis d'Argens est ridiculisé sous le nom de *Juif errant?* Ne savait-il pas, et approuvait-il les plaintes réciproques qui avaient eu lieu à la cour du roi Stanislas, entre Voltaire et Aillaud? Combien d'autres traits, combien de querelles très connues alors, que Frédéric ne devait pas ignorer, et qu'il pouvait très bien ne pas approuver! Je ne parle pas, au reste, des querelles de libraires, dans quelques unes desquelles Frédéric pouvait cependant apercevoir autre chose que des chicanes suscitées par la friponnerie à un homme si justement célèbre; je ne parle pas même de tant de querelles littéraires, sur le fond desquelles Frédéric ne pensait pas comme Voltaire; mais, à ne considérer que ce que j'ai signalé, qu'est-ce donc qui a pu réunir ces deux hommes à une époque où leurs dispositions étaient devenues si équivoques, et, sous quelques rapports, ne pouvaient manquer d'être hostiles?

Ce qui les a réunis, c'est la suite de leurs anciennes protestations, et l'idée de ce que chacun d'eux pensait gagner à cette réunion. Enfin, trop avancés l'un et l'autre pour reculer, ils ont risqué le tout pour le tout. Et

en effet, si l'on examine bien dans quelles dispositions ils se sont rapprochés, on verra qu'ils n'ont pensé qu'à se tromper mutuellement, en feignant des sentiments qu'ils n'avaient plus, du moins au même degré : c'était donc à qui serait le plus habile à en imposer ; épreuve peu loyale de part et d'autre, et très déplacée chez Voltaire. Ainsi chacun d'eux s'était dit : « Je recueillerai seul les fruits de l'amitié, et » je n'en donnerai que les fleurs. » Ils méconnaissaient tous deux que, dans ce genre d'échange, les fleurs ne sont qu'artificielles, inodores, et trop tôt fanées, quelque brillantes qu'elles paraissent au premier coup d'œil. Chacun d'eux oubliait qu'il avait affaire à un homme trop délié et trop attentif, pour espérer qu'il pût le tromper long-temps. Mais quel exemple précieux à recueillir par les moralistes ! les deux plus beaux génies de leur siècle n'ont pu réussir à se tromper, et n'ont eu qu'à se repentir de l'avoir tenté !

Dès le début, on voit ces deux hommes accumuler les protestations les plus exagérées. Quelle joie ! quelle satisfaction ! quel bonheur ! quel dévouement ! quelle reconnaissance ! Frédéric, dit-on, est allé, dans des mouvements

d'admiration et d'enthousiasme, jusqu'à baiser la main de Voltaire. En ce cas, tant pis pour celui-ci ; car on peut bien croire qu'un roi si fier et si délicat sur les convenances ne se sera point pardonné ce moment d'oubli ; il en aura rougi, et dès lors malheur à l'idole ! A la place de Voltaire, je me serais dès lors regardé comme perdu, et n'aurais songé qu'à me retirer.

Au reste, les premières causes qui ont amené des mécontentements entre eux ont été des articles tenant à l'économie. On sait que Voltaire y regardait de près alors, et que Frédéric y a regardé de près toute sa vie. Le premier s'était fait, et a suivi à cet égard un plan dont on chercherait vainement un autre exemple. Né avec une fortune aisée, et qui s'est encore accrue par un héritage, il a travaillé dès sa jeunesse, et pendant cinquante ans, à l'augmenter. De vingt mille livres de rentes, il est parvenu à en avoir plus de cent mille; et c'est alors, dans un âge avancé, qu'il n'a plus voulu vivre qu'avec noblesse et grandeur; mais il n'avait pas atteint ce but, et par conséquent il suivait encore la première partie de son plan quand il vint à Berlin. Dans l'accord

qu'il avait fait avec le roi de Prusse, celui-ci lui avait promis la clef de chambellan et la croix du mérite; mais de plus, et ce que le gentilhomme de la chambre du roi de France estimait surtout, les appointements ordinaires d'un ministre d'état, c'est-à-dire près de vingt mille francs par an, appartement au château, la table[1], le bois de chauffage, deux bougies par jour, et par mois tant de livres de sucre, café, thé et chocolat. Or, il arriva qu'on ne remettait à M. de Voltaire que du sucre mal raffiné, du café mariné, du thé éventé, et du chocolat mal fabriqué. Il put bien soupçonner que Frédéric n'était pas si mal obéi sans le

[1] « Le vieux comte de Nesselrode disait que des ordres avaient été donnés par le roi pour que chaque jour une table décente, et de six couverts, fût servie chez le poëte. Voltaire avait la malice de prier huit ou dix personnes. On trouvait de quoi manger; mais les gens de l'office n'étant pas prévenus, il manquait toujours quelques articles, soit café, soit sucre, soit liqueurs. Voltaire s'égayait alors par des railleries et par des épigrammes sur l'humeur parcimonieuse de son hôte royal. A l'en croire, la peau du lion laissait échapper les aiguillettes du pourpoint d'Harpagon. (Pr. Ed.)

Quand on songe aux nombreux motifs que les sujets prussiens les plus dévoués avaient de pallier les lésine-

vouloir, et soit pour éclaircir ce doute, soit par tout autre motif, il se plaignit de ces vilenies. « Ce que vous me dites, répondit le roi, me » fait une peine infinie. Un homme comme » vous, traité chez moi de cette manière, tan- » dis que l'on connaît mon amitié pour vous! » En vérité, cela est affreux! Mais voilà les » hommes : ce sont tous des canailles! Cepen- » dant vous avez très bien fait de m'en parler; » soyez assuré que je donnerai des ordres si » positifs, qu'on se corrigera. » Quels que fussent les ordres que Frédéric donna, on ne se corrigea point, et Voltaire, plus indigné qu'auparavant, ne manqua pas de renouveler ses

ries dont il s'agit, on est forcé de devenir difficile sur les assertions qui les révoquent en doute. Si donc le fait que l'explication du vieux comte de Nesselrode révèle était exact, comment n'eût-il été dit par personne durant les vingt ans que mon père resta en Prusse, et surtout à l'époque où il arriva à Berlin, et où les alentours de Frédéric, la cour et la ville, ne parlaient en quelque sorte que des détails et des anecdotes du séjour de Voltaire à Potsdam?

C'est une terrible autorité que celle d'un homme qui, au-dessus de toutes les considérations humaines, n'a jamais dit ou écrit un mot qu'il ne l'ait cru également juste et vrai! Bon THIÉBAULT.

plaintes. « Il est affreux, répliqua le roi, que » l'on m'obéisse si mal. Mais vous savez les or- » dres que j'ai donnés; que puis-je faire de » plus? Je ne ferai pas pendre ces canailles-là » pour un morceau de sucre ou pour une pin- » cée de mauvais thé; ils le savent et se mo- » quent de moi. Ce qui me fait le plus de peine, » c'est de voir M. de Voltaire distrait de ses » idées sublimes pour de semblables misères. » Ah! n'employons pas à de si petites bagatel- » les les moments que nous pouvons donner aux » muses et à l'amitié! Allons, mon cher ami, » vous pouvez vous passer de ces petites four- » nitures, elles vous occasionent des soucis » peu dignes de vous : eh bien! n'en par- » lons plus; je donnerai ordre qu'on les sup- » prime. »

Cette conclusion étonna Voltaire, et par elle-même, et par la tournure que son royal ami sut y donner. « Ah! se dit-il en lui-même, c'est » donc ici *sauve ou gagne qui peut!* En ce cas, » sauvons et gagnons ce que nous pourrons! Le » pire, en ces rencontres, est d'être dupe. » Ce fut ainsi, et dès cette époque, qu'il fit revendre en paquets les douze livres de bougies qu'on lui donnait par mois; et que, pour s'é-

clairer chez lui, il avait soin, tous les soirs, de revenir plusieurs fois dans son appartement sous différents prétextes, et de s'armer à chaque fois de l'une des plus grandes bougies allumées dans les salles de l'appartement du roi, bougies qu'il ne rapportait pas, et dont il aurait pu dire au besoin : *C'est mon sucre et mon café.*

Je prie le lecteur de considérer un moment quelle impression ces faits devaient produire dans l'âme des deux amis! Certes, ils devaient être plus près du dépit, de la rancune et de la haine, que de l'amitié : au moins est-il certain que la méfiance, assez naturelle à tous deux, devait s'être bien accrue. Comme ils devaient s'épier et se tenir sur leurs gardes! Cependant ils ne se quittaient pas, si on en excepte la matinée, que le roi donnait tout entière au gouvernement, et le temps de quelques dîners; mais les soupers les réunissaient tous les jours à ceux qui étaient appelés à les admirer, et là on voyait la philosophie, la littérature et la poésie régner ensemble ou tour à tour. Chaque minute amenait des sentences précieuses : tout était raison ou esprit dans ces réunions; et l'on pouvait y admirer également le choix ainsi

» offrira un autel assez élevé, sur lequel brillera
» la flamme du génie; on verra au-dessus le
» nid du phénix, qui renaît de ses cendres. Le
» dôme qui couvrira cet autel, et qui portera
» sur les quatre colonnes, sera surbaissé et ou-
» vert au milieu; là sera une gloire au-dessus
» du phénix. Les pièces nécessaires à un déjeu-
» ner de quatre personnes seront de formes et
» de proportions agréables : les tasses, cafetière,
» théière, chocolatière, et pot au lait, seront
» placées dans les huit divisions du parterre;
» et le sucrier posera sur la coupole au-dessus
» de la gloire. »

Ce projet, à l'appui duquel Dupuis produisit ses plans et ses desseins, plut beaucoup à Voltaire, qui se hâta de lui procurer l'or et l'argent dont il avait besoin. On concevra que le travail devait être long, si je dis qu'il se formait d'environ six mille pièces. Par malheur, il n'était pas achevé, et la maison de Dupuis n'était pas faite, quand Voltaire vint mourir à Paris. Cette mort ruina le pauvre orfèvre : il se retire à Lausanne pour y achever son déjeuner, et il était à peu près fini, lorsque le secrétaire de feu M. de Voltaire fut chargé de transporter la bibliothèque de ce grand homme

et insouciance, et Voltaire indigné lui en fit un reproche amer. « Ce rôle-là ne mérite rien de » plus, répliqua d'Arnaud : pour deux mots » aussi peu marquants, quelle déclamation ne » serait pas ridicule? — Et ce rôle, reprit Vol- » taire, est encore au-dessus de vos talents. » Vous ne savez pas même dire ces deux mots » comme il convient. » Et là-dessus il se met à lui prouver que c'est sur ces deux mots que porte tout le nœud de la pièce, et qu'enfin c'est le rôle le plus important. Cette petite querelle, et cent autres semblables, amusaient ceux qui en étaient les témoins; aussi peut-on dire qu'il y a eu peu d'époques qui aient fourni à la famille royale de Prusse plus de souvenirs agréables et de plaisirs à rappeler. Du reste, le prince Henri est celui à qui cette école a le plus profité; il devint le premier acteur de la famille, et a conservé toute sa vie un goût très décidé pour le théâtre.

Pendant le même temps on faisait des vers: Voltaire, le roi et d'Arnaud s'en occupaient très sérieusement. Mais peut-on parler de poésie sans parler d'amour? Lors du second voyage de Voltaire auprès du roi de Prusse, la princesse Ulrique (d'autres disent la prin-

que l'abondance vraiment intarissable des saillies.

Souvent les matinées de M. de Voltaire étaient remplies par d'autres soins : les frères et sœurs du roi apprenaient ses belles tragédies. Dès son second voyage, on s'était occupé de ce genre d'étude : c'est ainsi qu'à l'une ou à l'autre de ces deux époques on passa en revue, uniquement pour soi, et sans autres spectateurs que les affidés, *OEdipe*, *Marianne*, *Zaïre*, *le Duc de Foix*, *Adélaïde du Guesclin*, *Alzire*, *Mérope*, *Sémiramis*, *Oreste*, et surtout *la Mort de César*, *Brutus*, *Mahomet*, et *Catilina*. Il n'y avait rien, dit-on, de plus animé que les répétitions de ces pièces. Voltaire, qui était seul et pour tous le maître et professeur de déclamation, était toujours en action et hors d'haleine ; il faisait tous les rôles à la fois; il criait et grondait quelquefois toute la troupe royale, et loin de s'en fâcher on riait de sa colère. Dans une circonstance où il commençait à en vouloir à Baculard d'Arnaud, il lui donna le rôle d'un garde qui n'avait que quatre ou cinq vers à dire dans toute la pièce (c'était, je crois, dans *Marianne*). D'Arnaud, peu flatté d'avoir un rôle aussi insignifiant, débita ces vers avec froideur

et insouciance, et Voltaire indigné lui en fit un reproche amer. « Ce rôle-là ne mérite rien de » plus, répliqua d'Arnaud : pour deux mots » aussi peu marquants, quelle déclamation ne » serait pas ridicule? — Et ce rôle, reprit Vol- » taire, est encore au-dessus de vos talents. » Vous ne savez pas même dire ces deux mots » comme il convient. » Et là-dessus il se met à lui prouver que c'est sur ces deux mots que porte tout le nœud de la pièce, et qu'enfin c'est le rôle le plus important. Cette petite querelle, et cent autres semblables, amusaient ceux qui en étaient les témoins; aussi peut-on dire qu'il y a eu peu d'époques qui aient fourni à la famille royale de Prusse plus de souvenirs agréables et de plaisirs à rappeler. Du reste, le prince Henri est celui à qui cette école a le plus profité; il devint le premier acteur de la famille, et a conservé toute sa vie un goût très décidé pour le théâtre.

Pendant le même temps on faisait des vers: Voltaire, le roi et d'Arnaud s'en occupaient très sérieusement. Mais peut-on parler de poésie sans parler d'amour? Lors du second voyage de Voltaire auprès du roi de Prusse, la princesse Ulrique (d'autres disent la prin-

cesse Amélie) lui avait demandé un jour de lui faire une déclaration d'amour où le mot *amour* ne se trouvât pas. et le poëte galant lui débita sur-le-champ, et comme par inspiration, ces vers si connus:

Souvent un air de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge....

Mais ces jolis vers eurent du malheur à plusieurs égards. D'abord Frédéric trouva fort mauvais qu'on fît, sous quelque forme que ce pût être, une sorte de déclaration à l'une de ses sœurs, et il ne crut pas devoir le souffrir, même de la part de Voltaire. Ainsi, il répondit au madrigal par une prétendue épigramme, où il mit plus de fiel que de talent; vers détestables, où il dit que l'on peut concevoir qu'un chien veuille prendre la lune aux dents, mais qu'un faquin de Français veuille parler d'amour à une grande princesse, c'est une extravagance qui passe toute permission [1]. En second lieu, on découvrit que le madrigal fait pour la princesse était une imitation d'un madrigal italien

[1] On trouve cette épigramme refaite dans les OEuvres de Piron.

que l'on eut soin de citer dans le temps. Enfin, le fils aîné de l'académicien M. de Francheville, très jeune homme, qui plus d'une fois avait servi de secrétaire à l'ami de Frédéric, s'était aperçu que celui-ci, après avoir écrit ce même jour quelques lignes sur un quart de feuille de papier, les avait bien relues et bien examinées avant de se rendre à la cour, et avait déchiré en cent petits morceaux ce papier en partant, de sorte que le jeune copiste, curieux, spirituel, espiègle, plus que discret et délicat, en cette occasion du moins, avait ramassé avec empressement tous ces petits morceaux, et en les rajustant, était parvenu à retrouver ou à refaire la pièce tout entière, ce qui démontra que ces vers étaient un impromptu fait à loisir, et surprit d'autant plus de monde, que certainement personne n'avait moins besoin de cette petite supercherie que Voltaire.

Je ne parle pas de son zèle ou de sa complaisance à retoucher les vers du roi : on sait que, durant son séjour en Prusse, il y consacra une partie de son temps, et que ce travail lui déplaisait infiniment. Au surplus, comme il existe encore dans les œuvres du philosophe de Sans-Souci un trop grand nombre de vers

qui auraient eu besoin d'être corrigés, on peut en conclure qu'il y mit plus de résignation que de soin : mais ce qui me fournira le plus d'anecdotes, et ce que le lecteur attend sans doute avec le plus d'impatience, c'est l'histoire des querelles qui se sont élevées sur ce théâtre de gloire et de petites passions, et les faits particulièrement relatifs à la Beaumelle, à d'Arnaud et à Maupertuis.

La Beaumelle n'offrira qu'un article très court : ce fut une délation de Maupertuis qui éleva entre lui et Voltaire cette longue guerre qui a duré jusqu'à la mort de l'un et de l'autre. La Beaumelle venait de Copenhague : à peine arrivé à Potsdam, Maupertuis lui persuada que Voltaire était son ennemi, et l'accusait d'avoir eu, dans quelques unes de ses pensées, une intention qui devenait une offense pour le roi et pour toute sa société. Voltaire et la Beaumelle eurent tort de faire tant d'attention aux propos tracassiers de Maupertuis; c'était assurer son triomphe : la Beaumelle, en particulier, ne devait-il pas sentir que la vivacité de Voltaire était excusable? Cette querelle, au reste, ne fit pas une grande sensation à Berlin, vu que Frédéric ayant fait dire à la Beaumelle qu'il

n'avait pas besoin de ses services, celui-ci différa peu son départ pour la France.

Baculard d'Arnaud occupa plus long-temps les amateurs d'anecdotes, et sa brouillerie avec Voltaire parut d'autant plus grave, qu'il était vrai, et que tout le monde savait qu'il lui avait de ces obligations dont le souvenir ne doit jamais s'effacer. Mais il faut être juste : le premier tort vint moins de d'Arnaud que du roi. Celui-ci, toujours malin, et secrètement indisposé contre Voltaire, imagina, pour le mortifier indirectement, d'élever jusqu'aux nues quelques uns des vers du plus jeune de ces deux poëtes : c'était dans un tête-à-tête, et d'un air confidentiel, qu'il disait à Voltaire, avec une sorte de conviction simulée et perfide : « Il faut » avouer que d'Arnaud a vraiment le génie poé- » tique : tel de ses vers vaut seul tout un poëme, » etc. » Ceci n'aurait sans doute aigri Voltaire que contre le roi, mais d'Arnaud ne fut pas insensible aux cajoleries qui suivirent cette déclaration ; il eut l'air de s'en prévaloir, et voilà ce qui le perdit. Voltaire résolut de l'en punir, c'est-à-dire de le faire renvoyer, ou de se retirer lui-même. Il intéressa dans sa cause la plupart de ceux qui entouraient Frédéric, et comme

celui-ci, en voulant mortifier l'un, était loin de le rabaisser au niveau de l'autre, il n'est pas étonnant qu'à la fin il ait sacrifié celui auquel il avait précédemment donné des louanges si exagérées. Un accident, sans doute involontaire, mais que la malignité interpréta autrement, annonça d'abord à toute la cour la disgrâce de d'Arnaud. Dès que la reine-mère, qui vivait à Montbijou, se mettait au jeu, vers les six heures du soir, les dames d'honneur et toute la jeunesse attachée à leurs pas se rendaient, sur de petits batelets fort élégants, de l'autre côté de la Sprée, en une promenade dite *la Chaussée*, promenade fort déserte le reste du jour, mais très brillante depuis ce moment jusqu'à l'heure du souper. Ce fut là que l'on trouva un billet conçu en ces termes : « Enfin, nous l'emportons : d'Arnaud est » renvoyé; on vient de lui faire signifier l'ordre » de partir. D'ARGET. » D'Arget était le secrétaire des commandements du roi. Le billet n'avait point d'adresse : il avait été envoyé sous une enveloppe que l'on ne trouva point; ainsi la nouvelle du renvoi de d'Arnaud fut répandue dès le jour; et l'on ne put attribuer sa disgrâce qu'à un complot où l'on voyait d'Ar-

get figurer en première ligne, d'autant plus que l'on ne pouvait hasarder que des conjectures douteuses sur celui à qui le billet avait été adressé.

En arrivant à Maupertuis, je dois observer qu'il y eut entre Voltaire et lui une longue série de querelles qui les conduisirent enfin à une brouillerie complète. Ce qui amena, au moins en apparence, la première scission entre eux deux, fut un propos déplacé de la part du président, et que Voltaire repoussa durement. Tous deux revenaient de Sans-Souci à Potsdam, vers une heure et demie après minuit, dans un des carrosses du roi, lorsque Maupertuis dit d'un air de jubilation : « Il faut » avouer qu'aujourd'hui la soirée a été char- » mante. — Je n'en ai jamais vu de si sotte, » répliqua Voltaire. Pour bien entendre le propos et la réplique, il faut se rappeler que M. de Voltaire avait habituellement un esprit si heureux et si brillant, qu'il écrasait tous les autres convives ; il n'y avait que Frédéric qui pût lutter avec quelque succès : mais cet homme extraordinaire avait de temps en temps des jours où, soit par indisposition, soit pour quelque autre cause, il n'était que taciturne, froid, et

presque nul. Maupertuis, au contraire, qui, en général, avait beaucoup moins d'esprit que Voltaire, en avait tous les jours également, et même assez pour plaire lorsque Voltaire ne se montrait pas. Or, au souper d'où ils sortaient, Voltaire avait été dans ses humeurs nébuleuses, et Maupertuis avait brillé; ce qui montre que son propos n'était qu'une jactance puérile que Voltaire avait pu prendre pour un sarcasme et une injure. Ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis cette soirée, ils ne se sont ni ménagés ni rapprochés. Le roi, qui lui-même se permettait si facilement les petites méchancetés, et qui s'amusa souvent de celles de Voltaire contre Maupertuis, ne voulant pas néanmoins que l'on portât les choses jusqu'à une rupture éclatante et scandaleuse, entreprit plus d'une fois de raccommoder ces deux hommes, et jamais n'en obtint qu'une paix simulée, ou plutôt qu'un silence rancunier.

Telles étaient les dispositions des esprits, lorsque Frédéric apprit que Voltaire avait fait, sous le titre du *Docteur Akakia*, une satire sanglante contre Maupertuis, et qu'il allait la faire imprimer. Un billet très galant invita l'auteur à venir au château, et, dès qu'il y fut

arrivé, sa majesté lui dit, du ton le plus amical:
« On dit que vous avez fait un ouvrage aussi
» agréable que piquant contre M. de Mauper-
» tuis : je vais, à ce sujet, vous parler avec fran-
» chise, et comme on peut le faire avec un ami.
» Mon intention n'est pas de vous dire que Mau-
» pertuis n'ait point de torts envers vous, ou
» que vous en ayez envers lui ; je conviens au
» contraire que vous avez droit de vous plain-
» dre, en un mot, je sens et j'avoue que vous
» avez raison : ainsi je vous l'abandonnerais
» sans difficulté, si je ne considérais que lui ;
» mais je vous prie d'observer que j'ai appelé
» cet homme à mon service, que je l'ai placé à
» la tête de mon académie, que je lui ai accordé
» le même traitement qu'à mes ministres d'é-
» tat, que je l'ai admis dans ma société la plus
» familière, et que je lui ai permis d'épouser
» une des dames d'honneur de la reine, fille
» d'un de mes ministres, une demoiselle de
» Bredow, c'est-à-dire appartenant à l'une des
» plus anciennes et des plus considérables fa-
» milles de la noblesse de mon royaume. J'ai
» tant fait pour lui, au su et vu de toute l'Eu-
» rope, que je ne puis plus consentir à son en-
» tier avilissement, sans me compromettre moi-

» même. Si vous le couvrez d'opprobres, j'en
» recevrai nécessairement des éclaboussures; si
» je le souffre, je donne un vrai scandale : on
» m'en blâmera, et la noblesse de ce pays y
» trouvera pour elle une autre mortification
» qu'elle m'imputera. Pesez bien, je vous en
» prie, toutes ces circonstances, et voyez ce
» que je dois solliciter de votre amitié, et ce
» que vous devez accorder à la mienne. Je sais
» combien il peut en coûter à un auteur de sa-
» crifier un de ses ouvrages, surtout quand
» l'idée en est heureuse, et que les détails en
» sont aussi agréables qu'ingénieux, mais à qui
» un sacrifice semblable devrait-il moins coû-
» ter qu'à vous? Ce qui, en ce genre, serait ir-
» réparable pour tout autre, n'est rien pour
» M. de Voltaire, l'homme du monde qui a le
» génie le plus fécond et le plus beau. Vous êtes
» si riche en idées et en talents! Votre gloire
» est établie sur tant d'autres productions plus
» importantes! Et que vous faudra-t-il de plus
» que la volonté, pour en créer encore qui
» soient toujours aussi dignes de vous! Ne dou-
» tez pas néanmoins qu'en me sacrifiant le ro-
» man allégorique dont il s'agit vous ne me
» donniez une des preuves d'amitié qui, vu tant

» de considérations, puissent m'être plus chères. » Je ne crains pas de vous l'avouer : vous me » rendrez un service essentiel, et dont je vous » aurai toute ma vie la plus vive reconnais- » sance. — Eh bien! répondit Voltaire, je vais » chercher le manuscrit de mon docteur Aka- » kia, et le remettre à votre majesté; je vous ai » toujours été trop dévoué, sire, pour ne pas » échanger, contre l'assurance de vos bontés, » cette petite vengeance qui m'avait paru juste: » je vous ferais certainement, et avec plaisir, » des sacrifices bien plus grands encore, s'il en » était besoin. — Allez donc; je vous attends : » rien ne doit différer l'exécution d'un si noble » dessein. »

On voit que le plaisir d'avoir réussi avait substitué la gaieté à la supplication. Voltaire partit, et revint promptement, son manuscrit à la main. « Sire, s'écria-t-il en riant, voilà l'in- » nocent qui doit périr pour le peuple! Je vous » le livre : ordonnez son supplice. — Ah! mon » ami, quel sort plus cruel que le mien! Or- » donner des supplices pour ceux qu'on devrait » couronner! Eh bien! subissons au moins » notre destinée avec dignité; soyons aussi justes » que nous le pouvons; vengeons la victime en

» l'immolant. Lisez-la : j'en sauverai ce que je » pourrai, et ce sera un dépôt que ma mémoire » conservera précieusement. Lisez, et qu'à la » flamme qui en consumera toutes les pages, » survive ma légitime admiration! O Vulcain! » on ne te fit jamais un plus grand et plus mé- » morable sacrifice! » Voltaire lut le conte tout entier : à chaque moment il était interrompu par les applaudissements du monarque, qui trouvait que tous les traits en étaient aussi gais que justement appliqués ; on éclatait de rire, et à la fin de chaque cahier, lorsqu'il fallait le jeter au feu, on renouvelait les regrets. « Allons, » du courage! O Vulcain! dieu cruel et vorace, » voilà ta proie! » Et tandis que le cahier brûlait, on formait des danses antiques et sacrées devant le foyer. Ce fut ainsi qu'on lut et qu'on brûla le *Docteur Akakia*, jusqu'au bout : jamais peut-être ces deux hommes ne se sont permis de facétie plus comique.

Certainement, s'ils avaient encore eu les sentiments qu'ils avaient si bien manifestés à des époques antérieures, Frédéric aurait tout fait pour dédommager Voltaire d'un pareil sacrifice, et celui-ci aurait persisté dans l'acte de dévouement auquel il avait paru se résoudre.

Mais il ne leur restait à tous deux que le vieux langage ; les sentiments que ce langage exprimait si bien étaient éteints chez l'un et chez l'autre. Frédéric craignit que la victoire qu'il avait remportée ne fût une feinte perfide, et il surveilla de près celui qui s'était avoué vaincu. Voltaire ne pouvait plus croire à l'amitié qui avait servi de titre pour lui demander ce sacrifice : Frédéric n'avait été à ses yeux, en cette occasion comme en tant d'autres, qu'un acteur très adroit, qui, en se mettant en scène, profite habilement de ses avantages. Voltaire se regarda donc comme un homme joué; il vit la morgue de Maupertuis, qui, assuré d'une si grande protection, n'en affichait que plus de fierté et d'arrogance. Voltaire conclut qu'il était dupe, et cette idée, insupportable pour une âme telle que la sienne, le révolta. Ainsi, il ne fut bientôt plus question pour lui que d'oublier les promesses qu'on lui avait arrachées, et de revenir à ses premiers plans de vengeance.

Le brouillon de son *Docteur Akakia* lui restait; il se hâte de le faire imprimer. Frédéric, qui le suit des yeux, découvre ce qui se passe, attend que l'édition soit finie, et la fait saisir et enlever. Voltaire, qui, de son

côté, avait deviné ce que Frédéric pourrait faire, avait eu soin de se faire remettre quatre exemplaires de chaque feuille, à mesure qu'on les avait tirées, et avait envoyé ces quatre exemplaires en Hollande. Frédéric, irrité de ce qu'on lui a manqué de parole, et de ce qu'on a voulu le jouer chez lui, fait brûler l'édition saisie, par l'exécuteur des hautes-œuvres, le dimanche vers les trois ou quatre heures du soir, au milieu de la plus grande place de Berlin, qu'on appelle *la place des Gendarmes;* et Voltaire, qui voit cet *auto-da-fé* de chez son ami M. de Francheville, qui logeait sur cette place, et chez lequel lui-même allait descendre quand il voulait secouer la poussière du château, se met à la fenêtre, et crie de toutes ses forces: « Ah! voyez-vous l'esprit de Maupertuis qui s'en va tout entier en fumée! Oh! quelle fumée noire et épaisse! Mais combien de bois de perdu! et ces quatre pauvres petits déserteurs, qui courent la poste, et se sauvent en Hollande! »

En cette affaire si grave, les rieurs furent pour M. de Voltaire, il faut l'avouer. Frédéric, qui n'a jamais fait brûler aucun autre ouvrage par la main du bourreau, n'eut que du regret

d'avoir fait brûler celui-ci : il n'y gagna rien, que d'avoir élevé entre lui et Voltaire un mur de séparation qu'il n'était plus possible d'abattre. On peut dès ce moment regarder ces deux hommes comme ennemis déclarés et irréconciliables : il n'y a plus de masques à prendre, ni de douceurs à se dire, ni de promesses à se faire; l'offense est réciproque, le scandale public est complet. Déjà, et dans d'autres circonstances, il y avait eu, à la suite de querelles moins graves, des moments où Voltaire n'avait pu se contenir. La Mettrie lui avait rapporté que le roi, après avoir dit de lui qu'il en avait encore besoin, avait ajouté : *On suce l'orange, et on en jette ensuite l'écorce.* Ce rapport acheva d'exaspérer Voltaire; et, en effet, montrant un jour des vers de ce monarque, il s'écria : *Cet homme-là est César et l'abbé Cottin!* Dans une autre occasion, il répliqua à ceux qui lui parlaient du roi : « *Le roi*, dites *le maréchal-des-logis!* » Dans une autre époque encore, il lut avec indignation les mots *au château*, sur l'adresse d'une lettre qu'on lui remettait; et, saisissant une plume, il barra ces deux mots, en y substituant ceux-ci, qu'il répéta plusieurs fois, *au corps-de-garde!*

Il s'était également permis de se plaindre à plusieurs personnes du dégoût qu'il éprouvait à corriger les pièces de vers de sa majesté, et il s'était servi d'une expression encore plus offensante que la plainte elle-même, en disant qu'*il n'était occupé qu'à blanchir le linge sale du roi.* Tous ces propos étaient de nature à blesser vivement Frédéric, qui n'avait pas de moindres torts à se reprocher. Cependant de très puissantes raisons les retenaient tous deux : en effet, comment se brouiller avec éclat ? Quelles en seraient les suites ? et que deviendraient toutes les belles idées dont on avait tant aimé à se flatter ? Quel scandale n'en résulterait-il pas dans toutes les cours et dans toute l'Europe ? On voit qu'ils avaient pris sur eux de beaucoup oublier, ou plutôt de dissimuler beaucoup. Mais enfin cette dernière aventure avait mis le comble aux injures précédentes ; il n'était plus possible de reculer : il ne devait plus être question que de savoir comment chacun d'eux pourrait tourner leur brouillerie à son avantage, et c'est aussi de quoi ils s'occupèrent. Frédéric voulut y mettre de la modération et de la dignité, et Voltaire ne songea qu'à se montrer indépendant, fier et

ferme. D'après ces premières idées, Voltaire ne reparut à la cour qu'autant qu'il y fut invité, et il y reporta rancune et colère. On se vit peu, ou l'on ne se vit pas; on s'écrivit des billets où l'on ne s'épargna pas les vérités, et même quelquefois les injures; il y eut des occasions où c'était à qui dirait les choses les plus dures.

Ce fut dans l'un de ces moments, et au plus fort de la querelle, que Frédéric envoya, par son premier page de la chambre, à M. de Voltaire qui logeait au-dessous de lui, c'est-à-dire au rez de chaussée, un billet rempli d'amertume et qui se terminait par cette phrase : « Vous avez le cœur cent fois plus affreux en» core que votre esprit n'est beau. » Il est difficile de se figurer la fureur où ce billet mit Voltaire. M. Moulines, présent à cette scène qu'il m'a contée, en était encore effrayé plus de douze ans après : il n'y eut, en effet, aucune épithète odieuse, aucun reproche grave qui ne fussent fait ou donnée au roi, et tout ce que Voltaire disait, il le criait en quelque sorte en marchant à grands pas dans sa chambre, avec tous les symptômes de la plus extrême agitation. Le pauvre page, qui atten-

épreuve. La réflexion, d'ailleurs, suffit pour modérer la chaleur des premières impressions pour désenchanter sur les illusions les plus fortes, nous faire douter de ce qui nous avait paru le plus certain, et nous porter, d'une part, à mieux calculer ou sentir nos intérêts, de l'autre, à nous défier davantage de nous-mêmes et des autres. Enfin, entraînés à de nouveaux objets, par de nouveaux sentiments, nous arrivons insensiblement à contracter même de nouvelles inclinations : d'où il résulte, qu'en 1750, nos deux amis n'étaient plus, l'un pour l'autre, ce qu'ils avaient été, et il ne leur était pas permis de l'ignorer.

Après les deux premières guerres de Frédéric, l'Europe entière, et la France surtout, retentissaient des clameurs que le dépit, la crainte ou la jalousie élevaient contre lui : partout l'ignorance, la prévention ou la mauvaise foi répétaient à l'unanimité les accusations les plus graves. Il était, disait-on, l'ennemi de tous, et n'était l'ami de personne. Disciple de Machiavel, et plus rusé que son maître, il avait abandonné ses alliés et trahi la France : il se jouait également des principes

de la morale, de ceux de la politique et de la nature : il feignait les plus beaux sentiments, sans en éprouver aucun, et n'avait tant de génie et de talents que pour en abuser; enfin, les philosophes eux-mêmes, qu'il était si attentif à caresser, n'étaient pour lui que des trompettes auxquelles il confiait le soin de publier sa gloire et de le venger de ses ennemis. Voltaire avait pu d'abord repousser tous ces propos injurieux, mais ils se reproduisaient tous les jours et partout : ne devaient-ils pas à la fin faire quelque impression sur lui-même. La cour de France en favorisait sous main les propagateurs, et Voltaire n'était-il pas influencé par cette autorité, pour laquelle il a eu plus de déférence que bien d'autres? Ne lui était-il pas arrivé de penser et même de parler comme le public, ou du moins s'était-il toujours abstenu de mêler aux plus graves reproches la plaisanterie et les bons mots, plus cruels parfois que les déclamations ? Or, est-il vraisemblable que Frédéric n'ait appris aucune des gaietés de cette espèce? Qu'on se rappelle l'araignée du général Buddenbrock ! Si donc Frédéric savait les propos, ou quelques uns des propos attribués à Voltaire, que

devait-il lui rester de son ancienne amitié?

Voltaire nous apprend lui-même que son second voyage, celui de 1743, avait eu pour principal objet de remplir une mission secrète du cabinet de Versailles. Accepter une mission semblable, s'en occuper avec autant d'adresse que de zèle, travailler à ramener son ami roi dans tous les périls de la guerre, n'est-ce pas cacher le rôle de courtisan politique et ambitieux sous le masque de l'amitié? Cette dernière idée n'est-elle pas celle que Frédéric devait se faire de la démarche de Voltaire, quand même celui-ci aurait débuté par lui annoncer franchement la vérité? Mais il ne paraît pas qu'il ait fait cet aveu à Frédéric, ou qu'il l'ait fait assez tôt et avec assez de franchise. Ainsi, de quelque manière que le roi de Prusse ait été instruit du motif secret du second voyage de Voltaire, je demande ce qui devait en résulter lorsqu'ils se réunirent? La confiance du monarque pouvait-elle être la même? son amitié était-elle exempte de soupçons? ne devait-elle pas être refroidie? et de plus (car les griefs s'attirent et s'enchaînent en ces sortes de rencontres), Frédéric approuvait-il l'animosité de Voltaire contre Piron et contre Jean-Baptiste

Rousseau? Ignorait-il l'épigramme très gratuite, dans laquelle le marquis d'Argens est ridiculisé sous le nom de *Juif errant*? Ne savait-il pas, et approuvait-il les plaintes réciproques qui avaient eu lieu à la cour du roi Stanislas, entre Voltaire et Aillaud? Combien d'autres traits, combien de querelles très connues alors, que Frédéric ne devait pas ignorer, et qu'il pouvait très bien ne pas approuver! Je ne parle pas, au reste, des querelles de libraires, dans quelques unes desquelles Frédéric pouvait cependant apercevoir autre chose que des chicanes suscitées par la friponnerie à un homme si justement célèbre; je ne parle pas même de tant de querelles littéraires, sur le fond desquelles Frédéric ne pensait pas comme Voltaire; mais, à ne considérer que ce que j'ai signalé, qu'est-ce donc qui a pu réunir ces deux hommes à une époque où leurs dispositions étaient devenues si équivoques, et, sous quelques rapports, ne pouvaient manquer d'être hostiles?

Ce qui les a réunis, c'est la suite de leurs anciennes protestations, et l'idée de ce que chacun d'eux pensait gagner à cette réunion. Enfin, trop avancés l'un et l'autre pour reculer, ils ont risqué le tout pour le tout. Et

devait-il lui rester de son ancienne amitié?

Voltaire nous apprend lui-même que son second voyage, celui de 1743, avait eu pour principal objet de remplir une mission secrète du cabinet de Versailles. Accepter une mission semblable, s'en occuper avec autant d'adresse que de zèle, travailler à ramener son ami roi dans tous les périls de la guerre, n'est-ce pas cacher le rôle de courtisan politique et ambitieux sous le masque de l'amitié? Cette dernière idée n'est-elle pas celle que Frédéric devait se faire de la démarche de Voltaire, quand même celui-ci aurait débuté par lui annoncer franchement la vérité? Mais il ne paraît pas qu'il ait fait cet aveu à Frédéric, ou qu'il l'ait fait assez tôt et avec assez de franchise. Ainsi, de quelque manière que le roi de Prusse ait été instruit du motif secret du second voyage de Voltaire, je demande ce qui devait en résulter lorsqu'ils se réunirent? La confiance du monarque pouvait-elle être la même? son amitié était-elle exempte de soupçons? ne devait-elle pas être refroidie? et de plus (car les griefs s'attirent et s'enchaînent en ces sortes de rencontres), Frédéric approuvait-il l'animosité de Voltaire contre Piron et contre Jean-Baptiste

Rousseau? Ignorait-il l'épigramme très gratuite, dans laquelle le marquis d'Argens est ridiculisé sous le nom de *Juif errant*? Ne savait-il pas, et approuvait-il les plaintes réciproques qui avaient eu lieu à la cour du roi Stanislas, entre Voltaire et Aillaud? Combien d'autres traits, combien de querelles très connues alors, que Frédéric ne devait pas ignorer, et qu'il pouvait très bien ne pas approuver! Je ne parle pas, au reste, des querelles de libraires, dans quelques unes desquelles Frédéric pouvait cependant apercevoir autre chose que des chicanes suscitées par la friponnerie à un homme si justement célèbre; je ne parle pas même de tant de querelles littéraires, sur le fond desquelles Frédéric ne pensait pas comme Voltaire; mais, à ne considérer que ce que j'ai signalé, qu'est-ce donc qui a pu réunir ces deux hommes à une époque où leurs dispositions étaient devenues si équivoques, et, sous quelques rapports, ne pouvaient manquer d'être hostiles?

Ce qui les a réunis, c'est la suite de leurs anciennes protestations, et l'idée de ce que chacun d'eux pensait gagner à cette réunion. Enfin, trop avancés l'un et l'autre pour reculer, ils ont risqué le tout pour le tout. Et

en effet, si l'on examine bien dans quelles dispositions ils se sont rapprochés, on verra qu'ils n'ont pensé qu'à se tromper mutuellement, en feignant des sentiments qu'ils n'avaient plus, du moins au même degré : c'était donc à qui serait le plus habile à en imposer ; épreuve peu loyale de part et d'autre, et très déplacée chez Voltaire. Ainsi chacun d'eux s'était dit : « Je recueillerai seul les fruits de l'amitié, et » je n'en donnerai que les fleurs. » Ils méconnaissaient tous deux que, dans ce genre d'échange, les fleurs ne sont qu'artificielles, inodores, et trop tôt fanées, quelque brillantes qu'elles paraissent au premier coup d'œil. Chacun d'eux oubliait qu'il avait affaire à un homme trop délié et trop attentif, pour espérer qu'il pût le tromper long-temps. Mais quel exemple précieux à recueillir par les moralistes ! les deux plus beaux génies de leur siècle n'ont pu réussir à se tromper, et n'ont eu qu'à se repentir de l'avoir tenté !

Dès le début, on voit ces deux hommes accumuler les protestations les plus exagérées. Quelle joie ! quelle satisfaction ! quel bonheur ! quel dévouement ! quelle reconnaissance ! Frédéric, dit-on, est allé, dans des mouvements

d'admiration et d'enthousiasme, jusqu'à baiser la main de Voltaire. En ce cas, tant pis pour celui-ci ; car on peut bien croire qu'un roi si fier et si délicat sur les convenances ne se sera point pardonné ce moment d'oubli ; il en aura rougi, et dès lors malheur à l'idole ! A la place de Voltaire, je me serais dès lors regardé comme perdu, et n'aurais songé qu'à me retirer.

Au reste, les premières causes qui ont amené des mécontentements entre eux ont été des articles tenant à l'économie. On sait que Voltaire y regardait de près alors, et que Frédéric y a regardé de près toute sa vie. Le premier s'était fait, et a suivi à cet égard un plan dont on chercherait vainement un autre exemple. Né avec une fortune aisée, et qui s'est encore accrue par un héritage, il a travaillé dès sa jeunesse, et pendant cinquante ans, à l'augmenter. De vingt mille livres de rentes, il est parvenu à en avoir plus de cent mille; et c'est alors, dans un âge avancé, qu'il n'a plus voulu vivre qu'avec noblesse et grandeur; mais il n'avait pas atteint ce but, et par conséquent il suivait encore la première partie de son plan quand il vint à Berlin. Dans l'accord

lors de son retour, d'apprendre que Voltaire, venant de Berlin, était à l'auberge où lui-même descendait : il n'eut rien de plus pressé que de demander à lui parler, et de se rendre chez lui, dès que la réponse fut venue... « Jamais, » me disait ce baron en me parlant de cette entrevue, « je n'ai vu une plus vio- » lente colère. Votre roi m'a traité indignement, » me répétait-il sans cesse : mais dites-lui bien » que je ne l'oublierai jamais ; dites-lui que je » m'en vengerai ! oui, je m'en vengerai ! La » postérité le saura ! il aura lui-même long-temps

priviléges de la foire, on prie tous et un chacun de donner connaissance dudit quidam, quand il se présentera aux portes de Leipsick. C'est un philosophe qui marche en raison composée de l'air distrait et de l'air précipité; l'œil rond et petit, la perruque de même, le nez écrasé, la physionomie mauvaise, ayant le visage plein et l'esprit plein de lui-même, portant toujours scalpel en poche pour disséquer des géants de haute taille.

Ceux qui en donneront connaissance auront mille ducats de récompense, assignés sur les fonds de la ville latine que ledit quidam fait bâtir, ou sur la première comète d'or ou de diamant qui doit tomber incessamment sur la terre, selon les prédictions dudit quidam, philosophe et assassin.

» et inutilement à s'en repentir ! Je serai vengé !
» dites-le-lui, etc. »

Ce fut en sortant de Cassel qu'il se rendit à Francfort, où de nouvelles aventures l'attendaient.

Depuis son arrivée à Berlin, Voltaire avait habituellement eu chez lui en un volume grand in-4° les poésies manuscrites du roi : ce volume lui avait été remis pour qu'il pût les examiner à loisir, et proposer ensuite à l'auteur les corrections qu'il croirait y être nécessaires. On peut admettre à la rigueur qu'un volume semblable, que l'on a depuis trois ans, soit confondu avec d'autres livres, par des domestiques surtout, et dans le moment où l'on emballe tout à la hâte ; on peut également croire que M. de Voltaire, dans l'extrême agitation où il était, se mit peu en peine de ce volume, et même l'oublia : mais cette manière d'expliquer les faits, manière qui d'ailleurs repose sur plus de possibilité que de vraisemblance, n'est pas celle qui plaît à la malignité. Le manuscrit fut emballé avec d'autres livres, et l'on imagina que le dépositaire avait eu dessein de se l'approprier. On prétendit même qu'il y avait eu peu de délicatesse à

ne pas le remettre à son auteur, dès l'instant où la brouillerie était devenue sérieuse ; et en cela on avait eu tort, attendu que Voltaire n'aurait pu se presser ainsi de le renvoyer, sans afficher une sorte de dédain, et par conséquent sans commettre une offense très grave. Quoi qu'il en soit, Frédéric se ressouvint très bien de son volume au moment de l'adieu; mais il se persuada qu'il aurait été confié à quelque ami pour lui être rendu. Cependant, surpris le lendemain de n'en avoir aucune nouvelle, il en envoya demander chez tous ceux avec qui Voltaire avait été lié dans ces derniers temps : la réponse fut que personne n'en avait ouï parler. Dès l'instant un courrier part, et va porter à Francfort ordre au chargé d'affaires de sa majesté de faire arrêter M. de Voltaire, jusqu'à ce qu'il eût rendu la croixdu mérite, la clef de chambellan, le brevet de pension et surtout le volume qui ne lui avait été confié qu'à titre de dépôt. Cette vivacité de la part du roi était principalement, dit-on, une suite des suggestions de Maupertuis. Le chargé d'affaires, ancien major, requiert le magistrat de faire faire cette arrestation. Madame Denis, qui était venue jusque là au-devant de son oncle, fut

son oncle, soit à Berlin, soit à Potsdam ; il se maria dans ce pays avec la fille du banquier Coffkouski ; il repartit pour la France, et emmena son épouse sans que le marquis eût jamais parlé de lui au roi, et sans que le roi eût jamais paru être instruit de rien de ce qui le concernait. « Vous êtes certainement un honnête » homme, incapable d'aucune action crimi- » nelle, » me disait le marquis un jour que nous passions la soirée ensemble. « Je vous » connais si bien, et je vous rends si bien jus- » tice, qu'il n'est pas d'homme de qui je ré- » pondisse avec plus de sécurité ; et cependant » si le roi m'assurait bien positivement que » vous avez projeté et voulu exécuter quelque » crime capital, je paraîtrais étonné sans doute, » mais je ne prendrais point votre défense. Non, » je ne me chargerai jamais auprès de lui de » la cause d'aucun de ceux qu'il accusera, parce- » qu'un homme à sa place a trop de moyens » de savoir mille choses que nous ignorons » tous. » Cet aveu de sa part semble d'abord prouver de la pusillanimité ; mais il atténuait du moins ce soupçon par le courage avec lequel il repoussait tout ce que l'on se permettait contre la nation française. Il n'a jamais laissé

mettre le Rhin entre le roi de Prusse et lui, et composer sous le nom de *Testament* la relation que Beaumarchais a publiée si longtemps après, et qui dans le temps était destinée à assurer la vengeance tant annoncée au baron de Poëllnitz.

Je reviens à Potsdam, où Frédéric, toujours espiègle, ne songea, en quittant Voltaire, qu'à lui préparer, pour son arrivée en France, quelque mortification secrète : pour cela, il fit écrire par un tiers à d'Arnaud, qui se trouvait à Dresde, une lettre où, sous le voile de l'amitié, on lui annonçait le départ de Voltaire, et où l'on ajoutait que certainement le roi lui ferait le plus favorable accueil s'il reparaissait à sa cour; mais que si cette idée lui convenait, il ne pouvait point arriver trop tôt, et n'avait pas un moment à perdre. D'Arnaud part à l'instant, et vole à Potsdam : alors on envoya à tous les gazetiers un article portant que tel jour M. de Voltaire était parti pour retourner en France, et que tel jour M. Baculard d'Arnaud était arrivé de Dresde à la cour du roi de Prusse. Après cet envoi on parut ignorer l'arrivée du revenant; et après quelques jours, lorsque celui-ci se fit annoncer, on lui fit dire qu'on n'avait

pas besoin de ses services : ainsi il repartit pour Dresde, sans avoir eu même une audience. Je parlerai ailleurs d'un chevalier Masson, que Frédéric prit à son service vers la même époque, parcequ'on lui assura qu'il avait des connaissances bien plus étendues et autant d'esprit que Voltaire ; épreuve assez triste, et qui prouva à ce roi politique et philosophe qu'il y a des hommes qu'on ne remplace jamais.

Le séjour de Voltaire à Berlin a fourni trois anecdotes assez curieuses, quoique étrangères à ses liaisons avec Frédéric, et que par conséquent je pense devoir au moins indiquer ici : l'une concerne un marchand nommé Fromery, et qui était établi sous les arcades près du château ; une autre roule sur un procès qui fit grand bruit à Berlin, et dans lequel M. de Voltaire avait un juif pour partie adverse ; la troisième a pour objet la querelle de Koënig avec Maupertuis.

Je ne m'arrête point à des facéties telles que l'étourderie d'une des femmes de charge du château, qui, croyant un matin que Voltaire était reparti avec le roi pour Potsdam, vint pour reprendre le linge qui leur avait été

donné, et ne voyant pas Voltaire, qui dormait enfoncé tout entier sous ses couvertures, tira les draps avec une telle violence, qu'elle le jeta sur le parquet. Que l'on juge de la surprise de l'un et de l'autre! Voltaire eut néanmoins plus de peur que de mal.

L'aventure de Fromery n'est guère plus importante, mais on en a tant parlé, qu'il est bon de la présenter telle qu'elle s'est passée. Voltaire, arrivé un jour de Potsdam avec le roi, se trouva invité à souper chez la reine-mère; or, c'était à l'époque d'un deuil de cour, et Voltaire n'avait point d'habits noirs à Berlin. Son embarras fut d'autant plus grand, que la reine-mère était sévère observatrice de l'étiquette. Le domestique de notre courtisan dit à son maître qu'il connaissait un brave et honnête négociant qui, comme tout bon réformé, avait un habit noir pour aller à la communion, et que ce marchand se ferait certainement un plaisir de le prêter à un homme tel que M. de Voltaire. Celui-ci permit à son domestique d'aller en faire la demande, qui eut tout le succès que l'on pouvait désirer. Mais l'œil du domestique l'avait induit en erreur, en jugeant que l'habit fait pour l'un irait bien à l'autre; il

n'avait deviné juste que pour la taille. Formery avait beaucoup plus d'embonpoint, et son habit, juste pour lui, était ridiculement ample pour Voltaire. Cette difficulté non prévue ne déconcerta point le zèle du domestique, qui promit de faire promptement rentrer les coutures, sans d'ailleurs nuire à l'habit. Par malheur, il s'adressa à un tailleur qui n'y fit pas tant de façon, et qui coupa tout ce qu'il y avait de trop. L'habit fut rapporté avant le souper, il alla fort bien, et le lendemain on le rendit à M. Fromery, en le remerciant beaucoup. Ce ne fut que quelques temps après, lorsque ce marchand voulut s'en servir pour ses actes de religion, qu'il se convainquit qu'il ne pouvait plus se servir pour communier de l'habit avec lequel Voltaire avait soupé. Il rit lui-même de cette aventure, et ne s'en plaignit point. Vingt ans après il conservait encore cet habit par curiosité. Ceux qui ont voulu tirer de cette petite histoire des conséquences défavorables à Voltaire n'ont pas dit, ce qui pourtant est vrai, que le domestique ayant eu soin de laisser ignorer la faute du tailleur à son maître, celui-ci n'a eu aucune part au léger tort qui fut fait à Fromery.

L'histoire du procès est, au fond, plus grave, et, dans le fait, plus amusante que celle de l'habit. Voltaire eut quelques paiements à faire à Paris dans un moment où l'argent lui manquait; un juif lui donna des lettres de change, et prit un fort beau diamant en nantissement. Les lettres de change furent protestées: le juif fut obligé de les reprendre, et de rendre le diamant; mais M. de Voltaire s'aperçut que le diamant qu'on lui remettait était faux, et il soutint que c'était une friponnerie de la part du juif. Celui-ci n'avait qu'un seul moyen de défense, c'était d'assurer que c'était bien la même pierre qu'on lui avait donnée. On n'avait aucun acte, aucun titre, qui pût faire preuve pour l'un ou pour l'autre: on ne pouvait donc que décider auquel des deux on déférerait le serment. M. le chancelier entreprit d'abord de ménager un accommodement entre les deux plaideurs: il les prêcha successivement, mais en vain. Quand ensuite on parla du serment à M. de Voltaire, il demanda sur quel livre on le lui ferait prêter; et lorsqu'on lui répondit que ce serait sur la Bible: « Comment, s'écria-t-il, » sur ce livre écrit en si mauvais latin! Si c'était » sur Homère ou Virgile, encore passe! » Lors-

qu'on lui observa que s'il répugnait à prêter le serment lui-même, on le déférerait au juif, « Quoi ! reprit-il, vous voulez que je m'en rap» porte à ce misérable qui a crucifié Notre-Sei» gneur ? » On a cité dans le temps plusieurs reparties semblables, qui prouvent que Voltaire, sous l'air d'une feinte colère, se faisait un plaisir secret d'embarrasser les juges, et néanmoins ne voulait se départir en rien de ses droits. Le juif cependant accéda à des conditions qui démontrèrent que la pierre fausse venait de lui.

Maupertuis prétendit avoir fait une découverte, la loi du *minimum*. M. Koënig, savant, et bibliothécaire à Hanovre, produisit la copie d'une lettre de Leibnitz, où la même découverte était annoncée. Koënig ne put pas représenter la pièce originale, qu'il n'avait jamais eue; mais l'authenticité de sa copie était telle qu'il semblait impossible qu'elle pût être contestée. Cependant le crédit de Maupertuis le fit condamner par l'académie de Berlin, comme fabricateur ou fauteur de pièces fausses, et il fut rayé de la liste des académiciens. Voltaire, qui était brouillé avec Maupertuis, et qui avait connu Koënig à Cirey, ne resta pas simple spectateur de cette querelle; il défendit la cause

de l'accusé avec autant de persévérance que d'esprit; il couvrit de ridicules l'académie et son président, en quoi il n'eut pas cependant tout le succès qu'il avait espéré, puisque Koënig fut rayé. Je ne m'étendrai pas davantage sur cette anecdote littéraire, suffisamment développée dans le docteur Akakia.

Frédéric et Voltaire semblaient s'être brouillés pour la vie : chacun d'eux cependant était encore et toujours le premier homme du monde pour l'autre. Ainsi, en se séparant de manière à ne jamais se revoir, ils se conservaient tous deux, au fond de l'âme, des sentiments d'estime, ou mieux d'admiration, qui devaient les disposer à se réconcilier, du moins en apparence, lorsque le temps aurait affaibli leurs ressentiments mutuels. Ils avaient, l'un et l'autre, trop d'esprit, trop de talents, trop de génie, pour que ce retour n'eût pas lieu jusqu'à un certain point; d'ailleurs ils tenaient aux mêmes principes de goût et de philosophie; ils marchaient, à ces deux égards, sous les mêmes bannières; tout ce que l'un soutenait était applaudi par l'autre; enfin les évènements les ramenèrent à leur ancienne et première idée, en leur prouvant que la gloire du

poëte ne pouvait que gagner à s'associer à la gloire du heros. Telles sont les véritables causes qui rendirent peu à peu Frédéric à Voltaire, et Voltaire à Frédéric, et même recommencèrent en partie leurs anciennes cajoleries.

Lorsque la fabrique de porcelaine de Berlin fut arrivée à un point de perfection qui pût satisfaire Frédéric, ce roi y fit faire un buste de Voltaire, qu'il envoya comme étrennes à Ferney. Ce roi avait ordonné de mettre sur le piédestal, l'inscription en lettres d'or : *Vir immortalis*. Voltaire, enchanté de ce cadeau, le fit placer dans sa chambre. Un voyageur qui avait la vue basse, prenant sa lorgnette pour considérer ce morceau de plus près, Voltaire lui dit : « Monsieur, vous voyez là une admirable » copie d'un hideux original. » Et lorsque le voyageur se baissa pour lire l'inscription : « Ah! » pour cela, » reprit Voltaire, « c'est la signature » de celui qui me l'a envoyé. » Je me suis servi du mot *cajoleries*, parcequ'il n'y eut plus que cela entre eux. Frédéric, à une autre époque, lui envoya également un service tout entier de la même fabrique, service où l'on avait peint des lyres et autres symboles des sciences et des arts; et Voltaire disait que ces symboles étaient

les armes et le cachet du donateur. Malgré toutes ces gentillesses, Voltaire avait des jours où toute sa colère semblait renaître; et si en parlant à Frédéric on reprochait quelques défauts à Voltaire, celui-là était loin de s'en fâcher, pourvu toutefois qu'on ne voulût pas en rabaisser le mérite. J'ai vu, dans le temps, quelques lettres de Voltaire, qui prouvaient combien il cherchait encore à plaire au roi. J'ai eu à copier quelques unes des réponses du monarque, qui contenaient les plus précieux témoignages d'amitié, de bienveillance et de considération; mais on ne retrouvait ni dans les unes ni dans les autres la franchise, l'épanchement et l'enthousiasme des temps plus anciens. Telles ont été à mes yeux les dispositions de Frédéric, lorsqu'il a fait l'éloge de Voltaire; lorsqu'il m'a ordonné de faire célébrer en son honneur un service funèbre; lorsqu'il en a acquis le buste en marbre, fait par le célèbre Houdon, et lorsqu'il a permis à l'orfèvre Dupuis de transporter à travers ses états, avec exemption de tous droits, un superbe ouvrage que cet orfèvre avait fait chez Voltaire, et à ses frais. Arrêtons-nous un instant à ces

deux dernières anecdotes, assez curieuses pour être recueillies.

Quelque temps après la mort de Voltaire, d'Alembert écrivit à Frédéric que le sculpteur Houdon avait fait pour l'académie française un buste de Voltaire qui était un chef-d'œuvre, tant par la ressemblance que par la perfection du travail; que ce digne artiste ne mettait à ce buste que le prix très modique de mille écus, et qu'il n'en demandait pas davantage pour le refaire une seconde fois, et que lui-même se croyait obligé d'informer sa majesté de ces faits, parcequ'un si grand roi, qui avait si bien connu le mérite du patriarche de la littérature française et de la philosophie moderne, un roi qui avait eu une amitié si honorable et si juste pour cet homme célèbre, croirait sans doute qu'il était de sa gloire, et de la protection qu'il a toujours accordée aux sciences et aux lettres, de posséder chez lui, et d'y conserver une image si parfaite, qui lui serait chère à lui-même, et deviendrait pour tous un puissant objet d'émulation. Le monarque répondit à son ami, qu'il désirait vivement de posséder le buste dont il lui parlait, mais que l'état de ses finances ne lui laissant, pour cette année, aucune

somme dont il pût disposer, il se voyait, à son grand regret, forcé de renvoyer cette jouissance à l'année suivante; qu'en attendant, Houdon pourrait préparer le buste qu'il lui destinerait, et l'expédier, quand le temps en serait venu, à l'adresse de son sculpteur Tassaert, à Berlin. Tout se fit conformément à ces dispositions, et lorsque le roi fut averti que le buste était en route, Tassaert eut ordre de le recevoir, et de le placer sur un piédestal, dans un endroit convenable de la salle des séances de l'académie, ce qui fut exécuté. C'est, en effet, de l'angle qui touche à la porte du cabinet d'histoire naturelle que Voltaire semble voir, écouter, et épier tous les académiciens rassemblés devant lui, ce qui me faisait dire, en regardant son rire malin: « Pouvons-nous ne pas convenir qu'il » se moque de nous? » Ce qu'il y a de remarquable ici, c'est que Frédéric n'a jamais vu ce buste, et n'a pas même voulu le voir: car la caisse qui le contenait fut envoyée par mer, nous arriva par l'Elbe, le Hawel et la Sprée, et traversa Potsdam sans y être ni visitée ni arrêtée.

Peu après la guerre de la succession de Bavière, d'Alembert, dans une longue lettre à Frédéric, se plaignit avec amertume de l'in-

jure que l'on avait faite à la mémoire de Voltaire, en défendant à l'académie française de faire célébrer pour cet homme de génie, qui avait tant illustré son siècle, le service funéraire dont ce corps de savants avait coutume d'honorer tous ceux de ses membres que la mort lui enlevait. Dans la même lettre, le philosophe de Paris racontait comment l'académie, justement indignée, avait, par une délibération solennelle, arrêté qu'à l'avenir elle ne ferait plus célébrer de ces sortes de services pour aucun des membres qu'elle perdrait; mais ne jugeant pas que cela pût suffire, et se prévalant de l'amitié que ce monarque avait toujours eue pour Voltaire, et de ce qu'il y avait une église catholique à Berlin, il suppliait sa majesté de faire célébrer dans cette église le service qui n'avait pu avoir lieu à Paris, observant combien cette manière de venger la mémoire d'un grand homme était digne d'un grand roi, et combien les amis de la vraie philosophie en recevraient de consolation.

Frédéric, quels que fussent ses motifs secrets, résolut d'accéder aux désirs de d'Alembert, et m'écrivit en conséquence de faire célébrer, en l'honneur de feu M. de Voltaire, un service

solennel, par les prêtres attachés à l'église catholique de Berlin. Avant de faire aucune démarche, j'eus l'honneur de répondre au roi que je me voyais arrêté par une difficulté que lui seul pouvait lever; qu'en effet, il fallait que ce service fût annoncé comme célébré de la part de quelqu'un; que, si je ne présentais au public que mon nom, la démarche ne paraîtrait plus que singulière, et, en tout cas, très peu honorable pour M. de Voltaire; que cette démarche aurait, au contraire, un caractère infiniment respectable, si je faisais annoncer les intentions et les ordres de sa majesté; mais que lui seul pouvait décider si la politique ne s'opposerait pas à cette annonce; et que si cela était je ne voyais plus à lui proposer que de faire célébrer ce service *au nom des académiciens catholiques de l'académie royale des sciences et belles-lettres de Prusse.* On me remercia de l'attention avec laquelle je m'occupais de cette affaire, et l'on m'autorisa à suivre le dernier plan que j'avais indiqué. Alors j'allai trouver le curé, et lui fis part des ordres que j'avais reçus. Il me fit d'abord quelques objections que je réfutai; après cela, je reçus de lui la note de ce que le service coûterait, et lui recomman-

dai bien de parler et d'agir comme si nous ne nous étions pas encore vus, lorsque je me présenterais avec les autres académiciens catholiques, pour lui faire la demande officielle de ce service. Revenu chez moi, je marquai au roi ce que ce service coûterait, selon la note détaillée que je joignis à ma lettre. J'avais aussi précédemment témoigné que je désirais connaître le cachet de M. de Voltaire, et avoir quelque pièce qui pût prouver, au besoin, que l'église ne lui avait point refusé les honneurs de la sépulture, et j'avais reçu en réponse, 1° une enveloppe de lettre où le cachet de Voltaire était très bien conservé; et 2° le procès-verbal de ce qui s'était passé à Scellières, lors de son inhumation; pièce que d'Alembert avait eu la précaution d'envoyer au roi, tant pour le mieux instruire de ce qui s'était fait, que pour prévenir les difficultés qu'il pensait qu'on pourrait opposer à sa demande.

L'état des dépenses de ce service montait à environ soixante reisdallers; mais comme j'avais observé que, selon l'usage général, on délivrait des aumônes aux pauvres en ces sortes de cérémonies, le roi, ainsi que je l'avais prévu, m'envoya la somme ronde de cent reisdallers

(360 fr.), sur lesquels il y en eut environ quarante que je fis changer contre des pièces de huit groschen (24 sous). Le jour de la cérémonie, je distribuai ces pièces aux académiciens, au nom de qui cette cérémonie se faisait, et ce fut en nous retirant à la fin, et sur le perron de l'église, que MM. de la Grange, de Francheville, Borrelly, Perneti et moi, tous les cinq en grand deuil, nous distribuâmes ces pièces aux pauvres qui se présentèrent. Ces aumônes furent encore accrues par une circonstance que je n'avais pas dû prévoir, et que voici. Le roi avait fait venir d'Italie un célèbre décorateur, nommé *Gagliari*, pour renouveler les décorations de l'Opéra. Soit par zèle de religion, soit par amour-propre, cet homme avait eu la générosité de peindre *gratis* l'intérieur de la voûte de notre église. Il avait avec lui un neveu qu'il avait formé, et qu'il nous laissa en nous quittant, et ce fut à ce neveu que je m'adressai pour les peintures dont j'avais besoin. Flatté de la préférence que je lui accordais, et tout glorieux d'être employé pour le service d'un aussi grand homme que Voltaire, il ne voulut aucun paiement, de sorte que la part des pauvres s'accrut encore des trente

pièces de vingt-quatre sous que je lui avais destinées.

Lorsque j'eus ainsi préparé tout ce qui put l'être en secret, j'allai chez mes confrères les académiciens catholiques : je leur fis part des intentions du roi et des ordres que j'avais reçus. Ils crurent que notre rôle, à eux et à moi, avait été tracé par Frédéric et d'Alembert eux-mêmes, et consentirent volontiers à figurer dans cette cérémonie.

Jour et heure pris, nous allâmes chez le père Henri, curé catholique de Berlin. « Nous ve-
» nons, lui dit Borrelly en riant, vous prier,
» monsieur le curé, de délivrer, de notre part,
» une âme du purgatoire.—Et qui donc, mes-
» sieurs?—Une âme qui en vaut beaucoup d'au-
» tres, celle de M. de Voltaire. — Bien volon-
» tiers, messieurs, si je le puis.—Il n'y faut rien
» épargner, monsieur le curé, ni chant, ni clo-
» ches, ni jeu d'orgues, ni luminaire, ni tout
» ce qui peut alléger ou éteindre les feux qui
» le brûlent.—Mais, messieurs, vous êtes tous
» de trop braves gens pour vouloir me com-
» promettre : on a dit que le clergé de France
» lui avait refusé la sépulture. » Ce fut alors que je pris la parole, et que je lui mis sous les yeux

le procès-verbal, en bonne forme, de tout ce qui s'était fait à Scellières; sur quoi il convint qu'il n'aurait plus rien à nous opposer, si, depuis si long-temps, toute l'Europe n'avait pas constamment regardé M. de Voltaire comme excommunié. Ici, je me chargeai encore de la réponse. « Je ne suis pas théologien, lui dis-je; » cependant je sais, et certainement vous le sa- » vez mieux que moi, que l'on distingue deux » sortes d'excommunications; les unes où les » personnes ne sont pas nommées, et les autres, » plus directes, où l'on nomme les coupables. Or, » monsieur le curé, nous sommes tous si fragiles, » qu'il n'est peut-être aucun de nous qui n'ait » encouru quelque excommunication de la pre- » mière espèce Mais l'église ne refuse pas ses » secours spirituels à ceux qui ont eu ce mal- » heur, parcequ'elle n'a garde d'autoriser, par » son exemple, les jugements téméraires et ha- » sardés : elle laisse à Dieu ses secrets, et elle » aime mieux sauver que damner. Si donc M. de » Voltaire a eu le malheur d'encourir ou non » quelque excommunication semblable, c'est » sur quoi nous devons imiter la discrète église, » et nous garder de prononcer. Quant aux ex- » communications nominales, et par conséquent

» directes et personnelles, les seules pour les-
» quelles l'église soit plus sévère, il est de no-
» toriété publique que feu M. de Voltaire y est
» aussi étranger que vous et moi.—Cela étant,
» messieurs, vous n'avez qu'à me dire ce que
» vous désirez de moi. » Ce fut alors que nous convînmes du jour, de l'heure et des détails.

Quelques jours avant cette cérémonie, je la fis annoncer dans plusieurs journaux et gazettes.

Le jour venu, nous nous rendîmes tous les cinq à l'église. En attendant le service, nous nous arrêtâmes un instant sous le portail. Parmi les dévots ou curieux qui se succédaient, j'aperçus M. Liston, homme d'un esprit fin et réservé, c'est-à-dire bon diplomate, alors secrétaire de la légation anglaise à Berlin, et depuis ministre en Espagne et ailleurs: je fis quelques pas à sa rencontre, et lui demandai en riant s'il était de la religion de Voltaire, lui qui venait à son service. « Non, me répondit-il;
» au reste il parlait beaucoup de religion, et je
» n'en parle jamais. »

Nous nous plaçâmes tous les cinq dans le banc de droite le plus proche de la balustrade qui sépare le chœur de la nef, c'est-à-dire dans

l'endroit le plus apparent. L'affluence des assistants fut très grande, l'église convenablement décorée, et la cérémonie faite avec autant de pompe que les circonstances pouvaient le permettre. De retour chez moi, j'expédiai pour le roi, pour les gazetiers de la ville, pour le courrier du Bas-Rhin et quelques journaux étrangers, des copies toutes préparées d'avance de la relation qui suit :

Berlin, 30 mai 1780.

«Aujourd'hui, à neuf heures et demie du » matin, on a célébré en l'église catholique de » cette ville, avec toute la pompe convenable, » un service solennel pour l'âme de feu mes- » sire François-Marie Arouet de Voltaire, en » son vivant gentilhomme ordinaire de la cham- » bre de sa majesté très chrétienne, académi- » cien de l'académie royale des sciences et bel- » les-lettres de Berlin, l'un des quarante de » l'académie française, et seigneur de Ferney, » Tourney, Prégny et Chambesy au pays de » Gex, décédé à pareil jour, en 1778. Un très » grand nombre de personnes pieuses de la » même religion, et distinguées par leur rang » et leurs fonctions, ont assisté à cette céré-

» monie religieuse, au sortir de laquelle on a
» distribué des aumônes aux pauvres. Ce service
» a été demandé par les académiciens catholi-
» ques de Berlin ; et ils l'ont obtenu de M. leur
» curé, avec d'autant plus de facilité, de justice
» et de raison, qu'ils ont produit des preuves
» authentiques que feu M. de Voltaire a fait,
» peu avant sa mort, une profession de foi très
» orthodoxe ; qu'il s'est confessé ; qu'il a édifié
» les âmes chrétiennes par des aumônes consi-
» dérables et autres bonnes œuvres, et qu'il a
» eu à l'abbaye de Scellières, au diocèse de
» Troyes en Champagne, tous les honneurs de
» la sépulture ecclésiastique ; de sorte que c'est
» méchamment qu'on a fait courir le bruit que
» le clergé français aurait voulu les lui refuser ;
» chose que ce clergé si respectable n'eût pu
» faire sans violer les lois de la justice, sans
» blesser les principes de la bonne police, et
» sans donner à des haines particulières une
» influence incompatible avec la charité chré-
» tienne, et avec toutes les vertus sincères et
» véritables. »

Pour me témoigner la satisfaction que ma conduite lui avait donnée en cette circonstance, le roi me fit remettre une caisse contenant un

cabaret complet de porcelaine de Saxe pour café et chocolat. Des présents que j'ai reçus de lui, c'est le seul que j'aie conservé[1].

Je passe à l'orfèvre Dupuis.

Le roi de Sardaigne avait projeté de faire de sa petite ville de Carouges, en Savoie, sur le lac de Genève, et à une lieue de cette dernière ville, un point de réunion pour les arts, et une rivale d'industrie contre les Suisses. Son ministre à Paris, ayant ordre d'engager pour cet établissement différents artistes, s'était adressé, entre autres, à un garçon orfèvre, nommé Dupuis, petit homme maigre et boiteux, ayant peu de mine, et cependant les yeux très animés, le caractère vif et décidé, et exerçant son art avec un succès peu commun. Dupuis, qui n'était à Paris qu'un simple ouvrier, accepta sans peine les propositions de M. l'ambassadeur, et partit pour Carouges, environ deux ans avant la mort de M. de Vol-

[1] Ce service, que ma sœur possède encore, a cela de curieux, qu'il a fait partie des acquisitions que Frédéric a faites à Meissen, pendant ses campagnes de la guerre de sept ans. Il était placé dans les appartements du roi à Berlin, où mon père l'avait admiré quelque temps avant qu'il lui fût donné.

taire. Cet homme pouvait d'autant moins passer près de Ferney sans s'y arrêter, qu'il était admirateur et enthousiaste de ce grand homme au point de savoir, pour ainsi dire, ses ouvrages par cœur : il parcourut donc en observateur et le château et les jardins, si bien que M. de Voltaire voyant par ses fenêtres ce petit boiteux si attentif, fut curieux de savoir qui il était, et le fit appeler. « Monsieur, lui dit ce » vieillard, oserais-je vous demander qui vous » êtes? — Je suis Dupuis, orfèvre de sa majesté » sarde. — Ah, monsieur, être orfèvre d'un roi, » c'est une chose bien glorieuse! — Il y aurait » bien plus de gloire, monsieur, à être l'orfè- » vre de M. de Voltaire.—Comment! » répliqua Voltaire, surpris et flatté de cette réponse, « est-ce que vous quitteriez un roi pour moi? » — Avec joie! Je serais au comble de mes » vœux si je pouvais vous être agréable! » De là des propositions, et bientôt marché fait et conclu. Voltaire logea son orfèvre, en attendant qu'il lui eût fait bâtir une maison, et lui paya exactement la pension qu'il lui avait promise. Dupuis débuta par fondre en or la tête de son protecteur sur environ un pouce de hauteur, et à la faire enchâsser dans un mé-

daillon, dont le revers présente toutes les lettres des noms de Voltaire, tracées en filigrane. La tête est très ressemblante : aussi M. de Voltaire en fut-il enchanté; si bien qu'il ne manquait pas de dire aux étrangers qui passaient par Ferney : « Allez voir mon Dupuis; il est » aussi habile fondeur qu'habile orfèvre; il mé- » rite d'être connu. » Dupuis leur montrait sa tête et son chiffre en or, le tout dans deux petits médaillons : tout le monde voulait en avoir, et c'était toujours autant de louis que cet orfèvre ajoutait à ses appointements.

« Ah çà, » lui dit Voltaire au bout de quelque temps, « il faut, mon cher Dupuis, songer » à faire quelque ouvrage qui soit digne de vous. » Cherchez, creusez votre tête, et venez me » rendre compte de ce que vous aurez imaginé » de mieux. — Le projet et le plan de cet ou- » vrage, monsieur, sont tout arrêtés dans ma » tête, et j'espère que vous en serez content. » — Comment donc, mon ami ? Et qu'est-ce que » c'est ? — Un déjeuner, monsieur, dont vous » ferez présent à l'immortelle Catherine II. — A » merveille ! Et comment sera fait ce déjeuner ? » — Représentez-vous, monsieur, un plateau » en argent à angles coupés, et ayant environ

» vingt pouces en carré : les huit angles porte-
» ront sur la table par des sortes de massifs
» ou de pieds ; au milieu de chaque côté de ce
» plateau, ainsi élevé d'un pouce et demi, se
» trouveront des sortes d'escaliers inclinés qui
» poseront par leur extrémité extérieure sur la
» table, et tiendront au plateau par l'extrémité
» la plus élevée ; ces pièces, composées de trois
» marches, seront mobiles, et serviront de
» mains pour le transport du déjeuner : le reste
» du pourtour sera garni d'une balustrade élé-
» gante, soutenant seize figures, savoir, une à
» chaque angle, et deux au milieu de chaque
» face. La superficie du plateau formera un par-
» terre divisé en quatre parties, séparées les
» unes des autres par des allées : les parties du
» parterre présenteront en filigrane, et dans des
» proportions agréables, les titres des principaux
» ouvrages dont vous avez enrichi les sciences,
» l'histoire, la philosophie et la littérature. Les
» allées et le pourtour seront en argent massif
» et en blanc sablé : le milieu du plateau aura
» quatre colonnes de même métal, qui forme-
» ront un petit carré ; les intervalles compris
» entre ces colonnes seront occupés par divers
» emblèmes des sciences et des arts. Le centre

» offrira un autel assez élevé, sur lequel brillera
» la flamme du génie; on verra au-dessus le
» nid du phénix, qui renaît de ses cendres. Le
» dôme qui couvrira cet autel, et qui portera
» sur les quatre colonnes, sera surbaissé et ou-
» vert au milieu; là sera une gloire au-dessus
» du phénix. Les pièces nécessaires à un déjeu-
» ner de quatre personnes seront de formes et
» de proportions agréables: les tasses, cafetière,
» théière, chocolatière, et pot au lait, seront
» placées dans les huit divisions du parterre;
» et le sucrier posera sur la coupole au-dessus
» de la gloire. »

Ce projet, à l'appui duquel Dupuis produisit ses plans et ses desseins, plut beaucoup à Voltaire, qui se hâta de lui procurer l'or et l'argent dont il avait besoin. On concevra que le travail devait être long, si je dis qu'il se formait d'environ six mille pièces. Par malheur, il n'était pas achevé, et la maison de Dupuis n'était pas faite, quand Voltaire vint mourir à Paris. Cette mort ruina le pauvre orfèvre : il se retire à Lausanne pour y achever son déjeuner, et il était à peu près fini, lorsque le secrétaire de feu M. de Voltaire fut chargé de transporter la bibliothèque de ce grand homme

à Saint Pétersbourg. Ce secrétaire, qui s'intéressait au sort de Dupuis, lui proposa de faire avec lui le voyage de Russie, lui promettant de présenter à l'impératrice le déjeuner, comme un ouvrage entrepris pour être offert à sa majesté. Dupuis accepta; mais au milieu de ses préparatifs il tomba malade, et le secrétaire fut obligé de partir sans lui. A peine notre pauvre artiste fut-il guéri, qu'il courut après lui, arriva trop tard au Havre, s'y embarqua pour Pétersbourg, fit naufrage sur les côtes de Suède, et eut peine à se sauver avec son déjeuner, c'est-à-dire son trésor. Gustave III, le même qui depuis a été assassiné, entendit parler de ce morceau, désira le voir, en fut enchanté, et en demanda le prix à l'infortuné Dupuis, qui eut la maladresse de répondre qu'il avait été commandé et travaillé pour être offert à l'impératrice. Gustave se borna donc à procurer à l'artiste les facilités désirables pour le reste de sa route. Quand Dupuis arriva en Russie, le secrétaire de Voltaire en était reparti; ainsi le premier n'eut plus rien à attendre que de lui-même. Il s'adressa au prince Potemkin, le seul en effet par lequel il fût possible d'arriver jusqu'à Catherine II. Le favori tout-puis-

sant trouva le déjeuner si beau, qu'il résolut de le garder pour lui-même, non cependant en le payant, car Potemkin ne payait rien. Bientôt donc Dupuis n'eut plus aucun accès : il écrivit et sollicita en vain ; il n'obtenait ni son déjeuner, ni audience, ni réponse. A la fin, cet homme au désespoir vint déposer toutes ses peines dans le sein de l'envoyé de France, M. le marquis de Vérac : celui-ci fut touché des malheurs de ce Français, et indigné de la rapacité effrontée du satrape. Il tâcha de consoler le pauvre Dupuis, et lui promit ce qu'il pourrait pour lui faire rendre justice. Monsieur l'envoyé sentit bien qu'il ne fallait compter sur aucun succès, s'il ne frappait un coup hardi : c'est pourquoi il profita d'un moment où le salon du prince Potemkin était rempli des grands de l'empire et des autres ministres étrangers ; et ce fut en présence de tout ce monde qu'il redemanda le déjeuner de ce malheureux Dupuis, en faisant entendre qu'autrement lui-même serait obligé d'en faire l'objet d'une demande officielle, ce que sans doute monsieur le prince ne voudrait pas. Potemkin, irrité, répondit qu'il y avait trop long-temps que ce morceau l'embarrassait. L'envoyé le prit au

mot, et lui proposa d'ordonner qu'il lui fût remis; ce qui en effet fut exécuté, tant la colère est une belle chose chez ceux qui n'ont plus aucun mobile de justice ou de retenue!

Dupuis, rentré en possession de son déjeuner, n'eut rien de plus pressé que de se sauver. Arrivé à Varsovie, il travailla quelque temps pour se remettre en fonds, et continuer sa route : c'est ce qu'il faisait partout où l'argent lui manquait, et il ne lui était pas difficile de trouver du travail, parcequ'il avait réellement autant de goût que d'habileté et d'industrie. De Varsovie, il arriva aux frontières des états prussiens, où l'attendait un nouvel embarras : on lui montra, en effet, une loi qui ne permettait le transit des ouvrages en argent et en or, qu'en payant cinquante pour cent de leur valeur. Dupuis laissa son déjeuner, sa femme et sa fille aux frontières, et vint à Berlin demander grâce. M. de Lahaye de Launay, régisseur général des finances de Frédéric, ajouta à la déclaration de ses employés, que lui-même n'avait pas le pouvoir de dispenser du paiement de ce droit; mais il conseilla à Dupuis d'écrire au roi, et me l'adressa avec prière de lui faire sa lettre. Je fis un si heureux rapprochement de

Voltaire, de Frédéric et de Catherine, que le roi renvoya la lettre à M. de Launay avec ces mots : « Permettre le transit de cet ouvrage, » avec dispense des droits à payer. » Dupuis n'eut rien de plus pressé que de faire venir tout ce qu'il avait laissé aux frontières, et de monter son déjeuner pour nous le faire voir. M. de Launay lui donna une grande pièce, et lui permit d'en faire un atelier pour s'occuper jusqu'au printemps : nous étions en plein hiver, et le froid était excessif. Dupuis travailla donc deux à trois mois à Berlin, surtout pour M. de Launay, qui l'occupa beaucoup, plus par bienfaisance que par aucun autre motif. Dupuis nous quitta ensuite pour Hesse-Cassel, espérant que le landgraff achèterait son déjeuner. Je n'ai plus ouï parler de lui depuis son départ; mais j'ai précieusement conservé un des chiffres et une des jolies petites têtes de Voltaire, dont il eut à Berlin un grand débit, et que je fus un des premiers à lui acheter.

MAUPERTUIS.

Ce savant m'offre ici peu de chose à dire, après tout ce que j'en rapporte ailleurs, et surtout dans les articles de Voltaire et du marquis d'Argens. Le *docteur Akakia* a noyé ce philosophe, qui n'a jamais pu reprendre son ancien crédit auprès de Frédéric et dans le public: aussi n'a-t-il fait que languir depuis ses trop célèbres querelles avec l'ancien ami de madame du Châtelet. Il semblait que le ridicule, en flétrissant son âme, eût en même temps détruit chez lui les sources de la vie. Il avait été trop jaloux de parvenir à une grande considération, et s'était trop accoutumé à celle dont il avait joui durant tant d'années, pour pouvoir supporter de s'en voir déchu sans aucun espoir d'y revenir jamais. On ne lui manquait pas d'égards, mais on ne le recherchait plus; on n'était pas malhonnête, mais on était froid. Je parle ici de la société ordinaire, car Frédéric le ménageait moins, et avait quelquefois de cruels souvenirs.

La triste déchéance dont nous venons de parler n'était adoucie que par la déférence et les compliments des académiciens; car la noblesse, la famille de madame de Maupertuis, et cette dame elle-même, étaient, par suite des reproches qu'elles avaient eus à lui faire, assez mal disposées en sa faveur. La vanité l'avait engagé à rechercher une demoiselle de bonne maison, et dame d'honneur; celle qu'il avait épousée avait peu d'esprit sans doute, mais une grande douceur dans le caractère; il fut tendrement aimé, et beaucoup plus qu'il n'aima lui-même. Ce premier tort fut, dès les premiers temps de son mariage, suivi d'autres torts plus graves encore: M. de Maupertuis eut des maîtresses, chose que sa femme et ses alliés ne lui pardonnèrent pas. Ce fut à la suite de tant de faits peu propres à le recommander, que cet homme, tombé dans une langueur qui ne fit que s'accroître, demanda et obtint, durant la guerre de sept ans, la permission de venir essayer si l'air de sa patrie pourrait le rétablir. Il resta quelque temps en France, mais toujours triste, toujours malheureux et souffrant; enfin, fatigué et ennuyé de tout, il se remit en route pour retourner à Berlin, et mourut chez les MM. Ber-

nouilly, à Bâle. J'ai eu un oncle[1] qui le vit plusieurs fois durant ce voyage, et au rapport de qui cet homme, à charge à lui-même, ne savait plus que se plaindre : son ennemi l'avait devancé en France; ses ennuis durent l'y suivre. (*Sedet atra cura.*) Mais c'étaient Berlin et Potsdam qui pesaient le plus sur son cœur : il n'en parlait qu'avec amertume, et ne pouvait guère parler d'autre chose. Quand on m'offrit la place que j'y ai occupée, le témoignage de Maupertuis fut celui que cet oncle m'opposa avec le plus de force.

Une anecdote assez curieuse, c'est qu'étant tombé à Bâle dans un état d'épuisement qui persuada à ses hôtes qu'il allait mourir, cet homme eut auprès de lui un confesseur qui ne le quitta plus qu'il n'eût expiré. Ce confesseur fut-il demandé par lui? c'est ce qui ne m'a point été prouvé. Il me paraît probable que ce sont les Bernouilly qui, pour eux-mêmes, ont désiré qu'il en eût un, mais néanmoins de son consentement. Ce qu'il y a de certain, c'est que

[1] M. de Sozzy, dont l'histoire se trouvera dans la première partie de mes *Souvenirs*.

Bon THIÉBAULT

ces messieurs, quoique bons protestants, ne voulant s'exposer à aucun blâme public, sollicitèrent et (par une dérogation aux lois de cette république, qui défendent à tout prêtre catholique d'exercer sur son territoire les fonctions religieuses) obtinrent du magistrat de la ville la permission de faire venir et de recevoir chez eux un capucin de Huningue, que ce capucin y resta deux jours, ne quittant pas M. de Maupertuis, ainsi que je l'ai appris de M. de Bernouilly, aujourd'hui, et depuis long-temps, académicien de Berlin, et qu'enfin ce fut entre les bras de ce M. Bernouilly, jeune alors, et du capucin, que le président de l'académie de Prusse expira vers le milieu de la nuit. M. de Maupertuis fut-il administré par ce prêtre? Il le paraît : cependant M. Bernouilly n'a pu me l'affirmer, vu que si cet acte a eu lieu, ce n'a été ni en sa présence, ni en celle de personne de sa famille. Les Bernouilly n'ont voulu prendre connaissance d'aucune des pratiques religieuses qui pouvaient se faire chez eux : à cela près, ils ont prodigué tous leurs soins à cet illustre ami, et l'ont constamment veillé, ainsi que le révérend père, qui ne le quittait pas.

M. de Maupertuis, je le répète, avait de l'esprit, et il en avait beaucoup, quoiqu'il en eût bien moins que Voltaire : il avait étudié et approfondi les grandes questions qui, de son temps, paraissaient devoir dévoiler les secrets de la nature. Son ardeur pour le travail, la force d'âme et de corps dont il était pourvu, la sorte de courage que peut donner à un homme semblable une ambition démesurée et tourmentante, tout cela devait le jeter de bonne heure dans les premiers rangs. Il y parut avec éclat. Je citerai à ce sujet une de ses maximes favorites ; maxime qui peint mieux son caractère que sa conduite, mais aussi que sa destinée n'a pas justifiée : « Rien n'est impos-» sible à l'homme, pourvu qu'il le veuille bien, » disait-il. Mais savez-vous ce que j'appelle *bien* » *vouloir?* C'est ne vouloir qu'une chose, la » vouloir à tous les instants de la vie, et toujours » de toutes les forces de son âme. » Son voyage en Laponie, pour découvrir la figure de la terre, les opérations pénibles auxquelles il s'y livra, la relation qu'il en publia à son retour, rehaussèrent de beaucoup son nom et sa réputation ; son séjour à Cirey ne le mit point au-dessous d'elle ; en un mot, il fut rangé parmi les

savants du premier ordre de son siècle, jusqu'au séjour de Voltaire auprès de Frédéric. Si Maupertuis avait eu un orgueil moins fier, moins exclusif, moins indomptable, il aurait eu de justes ménagements pour l'homme supérieur qui venait s'accoler à lui : ils auraient été heureux, s'ils avaient su être amis ; mais l'un était trop despote, et l'autre trop peu endurant. Maupertuis voulut dominer : Voltaire l'écrasa.

On conçoit d'ailleurs qu'avec un orgueil tel que le sien, Maupertuis devait avoir, selon les circonstances, des idées gigantesques qui prêtèrent au ridicule, des prétentions exagérées qui lui suscitèrent des querelles graves, et des vices qui le rendirent odieux. Celui qui se croit supérieur aux autres manque trop souvent de prudence : celui qui veut que tout plie devant lui s'expose à être brisé lui-même. D'ailleurs, ces défauts dominants nous jettent dans des intrigues qui emportent notre temps et nous détournent de nos études : ainsi, le savant Maupertuis, devenu courtisan, ne fut plus occupé que de jactances et de petites cabales. De là le sort qui lui est réservé chez la postérité : on ne le citera guère que pour sa mission en La-

ponie, et pour les turlupinades du *docteur Akakia*.

J'ai connu madame sa veuve, grande-gouvernante de la princesse Amélie : on voyait qu'elle avait été fort belle; du reste, c'était une bonne femme, bien tranquille, bien régulière et parfaitement nulle.

Je n'ajouterai que deux mots. M. de Maupertuis a laissé au cabinet de l'académie le quart de cercle dont il s'était servi dans les mesures prises au nord de notre globe : on y lit une inscription dont il est l'auteur, et qui est d'une simplicité très convenable, quoiqu'elle ne vaille pas celle des Invalides, qui est aussi de lui. (*Læso, sed invicto militi.*)

Un copiste, d'origine française, et nommé Bigot, auquel ce président donnait ses mémoires académiques à copier, arrive un jour chez lui, et lui dit qu'il ne rapporte point le dernier cahier, parcequ'il y a un passage où il lui a paru que M. le président s'était trompé. «Et sur quoi, M. Bigot, présumez-vous que je »me suis trompé? — C'est que j'ai eu beau le »lire, je n'ai pu parvenir à l'entendre. — Oh! »si ce n'est que cela, mon cher, il ne faut pas »vous en mettre en peine. Quand j'écris des

» choses semblables, mon intention est bien de
» vous les faire copier, mais non de vous les
» faire comprendre. »

Je ne parlerai pas de ses ouvrages, que depuis long-temps le public a jugés, et dans lesquels Voltaire n'a trouvé que trop de moyens de le ridiculiser.

LE MARQUIS D'ARGENS.

Le marquis d'Argens avait près de soixante-dix ans lorsque j'arrivai à Berlin. Fils aîné du procureur-général du parlement d'Aix, il avait refusé, dans sa jeunesse, d'endosser la robe sénatoriale, et était entré dans la marine. Il avait de plus été reçu chevalier de Malte. La fougue de son âge, jointe à la pétulance de son caractère et à la vivacité provençale, le jeta successivement dans plusieurs écarts, qui devinrent un grave sujet de chagrin pour son père. Nous ne citerons ici qu'un des traits qui appartiennent à cette époque de sa vie. Il quitta tout-à-coup la France pour courir le monde, et alla étudier les Turcs chez eux-mêmes. Arrivé à Constantinople, il forma le dessein de voir les cérémonies usitées dans les mosquées : rien ne put le détourner de cette entreprise, dans laquelle, s'il eût été découvert ou trahi, il n'aurait pu échapper au supplice qu'en prenant le turban. Il s'adressa donc au Turc qui avait les clefs du superbe édifice de Sainte-Sophie,

et le gagna à force d'argent. Ils convinrent entre eux qu'à la prochaine grande fête, l'infidèle introduirait le chrétien pendant la nuit et en secret, et qu'il le cacherait derrière un grand tableau placé depuis long-temps au fond de la tribune qui est au-dessus du portail. Le marquis devait être d'autant plus en sûreté dans cet endroit, que cette tribune n'était ordinairement ouverte à personne; que, de plus, elle était à l'occident de la mosquée, et que les mahométans devant toujours, dans leurs prières, être dirigés vers la Mecque, c'est-à-dire vers l'orient de Constantinople, nul d'eux ne pourrait retourner la tête sans causer un grand scandale; article sur lequel ils portent le scrupule au point de ne sortir de leurs mosquées qu'à reculons.

Le marquis d'Argens vit donc fort à l'aise les cérémonies de la religion turque: cependant il causa de fréquentes alarmes à son guide; car il fallait bien que son caractère se manifestât par quelques imprudences. A chaque moment, il quittait son asile, et s'avançait jusqu'au milieu de la tribune, pour mieux voir tout ce qui se faisait; sur quoi son pauvre Turc, qui savait ne pas risquer moins que d'être em-

palé, le conjurait, par les signes et les gestes les plus expressifs, de se retirer bien vite derrière son tableau. La frayeur de cet homme amusait singulièrement le chevalier de Malte, qui n'en était que plus porté à multiplier ses étourderies.

Ce fut bien pis quand celui-ci s'avisa de tirer de sa poche un flacon de vin et un morceau de jambon, et qu'il se mit à faire usage de l'un et l'autre. Le disciple de Mahomet, troublé et confondu, se désespérait; mais que faire? Il fallait tout supporter, pour ne pas découvrir son crime et périr. Il fallut même (car le marquis l'exigea, menaçant de se montrer si on ne lui obéissait pas), il fallut que le Turc bût du vin et mordît au jambon, et que, de cette sorte, il profanât lui-même et son culte et la mosquée. Ce malheureux fut quelques instants comme pétrifié; il lui semblait voir le glaive de son prophète suspendu sur sa tête. Peu à peu néanmoins il se calma; il se familiarisa même avec son crime, et lorsque tous les dévots furent sortis, et qu'il se vit seul avec son chien de chrétien, on acheva le déjeuner de bonne grâce, en riant du danger que l'on avait couru, et enfin on se quitta bons amis.

Les équipées du jeune chevalier de Malte déterminèrent enfin son père à le déshériter, d'autant plus que la famille n'était pas assez riche pour suffire aux dépenses qu'une semblable conduite occasionait. L'exhérédation ne laissant au marquis que le choix du travail et d'une rigoureuse économie, il se rendit en Hollande, et tâcha d'y vivre du produit de ses ouvrages. Ses *Lettres juives* eurent surtout un très grand débit : elles le firent compter au nombre des philosophes de ce temps-là. Frédéric, qui n'était encore que prince royal de Prusse, fut si enchanté de cet ouvrage, et conçut une opinion si favorable de l'auteur, qu'il désira sauver celui-ci de l'abîme où il était tombé, et l'attacher à son service. Il lui écrivit en conséquence, et lui fit des offres aussi utiles qu'honorables. Tout semblait assurer que le marquis accepterait avec d'autant plus d'empressement, qu'on ne lui proposait que de vivre en amis et de philosopher ensemble. Cependant sa réponse ne fut point telle qu'on l'attendait. Après les justes témoignages d'une vive reconnaissance, il ajouta : « Daignez considérer, monseigneur, que pour me rendre » auprès de vous, il faudrait passer bien près

» des trois bataillons des gardes qui sont à Pots-
» dam. Le puis-je sans danger, moi qui ai cinq
» pieds sept pouces, et qui suis assez bien fait
» de ma personne? »

Quel que fût le motif qui avait dicté cette réponse du marquis, et quelles que fussent les réflexions qu'elle fit faire au prince, la négociation s'arrêta là, et ne fut reprise qu'après la mort de Guillaume et les premières campagnes de Frédéric.

A cette dernière époque, le monarque écrivit au philosophe : « Ne craignez plus les ba-
» taillons des gardes, mon cher marquis; venez
» les braver jusque dans Potsdam. » Lorsque le marquis reçut cette lettre, il était attaché au service d'une princesse allemande, qui désirait vivement voir Berlin et Frédéric : la vocation de son cavalier la détermina à satisfaire son envie, et ils firent le voyage ensemble. Lorsqu'ils furent arrivés, le marquis s'aperçut ou s'imagina que la princesse était amoureuse de lui; et un soir, qu'il crut son innocence en un danger imminent, il se sauva en sautant par la fenêtre de l'hôtel de la *Ville de Paris*, rue *des Frères*, à Berlin. La politique n'a pas trop permis au public de connaître les détails de cette

petite aventure : tout ce qu'on peut dire, c'est que la princesse était laide, et parente du roi. Aussi celui-ci exigea-t-il que son philosophe rentrât au service de cette prétendue amante, et la reconduisît jusque chez elle, pour ensuite revenir en Brandebourg. Tout se fit ainsi que la politique l'avait ordonné; et le marquis, après cette double course, vint loger à Berlin, dans une auberge, en attendant que son sort fût fixé. Le roi le reçut très amicalement : tous les jours il le faisait inviter à venir dîner avec lui : la conversation était agréable et vive : rien n'était en apparence plus flatteur et plus propre à satisfaire les vœux ou l'ambition d'un Aristippe; mais les semaines s'écoulaient, et l'on ne parlait point de remplir les promesses d'après lesquelles ce nouvel hôte avait quitté un poste, moins brillant sans doute, mais suffisant pour ses besoins. Était-ce, chez Frédéric, oubli, épreuve, manque d'égards, ou avarice?

Notre Provençal, après avoir vainement discuté ces questions, et vainement attendu pendant environ six semaines, perd enfin patience; et en rentrant chez lui un jour, immédiatement après le dîner, il envoie au roi un billet conçu

en ces termes : « Sire, depuis six semaines que » j'ai l'honneur d'être auprès de votre majesté, » ma bourse souffre un blocus si rigoureux, » que si vous, qui vous entendez aussi bien à » secourir les villes qu'à les prendre, ne venez » promptement à son secours, je serai obligé de » capituler, et de repasser le Rhin dans la hui- » taine. » Le roi avait son ami Jordan auprès de lui lorsqu'on lui apporta ce billet. « Voyez » donc, lui dit-il, ce que m'écrit ce fou de d'Ar- » gens qui vient de nous quitter. » Jordan aimait le marquis; c'est pourquoi il dit à son maître, après avoir lu le billet : « Je connais les » Provençaux et leur vive impatience ; je con- » nais en particulier le marquis; dès que l'in- » quiétude le tourmente, et que son esprit s'y » arrête, il ne dormira plus; et après avoir me- » nacé de partir dans huit jours, il disparaîtra » dans deux ou trois jours au plus tard. » Le roi eut peur que Jordan ne devinât juste, et il renvoya au marquis ces deux mots en échange du billet : « Soyez tranquille, mon cher mar- » quis; votre sort sera décidé demain pour dî- » ner, et j'espère qu'il le sera à votre satisfac- » tion. » En effet, le marquis reçut, le lendemain en arrivant, la clef de chambellan avec

une pension de quinze cents reisdallers, et fut, de plus, nommé directeur de la classe de belles-lettres à l'académie ; ce qui lui donnait encore annuellement cinq cents autres reisdallers.

Le marquis d'Argens n'a jamais autant brillé dans la société de Frédéric, que les Voltaire, les Maupertuis, et quelques autres ; mais il n'y a jamais été nul ou déplacé : il avait même, de plus que quelques uns de ses compagnons de fortune, ce ton de bonne société qui dépend si exclusivement de la première éducation, une bonhomie de caractère qui le faisait aimer, et la vivacité provençale qui rendait sa conversation très piquante. Mille anecdotes plus ou moins curieuses peuvent être citées comme preuve de ces vérités. Nous en placerons ici quelques unes.

Dans l'un de ces soupers qui, jusqu'à la guerre de sept ans, se sont assez souvent prolongés bien avant dans la nuit, Frédéric demanda aux convives comment chacun d'eux voudrait gouverner s'il était roi. Il y eut une vive émulation entre tous pour étaler leurs maximes politiques : c'était à qui tracerait ses plans le premier, et établirait le mieux son

système. Le marquis les écoutait, souriait et ne disait rien. A la fin le roi s'aperçut de son silence, et le pria de dire aussi ce qu'il ferait s'il était à sa place. « Moi, sire, » répliqua le marquis, « je vendrais bien vite mon royaume » pour acheter une bonne terre en France. » Cette plaisanterie, au moyen de laquelle il échappait au ridicule de débiter une doctrine peut-être plus dangereuse, et au moins très déplacée et inutile, obtint l'approbation du roi, et fit cesser cette discussion. C'est d'après plusieurs entretiens de cette nature que Frédéric a écrit, dans la suite, que s'il voulait bien punir une province il la donnerait à gouverner à des philosophes. C'est que, philosophe comme eux dans ses opinions, il n'était que roi dans la pratique; deux rôles entre lesquels il a toujours maintenu une indépendance absolue.

Ce fut dans un autre souper que les mêmes philosophes, s'appuyant sur la déclaration faite par Frédéric, qu'il n'y avait point de roi présent, et que l'on pouvait sans risque penser et parler tout haut, se mirent à censurer les gouvernements et les gouvernants avec une liberté si franche et si sévère, que leur hôte trouva

il ne manquait point. Là, il ôtait son chapeau à tout le monde, ne s'approchait de personne, ne parlait à qui que ce fût, restait immobile pendant tout le temps de la parade, et allait ensuite se renfermer jusqu'au lendemain. Un soir que le capitaine me l'amena à souper, dans un voyage qu'il fit à Berlin, je lui témoignai combien ce genre de vie me paraissait singulier et pénible à soutenir. Il me répondit qu'il se ferait un ennemi du comte d'Anhalt, premier aide-de-camp du roi, s'il rendait quelques devoirs plus marqués au roi ou au prince de Prusse; qu'il se perdrait dans l'esprit du prince de Prusse, s'il s'approchait de M. d'Anhalt, et qu'il perdrait infiniment dans l'esprit du roi, s'il faisait sa cour au prince; que, pour éviter tous ces inconvénients, il ne lui restait que le parti qu'il avait pris, d'autant plus que ce serait les offenser tous trois, que d'en agir ainsi envers eux, s'il voyait quelque autre personne, et s'il ne se faisait pas la réputation d'un ours. Il ajouta qu'il en userait de même tant que les choses seraient telles qu'elles étaient; mais que, pour ne pas s'ennuyer, il travaillait beaucoup, et qu'il s'était imposé des études importantes, outre le temps qu'il consacrait tous

sur *la Pierre*, qui, restant immobile, et croisant les bras, lui dit d'un ton flegmatique, « Voilà donc ce qu'on appelle un philosophe! » Allons, monsieur, pour me punir de vos torts, » et payer mon zèle et ma fidélité, tuez-moi, » cela fera beaucoup d'honneur à la philosophie! » — Ah, mon ami! » s'écria le marquis en jetant sa bûche, « je vous demande pardon! mais, je » vous en prie, habillez-moi vite, afin que » j'arrive encore, s'il est possible, avant qu'on » se mette à table. » *La Pierre* fit tant de diligence, que le vœu de son maître fut rempli. Pour le baron, il ne pouvait conter cette anecdote, même long-temps après, sans rire encore du jeu et du contraste de ces deux physionomies, qu'il croyait toujours avoir devant lui.

Dans le premier voyage que M. de Voltaire fit à Berlin, la franchise du marquis ne lui permit pas de dissimuler, même devant l'auteur de la Henriade, que Jean-Baptiste Rousseau était à ses yeux un homme d'un talent rare; qu'il en plaignait les infortunes, et qu'il le croyait innocent au sujet des couplets qui lui avaient attiré tant de chagrins. Voltaire n'ayant pu le convertir sur ce point, en res-

Je reviens au capitaine, pour revenir ensuite à Quintus. Ma femme, excessivement fatiguée de la route, était tombée malade à Nuremberg. Pour ne point confier le soin de la guérir à quelque charlatan, je me fis conduire à la poste aux lettres, où j'imaginai devoir trouver plus de philanthropie qu'ailleurs; et m'adressant à l'un des chefs, je lui exposai mon embarras, ma peine et mes craintes, et le priai de m'indiquer le médecin qui avait le plus de réputation dans cette ville. Il me donna l'adresse d'un homme déjà âgé, qu'il m'assura être le plus habile à plus de vingt milles à la ronde. J'en fus effectivement très content à tous égards. Pendant les huit jours que cet accident me retint dans cette ville, arriva un voyageur qui, comme nous, se rendait à Berlin : c'était le capitaine Favra, qui revenait de Savoie par Turin, Trente et Augsbourg. Il nous fit demander la permission de nous venir voir dans notre appartement. Il me parla de plusieurs savants, et me proposa de faire ensemble le reste de la route, mais en passant par Dresde, où il avait à s'arrêter un jour ou deux. Comme il était las de courir la poste aussi bien que nous, il fut décidé que nous

» messe de la plus grande discrétion. Je viens de
» recommander à mon correspondant, homme
» d'ailleurs dont je suis sûr comme de moi-
» même, de ne négliger aucune des mesures
» qu'il est à portée de prendre pour faire sup-
» primer cette abominable épigramme, ou au
» moins pour la rendre aussi odieuse aux yeux
» du public, qu'elle le sera toujours aux yeux
» de ceux qui vous connaissent. »

Le marquis commença par être dupe : il remercia sincèrement Voltaire, et déclama contre Rousseau; il jura qu'il se vengerait, et qu'il ferait en réponse, non de petites épigrammes, mais un ouvrage qui serait un monument pour les temps à venir, et dans lequel il démasquerait cet hypocrite, et le vilipenderait jusque chez la postérité. Voltaire eut donc d'abord un triomphe complet; mais d'Argens ne tarda pas à faire des réflexions. Cette infamie lui semblait trop grande pour ne pas lui laisser des doutes. Rien ne pouvait l'avoir provoquée : elle exposait l'auteur à un ressentiment trop dangereux. Le marquis trouva dans ses amis les mêmes doutes et les mêmes soupçons, ce qui le détermina à en écrire à Jean-Baptiste Rousseau lui-même, qui

détruisit si parfaitement la calomnie, offrit si loyalement toutes les garanties que le marquis pouvait désirer, et donna enfin des preuves si sensibles de son innocence, qu'il fut bien constaté que l'épigramme n'avait pour auteur que celui qui l'avait dénoncée. Mais la politique, qui avait engagé Voltaire à prendre des voies si obliques pour punir le marquis de s'être déclaré l'admirateur de Rousseau, engagea le marquis à dissimuler aussi son ressentiment: il ne voulut point faire imprimer, comme Rousseau l'y autorisait, la lettre qui l'avait détrompé. Frédéric fut instruit, dans la suite, de tous ces détails et de cette *rouerie* littéraire.

L'époque où se manifesta le mieux le véritable attachement du marquis pour le roi fut celle de la guerre de sept ans. Toutes les fois que l'on éprouvait quelque embarras, ou que l'on était à la veille d'une bataille, ce courtisan loyal ne respirait plus; il était absolument hors de lui. La correspondance du héros et de son admirateur était aussi suivie que les circonstances pouvaient le permettre. Ils passèrent souvent ensemble le temps des quartiers d'hiver. Il fut même une époque où le roi n'eut presque plus que d'Argens dans le sein de qui

il pût épancher son âme ; ses anciens amis étant morts ou absents, et ses parents le boudant tous, parceque, résistant à leurs efforts réunis, il leur avait fermement refusé de demander la paix à la France. Ce fut dans cette position douloureuse que Frédéric voyant la Prusse et la Poméranie entre les mains des Russes, la Silésie et le Brandebourg occupés en partie par les Autrichiens, et la Westphalie par les Français, se voyant d'ailleurs mal secondé par ses alliés, ses armées ayant été presque détruites par ses victoires presque autant que par ses défaites, et se trouvant sans argent et sans ressource, résolut de mourir, prit les mesures nécessaires pour l'exécution de ce projet, et en fit part au marquis d'Argens, par une lettre qu'il qualifiait de lettre d'adieux. Dès l'instant où d'Argens eut reçu cette lettre au palais de Vernesobre, où il logeait alors à Berlin, il se renferma dans son cabinet, passa la nuit à rédiger sa réponse, qui partit peu avant le ojur. Là, dans l'épanchement le plus chaud de l'amitié, Frédéric trouva tout à la fois le langage de la philosophie, les ressources et les espérances de la politique, et enfin le courage que l'amour de la gloire et de la vertu peuvent inspirer à

une âme forte. Cette lettre, le morceau le plus précieux et le plus parfait de tout ce que d'Argens a écrit, et qui honore autant son cœur que son esprit, ses connaissances et ses talents, produisit l'effet qu'il avait osé en espérer. Les préparatifs de mort furent rejetés : Frédéric se battit, remporta de nouvelles victoires, trouva les moyens de pourvoir à ses besoins les plus urgents, redevint l'effroi de ses ennemis, et finit par faire la loi dans l'Empire.

Le zèle du marquis pour le monarque se manifestait jusque dans les plus petites choses. Le prince de Kaunitz ayant témoigné en 1764 un vif désir d'avoir deux portraits de Frédéric, l'un pour l'impératrice, et l'autre pour lui-même, le roi se détermina à donner quelques séances à M. Vanloo, son peintre. Les séances furent courtes et peu nombreuses : le pauvre Vanloo s'en tira comme il put. Lorsque le premier de ces tableaux fut achevé, le peintre l'apporta au château pour le faire voir, et entra d'abord chez le marquis, avec qui j'étais, ayant été appelé pour me rendre chez le roi avec lui. On ne peut se figurer l'enthousiasme et la joie de ce vieux ami : il invitait tout le monde à admirer ce portrait; il le faisait placer sous

tous les points de vue. Il fit monter *la Pierre* sur une table contre la muraille, pour le tenir à la hauteur de sept ou huit pieds, sachant, disait-il, que ce serait ainsi qu'il serait placé à Vienne, et toujours il le trouvait plus parfait, et voulait que les autres en parlassent comme lui. Il me tourmenta pour me faire avouer que la ressemblance était frappante. Comme malheureusement je n'en avais pas jugé de même, je lui dis qu'à la vérité je voyais le roi tous les jours, mais que je ne le voyais qu'aux lumières, et qu'il savait bien que cela ne suffisait pas pour pouvoir certainement juger des ressemblances. Il ne me laissa que ce moyen d'éviter de blesser M. Vanloo, que j'estimais, mais qui n'avait fait le roi ressemblant qu'aux yeux trop prévenus du marquis.

Après la paix de Hubertsbourg, les deux amis philosophes achevèrent un ouvrage auquel ils avaient travaillé de concert depuis long-temps : c'est un Extrait ou Abrégé du Dictionnaire de Bayle, qui fut imprimé en 2 volumes in-8° vers la fin de 1765. M. de Beausobre, qui avait été choisi pour en être l'éditeur, mais qui s'occupait de beaucoup trop d'affaires pour avoir le temps de revoir trois ou quatre

épreuves de plus de soixante feuilles en caractères fins et à deux colonnes, endossa cette pénible besogne au professeur Toussaint, qui lui-même ne tarda pas à la trouver trop longue. Tous deux vinrent me prier de les aider, en m'observant, d'un air mystérieux, que c'était travailler pour le roi. Je cédai à leurs instances, mais par d'autres motifs que celui qu'ils me présentèrent, et bientôt il n'y eut plus que moi qui me mêlai de ce travail.

Le marquis d'Argens était non seulement attaché au roi par les sentiments de l'amitié la plus franche, mais il observait, de plus, les règles de la plus rare réserve, et de la prudence la plus soutenue. Son frère, le président d'Eguilles, l'étant venu voir à Berlin, ne fut présenté au roi que parceque celui-ci en parla le premier au marquis, et témoigna le désir d'en faire la connaissance, et de l'admettre dans sa société, ne voulant pas, ajouta-t-il, séparer un instant deux frères si dignes de l'amitié l'un de l'autre, et qui avaient peu de temps à passer ensemble.

Après la guerre de sept ans, le marquis reçut la visite d'un neveu nommé le comte de la Canorgue. Ce neveu passa environ six mois chez

son oncle, soit à Berlin, soit à Potsdam ; il se maria dans ce pays avec la fille du banquier Coffkouski ; il repartit pour la France, et emmena son épouse sans que le marquis eût jamais parlé de lui au roi, et sans que le roi eût jamais paru être instruit de rien de ce qui le concernait. « Vous êtes certainement un honnête » homme, incapable d'aucune action criminelle, » me disait le marquis un jour que nous passions la soirée ensemble. « Je vous » connais si bien, et je vous rends si bien justice, qu'il n'est pas d'homme de qui je répondisse avec plus de sécurité ; et cependant » si le roi m'assurait bien positivement que » vous avez projeté et voulu exécuter quelque » crime capital, je paraîtrais étonné sans doute, » mais je ne prendrais point votre défense. Non, » je ne me chargerai jamais auprès de lui de » la cause d'aucun de ceux qu'il accusera, parce-» qu'un homme à sa place a trop de moyens » de savoir mille choses que nous ignorons » tous. » Cet aveu de sa part semble d'abord prouver de la pusillanimité ; mais il atténuait du moins ce soupçon par le courage avec lequel il repoussait tout ce que l'on se permettait contre la nation française. Il n'a jamais laissé

sans réplique ferme et courageuse aucun trait semblable, fût-il lancé par le roi : il ne les pardonnait pas même à la plaisanterie la plus gaie; et comme ses réponses étaient en général justes, franches, vives et honnêtes, elles ne pouvaient que produire à la longue un effet très sensible, surtout dans une cour où tant d'autres personnes ont toujours mis autant de persévérance que d'adresse à nous décréditer. Il n'y a point d'exagération à dire qu'à cet égard nul autre homme n'a été aussi utile que lui à la France auprès de Frédéric, qui n'était que trop enclin à estimer aussi peu les nations que les individus.

Les ménagements politiques que l'amitié, l'âge et l'expérience faisaient prendre au marquis étaient extrêmes. Je me rappelle qu'un soir où mon ordre portait d'aller le prendre pour monter ensemble chez le roi, il me prévint que Frédéric voulait me consulter sur une rime qui le tourmentait depuis huit jours. « Mon ami, ajouta-t-il, je sais que cette rime » n'est pas bonne, mais vous le jetterez dans » le plus cruel embarras si vous le lui dites, » car il a vainement épuisé tous les moyens de » la remplacer par une autre, et il s'agit d'une

» pensée à laquelle il tient beaucoup. J'ai eu » pitié de lui, et lui ai cité quelques vers de » La Fontaine, où l'on retrouve la même faute. » J'ai cherché, pour sa propre tranquillité, à » lui persuader que si cette rime n'était pas » conforme aux règles de l'école, elle était néan- » moins tolérée. N'allez pas me contredire, je » vous prie : considérez combien il importe pour » les sciences et les arts que les plus grands » souverains les aiment, estiment ceux qui les » cultivent, et s'en occupent eux-mêmes. Et » qu'importe, au fond, qu'il y ait quelques » mauvaises rimes dans les poésies du philo- » sophe de Sans-Souci ? » Je lui répondis en riant qu'il me donnait des raisons excellentes à la cour; mais qu'ayant résolu de ne jamais dire que ce que je croirais vrai, je dirais que la rime était contre les règles, si le roi me consultait; que seulement je tâcherais de le dire sans le mettre en colère. Heureusement le roi, qui connaissait ma véracité et qui tenait à sa rime, s'était ravisé, et ne m'en parla pas.

Le marquis d'Argens méritait, à tous égards, que l'amitié du roi pour lui fût constante et toujours délicate. Je ne dirai pas que pour

trouver un ami constant dans un roi, il faut remonter jusqu'aux temps qu'on appelle, à si juste titre, *les temps fabuleux* : on m'objecterait l'amitié de Frédéric pour Jordan, et l'on aurait raison, quoique je puisse observer que Frédéric et Jordan n'ayant guère vécu ensemble que douze ans, et à une époque où ils étaient loin d'être vieux, leur amitié peut être jugée moins constante que sincère et fidèle. Jordan, au reste, était homme à n'avoir jamais aucun tort ; d'Argens, avec tant de titres pour se faire aimer et chérir, était de caractère à fournir des armes contre lui. C'est ainsi que plusieurs causes contribuèrent peu à peu à faire descendre ce philosophe provençal, du noble rang d'ami au simple rang de courtisan usé, négligé et même peu estimé. Ce sont ces causes que nous allons développer ; nous en distinguerons quatre. La première est la familiarité à laquelle l'habitude de vivre ensemble, la gaieté de Frédéric et les saillies de son esprit, amenaient naturellement tous ceux qu'il admettait dans sa société ; familiarité dont il abusait ensuite. Et en effet, la gaieté de ce monarque devenait pour ainsi dire contagieuse. Comment voir un grand roi se livrer, de si bonne grâce,

à ce mouvement qui semble caractériser les belles âmes, sans s'y laisser aller soi-même? On veut payer une saillie par une autre saillie; on est flatté de s'acquitter avec celui qui semble n'être occupé qu'à rendre sa société agréable; mais trop souvent il faut une victime aux railleurs : nous ne rions guère que ce ne soit aux dépens de quelqu'un. Dans les sociétés ordinaires, on ménage au moins ceux qui sont présents; mais cette attention peut-elle être une règle pour un roi? Le sarcasme était si facile et si naturel à Frédéric! son esprit fin le saisissait si heureusement! comment, avec sa vivacité, aurait-il songé à le réprimer ou à l'adoucir? De plus, et ainsi que je l'ai déjà dit, il paraît qu'il s'était fait un système de se délasser le soir des travaux de la journée, et de sauver, en quelque sorte, la nuit de toutes les sollicitudes du jour. En ce cas, il ne devait, pour ainsi dire, avoir alors aucun frein; car ce n'est que dans le plein et entier exercice de la liberté, que les hommes, et surtout les rois, trouvent des jouissances qui les satisfassent, d'où il résulte que Frédéric ne mettait souvent aucune mesure à ses plaisanteries. Dans cette position, que pouvait faire le

courtisan? Il se prêtait, le mieux qu'il lui était possible, à la nécessité; il tâchait de se faire au moins un mérite de sa condescendance; il s'efforçait de rire avec les autres, et Frédéric, quand il était seul, réfléchissait sur tout ce qui s'était passé, et ne manquait pas de suspecter de lâcheté ceux qui avaient trop complaisamment subit l'humiliation de ses railleries. Ainsi que je l'ai déjà observé, il entrait de la politique, même dans ses délassements; il harcelait principalement les autres pour connaître leur esprit et leur caractère; et, pour savoir jusqu'où pouvait aller leur bassesse, il poursuivait à outrance ceux qu'il avait d'abord attaqués plus gaiement que méchamment. Aussi n'a-t-il jamais eu qu'un véritable mépris pour les hommes qui avaient eu le plus de patience et de résignation dans ces occasions dangereuses et délicates.

Par malheur, le marquis d'Argens était trop vif et trop loyal pour prévoir et éviter ce danger. Enchanté de trouver d'abord tant d'aménité et de politesse dans un roi, et tant de gaieté et d'esprit dans ses conversations, il ne songea qu'à en jouir, et crut s'en rendre plus digne en y coopérant de son mieux. Lorsque l'expé-

rience lui eut apppris que, là plus qu'ailleurs, la familiarité avait des suites funestes, il ne fut plus temps d'adopter un autre système.

La seconde cause du discrédit où le marquis d'Argens était tombé provenait de ses propres faiblesses, et surtout de sa superstition. Il craignait la mort au point que la seule idée d'en être menacé pouvait lui faire faire des choses ridicules. C'est d'après ces dispositions, qu'ayant ouï dire que l'urine de ceux qui approchaient de ce dernier terme de la vie se noircissait dans les vingt-quatre heures, il a été long-temps dans l'habitude de conserver de la sienne dans des vases qu'il allait examiner plusieurs fois le jour, jusqu'à ce que quelques personnes instruites de cette pusillanimité eussent secrètement découvert ce dépôt, et y eussent mêlé un peu d'encre; ce qui l'effraya tellement, qu'il fallut lui avouer la supercherie pour lui sauver une maladie grave[1].

[1] La mort jetait d'Argens dans de trop vives terreurs pour qu'il ne la crût pas sans cesse suspendue sur sa tête. Un jour que l'appréhension d'un catarrhe le retenait au lit, un ordre de Frédéric lui enjoint de venir au château sans perdre un instant. Hors de lui, et très contrarié, il se lève et s'habille à la hâte. Introduit dans le cabinet du

Il lui était impossible de tenir à une table où il y eût treize convives. Je l'ai vu à un repas, où j'étais à côté de lui, prendre mon couteau et ma fourchette, qui par hasard étaient croisés, et les remettre sur des lignes parallèles; et comme je lui témoignais ma surprise de lui voir prendre ce soin, me dire : « Je sais bien que » cela n'y fait rien, mais ils seront aussi bien » comme je les place. » Sa nièce, madame de la

roi, et engagé dans une discussion intéressante, il jette par hasard un coup d'œil sur ses jambes; soudain son air devient sombre, la pâleur couvre son visage, ses jambes faiblissent, et son esprit ne fournit aucun trait à l'entretien. Frédéric cherche à pénétrer la cause de cette subite révolution : il ne reçoit aucune réponse; et bientôt inquiet, ou peut-être piqué de ne tirer aucun parti de son confident ordinaire, il le renvoie en lui disant d'aller se faire soigner.

Le marquis rentre chez lui et y jette l'alarme. Sa femme et sa fille s'abandonnent à la douleur, et s'informent des moyens de le soulager; il les remercie avec attendrissement, et accompagne d'un soupir l'annonce que des symptômes trop sûrs le menacent d'une mort prochaine. Son fidèle valet survient; nouveau Sidrac, à la vue de son maître,

« Il devine son mal, il se ride, il s'avance. »

« Monsieur, je gage que ce sont vos jambes qui vous ef-

Canorgue, m'a raconté que, dans le temps qu'il travaillait à son long ouvrage sur l'esprit humain, il lui arriva un soir de se trouver si bien disposé et si heureusement inspiré, qu'il ne fut pas possible de lui faire quitter son bureau avant minuit, et qu'il vint souper très content de lui-même, et fort gai, quoique son gigot se fût desséché devant le feu à l'attendre; mais que s'étant rappelé, en se mettant à table, que c'était le premier vendredi du mois, il était allé à l'instant même jeter au feu tout ce qu'il avait écrit dans la journée.

Le jeune prince Guillaume de Brunswick,

» fraient? — Tu as raison, mon ami, regarde l'enflure » prodigieuse de la droite : il n'existe pas de signe plus » assuré d'une entière décomposition. — Eh bien! je ne » demande que trois minutes, et je vous guéris radicale- » ment. — Ne fais pas mal à propos l'important, aide- » moi à me coucher. — Il le faut bien pour accomplir ma » cure. »

La Pierre sort victorieux. En effet, le marquis portait habituellement cinq paires de bas; pressé de se rendre à l'ordre du roi, il avait, dans son trouble, mis huit bas sur la jambe droite, et n'en avait laissé que deux sur la jambe gauche.

De cette distraction était provenue l'enflure prétendue qui avait amené de si bizarres incidents. (PR. ÉD.)

en me parlant du silence respectueux dans lequel il se renfermait à la table du roi son oncle, me disait que, seulement lorsque la conversation paraissait languir, il avait soin de pousser quelque plat vers celui des convives qui semblait vouloir en prendre, mais de le pousser de manière à renverser une salière; sur quoi le roi ne manquait pas de s'écrier: « Ah, mon » neveu, qu'avez-vous fait? Prenez garde que le » marquis ne s'en aperçoive! Eh vite, vite, je- » tez une pincée de sel au feu! Jetez-en une » autre par-dessus votre épaule gauche, mais » en riant. » Et voilà comment, me disait ce jeune prince, je ranime la conversation pour au moins un quart d'heure.

Quoique le marquis fût très superstitieux, et qu'il eût été impossible à sa raison de dompter, à cet égard, son imagination trop vive, trop ardente, et frappée, dans son enfance, des fables absurdes dont le peuple surcharge la religion, il n'en détestait que plus fortement la superstition en général; jamais il ne lui faisait grâce dans les autres. On était sûr de retrouver en lui l'auteur de *la Philosophie du bon sens*, dès qu'il était en état de consulter sa raison. Dans un petit voyage où Maupertuis

et lui n'eurent pour eux deux qu'une seule chambre à coucher, le président de l'académie s'étant mis à genoux devant son lit pour dire ses prières du soir avant de se coucher, son compagnon, surpris, s'écria : « Maupertuis, que fai-» tes-vous ? — Mon ami, nous sommes seuls ! »

Puisque j'ai replacé ici le nom de Maupertuis, je citerai une autre anecdote où il est encore question de lui. Dans le temps que le marquis était le plus occupé de son *Recueil sur l'Esprit humain*, je fus témoin d'une longue contestation entre lui et ses amis, Sulzer, Mérian, de Beausobre et Le Catt, au sujet d'un article que le marquis avait placé dans son ouvrage, et dont les autres académiciens demandaient et obtinrent enfin la radiation. Je ne pris point de part à cette discussion, parceque j'étais encore nouveau venu dans ce pays, et étranger aux personnes dont on parlait; mais j'étais intérieurement de l'avis de d'Argens, persuadé, comme lui, que la vraie philosophie proscrit les faux et misérables ménagements qui inspiraient tant de zèle contre la publication d'une anecdote peu honorable à feu le président de Maupertuis. Certainement l'honneur de la philosophie est très indépendant

de la moralité d'un homme qui porte le nom de philosophe, au lieu qu'il tient essentiellement à la vérité. Quoi qu'il en soit, le fait dont il s'agissait, et sur la certitude duquel on était d'accord, est que Maupertuis, résidant souvent à Potsdam, s'y était fait une maîtresse d'une jeune personne pauvre, mais très jolie ; et que cette fille étant devenue grosse, il eut peur que ses amours ne vinssent à s'ébruiter, et ne lui fissent une querelle très fâcheuse avec sa femme, avec toute la famille des Bredow, à laquelle cette dame appartenait, et même avec le roi, qui n'aimait pas les scandales propres à indisposer le public. Pour prévenir les chagrins et les tracasseries qu'il redoutait, Maupertuis usa de tout son crédit auprès du commandant militaire de Potsdam, qui fit enlever cette fille dans le plus grand secret, et la fit renfermer, sans bruit, à Spandaw, où elle a vécu assez long-temps, toujours entièrement inconnue ; car on avait pris toutes les précautions possibles pour que ses parents ignorassent ce qu'elle était devenue, et pour qu'elle-même n'osât parler, et, en tout cas, ne pût se faire entendre.

Frédéric aimait beaucoup à parler de théologie, et même à imiter le style des écrivains

ascétiques, ainsi que je l'ai dit ailleurs : c'est ce qui nous a valu, entre autres, son commentaire sacré sur le conte de *Peau-d'Ane*, et un autre écrit théologique ou religieux, intitulé : *Mandement de monseigneur l'évêque d'Aix, contre les impies se disant philosophes.* Immédiatement après la guerre de sept ans, le marquis était venu passer quelques mois auprès de sa famille. Lorsqu'il fut près de retourner à Berlin, Frédéric composa le mandement dont il s'agit, le fit imprimer, et en fit parvenir des exemplaires sur la route du voyageur philosophe, en prenant ses mesures pour que celui ci trouvât de ces exemplaires dans les auberges où il s'arrêterait, et même dans les appartements qu'il y occuperait. La pièce était une franche déclaration de guerre à la philosophie. Le marquis y était nommé, et personnellement excommunié. L'ouvrage avait toutes les convenances de ce genre d'écrits : le ton en était apostolique, les citations très chrétiennes, et les discussions bien plus animées par le zèle que fortifiées par des raisonnements approfondis. Il y avait, en un mot, tout ce qu'il fallait pour que le marquis y fût trompé, et il le fut complètement. Le chagrin qu'il conçut en lisant cette pièce fut

extrême, surtout à cause de son frère, premier président du parlement de Provence. Dans sa colère, il ne songeait qu'à se venger : l'imprimé ne sortait pas de ses mains; à chaque instant il y reportait les yeux. A la fin, relisant le titre et le préambule, il vit que le saint pasteur se qualifiait d'*évêque* et non d'*archevêque;* et cette observation fut pour lui un trait de lumière, grâce auquel il devina toute la supercherie. Aussi, le lendemain, avant de se remettre en route, il fit jeter à la poste une lettre, où, rendant compte à Frédéric de son empressement à le rejoindre, il lui racontait comment le démon de la guerre avait cherché à soulever une brebis fidèle contre son pasteur; ajoutant : « Que » le diable voulant faire le mal n'est presque » jamais assez fin; qu'il lui échappe toujours » quelque balourdise; qu'en ce cas particulier, » ce génie de discorde avait négligé de consulter » l'Almanach royal, livre précieux, que l'on » n'aime pas en enfer, attendu que, comme l'a » observé un roi très chrétien, c'est, après les » livres saints, celui qui contient le plus de vé- » rités; que si le diable avait jeté les yeux sur » l'Almanach royal, il y aurait vu que la ville » d'Aix a un *archevêque*, et non simplement un

» petit *évêque*, ainsi que tant de bicoques; que » cette erreur décelait tout à la fois l'ignorance » et l'œuvre du méchant; que pour lui, dès » qu'il aurait mis son hommage aux pieds de sa » majesté, il ferait un traité complet histori- » que, philosophique et chrétien sur les ruses et » les maladresses du malin esprit; et que, s'il » ne parvenait pas à faire rougir le père du » mensonge, il contribuerait au moins à préve- » nir les âmes simples et honnêtes contre ses » piéges ; qu'en attendant, il allait écrire à notre » saint père le pape, pour lui dénoncer cette » diablerie, en interjeter appel au futur concile, » et cependant demander que cet écrit de ténè- » bres fût frappé d'un juste anathème, et con- » venablement noté à l'index. »

Le mariage du marquis d'Argens est la troisième des causes de discrédit que j'ai annoncées. Il épousa, dans le cours de la guerre de sept ans, mademoiselle Cochois l'aînée, comédienne française, à Berlin. Cette famille Cochois était attachée au théâtre de cette ville depuis longtemps : le père et la mère y étaient morts. Le fils, qui remplissait supérieurement les rôles d'Arlequin, avait passé en Russie : il y avait de grands succès, y était chèrement payé et

fort aimé, mais il s'y déplaisait extrêmement, et ne s'occupait que des moyens de quitter ce pays, lorsqu'il y mourut de mélancolie, dans un âge peu avancé. L'actrice, devenue marquise d'Argens, avait encore une sœur plus jeune, fort jolie, et première danseuse à l'Opéra de Berlin.

La demoiselle Cochois l'aînée, femme plutôt laide que belle, mais douée d'un excellent esprit, avait d'ailleurs beaucoup de connaissances et de talents. Elle peignait fort bien, et était surtout grande musicienne. Elle savait, outre le français, l'allemand et l'italien, la langue latine, et même un peu la langue grecque, qu'elle avait apprise par complaisance pour le marquis. Celui-ci avait voulu la conduire jusqu'à l'hébreu; mais elle en avait trouvé les lettres trop barbares, et n'avait pu en digérer l'alphabet. Quant à son caractère, il était doux, réfléchi, honnête, et très soutenu. Elle avait l'art de réunir, sous l'apparence de la plus grande simplicité, toutes les attentions propres à plaire à son mari, et à se concilier l'estime générale.

Dans un souper que le marquis donna aux académiciens, à l'époque où M. de la Canorgue était venu le voir, il eut avec sa femme la dis-

pute la plus gaie et la plus originale, par le ton d'importance et de vivacité qu'il feignit d'y mettre : il s'agissait de la musique italienne, que madame d'Argens préférait à la musique française. « Mes amis, s'écriait le mari, je vous » annonce que si jamais il y a divorce entre ma- » dame et moi, ce sera pour la musique ita- » lienne! Eh bien, madame, il faut enfin ter- » miner cette querelle, et prendre nos amis » pour juges. Dites-moi donc quel est l'air ita- » lien où, selon vous, la musique rende le » mieux le sens des paroles? » La marquise cita une ariette dont les paroles sont fort tendres; et à l'instant son mari, à soixante-dix ans ou bien près, se mit à chanter cet air, d'abord sur les vers italiens, et ensuite en le parodiant sur ces mots français, qu'il prétendit y convenir encore mieux : *Pierrot, tourne le rôt; tourne le rôt, Pierrot, Pierrot*, etc. J'ai vu peu de scènes plus comiques. J'étais à côté de la marquise, et je lui demandai ce que c'était que l'architecture gothique; observant ensuite que tout ouvrage de l'art, surchargé d'ornements, devait être réputé gothique, soit qu'il nous vînt du midi ou du nord. « Ah, mon- » sieur, me dit-elle, je ne vous croyais pas

» si méchant, mais vous me le paierez. »

Le mariage du marquis, contracté pendant la guerre de sept ans, avait été fait à l'insu du roi. Après la paix, il fallut bien se résoudre à le déclarer; affaire vraiment délicate, dans laquelle intervinrent tous ceux qui tenaient à la société philosophique de Sans-Souci. Après avoir bien discuté les moyens de dire le mot fatal, il fut décidé que la marquise irait se promener dans les jardins de Sans-Souci, à l'heure où le monarque avait coutume d'y prendre l'air; que sa toilette serait assez soignée pour attirer l'attention, mais noble et très décente, et que milord Maréchal se chargerait du reste. Ce plan fut suivi : le milord, qui accompagnait Frédéric dans sa promenade, en passant par une allée peu distante de celle où était la marquise, la salua comme on salue de loin une dame que l'on connaît et que l'on respecte. Ce salut fit naître la question que l'on avait prévue : *Qui est cette dame?* Milord Maréchal répondit simplement, et avec une sorte de négligence. La marquise d'Argens. « Comment ! reprit le » monarque surpris, et d'un ton sévère, est-ce » que le marquis est marié? — Oui, sire. — Et » depuis quand? — Depuis quelques années.

» — Eh quoi ! sans m'en avoir parlé ! — C'était » pendant la guerre ; et alors on n'eût osé oc- » cuper votre majesté de semblables bagatelles. » — Et qui donc a-t-il épousé ? — Mademoiselle » Cochois. — Mademoiselle Cochois ! C'est une » extravagance que je ne souffrirai pas. » Il fallut du temps et beaucoup de zèle pour calmer l'indignation du roi. Tandis que tous ceux qui entouraient ce monarque y travaillèrent, le marquis ne fut point appelé, et ne se présenta point. Enfin, Frédéric prit son parti, comme il l'avait pris pour le fils du chancelier de Coccéi, et pour un autre encore ; il revit d'Argens, mais ne lui parla jamais de sa femme.

Le roi savait bien néanmoins, et depuis longtemps, que le marquis la voyait beaucoup, et lui était fort attaché ; mais aux yeux de la politique, il y a loin de ces sortes de liaisons à un mariage. Je citerai une plaisanterie dans laquelle on la voit jouer un rôle, et qui suffit pour prouver que leur attachement mutuel était connu. Mademoiselle Cochois avait fait une robe de chambre au marquis, d'une robe riche qui lui avait servi sur le théâtre dans les rôles de reine. Lorsqu'elle l'apporta, le marquis

enchanté voulut l'essayer à l'instant, et la trouva tellement à son gré, qu'il ne voulut plus la quitter du reste de la soirée. Comme néanmoins il devait monter chez le roi à sept heures, il fit annoncer qu'il était malade. Frédéric, instruit de ces détails, et pour punir l'enfantillage et le mensonge de ce philosophe, s'affubla en prêtre, fit mettre en noir ceux qui se trouvaient auprès de lui, et tous descendirent en procession chez le marquis, logé au-dessous de l'appartement du roi. Celui qui marchait le premier avait une sonnette qui fut entendue dans les appartements lorsque l'on était encore sur l'escalier. *La Pierre* courut pour savoir ce que c'était, et son prompt rapport persuada que c'était au marquis qu'on en voulait. Pour ne pas être trouvé debout, et n'ayant plus le temps de se déshabiller, celui-ci s'enfonça dans son lit avec les vêtements qu'il avait. A l'instant, la procession entre lentement et gravement, et vient se ranger en demi-cercle devant le prétendu malade. Le roi, qui fermait la marche, se place au milieu de ce demi-cercle, et annonce au marquis que l'église, toujours tendre mère, et pleine de sollicitude pour ses enfants, lui envoie les secours les plus propres à le fortifier dans

l'état critique où il se trouve: il lui fait une courte exhortation pour l'engager à se résigner; et ensuite soulevant la couverture du lit, et répandant une bouteille d'huile sur la belle robe de chambre, promet à son frère mourant que cet emblème de la grâce lui donnera immanquablement, pour peu qu'il ait le don de la foi, le courage nécessaire pour passer dignement de ce monde en l'autre: après quoi on lui dit adieu, et la procession se retire du même pas et aussi sérieusement qu'elle est venue. Il serait difficile de dire combien le marquis regretta sa belle robe de chambre, et combien cette farce le mortifia; quoiqu'il sût bien quel était le goût du roi pour ces sortes de mystifications, et que lui-même eût joué son rôle dans quelques autres, et notamment dans celle que je vais rapporter.

Le pasteur d'un village situé au fond de la Poméranie, irrité contre Frédéric, on ne sait pourquoi, fit, dans un sermon sur le meurtre des Innocents, une sortie violente contre ce souverain, qu'il compara au tyran Hérode. Bientôt on fut informé à Potsdam de cet excès de démence, et le club philosophique eut à délibérer s'il fallait punir le coupable, et ensuite

à concerter quelle peine lui serait infligée. En conséquence de l'arrêté qui fut pris à cet égard, le pasteur reçut un mandat en bonne forme, mais bien grave et bien sec, par lequel le vénérable consistoire supérieur lui enjoignait de se présenter en sa séance de tel jour, à Potsdam. Cet homme, très inquiet, ne vit d'autre parti à prendre que celui de l'obéissance. Il fit, sur les chariots de poste, cette longue route dans les froids les plus rigoureux de l'hiver. Les ordres étaient donnés partout pour qu'il ne pût découvrir la fausseté du mandat. On sut à point nommé son départ et son arrivée. Il n'avait encore eu le temps de faire aucune information, lorsqu'un homme, ayant le costume d'un bedeau, vint le prendre et le conduire au consistoire assemblé. Ce consistoire avait le roi pour président : les confidents de sa majesté achevaient de le composer. Tous étaient vêtus en pasteurs ou en anciens : habits et manteaux noirs, grandes perruques, chapeaux à cornes arrondies, et maintien grave. M. le président commença par lui demander s'il était un *tel*, pasteur à *tel* endroit. Après en avoir eu une réponse affirmative, il lui dit que le vénérable consistoire avait appris qu'il était scandaleuse-

ment ignorant dans les choses même dont il était chargé d'instruire ses ouailles, et que l'on avait décidé, vu l'importance de l'accusation, qu'il serait mandé pour être examiné et interrogé à cet égard; qu'ainsi, et d'après les ordres du vénérable consistoire, il allait lui faire quelques questions relatives à la doctrine de l'église, et aux parties de l'histoire que les ministres du saint Évangile peuvent avoir à citer. Ensuite il lui demanda combien il y avait eu d'Hérodes, rois en Judée. Ici, le pauvre pasteur, qui n'avait jamais ouï parler que d'un seul Hérode, ne put que répondre, avec embarras et tremblement, qu'il pensait qu'il n'y en avait eu qu'un. « Vous vous trompez, mon frère, » répliqua le président : on en distingue deux, » qui sont très connus : Hérode l'*Ascalonite*, » surnommé *le Grand*, et Hérode *Antipas*, » son fils. Mais lequel des deux ordonna le massacre des nouveau-nés? et quel âge fallait-il » avoir pour n'être pas compris dans cette proscription? » Après avoir vainement attendu une réponse à ces nouvelles questions, et à quelques autres de la même nature, le président reprit la parole, et dit au pasteur : « Ce » n'est qu'avec une vive douleur, mon frère,

» que nous voyons qu'on nous a fait un trop
» fidèle rapport sur votre compte. Comment
» avez-vous pu, étant vous-même dans les plus
» épaisses ténèbres de l'ignorance, vous charger
» de l'important et redoutable emploi d'éclai-
» rer les enfants de l'église? Ne concevez-vous
» pas que, relativement au troupeau qui vous
» est confié, Dieu et les hommes vous repro-
» cheront éternellement, et les égarements
» d'où vous ne l'aurez pas ramené, et ceux où
» vous l'aurez fait tomber? Et s'il est vrai que
» nos crimes ne sont en général que des résul-
» tats de notre ignorance, jugez vous-même du
» risque auquel vous vous exposez! Malheureux,
» vous vous damnez, et, sans doute, vous en
» seriez le maître, s'il ne s'agissait que de vous!
» mais doit-on encore vous permettre de damner
» ceux que vous avez à conduire au port du
» salut? Non, sans doute, et nous devrions vous
» déposer, ou au moins vous interdire pour un
» temps. Cependant nous n'oublierons pas que
» l'esprit de la religion est un esprit de douceur
» et de charité, et nous différerons encore pour
» cette fois cet acte de rigueur, dans l'espé-
» rance que vous vous corrigerez; que vous vous
» imposerez la loi de ne jamais parler de ce que

» vous n'aurez pas appris; que vous consacre-
» rez tous vos moments à l'étude, et qu'en un
» mot vous nous promettrez ici, sur votre
» conscience et votre salut, de ne rien négli-
» ger pour édifier autant par vos lumières et
» votre retenue, que vous avez scandalisé par
» votre insouciance et votre témérité. Allez
» donc, mon frère; retournez dans votre pa-
» roisse, vous humiliant, vous confondant de-
» vant le Seigneur, et n'oubliant pas que le
» vénérable consistoire aura toujours les yeux
» ouverts sur vous. »

Le pasteur ainsi congédié fut reconduit à son auberge par le bedeau supposé, qui lui conseilla de bonne amitié de repartir tout de suite. Il revint en effet à Berlin dès le même jour; mais ayant voulu voir quelques amis avant de continuer sa route, il apprit, et n'en fut que plus effrayé, que jamais le consistoire supérieur ne s'assemblait à Potsdam; et qu'enfin c'était le roi qui lui avait donné cette leçon, pour le punir de la belle comparaison qu'il avait osé faire.

La dernière des causes du discrédit du marquis d'Argens tient à un marché conclu entre le roi et lui, dans les premiers temps de

leur amitié. Ce fut à cette époque que le marquis déclara qu'il se dévouait au service de sa majesté jusqu'à l'âge de soixante-dix ans ; mais qu'il demandait d'avance la permission de se retirer lorsqu'il aurait atteint cet âge, d'autant plus qu'alors on ne pouvait guère vivre à la cour sans y être inutile, ridicule et malheureux. Comme Frédéric voyait un intervalle de trente ans entre le terme où cette séparation pourrait avoir lieu, et la proposition qu'on lui en faisait, il ne fit aucune difficulté de souscrire à ce marché. « Ainsi, lui dit le marquis, le jour où » j'aurai atteint mes soixante-dix ans, je vous » enverrai mon extrait baptistaire, que vous » voudrez bien recevoir comme un extrait mor- » tuaire ; et vous direz : *Le marquis d'Argens* » *est mort.* — J'y consens, répondit le roi : » mais alors où irez-vous ? Sire, reprit le mar- » quis, j'irai végéter et mourir réellement au » sein de ma famille. — En ce cas vous devien- » drez donc dévot et religieux ? — Oui, sire, » très dévotement reconnaissant de toutes vos » bontés pour moi, et très religieusement admi- » rateur de tout ce que vous avez fait et aurez » fait pour le bien de l'humanité, les sciences et » la gloire. — Fort bien ; mais il y a en ce monde

» une autre religion dont vous n'êtes pas un par-
» tisan bien zélé : finirez-vous par en reprendre
» le masque, et vous prêter à ses lois, après
» l'avoir frondée pendant toute votre vie? Irez-
» vous jusqu'aux petites cérémonies qu'elle
» recommande, lorsque vous serez près de
» mourir? — Oui, sire, je m'y résoudrai par
» amitié pour mon frère et pour l'intérêt de
» ma famille. — C'est-à-dire que vous trahirez
» les intérêts de la philosophie? vous lui devien-
» drez infidèle? — Nul homme sensé ne sera la
» dupe de cette apparente infidélité; et si le
» rôle que je jouerai ne paraît pas d'abord bien
» noble, on l'excusera à cause du motif qui
» m'aura déterminé; et en tout cas ce n'est
» pas à moi qu'il faudra s'en prendre de ce
» que les hommes ne m'auront laissé que l'al-
» ternative de feindre, ou de faire beaucoup
» de mal à des parents que je chéris, et qui
» m'aiment. »

Ces sortes de questions très souvent répétées et discutées n'étaient pour le roi qu'un amusement, tant qu'on n'en apercevait l'objet qu'à si grande distance. On pouvait croire que le temps, de nouvelles circonstances, des intérêts nouveaux, d'autres liaisons, et enfin l'incon-

stance humaine ferait oublier ou abandonner ce projet. Peut-être ces conjectures se fussent-elles réalisées, si le marquis eût perdu son frère, et que le roi lui eût toujours conservé les mêmes sentiments et montré les mêmes égards. Mais l'amitié des deux frères s'accroissait avec l'âge : à chaque voyage que le marquis faisait en France, le président d'Eguilles le recevait toujours avec une tendresse nouvelle; et l'esclavage, la gêne, les sarcasmes, ou le persiflage, qui l'attendaient au retour, lui rendaient d'années en années sa chaîne plus pesante, et l'affermissaient dans son premier plan. A la fin, ce n'était qu'avec une vive impatience qu'il attendait que ses soixante-dix ans amenassent enfin le jour de son départ, c'est-à-dire de sa délivrance. Dans le voyage qu'il fit en 1763, son frère lui céda le terrain qu'il paraissait désirer à Eguilles, pour y bâtir une maison, et y former un jardin. Les plans de l'une et de l'autre furent arrêtés entre les deux frères, et l'on commença tout de suite les travaux. En 1766 tout fut achevé, la maison sèche et meublée, le jardin planté et bien entretenu, le tout par les soins et sous la direction du premier président. Cependant l'heure avait sonné, et le marquis n'osait partir. Depuis long-temps

on ne parlait plus du marché. Quelque adresse que le courtisan eût mise une ou deux fois à en rappeler l'idée, le monarque en avait témoigné de l'humeur. Le premier n'eût pu insister ou y revenir, sans s'exposer à de cruels reproches ou à des mortifications plus cruelles encore. Il est aisé de concevoir le malaise que le marquis devait éprouver dans une semblable position : il en avait un chagrin qu'il n'était quelquefois pas le maître de dissimuler, et c'était pour lui un adoucissement nécessaire que d'épancher son âme avec une entière confiance. « Ah ! mon ami, » me disait-il lorsque nous étions seuls, « ne comptons jamais pouvoir civiliser » les rois ! En vain on espère les adoucir par le » secours des arts ; en vain on parvient à les leur » faire aimer, et même à les leur faire cultiver » avec succès; ce sont des lions que l'on se flatte » mal à propos d'avoir apprivoisés : ils sont es- » sentiellement farouches, fantasques et sangui- » naires. Au moment qu'on s'y attend le moins, » leur instinct se réveille, et vous tombez victi- » mes de leurs griffes ou de leurs dents, sans » que vous ayez pu le prévoir. Croyez-vous, » me disait-il dans une autre occasion, « croyez- » vous qu'un grand roi puisse réellement con-

» server quelque sensibilité pour des individus ?
» Que la nature lui ait donné tout le génie et
» tous les talents qu'il vous plaira ; qu'il chérisse
» les muses, et en protège les favoris ou les
» nourrissons ; que même son âme soit douée
» de mille qualités aimables, qu'elle soit natu-
» rellement sensible et expansive, qu'est-ce que
» tout cela doit devenir dans un long et conti-
» nuel exercice de la souveraineté ? Et que sont
» les particuliers aux yeux de celui qui jour-
» nellement décide du sort des nations ? Qu'est-
» ce que des atomes, pour celui qui ne voit,
» ne connaît et ne manie que de grandes mas-
» ses ? Ne nous y trompons pas ; les souverains
» qui restent accessibles, soit à la pitié, soit à
» d'autres sentiments semblables, n'ont jamais
» gouverné par eux-mêmes, ou ne sont que des
» âmes faibles et sans consistance. Et que sera-
» ce si ces souverains ont eu à soutenir de
» grandes et de longues guerres, et les ont sou-
» tenues d'une manière glorieuse ? Quand un
» homme de ce rang a vu trente fois sous ses
» yeux vingt mille de ses semblables étendus
» morts ou mutilés sur un champ de bataille,
» et qu'il s'est dit : *Voilà le fruit de mon génie*
» *et de mon courage ! Voilà la base sur laquelle*

» *repose ma puissance, et s'élève, pour les temps* » *à venir, le trophée de ma gloire!* comment » voulez-vous qu'il puisse encore compter pour » quelque chose, et les individus, et leurs droits » ou leurs souffrances? Non : il faut nécessaire- » ment qu'en pareil cas la plus belle âme du » monde devienne froide, sèche, dure et abso- » lument insensible! En ce cas, quelle folie que » de lui parler d'amitié ou de toute autre vertu » consolatrice! Le nom en sera toujours insi- » gnifiant à ses oreilles; et sur ses lèvres ce sera » un blasphème et une profanation, ou bien » une dérision encore plus odieuse. »

Telles sont les idées affligeantes qui ont tourmenté le marquis d'Argens dans les derniers temps de son séjour à Berlin, et qu'il a remportées dans son pays, comme le fruit de plus de trente ans d'expérience, et le salaire de sa bonne foi. L'amertume et l'exagération qu'on y remarque nous montrent combien ce vieillard était aigri : comment alors ne pas devenir injuste ?

Les soixante-dix ans étaient donc bien passés, et l'on n'osait présenter l'extrait baptistaire. Jamais le marquis ne put prendre sur lui de parler ni de son âge, ni de congé; et après

avoir inutilement lutté contre sa propre faiblesse, ou, si l'on veut, contre sa prudence, il se décida enfin à mourir victime de son attachement pour le roi, ou au moins à attendre la mort de ce monarque pour redevenir libre. C'est ainsi qu'il se borna à demander un congé de six mois, pour aller dans son pays embrasser encore son frère, et terminer quelques affaires de famille. Ce ne fut pas sans regrets qu'on lui accorda sa demande; le roi exigea même de lui sa parole d'honneur qu'il reviendrait au terme fixé.

Je n'ai pas besoin de dire avec quel empressement d'Argens fit le trajet de Berlin à Aix, ni combien il lui en coûta de repartir de cette dernière ville, pour venir reprendre des chaînes que tant de causes accumulées avaient rendues si pesantes. Mais enfin il voulut tenir sa parole, et se remit en route.

Tant d'effort sur lui-même, à son âge surtout, n'avait pu manquer d'influer sur sa santé : aussi ne marcha-t-il que de souffrances en souffrances, et par conséquent avec plus de lenteur qu'il n'aurait voulu, jusqu'à ce qu'enfin il fut forcément arrêté à Bourg-en-Bresse par une maladie longue et très grave. La marquise, en-

tièrement occupée à le soigner, ne songea point à écrire, et cependant le terme du congé expira. Frédéric, qui n'oubliait rien, soupçonna le marquis d'avoir voulu le tromper. On vint chez la sœur de la marquise, et chez tous les académiciens qui avaient eu quelque liaison avec leur directeur, s'informer si l'on n'avait point de ses nouvelles; et comme il se trouva que personne ne savait rien, et qu'il y avait plusieurs mois qu'il n'était venu aucune lettre ni de sa femme ni de lui, les soupçons du roi se changèrent tout-à-coup en certitude. Alors l'indignation et la colère furent extrêmes. Des ordres adressés le même jour à toutes les caisses qui avaient à payer les pensions du marquis, enjoignirent d'effacer son nom sur les états, et défendirent de lui rien payer à l'avenir. Sulzer, ayant vu cet ordre à la caisse de l'académie, crut qu'il était de son devoir d'en prévenir notre ancien directeur, et remit en conséquence, mais en secret, une lettre à un voyageur, qui promit de s'informer du marquis sur toute la route, et de lui donner la lettre s'il le rencontrait, et s'il ne le rencontrait pas, de la lui adresser de France chez le président d'Eguilles. Le voyageur trouva à Bourg le marquis convalescent

et prêt à repartir pour Berlin. La lettre produisit l'effet que l'on devait en attendre : l'ancien courtisan philosophe en fut plus irrité qu'affligé. Il en écrivit à son tour une dont on n'a point su mais dont il est aisé de deviner le contenu, et s'en retourna dans sa chère retraite, d'où il n'est plus sorti que pour quelques petits voyages dans la Provence.

C'est dans une de ces courses qu'en janvier 1771 il est mort à Toulon, des suites d'une indigestion, et avec un calme qui a contrasté avec les pusillanimités de sa vie. Dès que l'on eut appris sa mort à Potsdam, le roi envoya à madame d'Argens la somme nécessaire pour élever un mausolée au marquis. Ce monument, en marbre, fut construit à Aix, dans l'église des Minimes, où se trouvaient les tombeaux de sa famille, et reçut une épitaphe composée par Frédéric lui-même, pour cet ami, auquel, sur de simples soupçons, on avait si précipitamment ôté des traitements acquis par tant d'années de franchise, de services, d'attachement et de mortifications.

Je finirai cet article par quelques détails qui caractériseront M. le président d'Eguilles, et achèveront de peindre le marquis d'Argens.

Peu après son retour en Provence (le 18 décembre 1769) le marquis d'Argens réunit toute sa famille au château d'Eguilles, et déclara par-devant elle, un notaire et plusieurs témoins, que la jeune personne amenée dans son précédent voyage, sous le nom de mademoiselle Mina Giraud, nièce de sa femme, et alors présente à Eguilles, où elle était revenue avec lui, était sa fille, née le 15 avril 1754 de son légitime mariage, célébré à Berlin, le 21 janvier 1749, avec mademoiselle Cochois. Il résulte, au surplus, de l'acte qui fut dressé à ce sujet, et entériné au parlement de Provence: 1° que la naissance de cet enfant avait été cachée, dans la crainte que la mère du marquis d'Argens, encore vivante lors de son premier voyage, ne se pourvût en cassation de son mariage, comme fait sans son consentement et en pays étranger; et 2° que la famille entière reconnut mademoiselle Mina Giraud, pour demoiselle Barbe de Bayer d'Argens; nom qu'elle a porté jusqu'en 1774, où elle épousa M. de Magallon, avocat général au parlement de Provence[1]. Madame sa mère, veuve et marquise

[1] Il est né de ce mariage trois fils et une fille. Les trois fils ont servi leur patrie et leur roi: l'un d'eux est en-

d'Argens, a achevé sa vie dans la retraite que le marquis avait fait bâtir, près d'Eguilles, sous le nom de *Mon Repos;* sa mère, madame Cochois, ne tarda pas à l'y rejoindre, et mourut auprès d'elle. Toutes deux furent également chéries et honorées de la famille entière du marquis d'Argens.

Au retour du marquis d'Argens dans sa patrie et au sein de sa famille, il s'éleva entre le président d'Eguilles et lui une contestation, également honorable pour tous deux, et qui prouve à quel point l'amitié fraternelle l'emporte sur l'amitié fastueuse des grands. Le président déclara à son frère ne jamais avoir ratifié l'acte d'exhérédation que la politique, plus que la colère, arracha à leur père : le marquis refusa une donation qui, selon lui, dépouillerait les enfants du président d'une portion du patrimoine sur lequel ils avaient dû compter. Ce dernier soutint que ce qu'avant tout il devait à ses enfants, était l'exemple de

core en activité de service, un autre est en retraite, le troisième, enfin, a quitté la carrière militaire pour se faire religieux. Mademoiselle de Magallon est aujourd'hui madame la marquise de Perrier.

Bon THIÉBAULT.

quelques vertus, et surtout de la justice. Le résultat de cette lutte touchante fut, sinon un partage, du moins une sorte d'indemnité, qui, jointes aux économies que le marquis d'Argens avait faites en Prusse, acheva de lui assurer une honorable aisance.

LE CATT.

J'ai eu si souvent occasion de parler de M. Le Catt, qu'il me reste peu de chose à en dire. Son caractère froid et réservé a sans doute contribué à le maintenir en place, si ce n'est en faveur, depuis le milieu de la guerre de sept ans jusqu'à la fin du règne de Frédéric. Dans les dernières années cependant il avait sensiblement déchu. L'avait-il mérité? je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'il n'était aimé ni de la famille royale ni du public. Le premier de ces deux malheurs provenait, selon toutes les apparences, de ce qu'il se renfermait très strictement dans le cercle de ses devoirs, et que, par conséquent, les parents du monarque n'avaient aucun service à en attendre. J'attribuerais encore le second à la même cause, si, en même temps, on ne l'avait accusé de promettre beaucoup plus qu'il ne tenait. J'ai vu des particuliers, et même de ses compatriotes, se plaindre d'en avoir été joués. Mais comment vivre

sur le théâtre où il était, et ne pas déplaire ? Vous ne voulez pas dire que vous avez aussi peu de crédit que de puissance : dès lors on vous en suppose, et l'on exige de vous ce que vous êtes hors d'état d'accorder ou de faire faire. On voit que je ne veux l'accuser ni le disculper. Nous avons vécu sur le ton de la bienveillance et de l'honnêteté; et je n'ai pas été à même de vérifier suffisamment ce qui a concerné les autres.

Lorsque le roi eut son docteur de Sorbonne, M. Le Catt fut regardé comme un homme disgracié. Était-ce conjecture de la part du public? ou cette rumeur tenait-elle à des faits particuliers? je n'en ai rien su. Ce qu'il y a de vrai, néanmoins, c'est que, depuis ce temps-là, il n'a plus paru recevoir le même accueil, alors même que son prétendu compétiteur se fut retiré. Au surplus, sa vue s'étant très affaiblie, il est de la justice d'observer que sa prétendue disgrâce put être une suite de cette infirmité, qui, le rendant moins utile, a pu fort bien le rendre moins agréable.

J'ai su que, depuis la mort du roi, il n'a plus été question de lui : il est resté dans ce pays comme académicien, pensionnaire et rentier.

Il m'a écrit deux fois, dans les premiers temps de notre révolution, pour m'engager à chercher quelqu'un qui voulût faire l'acquisition des manuscrits de Frédéric : il en avait une collection beaucoup plus considérable que celle qui avait paru chez Treuttel : il m'en envoya la liste, dans laquelle on trouve des articles très curieux et entièrement inconnus au public[1].

[1] Il n'existe pas une seule édition des œuvres de Frédéric qui soit complète; pas une qui ne soit fautive; pas une qui, faite dans un ordre convenable, soit accompagnée des notes, portraits, fac simile et commentaires dont on enrichit aujourd'hui les œuvres des auteurs même du second ordre, et qui n'ont et ne peuvent avoir pour eux que le mérite de leurs ouvrages! Il paraît de plus, d'après les lettres de M. Le Catt, que plusieurs des manuscrits de ce roi étaient de fait devenus sa propriété. Et qui sait combien d'autres se sont permis à sa mort des soustractions semblables?... On peut donc, pour la conservation et la publication de manuscrits si précieux, regretter que Frédéric n'ait pas accompli le projet d'attacher mon père à sa personne, et de le charger exclusivement de revoir tous ses ouvrages et de les mettre en ordre. L'insouciance qui a fait abandonner à des libraires de Berlin, d'Amsterdam et de Strasbourg, c'est-à-dire à qui l'a voulu, l'impression des œuvres de ce souverain, est d'autant plus extraordinaire, qu'il n'est ni famille, ni gouvernement, ni peuple qui ne se montre glorieux et fier

Mais il y mettait un trop haut prix; d'où il résulta que je ne pus l'obliger ainsi que je l'aurais désiré. M. Le Catt est mort aveugle, il y a déjà plusieurs années. Que sera devenue l'ample collection qu'il avait formée avec tant de soin, et durant plus de trente ans?

des grands hommes qui lui appartiennent*! Comment donc l'académie de Berlin, cette académie qui a dû une si belle époque à Frédéric II, n'a-t-elle pas été chargée ou ne s'est-elle pas empressée de lui rendre ce dernier hommage? Pourquoi cette académie ne tâcherait-elle pas, même aujourd'hui, de réparer autant que cela peut encore être possible, cet oubli vraiment inexplicable et tout le temps déjà perdu?... Cependant si, malgré ce que de si hautes considérations commandent, elle peut céder un honneur dont elle devrait être si jalouse; si aucun Prussien ne veut se charger de la noble tâche de réunir, de classer et de publier dignement ce qui reste d'un monarque l'éternel honneur de son pays, il se présente un moyen de concilier cette indifférence anti-nationale avec ce que réclament l'histoire et la littérature: que ceux qui possèdent des manuscrits, des lettres ou autres pièces de Frédéric, non encore imprimées, ou bien des pièces chargées de corrections ou de notes inédites, en écrivent à M. Adolphe Bossange, et lui adressent un état détaillé de ce qu'ils

* Il y a deux ans que S. M. T. F. fit faire à Paris, et comme monument national, une magnifique édition des Œuvres du Camoëns.

peuvent en avoir. Il traitera avec eux de la cession ou du prêt de ces pièces, et s'engagera, dans l'un et l'autre cas, à les réunir dans une édition complète des œuvres de ce grand homme, et dans le dernier cas, à en garantir le renvoi à ceux qui les lui auront confiées. Quant à moi, je me glorifierais de suivre et de surveiller cette édition des écrits d'un prince non moins grand comme monarque que comme philosophe et comme guerrier!

B^on. THIÉBAULT.

QUINTUS, LES DEUX FAVRA ET L'ABBÉ DE PAW.

Guichard, d'une famille roturière et sans fortune, était né à Magdebourg, où s'étaient fixés ses parents, issus de réfugiés français. Il avait au parc, hors de la porte de Berlin, un cousin, nommé Lacroix, jardinier fameux, et chez lequel on trouvait les meilleures cerises du pays. Ce brave homme, qui avait cru devoir germaniser son nom, et y substituer la traduction allemande, *Creitz*, fut méconnu de son cousin, et n'en obtint jamais un salut. Guichard avait fait ses études avec un succès marqué, et ensuite avait passé en Hollande, où il avait été nommé professeur à Leyde. Peu avant la guerre de sept ans, il fit un voyage dans son pays. Frédéric, à qui on en parla comme d'un savant, voulut le voir, et lui trouva effectivement des connaissances profondes sur plusieurs parties de l'antiquité, et principalement sur tout ce qui était relatif à Jules César,

à ses campagnes, à sa tactique, et à sa réformation du calendrier. Le roi espéra que cet homme, qui toute sa vie n'avait rêvé que science militaire, serait un excellent officier, et il lui proposa d'échanger sa chaire de professeur contre un régiment de chasseurs à pied; proposition qui fut acceptée avec reconnaissance. Ce fut à cette époque que le monarque, causant avec lui, lui demanda quel avait été le plus parfait aide-de-camp de tous les officiers attachés à César ! Guichard ayant répondu que c'était *Quintus Icilius : Eh bien*, répliqua le maître, *vous serez mon Quintus Icilius; je vous en donne le nom, ne doutant pas que vous ne le sachiez mériter.* En effet, Guichard ne fut plus désigné que de ce nom, même dans les ordres militaires; et ce n'est que sous ce nom qu'il a été ensuite connu du public. Le roi forma pour lui le régiment que ce savant commanda jusqu'en 1763, où il fut réformé après la signature de la paix. Tout ce que je sais de ses faits guerriers, c'est que Quintus servit principalement en Saxe.

Le capitaine Favra, dont j'ai parlé, avait servi dans son corps. Ce capitaine m'avait conté les expéditions de l'un et de l'autre; et c'est

ainsi que j'avais appris que Quintus avait été chargé, lors de la conquête de la Saxe par les Prussiens, de vider un château du comte de Brühl; qu'il avait exécuté cet ordre, avec la prestesse d'un chasseur et l'exactitude d'un militaire, et qu'il avait rendu compte de son exécution avec la fidélité ordinaire en pareils cas; que, dans je ne sais plus quelle occasion, il avait été attaqué et presque enveloppé par un corps autrichien bien supérieur en nombre à son régiment; que le capitaine Favra, frappé du danger de cette position, et voulant rendre un service signalé à son chef, avait pris sur lui d'avancer avec sa compagnie, qui était de deux cents et quelques hommes, de soutenir tous les efforts de l'ennemi, et de donner par là à Quintus le temps de sauver le reste de son corps, ce qui avait réussi; que, de cette sorte, le capitaine avait vu sa compagnie détruite à ses côtés, au point qu'il ne lui restait plus que dix-sept soldats et un lieutenant, lorsque lui-même chargé de six blessures, et ayant eu son cheval tué, se rendit prisonnier; et qu'enfin au moyen de ce dévouement de Favra, Quintus avait sauvé son corps, son honneur, et conservé la faveur du maître, auquel cette affaire

ne fut présentée que comme une rencontre particulière étrangère au corps, mais très honorable au capitaine. Aussi, lorsque le régiment fut réformé, le roi conserva, comme officiers à sa suite, le capitaine Favra et le colonel Quintus. Ces deux hommes sentaient également bien ce qu'ils se devaient l'un à l'autre. Favra feignait un attachement vrai pour son colonel, qui au fond était son principal protecteur. Celui-ci, lié par le service important que son capitaine lui avait rendu, ne pouvait pas se dissimuler qu'une indiscrétion pouvait lui faire un tort irréparable : aussi était-ce une chose curieuse que de voir ensemble ces deux hommes qui ne se traitaient que de frères, et qui secrètement ne s'aimaient pas. Le désir de se trouver mutuellement des torts perçait malgré eux. Favra me disait que Quintus n'était qu'un mauvais courtisan, vraie *poule mouillée*, qui ne savait rien faire pour ses amis. Le colonel me disait que le capitaine était un brave officier, mais sans plan, sans docilité, sans ordre, bourreau d'argent, et toujours entraîné par sa *crânerie*. J'ai vu celui-ci entrer avec moi chez le premier, et lui dire pour salut : « Frère, avez-» vous de l'argent? j'en ai besoin, et n'ai pas le

» sou. » La réponse fut : « Je crois qu'il y a quel-
» ques ducats dans ce tiroir; voyez, et prenez ce
» qu'il vous faut. » Sur quoi le capitaine ouvre le tiroir, prend les ducats, les compte, et dit : « Il y en a tant; j'en prends la moitié. » Et la négociation se termine par ces mots : « Vous
» faites bien. » Favra, que l'on surnommait *le capitaine Tempête*, méritait les reproches qu'on lui faisait : il était fort, et semblait devoir enterrer le genre humain, mais le libertinage l'a entraîné jeune encore au tombeau.

Favra était de Savoie, et se faisait appeler *M. de Favra*. M. Du Luc Desmaisons, l'un des gouverneurs des élèves dont j'étais professeur, et qui lui-même était Savoyard, et de plus, connaissait son pays mieux que personne, m'assura que jamais il n'y avait eu de particule *de* dans la famille des Favra; que le père du capitaine était un cultivateur aisé, mais aussi crâne que son fils; qu'il y avait eu dans cette famille un frère qui avait assassiné son frère; que le père de celui que nous connaissions, frappé de cet évènement contre nature, avait craint qu'il ne se renouvelât entre ses fils, et que, pour cette raison, il avait fait passer en pays étranger tous ses fils, dès qu'ils avaient atteint

l'âge de dix-sept à dix-huit ans; qu'il en avait usé de même envers celui-ci, avec la défense absolue de jamais reparaître devant lui.

Le capitaine m'a lui-même confirmé depuis, et dans les plus grands détails, tout ce que m'avait dit M. Du Luc Desmaisons. Il avait environ dix-huit ans, lorsque son père lui dit un soir : « Demain tu partiras à quatre heures du » matin avec mon domestique affidé, et tu feras » ce qu'il te dira. Adieu. » Cet ancien domestique l'avait effectivement conduit jusqu'à *Trente*. Là, il lui avait remis un bon cheval, avec un porte-manteau assez bien fourni, cinquante louis et une lettre où son père lui ordonnait de se choisir un état, et lui défendait de revenir chez lui.

M. Favra m'a également instruit depuis de toutes ses aventures, des rôles divers qu'il avait joués, et dont le récit me conduirait trop loin; je dirai seulement qu'il servit en Autriche, dans les premiers temps de la guerre de sept ans, après quoi il résolut de passer dans l'armée de Frédéric.

Ce capitaine n'était pas le seul de son nom dans l'armée prussienne : il y en avait un autre qui était major à la suite du roi à Potsdam, et qui

était un des plus beaux hommes de la garnison. Tous les deux se disaient *frères;* mais Du Luc me raconta, toujours confidemment, comment cette prétendue parenté s'était formée. Le major, dont j'ai oublié le véritable nom, était compatriote, et non parent ou allié du capitaine. Après avoir fait quelques études, il s'était engagé en France, où il avait été grenadier pendant près de sept ans; après quoi, ayant déserté en Allemagne, il avait rencontré l'ex-autrichien, et avait quelque temps erré avec lui; que, dans cette position, ils avaient uni leurs intérêts, conclu leur fraternité, et étaient venus ensemble à l'armée prussienne. Le major, placé comme lieutenant dans un autre corps, avait montré assez de bravoure et de talent pour obtenir promptement des grades supérieurs. Il avait, par une autre aventure, épousé la petite-fille du fameux général Montecuculli, émule de Turenne, laquelle, toute bossue et contrefaite, avait du moins de quoi satisfaire l'ambition. Ce second Favra, qui avait laissé son épouse en Bohême ou en Silésie, vivait à Potsdam dans la solitude la plus complète : il n'y avait aucune sorte de société; jamais il ne sortait de chez lui que pour aller à la parade, à laquelle

il ne manquait point. Là, il ôtait son chapeau à tout le monde, ne s'approchait de personne, ne parlait à qui que ce fût, restait immobile pendant tout le temps de la parade, et allait ensuite se renfermer jusqu'au lendemain. Un soir que le capitaine me l'amena à souper, dans un voyage qu'il fit à Berlin, je lui témoignai combien ce genre de vie me paraissait singulier et pénible à soutenir. Il me répondit qu'il se ferait un ennemi du comte d'Anhalt, premier aide-de-camp du roi, s'il rendait quelques devoirs plus marqués au roi ou au prince de Prusse; qu'il se perdrait dans l'esprit du prince de Prusse, s'il s'approchait de M. d'Anhalt, et qu'il perdrait infiniment dans l'esprit du roi, s'il faisait sa cour au prince; que, pour éviter tous ces inconvénients, il ne lui restait que le parti qu'il avait pris, d'autant plus que ce serait les offenser tous trois, que d'en agir ainsi envers eux, s'il voyait quelque autre personne, et s'il ne se faisait pas la réputation d'un ours. Il ajouta qu'il en userait de même tant que les choses seraient telles qu'elles étaient; mais que, pour ne pas s'ennuyer, il travaillait beaucoup, et qu'il s'était imposé des études importantes, outre le temps qu'il consacrait tous

les jours à dessiner, et à copier des plans de batailles, de campements et de fortifications.

Cette politique réussit au major : bientôt il fut nommé major dans un beau régiment placé vers les frontières de la Pologne. Il y resta jusqu'à la célèbre campagne de Romansow contre les Turcs. A cette époque, on apprit, avec une surprise générale, qu'il avait demandé et obtenu son congé, et qu'il allait se retirer en Savoie. Comme il était près de la Pologne, il voulut cependant voir ce pays avant de quitter le nord de l'Europe. Arrivé à Varsovie, il eut la curiosité de voir l'armée russe, ensuite il voulut juger de celle des Turcs; et enfin, après six mois d'absence, il passa de Turquie en Italie, et d'Italie en Allemagne, d'où il demanda au roi à rentrer en son service, et vint reprendre son poste. Ce fut alors qu'on devina le jeu que Frédéric et lui avaient joué au public. Bientôt Favra fut promu au grade de commandeur du régiment où il servait. Aujourd'hui, il y a long-temps qu'il est général, et il a prouvé, dans le dernier partage de la Pologne, qu'il n'était pas un des moins intelligents, comme en d'autres circonstances il avait su se faire placer au rang des plus braves.

Je reviens au capitaine, pour revenir ensuite à Quintus. Ma femme, excessivement fatiguée de la route, était tombée malade à Nuremberg. Pour ne point confier le soin de la guérir à quelque charlatan, je me fis conduire à la poste aux lettres, où j'imaginai devoir trouver plus de philanthropie qu'ailleurs; et m'adressant à l'un des chefs, je lui exposai mon embarras, ma peine et mes craintes, et le priai de m'indiquer le médecin qui avait le plus de réputation dans cette ville. Il me donna l'adresse d'un homme déjà âgé, qu'il m'assura être le plus habile à plus de vingt milles à la ronde. J'en fus effectivement très content à tous égards. Pendant les huit jours que cet accident me retint dans cette ville, arriva un voyageur qui, comme nous, se rendait à Berlin : c'était le capitaine Favra, qui revenait de Savoie par Turin, Trente et Augsbourg. Il nous fit demander la permission de nous venir voir dans notre appartement. Il me parla de plusieurs savants, et me proposa de faire ensemble le reste de la route, mais en passant par Dresde, où il avait à s'arrêter un jour ou deux. Comme il était las de courir la poste aussi bien que nous, il fut décidé que nous

irions à petites journées. En conséquence, nous fîmes notre marché avec un loueur de voitures, et nous partîmes.

Dans ce voyage, il nous arriva deux accidents : l'un au milieu d'une forêt, en descendant un chemin creux et trop étroit, où il nous devint impossible de reculer, et très difficile d'avancer. Il fallut donc, et pendant qu'il neigeait abondamment, couper la roche à coups de hache, pour ouvrir un passage à nos essieux, et ensuite nous procurer des leviers dans la forêt, pour soulever la voiture, et la faire ainsi avancer peu à peu. L'autre accident est que le timon de notre voiture se rompit en voulant tourner dans une descente assez rapide, et que nous versâmes. Le capitaine ne se fit aucun mal, et cependant il perdit connaissance pendant quelques instants. Revenu à lui, il gagna le premier village, me laissant le soin d'y conduire ma femme encore malade et extrêmement faible. Ce manque d'égards me piqua, et comme le lendemain il me demandait si je ne l'avais pas d'abord pris pour un aventurier, je lui répondis que son habit suffisait pour écarter toute idée semblable, et assurer qu'il était un galant homme, quoiqu'il ne

m'eût pas prouvé qu'il fût un homme galant.

J'eus besoin de me tenir sur mes gardes pour l'article de la dépense : il voulait que je payasse tout, sous prétexte que nous compterions à Berlin. Ce plan me déplut, et tout en plaisantant, je ne manquai pas de régler notre dépense tous les jours. Il résulta de là qu'au moment de notre séparation il ne me redevait qu'une bagatelle, dont il ne m'a jamais parlé. En revenant de Savoie, Favra dit au roi : « S'il » y a guerre, je prie votre majesté de me ran- » ger parmi ceux qui se porteront contre l'en- » nemi avec le plus de zèle et d'ardeur ; mais en » me conservant mon grade, daignez, sire, me » dispenser d'assister à la parade : je n'en ai » plus besoin, et elle m'ennuie. » Le roi lui accorda sa demande, et le nomma directeur des fabriques, emploi dont Favra ne s'occupa que pour pressurer les fabricants et faire des dettes. Un jour nous rencontrâmes, lui et moi, M. Étienne Bordeaux, libraire, l'un de ses créanciers, qu'il appelait ses Anglais. « Ah çà, » lui dit le capitaine en l'abordant, quand me » paierez-vous ? Je suis bon et patient, vous le » voyez ; mais cependant il est terme à tout, et » il faut en finir. »

Cet homme aimait tout ce qui était extraordinaire : il avait acheté et conservait l'habit très usé et percé de balles sous lequel Frédéric avait fait ses dernières campagnes. Il avait quelques livres rares ; il m'a montré un volume relié, qu'il tenait toujours sous clef, et qui contenait, en manuscrit, le récit de tout ce qu'il avait fait et vu. J'ai voulu acheter ce volume après sa mort; mais on ne l'a point retrouvé : sans doute l'autorité s'en était emparée.

Quintus, quoique d'origine française, n'aimait pas les Français; il en disait tout le mal qu'il pouvait imaginer, et les desservait en ce qui dépendait de lui. Un jour, que je trouvai chez lui l'abbé de Paw, il y eut une sorte de lutte entre ces deux hommes, pour savoir lequel traiterait le plus mal notre nation. Quintus nous considéra sous le rapport politique; et parcourant tous les siècles passés, depuis les émigrations gauloises et les vêpres siciliennes jusqu'à présent, il prétendit que, toujours et partout, nous avions commencé par séduire, et fini par nous faire détester. Je lui fis quelques objections auxquelles il eut l'air de ne pas s'arrêter. L'abbé de Paw réduisit notre littérature

à quelques colifichets, et avança que si le dernier écolier de philosophie, dans le plus mince collége d'Allemagne, n'était pas en état de faire une meilleure distribution de nos connaissances que celle de d'Alembert dans le discours préliminaire de l'Encyclopédie, on le jetterait par les fenêtres. A ce propos, je me retournai vers Favra, et je lui dis : « Capitaine, pensez-» vous que je doive répondre? — Non, me dit-» il en riant; ils sont dans le délire; ne répon-» dez rien. »

Cet abbé de Paw, qui venait alors de publier son ouvrage sur l'Amérique et les Américains, avait été tant prôné par Quintus et quelques autres, que Frédéric avait conçu l'idée de l'avoir auprès de lui. De Paw vint, et resta quelques mois tant à Berlin qu'à Potsdam; mais il était tranchant et dur, il décidait péremptoirement; en un mot, il avait à un très haut degré cet air de morgue et de suffisance qui n'a été que trop ordinaire à nos philosophes modernes, et qui ensuite, adopté trop généralement par la jeunesse, a détruit cette urbanité délicate qui caractérisait nos mœurs. Or, Frédéric tenait à cette aménité, dans ses conversations surtout, de sorte qu'ayant quelque temps éprouvé

combien de Paw avait les formes âpres et raboteuses, il comprit que cet homme ne lui convenait pas, et le négligea : d'où ce dernier sentit à son tour qu'il ferait bien de se retirer, et partit.

Son ouvrage sur l'Amérique lui avait d'ailleurs attiré quelques mortifications. Dom Pernety, bibliothécaire du roi à Berlin, en avait publié une réfutation longue et bien ennuyeuse, mais qui cumulait beaucoup de preuves incontestables de la fausseté du principe fondamental avancé par le chanoine de la Gueldre. Un officier français qui avait été autrefois aide-de-camp du maréchal de Saxe, et qui était à Spandaw pour le reste de ses jours, le réfuta également par une brochure où l'on trouva ce mot heureux, que tout le monde recueillit : « Chapitre premier : comme quoi, pour être » autorisé à dire qu'une chose a dégénéré, il » faut préalablement prouver qu'elle a été meil- » leure. »

Quintus perdit ainsi une des colonnes sur lesquelles il avait le plus compté; il ne lui resta que son propre mérite. Il se remit donc à ses études, et prépara les ouvrages précieux qui nous restent de lui. Les deux mortifications

que j'ai citées (tome I, pages 24, 33 et 34) ne sont pas les seules que Quintus ait reçues. Frédéric le maltraita en plusieurs autres occasions. Dans un des séjours qu'il fit à Sans-Souci, le roi sembla même avoir pris à tâche de le harceler à chaque dîner, et poussa les choses au point de lui demander un jour, devant de nombreux témoins, combien il avait volé en démeublant le château du comte de Brühl. « Cela est vieux, lui disait ce monarque; » tout est effacé par le temps et par le traité de » paix : il n'y a plus aucune recherche à craindre, d'ailleurs vous avez toute honte bue; » tout le monde sait que vous êtes un pillard; » c'est une réputation dont les frais sont faits; » ainsi vous ne devez pas faire difficulté de » nous dire ici bonnement ce que vous avez » pillé en cette circonstance. Allons, un petit » effort; combien cette aubaine de fripon vous » a-t-elle valu? Dites. » Quintus, qui avait tant souffert d'attaques semblables, ne put tenir à celle-ci, et répondit : « Votre majesté doit le savoir, car je n'ai rien fait que par vos ordres; » je vous ai rendu compte de tout, et vous avez » partagé avec moi. » En disant ces mots, il se leva de table, sortit, quitta Sans-Souci, et re-

vint chez lui à Potsdam. Cette regimbade les brouilla. Le roi, cependant, le rappela au bout d'un an, mais ils vécurent ainsi toujours un peu plus froidement ensemble, jusqu'à la mort de Quintus, qui se trouva ne laisser presque point de fortune à sa femme et à ses enfants. Comme il avait toutefois une bibliothèque assez nombreuse et fort bien composée, le roi l'acheta huit mille reisdallers, et l'envoya à la bibliothèque royale et publique à Berlin, où elle forme encore une collection particulière et distincte.

ALGAROTTI ET MICHÉLESSI.

Algarotti, qui fut fait *comte* je ne sais par qui, quand, comment, ni pourquoi, avait des connaissances et de l'esprit. Cependant son esprit était plus fin que profond, et ses connaissances plus multipliées que solides. L'amour des sciences et de la célébrité le porta en divers pays. Il s'arrêta successivement, et surtout en Angleterre et en France, et vint ensuite se reposer auprès de Frédéric; mais ce repos ne lui convint que pendant un temps, et soit qu'il sentît qu'à cette cour il était éclipsé par d'autres, soit qu'il ait eu secrètement en vue quelques avantages qu'on ne lui accorda point, soit enfin que le climat du Brandebourg ne lui ait pas convenu, ou qu'il ait fini par être atteint de la maladie du pays, il quitta Frédéric et s'en retourna à Venise, où il est mort. Une justice que je me plais à lui rendre, c'est que je n'ai trouvé personne à Berlin qui eût quelques reproches à lui faire, ou quelque mal à en dire.

Bien des années après sa mort, il nous arriva un autre Italien qui avait été en quelque sorte son élève, et qui était fort dévoué à sa mémoire et à sa famille : c'était un abbé Michélessi, littérateur distingué, plein de verve et de chaleur dans ses poésies, et paraissant fort bon enfant d'ailleurs. Cet abbé nous était, en quelque sorte, dépêché par le frère du comte dont il s'agit ici. L'objet avoué du voyage de l'abbé était de présenter à Frédéric la collection des œuvres du comte Algarotti, avec l'épître dédicatoire qui avait été minutée à Venise, et ensuite de faire imprimer cet ouvrage à Berlin. Le roi reçut fort bien l'offrande et le messager. Decker se chargea de l'impression ; M. Mérian en fut l'éditeur. Cette collection est de sept volumes in-8°. J'ignore ce que l'abbé Michélessi en a pu tirer ; car il me parut, dans le temps, que le but secret de toute cette affaire était de procurer quelques avantages à cet aimable homme, et même de lui fournir l'occasion de se faire un sort. Cet abbé n'ayant pu parvenir à rien, nous annonça, au bout de près d'un an, qu'avant de s'en retourner dans ses beaux jardins de l'Italie, il voulait aller voir les glaces du Nord. Il partit en effet pour Stockholm,

muni de puissantes recommandations. Le roi de Suède le nomma son bibliothécaire, et lui donna une forte pension; mais ce bonheur ne fut qu'une perfidie du sort : l'abbé Michélessi mourut à ce poste au bout d'un an.

J'ai dit un mot du talent poétique de cet abbé, et je vais justifier ce mot par quelques vers de sa composition. Durant l'été qu'il passa à Berlin, il témoigna le désir de se retirer quelques semaines à la campagne pour s'y recueillir, et s'occuper de quelques idées auxquelles il paraissait attacher beaucoup d'importance. M. Sulzer lui offrit sa campagne, et l'abbé s'y confina pour cinq ou six semaines. Qu'a-t-il fait dans cette retraite? Je ne me suis permis aucune recherche à ce sujet. Il avait fait entendre qu'il y mettrait la dernière main à un poëme en l'honneur du roi; quand il en revint, il ne parla plus de ce poëme. Comme il n'a rien obtenu de Frédéric, a-t-il voulu qu'on ignorât les avances infructueuses qu'il pouvait avoir faites, ou bien la paresse l'a-t-elle suivi hors de la ville. Quoi qu'il en soit, ce fut de cette campagne, dix ou douze jours après qu'il s'y était rendu, qu'il envoya à M. Mérian les vers suivants. Je les rapporte, persuadé que les

amateurs m'en sauront gré, et y retrouveront, avec une satisfaction particulière, la saveur, si j'ose m'exprimer ainsi, qui caractérise le génie antique du siècle d'Horace.

« Si quid agam, Meriane, rogas, dulcissime rerum;
» Ecce coronato vertice Musa venit;
» Fluminis et genium venerata et dulcis agelli,
» Regem hominum cantat, progeniemque deûm,
» Per flores, parvumque nemus, zephyrique susurros,
» Dulce tuam afflantis, Spriea nympha, comam,
» Quam gravibus parcens studiis aditisque Minervæ,
» Cultor odorato gramine Sulzer alit.
» Sulzer ab extremis haud quærit semina terris,
» Trans Tanaim occiduasque Hesperidumque domos,
» Amissam ut patriam solemque imbremque queratur,
» Advena longinquas dum bibit, arbor aquas;
» Sed divum ignoto ut Fredericum in cortice scribat,
» Atque illum ignotis frondibus aura canat;
» Ut galeâ exutum ingenti parmâque cruentâ
» Arboris heroem contegat umbra novæ,
» Et Dryades famos peregrinæ inflectere discant
» Dum sacro gaudet pollice fila lyræ
» Tangere rex, acies postquam miseratus inermes,
» Undantem hostili sanguine vertit equum.
» Sic te Phebus amet, spiransque in carmina vires
» Pocula Castaliæ plena ministret aquæ!
» Sic tibi Spreiadum faveat pulcherrima L***,
Et corde in tenero spicula figat amor!

» Sic sua dilecto circumdet bracchia vati,
» Bracchia peninnâ candidiora nive! »

Si, en faveur de quelques lectrices, on désire une traduction de ces vers, je hasarderai celle qui suit:

« Si vous demandez à quoi je m'occupe, ô Mérian, le » plus chéri des mortels, voyez la Muse qui vient à moi, » une couronne sur la tête, et qui, après avoir révéré la » gloire du fleuve protecteur de ce doux asile, chante le » premier des humains, et l'enfant issu de la race des » dieux *; au milieu de ces fleurs, dans ce petit bocage, et » au doux murmure du zéphyr qui se joue dans la chevelure de la nymphe de la Sprée, dont Sulzer embellit les » bords de gazons parfumés, dans les moments où il quitte » le sanctuaire de Minerve et les études profondes.

» En faisant venir ces plantes des extrémités de la terre, » plus loin que le Tanaïs et que la demeure occidentale des » Hespérides, Sulzer n'a point eu pour objet de leur faire » regretter, en les abreuvant des eaux d'un autre ciel, le » soleil et les pluies de leur sol natal. Son but a été de faire » lire le nom de Frédéric sur leur écorce inconnue, d'entendre le souffle du zéphyr répéter ce nom à leur feuillage » étranger, et de voir les Dryades d'un monde lointain couvrir ce héros d'une ombre nouvelle, et apprendre à ployer » par respect leurs rameaux lorsqu'il touche sa lyre sacrée, » maintenant qu'il a posé le casque et le bouclier ensanglanté, et que, se laissant fléchir par des guerriers désar-

* La princesse royale venait d'accoucher.

» més, il détourne loin d'eux son cheval, sur lequel ruis-
» selle le sang ennemi.

» Pour vous, puisse Phébus vous aimer toujours, vous
» inspirer sans cesse le même enthousiasme, et vous ver-
» ser à pleine coupe les eaux de Castalie! Puisse L***, la
» plus belle des Spréiades, vous être favorable! Puisse l'A-
» mour enfoncer dans son cœur tendre le plus pénétrant
» de ses traits, et que cette nymphe serre son poëte chéri
» dans ses bras, dans ses bras plus blancs que la neige de
» l'Apennin! »

J'ai parlé du comte Algarotti comme ayant un esprit plus superficiel que profond; et en effet, qui est-ce qui le lit aujourd'hui, du moins dans la vue de s'instruire? Malgré toute la finesse et l'apparente modération que la politique lui prescrivait, il n'a pu s'empêcher de calomnier la France, où il avait reçu une honorable hospitalité, et la langue française, qu'il n'était pas digne de juger; c'est ce que je démontrai dans le temps à l'académie de Berlin, dans un mémoire que je lus peu après l'édition des œuvres de ce brillant Italien. Il cherche à décrier notre langue, en la considérant comme *langue formée*, et il prouve qu'il n'a aucune notion juste et réfléchie de ce qui constitue la formation des langues.

L'ABBÉ DE PRADES.

Je dirai peu de chose de cet abbé, que je n'ai jamais vu ; car il vivait fort retiré et presque oublié depuis plusieurs années, dans son canonicat de Glogaw en Silésie, lorsque j'arrivai à Berlin. Mes *Souvenirs* en ce qui le concerne se réduisent à deux points : la cause de sa disgrâce, et la conduite de Frédéric envers ses héritiers.

Pendant la guerre de sept ans, l'abbé de Prades, qui s'était retiré à Magdebourg, y fut arrêté comme traître envers le roi : quand je dis *arrêté*, je me sers d'un mot qui doit être modifié ; l'abbé ne fut retenu que chez lui ; il ne le fut que peu de jours, après lesquels il eut la ville pour prison. Cette sorte de détention dura quelques mois, pendant lesquels il est aisé de concevoir qu'il écrivit beaucoup au roi, et probablement sans en avoir de réponse, si ce n'est la notification de l'ordre de se retirer en son canonicat à Glogaw, avec le

conseil très sérieux d'y vivre tranquille, de ne pas sortir de cette ville sans nécessité, et surtout de ne s'y mêler et de ne parler de rien. Ce résultat fait présumer qu'il n'y eut point de preuves contre lui, que l'on ne voulut pas avoir l'air de l'avoir jugé avec trop de précipitation, et que l'on eût été embarrassé d'avoir autour de soi un homme envers qui l'on avait été injuste. D'ailleurs, l'abbé de Prades était un de ces hommes instruits, réfléchis, et cependant assez ordinaires, que Frédéric renvoyait au bout de quelque temps, parcequ'en bon vampire il les avait suffisamment sucés et épuisés. Du moins est-il vrai qu'il ne l'a jamais regretté, et même n'en a presque jamais parlé. Mais de quoi cet abbé avait-il été accusé, et quel avait été son accusateur ?

Je n'ai eu à recueillir sur ces deux questions que des réponses laconiques, telles qu'on les donne sur des matières délicates dont on n'aime pas à parler. Néanmoins j'ai vu, par ces réponses mêmes, que ce pauvre abbé de Prades avait été dénoncé au roi comme ayant des correspondances secrètes, et par conséquent criminelles avec les Autrichiens ou les Français. J'ai bien vu que tout le monde était parfaite-

ment convaincu de son innocence : il ne restait à personne le moindre doute là-dessus. J'ai vu aussi qu'en général on le plaignait, et qu'il s'était conduit de manière à ne point mériter d'avoir des ennemis ; et toutefois il en avait eu, puisqu'on l'avait accusé, ou, pour mieux dire, calomnié. Mais quel avait été son calomniateur ? C'est ici que la réticence était extrême : j'ai trouvé peu de personnes qui osassent me désigner le coupable. « Un ennemi » caché, me disait-on ; un courtisan adroit : » voyez, cherchez à quel homme de cet ordre » le pauvre de Prades pouvait faire ombrage. » C'est par ces sortes de détours qu'on reportait mes pensées vers le très redoutable abbé Bastiani. Je ne sais jusqu'à quel point mes soupçons à cet égard m'ont approché ou éloigné de la vérité, mais il est vrai que je ne suis parvenu à rien de plus.

Lorsque l'abbé de Prades mourut (ce fut quelques années avant que je quittasse ce pays), le roi, qui savait déjà ou qui apprit que ses héritiers n'étaient pas riches, ordonna que l'on réalisât avec soin tout ce qu'il avait laissé de biens ou d'effets pour le leur envoyer. On trouva parmi ses manuscrits une traduction

de Tacite en fort bon état et complète : le roi l'adressa à l'académie, avec ordre de l'examiner, et de chercher quelque libraire qui voulût l'acheter, si elle méritait les honneurs de l'impression. M. Mérian fut chargé de cette commission ; et son rapport fut que la traduction était très bien écrite, et aussi fidèle qu'elle pouvait le devenir en français. Malheureusement aucun libraire de Berlin ne voulut traiter de ce manuscrit, que l'on renvoya au roi, qui le fit parvenir à la famille de l'abbé de Prades. J'ai toujours été surpris qu'on ne l'ait point fait imprimer en France, et que même on n'en ait jamais reparlé. Du reste, Frédéric avait présumé qu'on en pouvait tirer au moins cent louis, somme qu'il avait fixée dans sa lettre.

LA METTRIE.

Je ne sais pas comment ce médecin était parvenu à être connu de Frédéric, à en être désiré, à en être bien reçu et constamment bien traité. Il était mort long-temps avant mon arrivée à Berlin; aussi n'ai-je appris sur son compte que des choses assez vagues, et à peine une ou deux anecdotes remarquables.

Comme Frédéric était de son temps encore jeune et plus patient, ou moins roi dans sa société, et que La Mettrie était ou plus philosophe, ou plus libre et insouciant qu'on n'a coutume de l'être, il s'était mis avec ce roi sur le pied de la plus grande familiarité. Ainsi il entrait chez lui comme chez un ami. Il se couchait sur les canapés. Quand il faisait chaud il ôtait son col, déboutonnait sa veste, et jetait sa perruque sur le parquet. On conçoit bien qu'il usait d'autant de liberté dans ses idées, ses propos et son ton. En un mot, La Mettrie

agissait en tout envers Frédéric comme envers un camarade. Frédéric, encore enthousiasmé de tout ce qui était philosophique, ne voyait aucun inconvénient dans cette sorte d'aisance, dont il s'est guéri par la suite. Voltaire a été le dernier qui ait joui de cette aisance devant lui : mais Voltaire était beaucoup plus âgé, et Frédéric, en 1750, n'était encore qu'à l'époque qui sépare les deux âges ; d'ailleurs Voltaire avait une prépondérance si marquée du côté de l'esprit et des talents, qu'on ne pouvait lui refuser ce qu'on avait accordé à d'autres : aussi a-t-il été le dernier qui parfois ait pu entièrement oublier le roi dans la société de ce monarque.

La Mettrie avait une imagination dont il n'était pas le maître. Matérialiste absolu et prononcé, il avait presque peur de tout. Un brave et digne Berlinois, qui vit encore, fut très surpris, en faisant avec lui la route de Potsdam à Berlin, de le voir assailli, durant un orage assez violent, de toutes les frayeurs dont les âmes les plus faibles sont susceptibles. Un homme aussi peu maître de lui-même devait être, par ses inconséquences, très original et très plaisant, d'autant plus qu'il avait de l'es-

prit, du trait, des connaissances et de la gaieté. J'ai remarqué qu'il n'avait eu aucun ennemi en Prusse, comme, d'un autre côté, on y avait conservé peu de considération pour lui.

La Mettrie devait moins résister à ses passions que la plupart des hommes; et comme il était assez replet, et médecin, on peut bien s'imaginer qu'il était fort gourmand. C'est ce défaut qui a terminé sa carrière bien avant la vieillesse. Un pâté lui fut servi; il le trouva excellent, il en mangea avec excès, et de là une indigestion, dont il mourut au bout de vingt-quatre heures.

LE CHEVALIER MASSON.

Peu de temps après que Voltaire eut quitté la Prusse, M. de Gotter, ministre de la poste, revint des eaux de Spa. C'était un homme assez aimé, mais placé à la tête des gourmands les plus renommés de ce pays. Ce ministre parla au roi avec un enthousiasme extraordinaire d'un Français qu'il avait vu à Spa, et qu'il assurait être encore plus étonnant comme homme d'esprit et bien né, que comme homme savant, quoique d'ailleurs il sût tout ce qu'on pouvait savoir. Ce Français était un Franc-Comtois, nommé M. *Masson*, capitaine dans le régiment de Champagne, et chevalier de Saint-Louis. Frédéric se laissa persuader que M. le chevalier Masson était en effet une merveille; et, par une sorte d'espièglerie, il n'était pas fâché de pouvoir faire mettre dans les gazettes qu'immédiatement après que Voltaire l'avait abandonné, d'autres hommes d'un grand mérite s'étaient empressés de s'attacher à son service,

il chargea M. le ministre d'écrire à cet homme rare que s'il voulait venir se fixer et philosopher à Potsdam, il lui offrait la clef de chambellan en échange de la croix de Saint-Louis, et une pension de quatre mille francs, pour le dédommager du produit de sa compagnie. M. Masson répondit qu'étant engagé au service de son souverain, il ne pouvait pas quitter sans un congé, que l'honneur ne lui permettait pas de demander lui-même. Le chevalier de la Touche, lieutenant-général, que quelques personnes ont dit être le père de d'Alembert, était alors ministre de France à la cour de Prusse. Il sut la négociation entamée par M. de Gotter, et la réponse de M. Masson; et il crut devoir en donner avis à sa cour, et observer qu'il serait toujours très important d'avoir auprès du roi de Prusse des Français qui en fussent bien venus, et sur l'attachement desquels on pût compter. En conséquence de cette dépêche, le ministre de la guerre écrivit à M. Masson que sa majesté très chrétienne ayant appris que le roi de Prusse désirait l'avoir auprès de lui, elle lui faisait dire qu'elle verrait sans aucune sorte de peine qu'il acceptât les offres qu'on lui faisait, supposé d'ailleurs que

ce parti et les conditions lui convinssent, et qu'en ce dernier cas on lui donnerait un congé motivé comme il le désirerait. M. Masson, alors, écrivit à M. de Gotter qu'il était aux ordres du roi de Prusse, auprès duquel il allait incessamment se rendre.

Pour peu que l'on se fasse une juste idée du caractère de Frédéric II, on concevra qu'il n'eut rien de plus pressé, à l'arrivée de M. Masson, que de le mettre à diverses épreuves, afin de le connaître, de le juger, et même de profiter de ses talents, si cet homme avait réellement tout le mérite qu'on lui attribuait; mais il ne fut pas long-temps à se convaincre que ce n'était pas à des gourmands qu'il fallait s'en rapporter pour remplacer Voltaire.

M. Masson était, sous tous les rapports, beaucoup trop au-dessous de celui dont on l'établissait le successeur. Voltaire brillait presque également par tous les talents qu'il avait le bonheur de réunir; et M. Masson n'a jamais prouvé, que je sache, qu'il en ait eu aucun. Il est vrai néanmoins qu'il était savant et homme d'esprit; mais son esprit était plutôt singulier et original que juste et solide, et sa science n'embrassait guère que les auteurs classiques et les critiques

estimés; il semblait qu'il sût par cœur les uns et les autres. Aussi sa bibliothèque, qui était assez nombreuse, n'embrassait-elle, avec ces deux sortes de livres, qu'une très grande collection de journaux littéraires. Quant à son esprit, on en jugera par les deux ou trois anecdotes que je vais rapporter.

Je ne sais à quel propos je parlai de lui à M. le comte d'Esterno, ministre de France à Berlin, vers 1782, c'est-à-dire long-temps après que ce M. Masson nous eut quittés. Il se trouva que M. d'Esterno, qui, lui-même, était Franc-Comtois, le connaissait; et voici l'un des traits qu'il eut à m'en raconter: « M. Masson, » jeune encore, mais déjà officier, eut quelques » courses à faire dans sa province avec son père. » Ils prirent place dans une de ces voitures pu- » bliques qu'on nomme *diligences*, et qui alors » s'appelaient *coches*. Là, ils ne trouvèrent d'au- » tre compagnie que celle d'un jésuite, qui lui- » même était de Franche-Comté. La conversation » tomba sur la province qui les intéressait si » directement tous les trois, et le jeune Masson » avança et soutint avec chaleur et persévérance » que dans leur province il n'y avait que des » bêtes; que c'était tout au plus si l'on pouvait

» s'y élever jusqu'à la sphère du sens commun
» le plus matériel; que jamais elle n'avait pro-
» duit aucun homme célèbre ou digne de l'être,
» dans quelque genre que ce fût, au moins dans
» ceux qui tiennent aux talents et au génie;
» qu'il suffisait, pour s'en convaincre, de par-
» courir la liste de ceux qui se sont le plus dis-
» tingués dans les sciences et dans les lettres,
» liste où l'on ne trouve pas un Franc-Comtois.
» Le père combattit ce paradoxe injurieux au-
» tant qu'il le put : il cita des auteurs que le fils
» critiqua et maltraita. Alors le jésuite prit la
» parole à son tour, et dit au jeune détracteur
» de leur patrie : — Monsieur, quelque éloigné
» que je sois de penser comme vous sur ce point,
» je remarque néanmoins que vous vous dé-
» fendez avec tant d'adresse, qu'il est impossible
» de ne pas convenir que, tout Franc-Comtois
» que vous êtes, vous avez infiniment d'esprit.
» Vous ne me nierez pas que monsieur votre
» père en a beaucoup aussi; tous ceux qui ont
» l'honneur de le connaître en conviennent;
» et vous êtes, monsieur, trop bien né, trop
» bon fils et trop juste, pour vous élever ici
» contre une réputation si bien établie. Pour
» moi, qui suis également votre compatriote,

» vous êtes trop poli pour me dire en face que
» je ne suis qu'une bête : ainsi, monsieur, nous
» voici trois Francs-Comtois que le hasard a
» réunis dans cette voiture, et ces trois Francs-
» Comtois sont même à vos yeux trois hommes
» d'esprit! Avouez-que cela ne se peut trouver
» que dans les pays où il y en a beaucoup. —
» Le jeune Masson fut obligé de noyer sa mau-
» vaise thèse dans les formules de la politesse. »

Frédéric, toujours pressé d'évaluer l'esprit des autres, et d'en tirer parti, avait tous les jours M. Masson à dîner; et, de plus, il ne manquait guère, après le repas, de causer pendant quelque temps avec lui, en se promenant dans le salon voisin de la salle à manger. Dans un de ces derniers entretiens, le roi lui dit un jour : « Faites-moi le plaisir de me dire
» quel est, selon vous, le plus grand capitaine
» qu'il y ait eu au monde? Je me suis souvent
» fait cette question à moi-même, et n'ai jamais
» pu la résoudre d'une manière précise et défi-
» nitive. A la vérité, je me suis, en dernier résul-
» tat, arrêté surtout à trois hommes, Alexandre,
» Annibal et César. Je crois voir assez claire-
» ment que ceux-là l'emportent sur tous les au-
» tres; mais lequel des trois s'est élevé au-des-

» sus de ses rivaux? C'est là où gît la difficulté.
» Je vous dirai bien encore que je penche fort à
» préférer Annibal et César au grand Alexandre.
» Celui-ci avait d'habiles généraux et d'excel-
» lents soldats contre des peuples efféminés ou
» barbares : je suis loin d'oublier combien il
» était digne de commander aux uns et aux
» autres : je ne méconnais ni sa brillante valeur,
» ni son extrême activité, ni son génie rare et
» toujours grand ; cependant il me paraît infé-
» rieur aux deux premiers, quant à l'étendue
» et à la fécondité de ce même génie, pour ce
» qui concerne la science militaire. Il reste donc
» à prononcer entre ces deux derniers, et c'est
» là ce qui m'arrête. A la vérité, Annibal me
» semble encore assez souvent supérieur même
» à César, mais je n'ose me laisser aller à cette
» opinion. Ainsi je reprends ma question dans
» sa généralité, et je vous demande quel est
» l'homme de guerre que vous regardez comme
» le plus grand capitaine qui ait existé? —
» Sire, le plus grand capitaine qu'il y ait ja-
» mais eu, selon moi, c'est Henri IV. » Cette
réponse fit sur l'esprit de Frédéric l'effet que
produit sur nous une grande surprise, une
plaisanterie déplacée, ou bien une ineptie.

Cependant il se modéra par respect pour Henri IV, et se contenta de répliquer que personne au monde n'estimait et ne chérissait Henri IV plus que lui ; qu'il le regardait comme homme d'esprit et très aimable, comme chevalier preux et très galant homme, comme excellent roi et père de ses peuples, mais que ce prince n'avait fait la guerre qu'accidentellement et par nécessité ; que la qualité de guerrier n'avait été chez lui qu'une qualité secondaire, et que comme ce n'était pas son premier trait caractéristique, il ne fallait pas le porter ici en ligne de compte ; d'où il arrivait que, revenant à sa question, il retombait toujours sur Annibal. « Et moi, sire, reprit » Masson, sur Henri IV. » En tout autre moment, le roi se serait probablement fâché : heureusement pour son chambellan, il se trouva de bonne humeur. La scène lui parut comique, et il résolut de s'en amuser durant quelques moments. Il prit donc l'air et le ton d'un homme qui, réfléchissant bien profondément sur ce qu'il va dire, fait plusieurs pas en silence, et finit par ces mots, *Oui, tout bien considéré, Annibal ;* et Masson, qui marche à côté de lui un demi-pas en arrière, imite le

même jeu, et redit à son tour, *Oui, Henri IV*. La promenade, le silence, tout continue de la même manière, l'un répétant de temps en temps, *Annibal;* et l'autre répliquant bien fidèlement, *Henri IV;* jusqu'à ce qu'enfin sa majesté rentrât dans son cabinet, en redisant encore avec un grand éclat de rire, *Annibal;* sur quoi Masson ne manqua pas, avant de s'en aller, de faire répéter aux échos du salon, *Henri IV*.

Cette scène fit beaucoup perdre à M. Masson dans l'esprit du roi, qui depuis ce jour ne le regarda plus que comme un original qui n'avait pas le sens commun, et qui ne pouvait lui servir que de bouffon.

Peu après, madame la princesse Amélie, sœur du roi, passa par Potsdam en revenant de prendre possession de son abbaye et principauté souveraine de Quedlinbourg. Frédéric voulut retenir sa sœur auprès de lui pour un jour ou deux; il lui donna même un repas de cérémonie, comme à une princesse souveraine, et il y fit inviter M. Masson, dans l'idée que celui-ci pourrait aider à la conversation, et peut-être égayer la compagnie par quelques originalités inattendues. Le roi, en cette cir-

constance, ne se trompa qu'à demi : M. Masson fut très original, mais il ne fit rire personne. « Madame, » dit-il à la princesse Amélie, vers la fin du repas, dans un de ces moments de silence d'où il crut devoir retirer la compagnie, « lorsque M. le duc d'Orléans, régent de » France, donna l'abbaye de Chelles à made- » moiselle d'Orléans, sa fille, il lui dit : Ma fille, » vous ferez trois vœux : le vœu d'obéissance, » et vous commanderez; le vœu de pauvreté, » et vous serez riche; enfin le vœu de chasteté, » et vous le garderez si vous le pouvez. » A ce propos, qui ne pouvait manquer de rappeler de trop cruels souvenirs, tout le monde baissa les yeux; le silence fut plus profond qu'auparavant, et l'on attendit le moment de se lever de table pour quitter M. Masson, et ne le revoir jamais. En effet, depuis ce dîner, il n'a plus été appelé; on a même cessé de parler de lui, il a été oublié, c'est comme s'il avait disparu. Il n'a pas tardé de son côté à sentir à quel point il était déchu, et il a pris son parti en homme aussi décidé que Frédéric. Il n'a plus vu personne; il n'a plus reçu ni rendu aucune visite; il s'est renfermé chez lui dans une solitude profonde; et c'est tout au plus

s'il a pris l'air quelquefois. Il s'est enfoncé au milieu de ses livres, et ne les a plus quittés. Il ne s'est plus fait faire aucun habit, car il ne lui a plus fallu qu'une robe de chambre, ou une mauvaise redingote. Une vieille femme a eu soin de son petit ménage : réduit à une parcimonie presque incroyable, il n'a plus vécu que de quelques herbages. On prétend, en un mot, que jamais sa dépense n'a outre-passé la somme de dix sous par jour. C'est ainsi qu'il a vécu pendant plus de vingt ans. Il était parvenu à se faire tellement oublier, qu'on ne le connaissait plus à Potsdam, et que c'eût été bien en vain qu'on y eût demandé de ses nouvelles ; il était aussi parvenu à tellement oublier le monde, qu'il n'a pas su un mot de cette guerre de sept ans qui a rendu Potsdam désert autour de lui pendant si long-temps; car, quelqu'un parlant de cette guerre en sa présence, après qu'on en fut revenu, il demanda de quelle guerre on parlait, et l'on vit son étonnement, et la peine qu'il avait à croire qu'il eût été seul durant tant d'années.

Je l'ai rencontré un jour chez un libraire à Berlin, où il était venu pour remettre le produit de ses épargnes à un banquier bien affidé

bien discret, et chargé de les faire passer en France. Il soutint quelques opinions frappantes par leur originalité, et qui furent cause qu'après son départ je demandai qui il était. Il avait un habit noir, bien déformé, bien usé, et même rapetassé; et l'on m'assura qu'il ne lui en restait pas d'autre.

Enfin, après tant d'années de retraite, le roi raya son nom sur les états de paiement, et lui fit dire qu'il était libre d'aller où il voudrait. « Je sais bien, » disait à ce sujet M. Masson, « que je suis absolument inutile au roi, mais » ce n'est pas moi qui ai demandé à lui être at- » taché; c'est lui qui m'a sollicité: il ne m'a » donné que l'équivalent de ce que j'avais en » France, et je lui ai sacrifié de plus mes espé- » rances: car à quel grade serais-je parvenu, » si j'avais continué de servir mon roi? De com- » bien mon sort ne pourrait-il pas être amé- » lioré? En me renvoyant comme il le fait, me » donne-t-il seulement la pension de retraite » que j'aurais eue chez moi? Il ne me donne » rien; et je puis dire, sous tous ces rapports, » qu'il commet une injustice manifeste, quelque » inutile que je lui aie été. »

Il partit pour retourner en France avec tous

ses livres, ce fut là son mobilier; et il alla achever sa carrière dans sa province, où l'on peut présumer qu'il n'aura pas éprouvé de besoins, ses économies de vingt ans au moins, et leurs intérêts composés, ayant dû lui procurer une rente bien plus forte que les appointements de quatre mille francs qu'il avait à Potsdam.

CONCLUSION DE CET OUVRAGE.

Je termine ce recueil, parcequ'en cherchant à peindre le plus grand homme du dix-huitième siècle, sous le point de vue que j'ai indiqué dans ma préface, je n'ai point eu pour objet de tout dire. Je n'ai voulu que choisir et rassembler ce que les détails de sa vie m'ont offert de plus caractéristique; et, à cet égard, il me semble que ma tâche est remplie. Du reste, n'ayant entrepris cet ouvrage que dans le dessein de proposer aux hommes un grand et illustre sujet, soit d'imitation, soit de méditation, je n'ai voulu ni séduire, ni tromper. Je n'ai dissimulé ni les torts, ni les faiblesses; je n'ai écarté que les calomnies. C'est un héros-homme, un héros d'histoire, et non un héros-dieu, un héros de roman, que j'ai cherché à faire connaître; et dès lors j'ai pris les traits propres à en former la physionomie, non dans les actes d'apparat, que l'imagination ne manque jamais d'agrandir et d'embellir, c'est-à-dire

de défigurer, mais dans les actions les plus simples et les plus ordinaires, lesquelles n'admettent guère d'autre ornement que la vérité.

Un funeste préjugé me paraît avoir exercé jusqu'à présent un trop grand empire sur la plupart des historiens. Ils se sont persuadés qu'il n'y a que les faits éclatants qui soient dignes de leur muse ; il est vrai que les faits de ce genre rendent leurs ouvrages plus brillants ; mais ne les rendent-ils pas moins utiles, ou même nuisibles à la saine morale ? Nos savants naturalistes et chimistes, qui sont aussi des historiens (les historiens de la nature), ont fait faire depuis peu d'années des progrès infiniment précieux aux sciences qu'ils cultivent, parceque, plus sages que leurs laborieux et respectables devanciers, ils ont abjuré cet esprit de système qui prétend deviner et devancer les faits, et se sont religieusement astreints à n'étudier qu'en elle-même cette nature que l'on ne parvient à vaincre, dit Bacon, qu'en la suivant. Eh bien, que l'histoire morale, adoptant la même méthode, soit plus strictement asservie aux mêmes procédés, et l'on sera étonné des avantages qui en résulteront. Dans ce champ non moins étendu, non moins impor-

tant à cultiver, non moins difficile à défricher, choisissons de cette sorte les sujets les plus propres à nos expériences. Épions avec sagacité, et recueillons les détails des phénomènes que nous y découvrirons. Ne songeons qu'à être fidèles et vrais, et nous parviendrons au véritable système de la morale, de même que nous vaincrons la nature, parceque nous aurons su la suivre.

FIN.

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS DANS LE TOME CINQUIÈME.

Frédéric-le-Grand, son académie, ses écoles, et ses amis philosophes et littérateurs. 1
Académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin 2
Classe de physique. 20
—— de mathématiques. 38
—— de philosophie spéculative. 45
—— de belles-lettres. 73
Instruction publique 137
Instruction remise aux professeurs par ordre du roi et signée de sa main. 144
De l'académie . . . . . *ibid.*
De la police intérieure 154
Choix des personnes employées et attachées à cette école. 161
Tableau historique de l'école civile et militaire . . 171
Amis de Frédéric-le-Grand, philosophes et littérateurs. 215
Le conseiller Jordan. . . . . *ibid.*
Voltaire. 234
Maupertuis 309
Le marquis d'Argens 317
Le Catt. 373

Quintus, les deux Favra et l'abbé de Paw. 377
Algarotti et Michélessi 394
L'abbé de Prades. 400
La Mettrie. 404
Le chevalier Masson 407
Conclusion de cet ouvrage 420

FIN DE LA TABLE.

TABLE ANALYTIQUE.

A.

Ablancourt (d'). Anecdote piquante; (I), 12.

Achard (le Pasteur), oncle du chimiste. — Son portrait; (V), 56. — Sa femme, 57.

Achard, chimiste profond. — Son opiniâtreté au travail; (V), 36.

Achard, conseiller de justice; (V), 43.

Achkoff (la princesse d'). Son aventure aux Tuileries; (III), 167. — Son passage à Berlin, 168. — Dîner. — Elle invite M. le baron de Stutterheim, 324.

Adam, célèbre sculpteur au service de Frédéric. — Modèle la statue du feld-maréchal de Schwerin; (I), 275.

Aderkass (d'), ancien officier du régiment des gardes; (I), 244. — Se perce de quatorze coups de couteau; (II), 355.

Aiguillon (le duc d'), ministre des affaires étrangères de France; (IV), 42.

Aiguillon (mademoiselle d'). Sa querelle avec mademoiselle de Guines, à l'abbaye de Panthemont; (III), 246.

Alembert (d') détermine l'auteur à se rendre en Prusse. — Épigramme du roi contre d'Alembert; (IV), 112. — Son séjour à Berlin. — Accueil amical de Frédéric; (V), 92. — Invite le roi à faire célébrer un service funèbre en l'honneur de Voltaire inhumé à Scellières, 291. — Frédéric accède à cette proposition, 293.

Algarotti (le comte), littérateur. — Très souple et fort adroit, par-dessus tout excellent homme; (V), 392.

Alvensleben (d'), ministre attaché au grand directoire; (IV), 63.

Amélie d'Angleterre (la princesse). Projet de mariage avec Frédéric. Il reste sans exécution par l'effet des intrigues dont Guillaume Ier est la dupe; (I), 169.

Amélie de Prusse (la princesse), désignée pour épouser le prince royal de Suède. — Sa sœur Ulrique est préférée. — Dépit d'Amélie. — Abbesse de Quedlinbourg. — Idée sur elle; (II), 273. — Sa faiblesse pour les diseurs de bonne aventure, 281. — Ses infirmités, 288. — Sa mort, 289.

Amon (le baron d'), ancien ministre à La Haye et à Paris (IV); 43. — Réponse du roi, 46.

Ancillon, père et fils, le premier profond métaphysicien, le second connu par des Essais sur l'histoire et la politique; (IV), 71.

Anhalt (le comte d'), général; (III), 8. — Son ascendant sur Guillaume Ier; (II), 16. — Un mot sur sa naissance et sa fortune militaire; (IV), 308.

Anières (d'), fiscal général; (IV), 53.

Apitsch, mercier banqueroutier; (IV), 338.

Archambaud (d'), enrôleur sous Guillaume Ier. — Aventure qui lui arrive à ce sujet; (II), 52, etc.

Argens (le marquis d'). Sarcasme lancé par le roi; (I), 36. —

Aventure originale en Turquie; (V), 317.—Trait de franchise, 326.—*Rouerie littéraire* du Philosophe de Ferney, 329. — Empêche le roi d'exécuter un suicide, 351. — Sa pusillanimité. — Crainte de la mort. — Anecdote curieuse, 341. — Son mariage, 349. — Mystification du roi, 353. — Son départ de Prusse. — Sa mort à la suite d'une indigestion, 368.

Amestedt (d'); (II), 131.

Argat (d'). Sa présence d'esprit. — Son dévouement; (IV), 179. — Sa récompense, *ibid.*

Arnim (le baron d'); (III), 85.

Arnold (le meunier). Justice rendue. — Histoire peu connue; (IV), 20.

Arnstedt (d'); (II), 131.

Aufresne, tragédien français, est admis auprès de Frédéric; (III), 208.

B.

Backer, enrôlé comme soldat au service de Prusse; M. Thiébault obtient son congé du prince Henri; (II), 129.

Bacular d'Arnaud. Sa mésintelligence avec Voltaire; (V), 255. — Sa disgrâce, 256. — Ecrit insidieux, 280.

Barberini (mademoiselle), danseuse italienne attachée à l'opéra de Berlin; (IV), 189.

Bardt (M.), savant de Leipsick; (IV), 339.

Barrow, fonde une école; (IV), 340.

Bastiani (l'abbé). Son portrait; (III), 41. — Bon mot. — Trait curieux, 42.

Beaumarchais fait copier le *testament* de Voltaire et en envoie la copie à Frédéric; (I), 286.

Beausobre (de), fils du pasteur; (V), 55. — Nommé censeur des gazettes de Berlin. — Son usage immodéré du café, cause de sa mort, 56.

Beckelin (de), précepteur de Guillaume; (II), 11. — Son renvoi et les motifs; (II), 107. — Son portrait; (V), 45.

Belitz, médecin. — Un mot sur lui; (III), 312.

Belleville (de), inconnu, recommandé à M. Thiébault; (III), 119.—Aventure, 120 et suivantes.

Belleisle (le maréchal de). Fait important pour le lecteur; (IV), 183.

Bérézin, l'un des secrétaires du prince Dolgorouki, cousin germain de Potemkin; (III), 348.

Bérézin, père du précédent, oncle de Potemkin; (III), 350.

Bernard, Français qui a l'intendance des postes; (IV), 97.

Bernardin de Saint-Pierre, officier du génie. — Un des meilleurs prosateurs du siècle dernier, ami du prince Dolgorouki; (III), 341.

Bernocilly; (V), 42.

Bielfeld (le baron de), auteur des *Institutions de politique*; (III), 150.

Bigot, copiste français; (V), 315.

Biron (le duc de), dit duc de Lauzun. — Séjourne à Berlin; (III), 142.

Birré, avocat. Son voyage à Berlin. — Sa rencontre avec le prince Frédéric de Brunswick; (III), 161.
Bitaubé, de l'académie de Berlin, membre de l'Institut de France; (V), 82. — Son arrestation pendant la révolution, 83.
Blasspiel (mademoiselle), gouvernante des princesses Ulrique et Amélie. — Remplace une demoiselle de Monbail dans ces fonctions; (III), 2.
Blumenthal (madame la veuve de), grande gouvernante de la princesse de Hesse-Cassel, femme du prince Henri. — Un mot sur elle; (II), 147.
Bode, astronome plein d'érudition; (V), 43.
Boden (de), premier maréchal de la cour du prince Henri. — Un mot intéressant sur lui; (II), 149.
Bonnin (madame la veuve). Sa faiblesse au jeu; (II), 278.
Borck (de), gouverneur de Guillaume II. — Son renvoi et l'occasion; (II), 107.
Borelly. Son idée sur l'art oratoire, ou plutôt sur l'*orateur*; (I), 115. — Successeur de M. Toussaint à l'école militaire; (V), 200.
Bouillé (le marquis de). Son voyage à Berlin; (III), 142.
Bourdais, l'un des traducteurs du Dictionnaire général des beaux-arts, 49.
Bouton (de); (V), 170.
Brantd (mademoiselle de), dame d'honneur de la reine régnante; (III), 3.
Braux (de), décoré de l'ordre de l'Aigle-Noir — Exemple remarquable de régularité dans l'accomplissement de ses devoirs; (IV), 283.
Brédow (mademoiselle de), dame d'honneur de la reine-mère Sophie Dorothée, depuis madame de Krauth, et ensuite épouse de M. de Werels, ministre de Hollande; (II), 60.
Brenckenhoff; (IV), 329.
Brière (de). Trait qui l'honore; (IV), 104, 117.
Broglie (le maréchal de), gouverneur de Strasbourg, découvre le roi Frédéric déguisé sous le nom et l'uniforme d'un comte de Prusse; (I), 210. — Sa maladresse, 213.
Brunswick (le prince héréditaire de), frère aîné des princes Frédéric-Auguste et Guillaume de Brunswick, aujourd'hui duc régnant; (II), 360.
Brunswick (la duchesse de). Son arrivée à Berlin; (II), 269. — Chapitre qui la concerne, 290. — Regrets qu'occasione sa mort, 3 7.
Buddenbrock (de). Attaché à la cour; (III), 343. — Est cause de la décadence de l'école des gentilshommes; (V), 185, 199. — Contestation entre M. Thiébault et lui, 203.
Buffon (M. de) le fils à Berlin; (III), 155.
Bülow (mademoiselle de), dame d'honneur de la reine-mère; (III), 2.
Büsching, célèbre géographe; (IV), 79. — Plein de vanité et peu indulgent, 80.
Busenbaum; (II), 7.

C.

Cagliostro. Illuminé; (IV), 340.
Calsabigi, Italien, réformateur de la loterie de Gênes; (IV), 94. — Travaille à l'établissement de la loterie à Berlin, 95. — Fait le projet d'une régie et administration du tabac, 96.
Candie (de), très forte lame, tué en duel par M. Delattre; (IV), 103.
Canorgue (le comte de la), neveu du marquis d'Argens, se marie en Prusse avec la fille du banquier Coffkouski; (V), 335.
Canorgue (madame la comtesse de la), femme du précédent, 342.
Castillon (de) le père, mathématicien; (V), 14, 42.
Castillon (de) le fils, l'un des directeurs de l'académie et professeur de mathématiques à l'école militaire; (V), 42.
Catherine II. Anecdote peu connue. — Détails sur sa jeunesse; (III), 360. — Reçue à l'académie de Berlin; (V), 113.
Catsch (madame de), gouvernante de la jeune reine; (III), 2.
Catt (le). Son titre. — Ses fonctions; (I), 130. — Chapitre qui le concerne; (V), 372. — Académicien, pensionnaire et rentier, 373. — Meurt aveugle, 374.
Centerner, écuyer assez estimé; (V), 156.
Charles. Le margraff, cousin germain du margraff de Schwedt et du margraff Henri (II), 67.
Charpentier, mot qui le caractérise; (II), 69.
Chateauroux (madame de). Opinion du roi sur elle; (II), 114.
Chatelet (madame du). Relation avec Frédéric; (V), 238.
Chazot (de), Français réfugié à Berlin, et officier supérieur; (IV), 186. — Plaisanterie qu'on lui attribue. — Refroidissement avec Frédéric, 187.
Chevalier, peintre vernisseur, remplace Martin; (I), 276.
Chinon (le comte de), petit-fils du maréchal de Richelieu. — Son voyage à Berlin; (III), 142.
Clarke, général anglais, séjourne quelque temps à Berlin; (II), 350. — Jeu de mot, 351.
Clément. Sa cruelle histoire; (IV), 84 et suivantes. — Sa mort, 87.
Cobentzel (le comte de). Première mission diplomatique. — Aujourd'hui ministre à Vienne (III), 281.
Cobourg (le prince de), neveu de la reine, capitaine dans un régiment de Berlin; (III), 316.
Coccei (de), chancelier; (III), 7. — Circonstances anecdotiques sur lui et ses enfants; (IV), 189. — Son fils aîné épouse mademoiselle Barberini, danseuse à Berlin, et devient président du tribunal supérieur de Glogaw où il meurt; (II), 190.
Cochois (mademoiselle), comédienne française attachée à

Berlin, femme du marquis d'Argens, l'une des causes du discrédit de ce dernier, 349. — Dispute très gaie entre son mari et elle, 350.
Conciolini, chanteur distingué; (III), 17, 18.
Conflans (de). Son séjour à Berlin. — Anecdotes; (III), 138.
Cramer (de), chancelier; (III), 7.
Crécy (de), auteur de *la Théorie de l'impôt;* (IV), 103.
Creutzen (de), gouverneur du prince Ferdinand; (III), 7.
Czernicheff (Grégoire), général russe, est fait prisonnier; (IV), 250. — Depuis ministre de la guerre, 251.
Czertoriski (le prince Adam). Son voyage à Berlin; (III), 144.

D.

Dagdalo; (IV), 324.
Dalwig, lieutenant-général; (IV), 356.
Danckelmann. Service éminent rendu à Frédéric; (IV), 258. — Sa récompense, 259.
Daum. Anecdote historique; (II), 39.
Daun, général autrichien commandant une nombreuse armée contenue par le prince Henri; (II), 159.
Decker, libraire. Son embarras au sujet d'un ouvrage du roi; (I), 117, etc.
Denina (l'abbé), Italien attaché à la classe des belles-lettres; (V), 103.
Denis (madame), arrêtée avec son oncle M. de Voltaire; (V), 278.
Desplaces (madame), danseuse; (III), 17.
Dessaw (le prince de), époux de la jeune princesse de Schwedt; (III), 30.
Derschow (le général), fait subir à Frédéric, lors de son procès, son premier interrogatoire sous le nom du colonel Fritz; (I), 177.
Derschow (de), fils de M. Massaw; (IV, 62.
Diderot. Accueil que l'impératrice lui fait en Russie; (III), 149. — Démonstration de l'existence de Dieu par l'algèbre par un mathématicien russe, 151.
Dieu, domestique du conseiller Jordan. — Gratitude du roi envers lui; (V), 230.
Dohna (le comte de), grand-maître de la reine régnante; (III), 4.
Dolgorouki (le prince de), ami de l'abbé Francheville, envoyé de Russie; (III), 337. — Anecdotes. — Son portrait. — Sa mort en 1804, 341. — Questions à M. Thiébault, 342. — Anecdotes dignes de remarque, 44. — Sa philanthropie, 346.
Dossow (le général). Méchanceté noire dont il fait preuve envers Frédéric, lors du procès de ce dernier; (I), 177.
Dubignon, Français établi à Magdebourg; (III), 119.
Dupuis, orfèvre. — Pensionné par Voltaire. — Anecdote; (V), 300. — Déjeûner qu'il fait pour Catherine II, 302. — Potemkin projette de le garder, 305. — Il est contraint de le rendre, 406.
Duval-Poutrel, abbé, docteur

en Sorbonne. — Est en butte aux railleries du roi. — Son embarras; I, 56. — Son départ, 57.

E.

Ebernard, philosophe sectaire; (IV), 339.
Ecouville (d'), chambellan de la reine Élisabeth-Christine; (III), 4.
Edelman; (IV), 339.
Eguilles (le président d'). Trait qui peint le marquis d'Argens; (V), 368.—Contestation honorable entre celui-ci et le président, 370.
Ehrenschwert (mademoiselle d'), dame d'honneur de la reine Ulrique; (II), 261.
Eichstadt (le comte d'), a la direction de la loterie; (IV), 67.
Eisenberg, l'un des gouverneurs de l'école des gentilshommes; (V), 189.
Élisabeth-Christine, reine régnante, fille du duc Ferdinand-Albert de Brunswick Wolfenbutel; (II), 65.—Chapitre qui lui est consacré, 68.
Elisabeth-Christine. Un mot sur elle; (II), 68.—Son économie, ses charités, 70. — Dernier trait qui termine le tableau, 89.
Elliot, envoyé d'Angleterre. Son portrait; (III), 295. — Son mariage, 301.—Aventure tragique, 307. — Délicatesse de ses procédés, 309.
Elliot (madame), femme du précédent. — Ses intrigues avec Kniphausen (le beau), 30 et suiv. — Son divorce, et son second mariage; 310.
Empeytaz. Dîner auquel assistent l'abbé Raynal, M. Thiébault et M. Erman; (II), 190.
Encke (les demoiselles), les trois sœurs. Un mot sur chacune d'elles: (II), 116.
Engelbrecht, Allemand, sous-régisseur, conseiller-intime; (IV), 123.
Ephraïm, juif très riche; (V), 119.
Erman, académicien. Un mot sur lui, (II), 257.
Ernesti. Le roi va le visiter à Leipsick. — La conversation roule sur Cicéron et les langues anciennes; (I), 147.
Esterno (le comte d'), envoyé de France à la cour de Berlin; (III), 250.
Euler. Fait qui le blesse.—Son départ de Berlin; (V), 10.—Son portrait, 12.

F.

Favra (le major); (V), 380.
Favra (le capitaine). Un mot sur lui et sa famille; (V), 379.
Ferdinand (le prince), troisième frère de Frédéric; (II), 206. — Anecdote au sujet de M. Thiébault, 210.
Ferdinand (la princesse). Pleine de bonté, fille du margraff de Schwedt; (II), 207. — Sa conversation avec Borelly; 212.
Ferdinand de Brunswick (le prince), frère de la reine de Prusse, gouverneur de Magdebourg: (II), 363. — Quitte le service de Prusse. — Motif de cette résolution; 364.

FINCK OU FINCKENSTEIN (la comtesse de), veuve du feld-maréchal de ce nom, grande gouvernante de la reine-mère; (III), 2.

FINCKENSTEIN (le comte de), ministre des affaires étrangères; (IV), 57.

FORMEY, secrétaire perpétuel de l'académie de Berlin. — Son genre d'esprit, 197. — Auteur de plus de six cents volumes. — Paroles inconvenantes à la reine Ulrique; (II), 263. — Derniers mots sur lui; (V), 67 et suiv.

FOUQUÉ (de), général; (IV), 284.

FRANCHEVILLE (de), académicien; auteur d'un poëme sur les vers à soie, qui devient la cause de sa disgrâce; (II), 170.

FRANCHEVILLE (le fils). Devient secrétaire de Voltaire; (IV), 171. — Son goût pour la poésie, 172. — Se fait abbé, 173.

FRANCK; (IV), 340.

FRÉDÉRIC. Son opinion sur J.-J. Rousseau; (I), 11. — Question sur l'ellipse, 12. — Anecdotes sur J.-J. Rousseau, 15. — Réponse de ce dernier au roi, 16. — Ses sarcasmes, anecdotes, 22. — Simplicité dans ses habits, son goût pour le faste de ses ministres, 21. — Force de son esprit, 25. — Son idée sur les différentes formes de gouvernements, 26. — Son opinion sur l'imprévoyance de l'auteur de la nature, 32. — Apostrophe foudroyante au colonel Guichard, sang-froid qu'il affecte, 34. — Railleries, 37 et 38. — Ses idées bizarres sur la durée, 39. — Ses discussions théologiques avec le pasteur Achard. — Sa sagacité dans les objections, 40 et 41. — Sa pénétration sur le caractère et l'esprit de plusieurs savants, 43. — Son opinion sur Dieu, 49. — Réfutation du dogme de l'immortalité de l'âme. — Sa réponse à un académicien, 53 et 54. — Indignation contre les capucins de Breslaw. — Son ordre aux trois cordons bleus du couvent de se rendre près de lui, 59. — Effroi de ces capucins, 60. — Arguments ordinaires, ton goguenard, 64. — Son voyage en Poméranie, — sa conversation avec le jeune prince Guillaume de Brunswick, 74. — Ses idées sur l'obéissance passive que les tyrans obtiennent au moyen de la religion, 75. — Émotion du roi à l'occasion de la mort du jeune prince Henri, 81. — Note du précédent éditeur, niant la sensibilité du monarque; réfutation de cette note, par le baron Thiébault, 83 et 84. — Infortunes succinctes de Frédéric. — Haine de son père, 91. — Signe qu'il porte toute sa vie du deuil de sa mère, 93. — Question philosophique sur l'amour-propre. — Citation de d'Assas, 96. — Son éloge de Voltaire. — Sa signature. — Plaisanterie sur le nom de Thiébault, 99. — Vivacité, 104. — Son empire sur lui-même, 106. — Son opinion sur Racine, La Fontaine, 114. — Sur d'Aguesseau, 115. — Commentaire sur Peau-d'Ane, 116. — Sermon imité de Bourdaloue, 119. — Anecdote sur son attention à lire, 120 et 121. — Son opinion sur l'histoire du Bas-Empire, par

Lebeau, 122.—Réflexions sur les modes de Paris, 126. — Critique de Figaro.—Son opinion sur Molière et la littérature française, 133 et 134.— Son idée sur les aéronautes, 139.—Visites à quelques savants en Saxe, trait plaisant, 147.—Veut faire traduire des auteurs anciens, 148. — Y renonce par économie, 149. —Devient l'objet de la haine de son père. — Circonstances détaillées de ce grand évènement, 169.—Sa douleur à la vue de Katt montant à l'échafaud, 179.—Motifs de son rappel auprès de son père, 189. — Faits qui le concernent, 190. — Son mariage, 191. — Heureuse aventure qui le met en grande faveur auprès de Guillaume, 193.—On lui attribue des goûts contre nature, 197. — Son ignorance de l'orthographe française, 199.—Sa fantaisie et ses manières de voyager incognito, 202. — Son arrivée à Strasbourg; anecdotes, 206. — Autre anecdote. — Sa rencontre avec un abbé français, 213. — Son voyage en Hollande, manière piquante dont il fait la connaissance de Lecatt, 217. — Son voyage en Moravie, 220. — Sa naissance. — Son avènement au trône, 240. — Son réveil, 250. — Distribution des heures de la journée, 265.—Disposition des appartements, 270. — Sa manie pour les tabatières, 272. — Plaisanterie anecdotique sur ses chiens, 273.— Sa garde-robe, 275.—Artistes qu'il fixe à Berlin, 276. — Clémence, 282.—Repartie de son cocher, 284. — Trait confirmant sa bonté naturelle, 286. — Reconnaissance d'un de ses domestiques, anecdote caractéristique et très curieuse, 293. — Resté invariable dans ses principes, 299.—Sa mort, 300.—Tient les cartes pour la seule fois de sa vie; (II), 59.— Détails intéressants sur l'opéra de Berlin; (III), 16. — Différents mariages, 27. — Son jugement sur Lekain, 205.— Emissaires de Joseph, (II), 211.—Histoire du soldat catholique; (IV), 10.— Aventure du moulin de Sans-Souci, 16.—Etat de la poste aux chevaux, 49. — Fabrique de porcelaine à Berlin. — Fabrique d'armes, 65.—Loterie.— Métiers en soierie, 67.—Caisses, 72.—Trésor.—Commerce extérieur, 75. — Commerce intérieur, 77.—Colons, 80.— Diverses améliorations dans la régie, 102.— Opération financière, 129. — Rigueur de la discipline militaire, 141. —Aventure tragique, 144.— Anecdote curieuse, 145. — Dispositions sévères de la discipline, 164.—Aperçu sur une bataille contre les Russes, près Francfort sur l'Oder, 252. —Sur la bataille de Rosbach, 255.— Faits curieux, 263 et 264.--Manière loyale dont il finit la guerre de Hochkirchen, 272. — Le général Brasseur. — Anecdote qui cause sa disgrâce, 296. — Académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin; (V), 2. — Instruction remise aux professeurs de l'école militaire, par ordre du roi et signée de sa main. — Plan d'étude destiné

à sa noblesse, 144. — Choix des personnes employées et attachées à son école militaire. — Police intérieure, 154. — Tableau historique de l'école civile et militaire, 171. — Sa douleur en apprenant la mort de Jordan, 228. — Plaisanterie comique envers un pauvre pasteur, 355. — Conclusion de cet ouvrage, 418. — Parallèle entre Frédéric et Pierre-le-Grand, 419.

Frédéric Ier. Son portrait; (II), 4 et 5.

Frédéric-Auguste (le prince), chef d'un régiment de la garnison de Berlin, et neveu du roi; (II), 290. — Paroles que le roi lui adresse lors de la mort de son frère Guillaume de Brunswick, 331. — Manière dont il se guérit d'une fièvre violente, 339.

Fritz, médecin de M. Thiébault; (II), 241. — Par bonté prend soin du malheureux M. Clément, 85.

Fromery. Aventure qui regard Voltaire; (V), 282.

Furst (le baron de), chancelier, (III), 7. — Disgracié au sujet de l'affaire du meunier Arnold; (IV), 33.

G.

Gagliari, habile artiste d'Italie, renouvelle les décorations de l'opéra; (V), 294.

Galser, ancien secrétaire du cabinet. — Un mot sur lui; (IV), 131. — Altération des monnaies regardée comme ordonnée par le roi, 132. — Incarcéré à Spandaw. — Son faste, 146.

Gasparini (mademoiselle), danseuse; (III), 17.

Gassner; (IV), 340.

Gaudi (de). Un mot de Mirabeau sur lui; (IV), 283.

Gaulard de Saudrai, premier secrétaire de M. de Guines; (III), 221.

Gaussen (le chevalier de), premier secrétaire de légation, 250. — Un mot sur lui; (III), 254.

Gellers, savant auquel Frédéric fait une visite à Leipsick; (I), 147.

Gerber. Fait subir à Frédéric son premier interrogatoire, lors de son procès, dans la ville de Mittenwalde, à sept lieues de Berlin; (I), 177.

Gerhard, de la classe de physique; (V), 36.

Giraud (mademoiselle Mina), fille du marquis d'Argens; (V), 369.

Glasenapp (de), feld-maréchal, gouverneur de Berlin; (III), 8.

Gléditsch, professeur d'histoire naturelle; (V), 21.

Gœrne (le baron de), chambellan; (IV), 69. — Ses biens confisqués, 71.

Goertz (le comte de), ami très recommandable de Frédéric; (I), 297; (III), 9.

Golowkin (le comte de). Un mot sur lui; (III), 51.

Gothenius, médecin du roi. — Motif pour lequel on le congédie; (I), 274.

Gotter (de), ministre de la poste; (V), 405.

Gottsched, savant allemand très distingué; (I), 147.

Götz (le général); (II), 93.

Graff, peintre habile. Anecdote; (V), 50.
Grapendorff (le baron de); (III), 85.
Grebenitz (le colonel de). Tente de délivrer Frédéric enfermé à Mittenwalde, à sept lieues de Berlin; (I), 177.
Grosley (M.); (I), 16.
Grumbkow (le général de), premier ministre de Guillaume Ier; (I), 169. — Homme brutal, violent et très habile. — Fait tout pour faire échouer les négociations entamées par la reine au sujet du mariage projeté de Frédéric avec la princesse Amélie d'Angleterre, 170.
Gualtiery. Sa conversation avec le prince Henri; (II), 198.
Guenegaud, voyageur, sous le nom de M. de Valmont; (III), 251.
Guichard (le colonel), dit *Quintus-Icilius*. Embarras. — Railleries amères du roi; (I), 24. — Nouvelle mortification que Frédéric projette; (I), 28. — Raisonnement plein de justesse sur l'idée du roi, 33. — Un mot sur lui, V, 376.
Guillaume Ier. Son opinion sur son fils aîné. — Un mot sur lui. — Trait qui le caractérise; (I), 166. — Est au moment d'assassiner son fils. — Veut livrer sa tête au bourreau, 172. — Assemble un conseil de guerre pour le juger, 175. — Son portrait; (II), 15. — Anecdotes qui lui sont relatives, 19, 20. — Origine de la manufacture de Meissen en Saxe, 22. — Mystification curieuse qu'il fait éprouver à l'un de ses courtisans, 25. — Sa manie pour les hommes grands, 31. — Singulière leçon capable de corriger l'homme le plus violent, 38. — Approches de sa mort, 42. — Sa mort, 46. — Sa libéralité; (III), 71.
Guillaume de Brunswick (le prince). Négociateur entre le roi et M. Thiébault. — Entrevue du jeune prince avec l'auteur. — Son amitié pour lui; (I), 66. — Délicatesse d'esprit de M. Thiébault dans sa réponse, 69. — Rend compte au roi son oncle de son entretien, 73. — Son goût pour la littérature et les vers. — Entreprend un grand poëme; (II), 292. — Ses malheurs, 318, 324. — Sa mort causée par une esquinancie, 329. — Fête qu'il donne à son oncle le prince Henri, 341.
Guillaume II, neveu de Frédéric. Son éloge; (II), 109. — Opinion de Frédéric sur les maîtresses des princes, 113. — Son divorce. — Ses maîtresses, 319. — Sa mort, 330.
Guillaume-Auguste (le prince royal). Plein d'esprit, très aimable et fort modeste. — Antécédents qui commencent à le brouiller avec le roi son frère; (II), 93. — Sa dernière entrevue avec Frédéric. — Réplique dure de ce dernier, 97. — Ses chagrins. — Sa mort, 100.
Guines (le comte de). Chapitre qui lui est consacré, 219. — Fait qui le caractérise, 226. — Scène plaisante, 229. — Anecdote qui le concerne; (III), 243.
Guines (mademoiselle de), fille du précédent. Sa querelle avec mademoiselle d'Aiguillon; (III), 246.

H.

HACKE (de), adjudant auprès du roi. — Ancien gouverneur de Berlin; (III), 7.
HADDIEK, général autrichien; (IV), not. 1, 254.
HAGEN (le baron de). Son acharnement contre M. Clément; (IV), 84. — Sa mort, 87.
HAINCHELIN, ci-devant quartier-maître du régiment du prince Guillaume-Auguste. Sa mort; (II), 101.
HARRIS, envoyé d'Angleterre à la cour de Berlin, depuis ambassadeur en Hollande, et ensuite devenu milord Malmesbury; (III), 319.
HATZFELD (mademoiselle de), attachée au service de la reine Elisabeth-Christine. Aventure curieuse; (II), 8.
HELVETIUS. Son arrivée à Berlin; (IV), 98.
HENNIUS, directeur de la classe des belles-lettres; (V), 16.
HENRI (le prince). Grâce qu'il accorde à un soldat français. — Anecdote; (II), 130. — Son mariage forcé, 138. — Son genre de vie à Rheinsberg, 140. — Brouillerie avec sa femme, 142. — Faits qui le caractérisent, 159. — Sa fierté constante, 176. — Son parallèle avec Frédéric, 203.
HENRI (le jeune prince), fils du prince royal Guillaume-Auguste. Sa mort. — Sensation qu'elle produit; (I), 79. — Son éloge funèbre par le roi, 81.
HENRI (le margraff), frère cadet du margraff de Schwedt; (II), 67.
HENRI (le père), curé catholique de Berlin; (V), 295. — Accède aux propositions des députés de l'académie pour le service funèbre de Voltaire, 297.
HERTZBERG (le baron de), ministre d'état. Homme affable et bon courtisan. — Très attaché au roi. — Reçoit son dernier soupir; (IV), 300. — Adjoint de M. de Finkenstein au ministère des affaires étrangères; (V), 57, 197.
HILDEBOURG HAUSEN (le prince de Saxe). Sa trahison reconnue; (IV), 258.
HOCHSTADT (le baron de), sous-régisseur et conseiller intime; (IV), 125.
HODITZ (le comte). Notice sur sa vie. — Son mariage avec une des tantes de Frédéric; (I), 220. — Stratagème qu'il emploie pour flechir son père, 231. — Bon goût avec lequel il décore ses jardins de Roswald, 233. — Frédéric s'y rend incognito. — Il est reconnu. — Profession de foi du comte, 238. — Second voyage de Frédéric à Roswald. — Fête que le comte lui donne, 240. — Se rend à Potsdam. — Ses courses à Berlin, 243. — Fête que lui donne le prince Frédéric de Brunswick, 244, etc. — Sa mort à Potsdam, 248.
HŒRNE (de), fils de M. Massaw; (IV), 62.
HOLZENDORFF (M. de); (III), 8.
HORST (le comte de), ministre attaché au grand-directoire; (IV), 63, 96.
HOTZFELD (mademoiselle de). Aventure sur elle; (II), 81.
HOUDON (le sculpteur), fait un buste de Voltaire pour l'aca-

démie française. — Modèle semblable pour Frédéric, 289. (V), 289.
Hübner. Leçons de géographie; (V), 150.
Humblot; (III), 264.

I.

Ingenheim (la comtesse d'); (III), 3.

J.

Jannerret (de), gouverneur à l'école des gentilshommes; (V), 170.
Jarrigues (de), chancelier; (III), 7.
Jordan (le conseiller). Notice sur sa vie; (V), 215. — Établissement formé par lui appelé le *Oksenhop*, 222. — Sa maladie. — Sa mort, 226.
Jordan (Pierre), frère du précédent, père de madame Bitauhé; (V), 228.
Jordan (André), fils de Pierre Jordan; (V), 228.
Joyard, cuisinier du roi. — Un mot sur lui; (I), 262.

K.

Kalckreuth (le maréchal de); (II), 151. — Quelques détails sur lui, 152. — Sa brouillerie avec le prince Henri, 161.
alkstein (le colonel de), ancien gouverneur du roi, et depuis feld-maréchal; (III), 7.
Kalkstein (madame de), dame d'honneur de la reine-mère; (III), 2.
Kameke (mad. la comtesse de), la mère. Très assidue auprès de la femme du prince Henri; (II), 148.
Kameke (le comte de). Son mariage. — Sa rupture; (III), 47. — Sa mort à Bath, 48.
Kameke-Golowkin (madame de), femme du précédent. — Un mot sur elle; (III), 49.
Kameke-Golowkin (de), père de la précédente, ami de J.-J. Rousseau, 49. — Directeur des spectacles à Berlin, 50. — Sa mort, 51.
Kanneberg (la comtesse de), sœur du comte de Finkenstein. — Un mot sur elle. — Anecdote; (II), 84.
Kaphensk (le baron de); (II), 152. Trait curieux, 163. — Son mariage, 168. — Sa mort, 169.
Katt (de), aide de camp de Frédéric, prince royal. — Compromis dans le projet d'évasion de ce prince; (I), 172. — Son courage quand on lui lit sa sentence de mort, 178. — Son exécution, 180.
Kaunitz (le prince de), ministre de la cour d'Autriche, savant diplomate; (V), 332.
Kayserling (de), attaché à Frédéric, prince royal; (III), 8.
Keith (de), cousin du beau Kniphausen, homme instruit et philosophe, compromis dans l'affaire de madame Elliot; (III), 308. — Porte le cartel au mari de celle-ci, 309.

Keith (de), feld-maréchal, frère de milord-maréchal. — Note du précédent éditeur qui démontre l'ingratitude de Frédéric; (I), 184. — Mot de Frédéric à l'égard du feld-maréchal, à la bataille de Hochkirchen, 285.
Kircheisen (de), lieutenant de police; (IV), 59.
Klein (de); (IV), 284.
Kleist (le maréchal de); (III), 7.
Knebel (de), officier des gardes, ancien élève de M. Thiébault; (I), 120.
Knesebeck (mademoiselle de), dame d'honneur de la reine Sophie-Dorothée; (II), 60. — Souper chez madame du Troussel, 186.
Kniphausen (surnommé *le Beau*), second cavalier du prince Henri. — Son esquisse; (II), 151. — Son aventure avec madame Elliot; (III), 303, etc. — Refuse de signer un acte où l'honneur de M. Elliot est à couvert, 309. — La peur l'y contraint, 310. — Sa mort, 311.
Knobelsdorff (M. de), attaché à la cour; (III), 8. — Un mot très intéressant sur lui, 78.
Kœller, caissier de l'académie des sciences, ancien secrétaire du chancelier Jarriges; (V), 7.
Kœnig, savant bibliothécaire à Hanovre; (V), 285).
Koffkouski, banquier; (IV), 254.
Krokow (de); (IV), 284.
Kürnberg, maître de la chapelle de la princesse Amélie; (V), 54.

L.

La Beaumelle. Sa querelle avec Voltaire; (V), 254.
Lacoste, chirurgien; (IV), 103.
Lafosse (Pierre), célèbre et très habile écuyer. — A composé de précieux ouvrages sur l'hippiatrique; (III), 352. — Mauvais procédés du prince Potemkin à son égard, 353.
Lagrange (de). Sa conversation avec la princesse Achkoff; (III), 170. — Directeur de la classe de mathématiques à la place de M. Euler; (V), 38. — Son heureux mariage, 39.
Laharpe (de), sa bévue à la table du comte du Nord; (III), 355.
Lahaye (de), neveu de M. de Lahaye de Launay. Son voyage avec l'abbé Raynal. — Aventure comique; (III), 185.
Lalande (de); (III), 29.
La Mettrie; (V), 402. — Médecin. — Son caractère, 403. — Sa mort, 404.
Lambert, académicien. La reine Ulrique l'invite à dîner. — Quiproquo très comique; 256. — Son éloge; (V), 24. — Fait digne de remarque, 29. — Sa mort à la suite d'un rhume négligé, 35.
Langen, débiteur de madame du Troussel; (IV), 133.
Lapierre, domestique de M. d'Argens. — Aventure plaisante; (V), 326, 354.
La Rivière (de). Son voyage en Russie; (III), 157. — Son arrivée à Berlin, 160.
La Rochefoucauld (le duc de). Son voyage à Berlin; (III), 131.
Laserre, sous-régisseur, conseiller intime; (IV), 125.

Lastort (de), grand-maître à la cour de la reine-mère; (III), 3.
Latte (de); (IV), 103. — Sollicite la place de M. de Crécy et l'obtient, 105.
Laudon (le feld-maréchal), général autrichien, homme de génie et de caractère; (IV), 155.—Son courage; (II), 155.
Launay (de), régisseur-général des finances, homme recommandable par son caractère et ses qualités personnelles; (IV), 113, 121, 122.
Lawater. Suisse dont parle Mirabeau; (IV), 340.
Leblanc, compromis dans l'aventure de M. de Belleville; (III), 120.
Léger, architecte français. Altercation entre lui et le roi; (I), 277.
Leibnitz, savant illustre, premier président de l'académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin; (V), 2.
Lekain. Son arrivée à Berlin; (III), 203.
Lendorff, chambellan de la reine Elisabeth-Christine. On le surnomme *le grand confiturier de la cour;* (II), 79.
Lenostre, célèbre artiste. — Invité à dessiner le parc du château de Charlottenbourg. — Son plan n'est pas entièrement exécuté; (II), 10.
Lentulus (de), personnage marquant; (III), 7.—Son portrait; (IV), 303. — Idée sur sa vénalité, 304.
Léopold (le prince), le plus jeune frère des princes Frédéric-Auguste et Guillaume de Brunswick; (II), 361.
Lepel (le général). Conduit Frédéric dans une salle où il est forcé de voir l'exécution de de Katt; (I), 179.
Lessing. Son portrait; (V), 51.
Linger (de), chef de l'artillerie; (III), 8
Linguet, auteur des *Annales politiques;* (IV), 31.
Liston, Anglais; (III), 196. — Ministre en Espagne, 297.
Lobegeois (M.), secrétaire du chargé d'affaires de France; (II), 243.
Loos-Corswaren (le prince de), grand-chambellan sous le règne de Frédéric II; (III), 4.
Lottum (le comte de), général-commandant de Berlin, 244. — Un mot sur lui; (IV), 283.
Luc des Maisons (de), second gouverneur de l'école des gentilshommes; (V), 169.
Luchesini (le marquis de), ami de Frédéric; (I), 297.
Luchet (le marquis de), attaché au prince Henri; (II), 195.

M.

Ma*** (de). Détails militaires; (IV), 158.
Magnier, conseiller intime; (IV), 123.
Marconnay (de); (IV), 38.
Maréchal (milord-), attaché à la personne du roi, gouverneur de Neuchâtel, ami de J.-J. Rousseau; (I), 15.
Margraf, directeur de la classe de physique; (V), 20.
Marschal (madame de), née de Wrech, dame d'honneur de la princesse Henri. —

Un mot sur elle; (II), 148.
Marschal (de). Sa magnanimité; (III), 257.
Martin, neveu de l'artiste célèbre de ce nom, peintre-vernisseur de la cour; (I), 276.
Massaw (M. de), ministre attaché au grand directoire; (IV), 62.
Masson (le chevalier); (V), 405. — Sa conversation avec un jésuite, 408. — Un de ses derniers entretiens avec Frédéric, scène originale et pleine de gaieté, 410.
Matt (l'abbé). Son portrait; (III), 250 et suiv.
Matouchki (le comte), Russe ou Polonais d'origine, enlève la sœur aînée des demoiselles Encke; (II), 116.
Maupertuis (de). Sa brouillerie avec Voltaire; (V), 257. — Cartel ridicule au philosophe de Ferney, 272. — Sa déchéance, 310. — Un mot sur son moral, 311, etc. — Anecdote peu honorable, 345.
Maupertuis (mad. de), grande gouvernante de la princesse Amélie; (II), 280; (V), 315.
Mauvillon, maître d'allemand; (V), 66.
Mayet, fils d'un fabricant de Lyon, directeur des soieries; (IV), 68.
Meirolles (de), gouverneur à l'école des gentilshommes; (V), 166.
Mekel (ou Mekelius), médecin, plus fameux anatomiste; (V), 22.
Merian, académicien. Publication d'une notice; (II), 334. — Un mot instructif sur lui; (V), 73. — Son mariage, 134.
Mesmer, illuminé; (IV), 340.
Meyring (de), aide-de-camp du feld-maréchal de Moellendorff; 294.
Michelessi (l'abbé); (V), 393. — Sa mort, sa facilité pour la versification, 394. — Une citation, 395.
Milier. Fait subir à Frédéric son premier interrogatoire sous le nom du colonel Fritz; (I), 177.
Minette. Un mot sur lui; (III), 321.
Mirabeau (le comte de). Son opinion sur le prince Henri; (II), 195. — *De la monarchie prussienne*; (IV), 322. — Remarques sur cet ouvrage, 322, etc.
Mitchel (le chevalier), ministre d'Angleterre. — Son éloge; (III), 285. — Mort à Berlin d'une hydropisie de poitrine, 295.
Modène (le comte de). Service important qu'il rend en Suède lors d'un affreux incendie; (II), 235.
Moellendorff (de). Était page quand il accompagna Frédéric dans un de ses voyages incognito, depuis gouverneur de Berlin, feld-maréchal; (IV), 206.
Monbail (mademoiselle de), gouvernante des princesses Ulrique et Amélie; (III), 2.
Morel, directeur des finances; (III), 174.
Morien (de), chambellan. Idée de sa stupidité; (III), 3.
Morinval (de), sous-régisseur des finances; (IV), 123.
Mosès-Mendelssohn, juif. Un mot intéressant sur lui; (V), 117. — Trait qui confirme la délicatesse de ses sentiments, 119. — Autre fait qui la révoque en doute, 120.

Moulines (le pasteur). Son portrait; (I), 155. — Anecdotes qui le concernent; (V), 59.
Muller (le baron), chambellan de la reine, joueur incorrigible; (II), 73. — Anecdote très piquante, 74, etc.
Müller (le conseiller), secrétaire du cabinet; (I), 258. — Sa nomination est le sujet d'une profonde douleur pour sa famille. — Motif de cette affliction, 257; (IV), 185 et 186.
Münchausen (de), ministre de la justice; (IV), 31. — Son portrait, 35.
Munnich, exécuteur des ordres barbares de Guillaume Ier. — Conduit Frédéric dans une chambre au niveau de laquelle l'échafaud de de Katt était dressé; (I), 179.
Musenfeld, prêcheur de réforme; (IV), 337.
Musselius (le docteur), sauve le prince Ferdinand d'une fluxion de poitrine; (II), 208; (V), 22.

N.

N....., personnage qui donne lieu à une explication entre Frédéric et M. Thiébault; (V), 126 et suivantes.
N....., frotteur chez l'impératrice. — Reçoit un mémoire où il s'agit d'une forte récompense, s'il parvient à faire délivrer le baron de Trenck; (IV), 219. — Ses conversations avec l'impératrice, 220, etc. — Délivrance de Trenck, 230.
N..... (le comte), riche propriétaire près d'un village en Poméranie; (IV), 20. — Son injustice dévoilée et punie, 22.
Nariskin (le prince), grand écuyer, ami du colonel Bérézin, oncle de Potemkin; (III), 351.
Natzmer (le maréchal de); (I), 174; (III), 7.
Néal (de), ancien gouverneur dans les Indes, créé chambellan et comte; (I), 132. — Raillerie du roi, 133.
Nesselrode (le comte de), chambellan. Étiquette; (III), 96.
Neuperg (le général), Autrichien, l'un des premiers tacticiens de son temps; (IV), 175.
Nicolaï, libraire à Berlin, littérateur et philosophe estimable. — Aventure curieuse; (II), 334 et suivantes.
Nivernois (le duc de), envoyé de la cour de France à Frédéric; réception, audience, anecdote; (IV), 138.
Noailles (le vicomte Louis de). Son voyage à Berlin; (III), 141.
Noel, Français d'origine, cuisinier du roi; (I), 262.
Nostitz (le comte de), chargé d'une mission à Madrid; (IV), 45.
Nugent (le général). Grandeur d'âme, beau caractère; (III), 270.

O.

Œlsnitz (d'). Personnage attaché à la cour; (III), 8.
Orlow (les). Un mot circonstancié sur eux; (III), 363.

P.

P..... Fait relatif à la désertion; (IV), 154.

Pannewitz (le colonel de), commandant les gendarmes; (III), 7.

Pannewitz (mademoiselle de). Son amour combattu pour un des frères de Frédéric; (II), 60. — Son mariage avec M. de Voss, 61.

Paul (le grand duc de Russie). Son voyage à Berlin, un mot sur lui; (III), 20.

Paw (l'abbé de); III, 388. — Un mot sur son compte, 387.

Pernety. Quiproquo du roi; (V), 88.

Pernety (l'abbé). Son érudition confuse, sa crédulité; (V), 92. — Sa parcimonie, 93.

Peters, sous-régisseur des finances; (IV), 123.

Philippine (la princesse), sœur cadette de la princesse Ferdinand; (II), 213. — Épouse le landgraff de Hesse-Cassel; (III), 31.

Philippy, lieutenant de police à Berlin; (III), 211.

Pierre-le-Grand. Son voyage à Berlin; (II), 11. — Demande qu'il fait à Frédéric Ier, 15.

Pierre III. Détails précieux et peu connus sur sa fin tragique; (III), 365.

Pigal, le sculpteur; (III), 24.

Pigeon (mademoiselle). Anecdote romanesque; (V), 59.

Pinto (le colonel comte de); (III), 213.

Pirch (de). Moyens qu'il emploie pour obtenir son congé; (IV), 316.

Pitra (Samuel), libraire; (I), 286. — Loge l'abbé Raynal; (III), 173.

Platen (de), capitaine des gendarmes. — Anecdote; (V), 123.

Podewels (de), premier ministre des affaires étrangères; (III), 6.

Poellnitz (le baron de). Sa liaison avec M. Thiébault. — Son caractère, son esprit; (I), 156. — Anecdote piquante concernant la reine; (II), 53. — Ses défauts. — Manière dont *il se conduit* envers le prince Henri, 137. — Traits qui s'y rattachent; (III), 54. — Anecdote curieuse, 59. — Trait honorable. — Contraste avec sa vie, 90. — Faits antérieurs à sa mort, 91. — Sa mort; 93.

Pons de Saint-Maurice (le marquis de), envoyé de France, (III), 250.

Porporino, chanteur; (III), 17.

Potemkin. Un mot détaillé sur lui; (III), 349. — Brusquerie farouche, ingratitude, 350, etc.

Potte, académicien, chimiste; (V), 17.

Prades (l'abbé de). Cause de sa disgrâce. — Conduite de Frédéric envers ses héritiers; (V), 398. — Sort de sa traduction de Tacite, 400.

Prémontval. Anecdote qui le concerne; (V), 59. — Sa mort, 62.

Prétorius, Berlinois, cinquième gouverneur de l'école des gentils hommes; (V), 170.

Prévost de Genève (M.), professeur à l'école civile et militaire, académicien de la classe de philosophie spéculative; (V), 55, 200.

Prittwitz (le gal de); (IV), 283.

Q.

Quinson (mademoiselle), maîtresse de M. Harris, envoyé d'Angleterre à Berlin; (III), 320.

R.

Ramin (le général). Un mot sur son peu de capacité; (IV), 300. — Meurt d'une attaque d'apoplexie, 302.
Ramler, poëte au-dessous de sa renommée; (V), 105.
Raynal (l'abbé). Son voyage à Berlin; (III), 164.—Ses relations. — La manière dont il se loge, 175.— Ses deux entrevues avec Frédéric, 181.— Motifs pour lesquels il quitte l'état ecclésiastique, 191. — Jugement que l'auteur porte de lui, 195.
Reclam (le pasteur), homme d'esprit; (II), 275, 276.
Reichensach (le comte de); (IV), 164; (V), 105.
Retzow (le major), officier supérieur autrichien. — Traître envers sa patrie, vendu à Frédéric; (IV), 266. — Découverte de sa trahison, 268.
Reuss (le comte de), ami du baron de Poëlnitz; (III), 82.
Repnin (le prince); (IV), 57.
Rewitzky, seigneur hongrois, envoyé de la cour de Vienne; (III), 282.
Rheinbeck (pasteur). Sa réponse véhémente à Guillaume; (I), 176 et 177.
Richer de Louvain, bibliothécaire du prince Henri. Homme vain et pédant; (II), 175.
Richelieu (le maréchal de). Campagne dans laquelle il succède au maréchal d'Estrées et où il ne sait pas tirer avantage de la victoire gagnée par son prédécesseur; (IV), 258.
Rivarol (de); (V), 110.
Roblot; (V), 110.
Roeder (de), président du tribunal d'appel, magistrat recommandable par ses lumières; (IV), 31.
Rochow (de), seigneur de Rekant, 328.
Rodes (le baron de). Son voyage à Berlin; (III), 141.
Rohderer (le comte de), maréchal de cour de la reine Sophie-Dorothée, mère de Frédéric. — Son mariage avec mademoiselle Orguelin; (II), 55.
Rohan (le prince Louis de), ambassadeur de France à Vienne; (IV), 42.
Romansow (le feld-maréchal), parcimonie; (III), 21, 22.
Rosenfeld; (IV), 337.
Rothembourg (comte de). Note; (I), 87.
Roux (de), de Bordeaux. Cède sans réplique à un argument de M. le chevalier Mitchel; 290.

S.

Sack, prédicateur de la cour; (II), 198.
Sack (le comte de), Saxon d'origine, grand-chambellan; (III), 5.
Saint-Germain (le comte de). Son

thé rendait immortel; (IV), 340.—Son arrivée à Berlin.— Anecdotes relatives à ce séjour; (V), 95.

Saint-Huberty, comédien au théâtre français de Berlin, se déguise en savoyard; (II), 341; (III), 320.

Saldern (de), gouverneur de Magdebourg; (IV), 283.

Sapt. Refuse de loger l'abbé Raynal; (III), 174.

Saxe (le maréchal de). Consulte le roi sur des plans de campagne; (IV), 181.

Sch... (de), ministre, homme d'esprit, 39.

Schack (de), neveu de M. de Marschal; (III), 257.

Schafgotsch (le comte de), neveu de l'évêque de Breslaw. Un mot sur lui; (II), 80.

Schafgotsch (de), évêque de Breslaw. Evènement dans lequel il est victime; (III), 33.

Schafgotsch (de), grand écuyer. Traits d'esprit; (III), 39.

Scheffer (le docteur), médecin du prince de Saxe; (III), 354.

Schelles, prisonnier d'état, s'échappe de sa prison avec le baron de Trenck; (IV), 210.

Schenck (le major). Accompagne de Katt dans le carrosse qui le conduit à l'échafaud; (I), 178. — Paroles qu'il lui adresse dans la route, 179.

Schickler; (III).

Schierstadt (de), aide-de-camp du prince Frédéric-Auguste de Brunswick; (II), 344.

Schlaberndorff (de). Un mot sur lui; (III), 34.

Schlaberndorff (de), ministre discrédité; (II), 287.

Schlieben (mademoiselle de), dame d'honneur de la reine régnante; (III), 3.

Schlusembourg (de), réputé homme de mérite; (IV), 63.

Schmettaw (le comte de), aide-de-camp du prince Ferdinand; (II), 211.

Schmettaw (madame de), femme du feld-maréchal et mère du précédent.— Soupe chez la reine Élisabeth-Christine; (II), 70.

Schmitz (MM.), famille d'Aix-la-Chapelle, propriétaires de la fabrique d'étoffes en laine appelée le *Lagerhauss*; (IV), 68, 88.

Schrapfer, cafetier à Leipsick, dont parle Mirabeau; (IV), 340.

Schwabbe, professeur de philosophie à Stuttgard; (V), 110.

Schwedt (le margraff de), oncle du roi à la mode de Bretagne; (II), 67.

Schwedt (la margrave de), mariée au prince de Dessaw; (III), 30.

Schwerin (le comte de), général des gendarmes, ensuite grand-écuyer; (I), 128.— Accompagne le roi dans ses promenades de l'après-dîner, 266. — Plaisanterie de Frédéric sur la mauvaise humeur du grand-écuyer, 267.

Schwerin (mademoiselle de), connue depuis sous le nom de la belle de Kleist, et ensuite de madame du Troussel; (II), 60.

Schwerin (de), lieutenant-général de cavalerie, cousin germain du feld-maréchal de ce nom, et père de madame du Troussel. — Anecdote piquante; (II), 20.

Schoenfeld (de), neveu du général Schewrin, grand-écuyer

du landgrave de Hesse-Cassel, et son ministre à Paris. — Manière dont Guillaume Ier le remercie de son service; (II), 20, 21.
Schuwaroff; (IV), 58.—Général célèbre. — La réputation dont il jouissait déjà parmi les Russes. — Anecdotes, 58. — Son portrait, 61.
Scorszewska (la comtesse de); (III), 322.
Seckendorff (de), ministre de Vienne en Prusse; (I), 169. — Machination contre Frédéric, 175. — Tente de sauver de Katt, compromis dans le procès de Frédéric, 178.
Semler, théologien; (IV), 339.
Serra, Génois; (IV), 335.
Seydlitz (de), ministre d'état. —A la surveillance des universités et des écoles publiques; (V), 139.
Sidow (le général de). Commandant de Berlin; (III), 8.
Silvestre, deuxième secrétaire de légation; (III), 250.
Solignac (le chevalier de), secrétaire de Stanislas. Anecdote; (III), 145.
Solticoff (le comte de); (III), 21.
Sophie-Dorothée. Un mot sur elle; (II), 54.
Sozzi (de); (III), 220.
Spalding, prédicateur de la cour; (II), 198.
Spérandieu, protestant français, valet de chambre du prince Guillaume-Auguste, accusé d'indiscrétion; (II), 107.
Spezer, pasteur à Francfort; (IV), 337.
Splittgerber, associé de Daun. — Fait historique et intéressant; (II), 40.
Still (le général); (III), 7.
Stoss. Obtient la chaire de droit à l'école des gentilshommes; (V), 164.
Stoss (mademoiselle). Son talent pour la poésie; (II), 172.
Struensée, directeur de la compagnie maritime de Berlin. Dénonce M. de Gœrne; (IV), 70.
Stutterheim (le baron de), ministre de Saxe. Accueil qu'il fait à l'auteur; (III), 220, 324.
Suffren (le bailli de); (III), 197.
Sulzer. Un mot sur lui; (V), 49. — Sa mort à Berlin, 52. — D'abord professeur de mathématiques au gymnase Joachim, ensuite professeur à l'école des gentilshommes, 162.
Susilch, pasteur allemand; (V), 76.
Swédemboug, célèbre visionnaire; (II), 251.—Anecdotes.

T.

Tassaert, célèbre sculpteur. Anecdote; (II), 183.
Tauenzien (de), gouverneur de Breslaw; (IV), 235.
Temploff (de), professeur de mathématiques à l'école des gentilshommes, ancien officier d'artillerie, homme très recommandable; (V), 5.
Tettow (les demoiselles de), dames d'honneur de la reine régnante; (III), 3.
Thiébault (Dieudonné). Son arrivée à Berlin comme professeur de grammaire générale; (I), 2.—Sa visite à Milord-Ma-

rechal, 5. — Sa première conversation avec Frédéric, 7. — Sa réception à l'académie des belles-lettres, 14. — Son plan de conduite à l'égard du roi, 20. — Sa conversation avec lui sur un abbé mystifié, 57 et 58. — Son indécision sur le moral du roi; réflexions philosophiques, 77. — Ses doutes levés sur la sensibilité du roi, 90. — Cadeau de ce dernier, 93. — Sa méthode pour revoir les ouvrages de Frédéric, 95. — Nouveau cadeau, 98. — Discours sur l'usage considéré comme maître des langues; un mot sur le discours du roi intitulé *Utilité des sciences et des arts dans un état*, 101. — Son opinion sur cet écrit, 105. — Idée sur la poésie, 113. — Parallèle entre les écrivains du XVIIIe siècle et ceux du siècle de Louis XIV. — Le roi l'approuve, 113. — Craint d'être fixé à Potsdam, 157. — Son entretien avec le prince Frédéric de Brunswick, 158, 159. — Réponse du prince, 160. — Entrevue avec le roi, qui le tranquillise, 162. — Aventure; (II), 119. — Grâce qu'il demande au prince Henri, 122. — Ses relations avec lui. — Sa brouillerie, 190. — Son arrivée à Paris; y est reçu par le prince Henri, 193. — Sa première entrevue avec la princesse Amélie de Prusse, 275. — Entretien avec le prince Auguste de Brunswick, 315. — Brouillerie avec madame du Troussel; (III), 117. — Aventure qui le brouille avec la princesse Henri, 127. — Anecdote qui le concerne, 314. — Histoire pleine d'intérêt, 145. — Fait curieux; (IV), 155. — Anecdote piquante, 155. — Son opinion sur la conduite du prince de Soubise lors de la bataille de Rosbach, 255. — Anecdote curieuse; (V), 122. — Son entretien avec le roi au sujet d'un M. N***, 126 — Son retour en France.... — Ses motifs pour quitter la Prusse..., 165.

THOMASIUS, chassé de Leipsick; (IV), 341.

THUN, général de hussards; (IV), 337.

TORT DE LA SONDE, deuxième secrétaire de M. de Guines, jeune homme très distingué et ami de M. Thiébault; (III), 221.

TOTTLEBEN (le général de), Russe; (IV), not. 1, 254.

TOUSSAINT, ou Panage, auteur des mœurs. Son ton familier avec le roi. — Sa disgrâce; (I), 18. — Ses motifs, 22. — Sa mort. — Un dernier mot sur lui; (V), 77. — Professeur à l'école des gentilshommes, 162.

TOUSSAINT (le fils). Lecteur du prince Henri; (II), 175.

TRENCK (le baron de). Un mot sur lui et ses lettres; (IV), 195. — Fait intéressant qui le concerne, 197. — Détails sur ses malheurs, 199. — S'échappe de sa prison avec un nommé *Schelles*, 210. — On le reprend et le conduit dans un cachot à quatre-vingts pieds sous terre, 211. — Moyens employés pour sa délivrance, 218. — Conversation très curieuse de Marie-Thérèse avec son frotteur, 220. — Délivrance de Trenck, 230. —

Son mariage, 231. — Son voyage en France. — Sa mort déplorable, 236.
Troussel (du), colonel d'artillerie; (II), 185. — Son suicide; (III), 123.
Troussel (madame du). Souper auquel elle invite le prince Henri; (II), 185. — Fêtes qu'elle lui donne, 188. — Article qui la concerne; (III), 104. — Sa mort, 129.

U.

Ulrique, reine douairière de Suède; (II), 216. — Séance de l'académie de Berlin à laquelle elle assiste, 218. — Accueil qu'elle fait à M. Thiébault, 232.

V.

Valmore (madame de), femme d'esprit et de bon ton. Anecdote curieuse; (II), 112.
Valory (de), ministre de France auprès de Frédéric; (IV), 178.
Vanloo, peintre de Frédéric. Décore les plafonds du nouveau Sans-Souci; (I), 276. — Portrait de Frédéric; (V), 332.
Vanswieten, fils du premier médecin et bibliothécaire de l'impératrice reine. Occupe la légation de Vienne; (III), 279.
Varennes (mademoiselle de), dame d'honneur de la reine régnante; (III), 3.
Vérac (le marquis de), envoyé de France. Fait rendre justice à l'orfèvre Dupuis; (V), 305.
Vergennes (de), ambassadeur de France à Stockholm; (II), 216, 271.
Vernesobre (de). Idée sur lui; (III), 68.
Yitzthum; (IV), 325.
Voltaire. Sa première entrevue avec le roi; (I), 215. — Chapitre qui lui est consacré; (V), 234. — Histoire de sa liaison, de sa brouillerie et de son raccommodement avec Frédéric; 235, etc. — Motifs de leur rapprochement, 243. — Causes premières de leur brouille, 245. — Sa satire contre Maupertuis, intitulée le *docteur Akakia*, 258. — Le roi fait brûler son pamphlet en place publique, 264. — Sa mortification. — Griefs contre Frédéric, 265. — Médite sa retraite, 270. — Se retire, 271. — Histoire de son procès, 284. — Anecdotes curieuses relatives au roi, 289.
Walter, anatomiste; (V), 24.
Wartensleben (de), aide-de-camp de Frédéric; (I), 266; (II), 52.
Weglisch (de), major attaché au roi; (III), 7.
Wéguelin, ancien pasteur de Saint-Gall, en Suisse; (V), 100. — Professeur d'histoire et de géographie à l'école des gentilshommes, 164.
Wilhelmine (la princesse). Violences auxquelles Guillaume se porte contre elle; (I), 174.
Wimpfen (le baron Félix de), colonel du régiment de Bouillon; (IV), not. 1, 181.

WINTERFELD (de), général très habile, fort estimé de Frédéric; (II), 93; (III), 7.
WINTERFELD, major; (III), 7.
WOLNER, intrigant lié avec le pasteur Moulines, 57.
WORONSOFF (mademoiselle de); (III), 365.
WRECH (les barons de). Services rendus à Frédéric pendant sa captivité à Custrin; (I), 182. — Ingratitude dont il les paie, 184.
WRECH (surnommé le Gros de). Un mot sur lui; (II), 150.
WRECH (Louis de), premier cavalier du prince Henri. Son portrait; (II), 151.
WÜLCKNITZ (de), attaché à la cour de la reine-mère; (III), 5.
WURM (M. de); (III), 8.

X.

XAVIER DE SAXE (le prince). Aventure qui se rattache à sa mémoire; (III), 329.

Z.

ZACHARIE, libraire. Compromis dans l'aventure de mademoiselle Pigeon; (V), 62.
ZIÉTHEN (le général). Un de ceux qui ont acquis le plus de célébrité. — Sa vivacité; (IV), 285. — Mot qui peint la bonté de Frédéric, 286. - Récompenses qu'il reçoit, 287. — Quelques mots sur ses actions militaires, 288. — Dernière revue à laquelle il assiste, 289. — Attention du roi, 290.
ZINZENDORF, médecin et fripon; (IV), 340.
ZINZENDORFF (le comte de), ministre de Saxe à Berlin; (III), 324. — Mort à Berlin, 329.
ZOLLICOFFER (de). Quatrième gouverneur des élèves de l'école des gentilshommes; (V), 170.

N. B. L'orthographe de quelques noms prussiens a été rectifiée dans cette table analytique, qu'au besoin il faudrait consulter.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

G 8.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

[illegible]

[illegible] 1916

[illegible] 7 1916

JAN 8 1916

JAN 9 1916

JAN 1 [illegible] 1916

JAN 1 1 1916

form 410

BINDERY 8 DEC